DE

LA MAISON

DE STUART.

TOME SIXIEME.

HISTOIME

DESTUA

TOME SIN

DE LA MAISON

DE STUART

SUR

LE TRÔNE D'ANGLETERRE,

PAR M. HUME.

TOME SIXIEME.

Quanta potestas, quanta dignitas, quanta majestas, quantum denique numen sit Historia, cum frequenter aliàs, tum hic maxime sensi.

Plin. Epist. IX, 27.

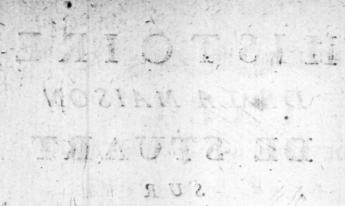


A LONDRES.

Et se trouve A PARIS,

Chez Veuve Desaint, Libraire, rue du Foin-Saint-Jacques.
Nyon, l'aîné, & Fils, Libraires, rue du Jardinet.

M. DCC. LXXXVIII.



MVSEVM BRITAN BRITAN WYSKY

Quanta potessa, quanta dignicas, su enta mai das, quantum den que aumen sit di seria, cum frequences hijes, cum site moneral seria seria seria.

Plin, IK in 11K, in 7.

SCHNUALPSSVDPDT

A LONDRES,

Et fe troins of Pants.
(Vouve Dresing, Libreise, one da

Nyon, Fand, & Lils, Librahus,

A DOC EXXXVIII



TABLE

DES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENS

DE CHAQUE REGNE.

SUITE DE CHARLES II.

Earlpingtions 120	course de la	£1
SI. E TAT des Pa	rtis, pag	T.
Conspiration du tonne	au de farine.	10
Whigs & Tarys,		13
Nouveau Parlement,		18
Violences des Commus		25
Ade d'exclusion,		26
Argumens pour & cont	re l'exclusion	30
Le Bill d'exclusion est		38
Proces du Vicomte de		40
Sa conflance,		46
Son exécution,		Showing to
Violence des Commune	OO A L	47
Diffolution du Parlem		55
Parlement d'Oxford,	CONTRACTOR CONTRACTOR CONTRACTOR CONTRACTOR	53
		58
Dissolution de ce Pari	A COMPANY OF THE PROPERTY OF THE PARTY OF TH	65
Triomphe des Royalis		66
6 II. Etat des affa		
Caractere du Dug d'Q	rmena, idiqu	m-
Tome VI.	1	

18

34

90

98

99

09

II

a.

15

17

20

21

22

34

36

44

13

46

55

58

61

du

59

18

30

16

	I A D L L,	
Il commen	nce à s'opposer au Roi,	D22.279
	ois s'adressent à lui,	
	fs du Prince d'Orang	
	la France au Roi d'A	
THE RESIDENCE OF THE PARTY OF T	ion des mejures du R	BOOK AND SOME TO SEE SHEET -
	on du Prince d'Oran	
	e débarque en Anglete	
	de l'Armée Royale	
CO. March Street, March 1975, National Society of the Control of t	du Prince Georges	CT-0109-45-F1-CT1-92-94-8519-95-7-1867-11-96-2
	fe Anne,	305
	tion du Roi,	
	Roi	11 10 12 13
	A arrêté à Feversham	
Seconde	vasion du Roi,	320
Son Cara		ibid.
	ion d'un Parlement,	325
	at d'Ecoffe, Alana	326
	on Angloife,	328
Vues des		329
	ces libres entre les de	172.2 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1
bres .	in the story where the th	1336
COLUMN TO THE PARTY OF THE PART	ment de la Couronne	
THE PART OF STREET STREET, STR	Arts & Sciences	
· 图·	nimunt de La Lotige	345
Armes .		342
Commerc	acquitée,	357
Mœurs.		AND THE RESERVE OF THE PROPERTY OF THE PARTY
1) 产工研究基础与发表 发现的文		A CONTRACTOR OF THE STATE OF TH
	Priser dans as sues de	AND REAL PROPERTY OF THE PROPERTY OF THE PROPERTY OF
the state of the state of the	in assist on certifical services	a sinite sy

S

ave la les fai con par



DE LA MAISON

DE STUART

SUR LE TRONE D'ANGLETERRE.

5689

2-6

4

5 2

7

52

53

E

SUITE DU REGNE

DE CHARLES 11.

ENDANT que toute la Nation avoit paru concourir dans l'opinion & la recherche du complot Papiste, Char-Etar des Patles avoit eru nécessaire à sa sûreté de faire éclater la même persuasion dans sa conduite & dans ses discours publics, & par cette ruse il avoit éludé la violence irrésistible du torrent; mais lorsque le

Tome VI.

Il commence à s'opposer au Roi, pag.	279
Les Anglois s'adreffens à lui,	
Préparatifs du Prince d'Orange,	SO COLUMN TO THE OWNER OF THE OWNER OWN
Offres de la France au Roi d'Angl.	
Retradation des mejures du Roi,	
Déclaration du Prince d'Orange,	
Le Prince debarque en Angleterre,	
Défertion de l'Armée Royale,	
Defertion du Prince Georges &	CONTRACTOR SECTION
Princeffe Anne,	305
	306
	313
	317
的复数医性性病 医二甲基甲基甲基甲基甲基甲基甲基甲基甲基甲基甲基甲基甲基甲基甲基甲基甲基甲基甲基	320
Son Caraflere,	ibid.
Convocation d'un Parlement,	325
Reglement d'Ecoffe	326
Convention Angloife,	328
Vues des Partis,	329
하는 그리즘 없는 한 경험을 하나 있는 아이를 하면 살아왔다면 하는 것이 없는 것이 없는 것이 없는 것이 없다면 살아 없는 것이다.	ham-
brest, all all settlers som all all and top	1336
Etabliffement de la Couronne,	344
Mœurs , Arts & Sciences ,	200
Finances give a 1 3b manipal w	345
Armes ,	NEW YORK STREET, STREE
Commerce, situation and	357
Caree da Prince de Co Ve sausille	359
Sciences & Arts, " h winden 1	25-40 CACCO DA 68-12/0-X
C. F. Parkery Lane waster De Cornell	303

av la les fai comparter



DE LA MAISON

DE STUART

01.

5689

n-

14

15

7

9

62

63

RE

SUR LE TRONE D'ANGLETERRE.

SUITE DU REGNE

DE CHARLES II.

ENDANT que toute la Nation avoit paru concourir dans l'opinion & 5 1. la recherche du complot Papiste, Charties avoit eru nécessaire à sa sûreté de faire éclater la même persuasion dans sa conduite & dans ses discours publics, & par cette ruse il avoit éludé la violence irrésistible du torrent; mais lorsque le Tome VI.

temps, la réflexion, & sur-tout l'exécution des prétendus conspirateurs, eurent un peu modéré la surie du Peuple, il se flatta de pouvoir sormer un parti considérable, dévoué aux intérêts de la Couronne, & capable de s'opposer aux prétentions des mécontens.

Dans tous les Gouvernemens mixtes, tels que celui d'Angleterre, quoique suivant la variété des préventions & des intérêts, les uns s'attachent avec plus de passion au Parti royal, & d'autres au Parti populaire, le gros de la Nation penche toujours à conserver l'entiere forme de la Constitution. Charles en remontant sur le Trône, s'étoit efforcé d'abolir toutes les diffinctions de Parti, & ne s'étoit pas arrêté aux dénominations dans le choix de ses Ministres. Ensuite, lorsqu'il eut perdu l'affection populaire, & qu'il se fut exposé aux défiances de ce Parti, il se vit dans la nécessité de rechercher le vieux Parti Cavalier, composé des fideles Royalistes, & de leur promettre d'abondantes compensations pour l'oubli dans lequel ils étoient demeurés jusqu'alors. Les conjonctures présentes Jui rendoient leur affistance encore plus. nécessaire, & diverses circonstances DE LA MAISON DE STUART.

les déterminerent eux-mêmes à reprendre tout leur zele pour la Couronne &

pour le soutien de la famille royale.

e

C

82

ec

1-

la

er

n.

é-

C-

èté

les

du

ex-

fe

le

et-

our

rés

ites

lus

ices



Un Parti fortement attaché à la Monarchie, est naturellement jaloux du droit de succession, qu'il croit seul capable de conserver la stabilité du Gouvernement, & de mettre une barriere fixe aux usurpations des Assemblées populaires. Le projet ouvertement embrassé d'exclure le Duc d'York, paroissoit aux Royalistes une dangereuse innovation; & l'intention secrete d'avancer le Duc de Monmouth, leur fit craindre de laisser à tous leurs descendans les embarras d'une succession contestée. Tandis que les jaloux partisans de la liberté, soutenoient qu'un Roi, dont le titre dépendroit d'un Parlement, auroit naturellement plus d'égard pour les intérêts & les inclinations de son Peuple, les admirateurs passionnés de la Monarchie, confidéroient cette dépendance comme une dégradation du Gouvernement royal, & comme un grand pas vers l'établissement d'une République en Angleterre.

Mais si l'union des Royalistes politiques fut une grande accession de forces pour la Couronne, Charles n'en tira

Charles II. 1679.

pas moins d'une Ligue qu'il eut l'adresse de faire en même-temps avec l'Eglise Anglicane. Il représenta au Clergé de cette Eglise, le grand nombre de Presbytériens & d'autres Sectaires qui étoient entres dans le parti du Peuple : la faveur & l'affistance qu'ils y trouvoient; leurs vives clameurs contre le Papisme & le pouvoir arbitraire. Il fit craindre aux Anglicans le renouvellement de ce vieux système, qui ne menaçoit pas moins l'Episcopat que la Monarchie, & par conséquent les mêmes miseres, les mêmes oppressions, sous lesquelles ils avoient si long-temps gémi pendant les guerres civiles & les usurpations. Le souvenir de ces affreux temps eut aussi la force d'unir à la Couronne quantité de personnes impartiales, en leur faisant craindre que le zele de la liberté, une fois enté sur le fanatisme, ne rallumât tous les feux de la guerre civile; & si Charles n'eût pas conservé la prérogative de casser les Parlemens, cette crainte n'auroit été que trop juste, & sembloit être exactement la contre-partie de l'autre. Cependant tous les Juges éclaires, pouvoient remarquer dans l'esprit des Partis & dans le génie du Prince, une différence fort essentielle

Charles. IJ.

DE LA MAISON DE STUART. qui donnoit du moins à Charles le ponvoir de maintenir la paix de la Nation, quoiqu'avec un extrême danger pour la liberté. Le cri étoit violent contre le Papisme; mais il venoit moins d'un zele de Religion, que d'une ardeur de Parti dans le Peuple même qui l'avoit adopté, comme dans ceux qui le suscitoient. L'esprit d'enthousiasme avoit causé tant de mal, & le bonheur de l'avoir détruit étoit si sensible, qu'il n'y avoit plus d'artifice capable de le faire revivre & de le soutenir. On avoir jeté un ridicule sur le jargon de piété; l'hypocrifie avoit été démafquée. Les prétentions à de plus hauts degrés de réformation & de pureté étoient devenues suspectes; & loin de s'attribuer comme au commencement des guerres civiles , le nom de Parti Saint, de Parti de Dieu, les Patriotes présens se bornenerent à celui de bon & de l'honnéte Parti : pronostic certain que leurs mesures devoient être moins furieuses, & leurs prétentions moins exorbitantes.

t

t

.

r

e

e

Le Roi même, quoiqu'il n'eût pas hérité de la droiture & des vertueux principes de son Pere (a), étoit plus aimable dans les manieres, & d'un

⁽a) Temple, Tom. I, pag. 331.

accès plus facile. Loin d'être imposant ou réservé, il n'avoit pas le moindre levain d'orgueil ni de vanité : c'étoit le plus affable & le plus civil des hommes (b). Il traitoit moins ses Sujets comme des Vaffaux & des Tenanciers que comme autant de Seigneurs, de Gentilshommes & de particuliers libres. Le tour de ses complimens étoit plaufible, & toutes ses manieres engageantes : il prenoit de l'empire sur les cœurs, dans le temps même qu'il perdoit l'estime de ses Sujets; & souvent il les mettoit dans l'incertitude entre leur jugement & leur inclination. Dans sa conduite, quoiqu'il eût quelquefois embraffé des mesures dangereuses à la Religion & à la liberté, jamais il ne s'y étoit attaché avec obstination; il étoit toujours rentré dans le chemin que l'accord des opinions sembloit lui tracer; & tout calculé, bien des gens trouvoient dur & même injuste, de relever trop rigoureusement les défauts d'un Prince à qui l'on connoissoit tant de facilité à corriger ses erreurs, & tant de penchant à pardonner les offenses qui le regardoient lui-même.

L'affection générale qu'on portoit à

⁽b) Temple, Tom. I, pag, 449.

DE LA MAISON DE STUART. Charles éclata d'une maniere fignalée dans ce temps. Il tomba malade à Windfor; & deux ou trois accès d'une fievre violente firent croire sa vie en danger. Tous les Ordres du Royaume furent faisis d'un profond étonnement, augmenté par les craintes qui regardoient fa succession. Dans la disposition actuelle des esprits, la mort du Roi, pour employer l'expression du Chevalier Temple, fut regardée comme la derniere fin du monde. On appréhendoit que les mécontens ne se portassent aux extrêmités, & rallumassent aussi-tôt la guerre civile. Leur succès ou leur ruine, ou la balance même & les contestations des Partis, se présentoient comme un avenir également funeste. Les principaux Conseillers, tels qu'Essex, Hallifax & Sunderland, qui vivoient fort mal avec Shaftsbury & le Parti populaire, conseillerent au Roi de faire avertir secrétement le Duc d'York, pour le disposer à faire valoir ses droits contre les obstacles qui les menaçoient. A son artivée il trouva son Frere hors de danger, & l'on convint de céler l'invitation qu'il avoit reçue. Il fit confentir le Roi non-seulement à disgracier Monmouth, dont les projets étoient

It

re

it

1-

ts

rs

e

it

-

ır

il

e

1.

S

;

n

ii

S

S

t

Charles II.

1679.

connus & déclarés, mais à le dépouiller du commandement des Troupes, & même à l'envoyer au-delà des mers. Ensuire étant retourné à Bruxelles, il y fit peu de séjour. Il obtint la permisfion de se retirer en Ecosse, sous prétexte de calmer les craintes de la Nation Angloise, mais dans la vue réelle d'attacher ce Royaume à ses intérêts.

E

Quoique les Ministres de Charles fussent entrés dans la résolution de rappeler le Duc d'York, ils s'apperçurent bientôt qu'ils n'avoient pas obtenu sa confiance, & que le Roi même en faifant usage de leurs services, n'avoit pas une sincere estime pour leurs perfonnes. Essex dégoûté, remit l'Office de grand Trésorier. Hallifax se retira dans ses terres. Temple n'espérant plus de conciliation entre les esprits ulcérés, se livra presqu'entiérement à ses livres & fes jardins. Charles qui changeoit de Ministres & de mesures avec la plus grande indifférence, mit alors toute sa confiance dans Hyde, Sunderland & Godolphin. Hyde fut le successeur d'Efsex dans l'Office de grand Trésorier.

Tout le Ministere, comme le Roi même, avoit une extrême répugnance pour l'Assemblée d'un nouveau Parle-

ment, dans lequel ils s'attendoient à trouver autant d'opposition que dans aucun des derniers. La plupart des Elections avoient été favorables au Parti national. L'impression du complot étoit toujours la même fur le Peuple; & la crainte des principes & de l'humeur arbitraire du Duc d'York n'avoit rien perdu de son poids sur toutes les personnes sensées. Aussi Charles prit-il la résolution de proroger l'Assemblée, pour essayer si le temps n'appaiseroit pas les humeurs que tous les autres expédiens n'avoient pas été capables d'adoucir. Il n'attendit point pour cette démarche, la concurrence de son Conseil. Il savoit que ces Chess populaires, qu'il avoit admis à sa confiance, combattoient avec chaleur une résolution qui déconcertoit toutes leurs vues, & que les Royalistes n'oseroient s'exposer à la vengeance du Parlement lorsqu'il seroit assemblé. Ces raisons

l'ayant déterminé, à prendre la prorogation sur lui-même, il se contenta de déclarer sa résolution au Conseil. On doit observer que malgré la profession qu'il avoit saite de n'embrasser aucunes mesures sans l'avis de son Conseil.

DE LA MAISON DE STUART.

, id - - e

Charles II.

il avoit souvent manqué à cette pro-

Charles II.

messe, & que dans plusieurs affaires de la plus haute importance, il avoit rejeté les opinions contraires à la sienne. Le mécontentement de plusieurs Conseillers éclata dans ces circonstances, particuliérement celui du Lord Ruffel, l'homme le plus populaire de la Nation, par la douceur & l'intégrité de son caractere, autant que par son zele pour la Religion & les libertés de sa Patrie. Quoiqu'emporté quelquefois aux partis extrêmes, on reconnut toujours de la droiture dans ses intentions; & sa naissance qui l'appeloit à la plus grande fortune du Royaume, n'ayant pas rendu son ambition plus immodérée, on jugeoit qu'il n'y avoit que la derniere nécessité qui pût l'engager dans des mesures violentes. Shaftsbury, d'un caractere fort opposé sur plusieurs points, sut dépouillé par le Roi de l'Office de Président du Conseil, & le Comte de Radnor, homme capricieux, avec beaucoup de talens, & plein de vertus atrabilaires, fut substitué à sa place.

Conspiration du Tonneau de farine.

C'étoit la faveur & l'appui du Parlement qui avoient soutenu l'opinion du complot; mais la crédulité de la Nation avoit fait tant de progrès,

Charles II. 1679.

DE LA MAISON DE STUART. & tous les frippons qui se trouvoient dans l'indigence, étoient si flattés par le succès d'Oates & de Bedloe, que pendant la vacation même, ils ne laifserent point de repos au Public. Dangerfield, scélérat, que divers crimes avoient fait brûler d'un fer chaud à la main, transporté, fouetté, pilorié quatre fois, condamné à l'amende pour imposture, banni pour félonie, fauxmonnoyeur convaincu, enfin, chargé de toute l'infamie que les Loix humaines peuvent attacher aux crimes les plus honteux, profita de la crédulité du Peuple dans ces conjonctures pour se rendre un homme important. Il fit naître un nouvel incident, qui fut nommé le complot du tonneau de farine, du lieu dans lequel on trouva quelques papiers qui s'y rapportoient. Le fond de cette affaire est plus difficile à pénétrer qu'il n'est important. Il paroît que Dangerfield, sous prétexte de révéler les conspirations des Presbytériens, avoit été protégé par quelques Seigneurs Catholiques, admis même à la présence du Roi & du Duc; & que sous prétexte de découvrir les complots Papistes, il avoit obtenu de l'accès auprès de Shaftsbury & de quelques Chefs po-

Avi

Charles II.

pulaires. On ignore lequel des deux partis il vouloit tromper, ou s'il ne se proposoit pas de les tromper tous deux; mais il reconnut bientôt que les oreilles de la Nation étoient plus onvertes aux complots Papistes qu'aux conspirations Presbytériennes, & l'humeur dominante du Public, fut celle qu'il prit le parti de satisfaire. Quoiqu'on ne pût rien établir sur son témoignage, il s'éleva de grandes clameurs, comme si la Cour par représailles, eût entrepris de charger les Presbytériens du crime d'une fausse conspiration. Il faut avouer qu'une partie du regne de Charles, où le crédit comme le soupçon de tant de noirs & vils artifices, prévaloit jusqu'à ce point, jette une étrange tache sur les Annales de la Grande Bretagne.

Une des plus innocentes ruses dont le Parti populaire sit alors usage, sur l'augmentation des cérémonies, de la pompe & de la dépense, avec lesquelles la statue du Pape sur brûlée dans Londres. Ce spectacle n'eut pas moins d'effet pour enslammer la populace, que pour la divertir & l'amuser. Le Duc de Monmouth eut la hardiesse de revenir sans permission, & sit une procession

DE LA MAISON DE STUART. triomphante dans toutes les parties du Royaume, au milieu des applaudissemens & des caresses du Peuple. Tous ces artifices parurent nécessaires pour contenir les préventions publiques pendant le long intervalle du Parlement. On fit aussi d'extrêmes efforts pour obtenir du Roi son consentement à l'Assemblée; dix-sept Pairs présenterent une Adresse dans cette vue. Quantité de Villes imiterent leur exemple. Malgré plusieurs témoignages de mécontentement du Roi, & même une Ordonnance menacante, il lui vint de toutes parts des pétitions & des instances pour la session du Parlement. Le danger de la Religion & les terreurs du complot n'étoient pas oubliés dans toutes ces Adresses.

Les pétitions tumukueuses, avoient été sous le dernier regne, une des principales ruses que les mécontens avoient Whigs & To employées contre la Couronne : & tysquoique la maniere de les fouscrire & de les présenter, ent reçu quelques limitations par un Acte du Parlement, cette pratique n'en subsistoit pas moins. C'étoit un admirable expédient pour embarraffer la Cour, pour répandre le mécontentement & pour unir les cris de la Nation. Charles n'ayant pas trouvé

Charles 1679.

Charles II.

de Loi, par laquelle il fût autorisé à punir ces importunes sollicitations, où le respect lui sembloit même blessé, fut obligé d'y répondre par d'autres voies populaires qui pussent produire l'effet opposé. Dans les lieux où le Parti de l'Eglise & de la Cour étoit dominant, il faisoit aussi former des Adresses & des Pétitions, contenant les plus grands témoignages de respect pour Sa Majesté, la plus parfaite réfignation à sa prudence, la plus profonde soumission à sa prérogative, & la plus vive horreur contre ceux qui s'efforçoient d'usurper ses droits, en lui prescrivant un temps pour l'Assemblée du Parlement. Ainsi l'on parvint d'abord à se distinguer par les noms de PÉTITIONNAIRES & D'A-BHORRANS; car la chaleur mutuelle des Factions alloit à l'excès. Les appellations mêmes par lesquelles chaque Parti désignoit ses adversaires, découvrent la violence & l'aigreur qui les animoient. Outre celle de Pétitionnaires & d'Abhorrans qui durerent peu, cette année est remarquable, pour avoir été l'époque des célebres épithetes de Whig & de Tory, qui ont divisé si long-temps l'Angleterre, & quelquefois sans sujet fort important d'opposition. Le Parti de

Charles I

DE LA MAISON DE STUART. 15 la Cour reprochoit à ses Antagonistes leur ressemblance avec les Fanatiques d'Ecosse, connus sous le nom de Whigs. Les Parti des Patriotes prétendoit trouver du rapport entre les Courtisans & les Brigands Papistes d'Irlande, auxquels on avoit donné le nom de Torys. Par degrés, l'usage de ces termes badins devint général; & même à présent il ne paroît pas plus proche de sa fin que

lorsqu'il fut inventé.

Rien ne fut oublié de la part du Roi pour encourager ses Partisans & pour réconcilier le Peuple avec son Gouvernement. Il foutint les apparences de zele qu'il avoit affectées contre le Papisme. Il consentit même au supplice de plufieurs Prêtres, qui n'avoient pas commis d'autre crime que d'avoir reçu les Ordres dans l'Eglise Romaine. On observe qu'un d'entr'eux (c) jouoit à la paume lorsque sa sentence de mort lui fut déclarée; & quoiqu'elle dût être immédiatement suivie de l'exécution, il voulut achever sa partic. Charles, toujours dans la vue d'obtenir l'affection du Peuple, forma une alliance avec l'Espagne. Il offrit aussi la sienne

⁽c) Il se nommoit Evans.

aux Hollandois; mais les Etats-Généraux effrayés du pouvoir excessif de la France, & voyant peu de ressource dans un Pays aussi divisé que l'Angleterre, éluderent ses propositions. Il avoit fait revenir d'Ecosse le Duc son frere; mais il l'obligea d'y retourner lorsqu'il vit que la session du Parlement com-

P

9

t

d

n

F

n

mençoit à s'approcher.

Il étoit fort important pour les Chefs populaires, tandis que le temps de l'Afsemblée dépendoit de la volonté du Souverain, de tenir la main au maintien des Loix, dont toutes les dispositions étoient toujours en leur faveur. Les Schérifs de Londres ont d'office le droit de convoquer les Jurés. Il étoit d'usage que le Lord Maire de Londres nommât un Scherif, en buvant à sa santé, & le corps du Magistrat avoit toujours confirmé le choix du Lord Maire. Le Chevalier Robert Clayton, Maire actuel, nomma un Schérif qui ne se trouva point agréable au parti du Peuple. Il fut rejeté; & deux Républicains déclarés, Bethel & Cornish, tous deux par conséquent animés contre la Cour & livrés aux mécontens, furent Schérifs suivant la Loi par une majorité de suffrages. Malgré soutes les remontrances

& les oppositions, le Peuple soutint son choix, & le Parti de la Cour sut obligé de céder.

Charles II.

Cependant la partialité des Jurés n'alloit pas si loin dans Londres, que pendant le tumulte même du complot Papiste, la justice & la raison ne se fissent quelquefois entendre. Le Comte de Caftelmaine, mari de la fameuse Duchesse de Cleveland, fut déchargé dans le même temps, quoiqu'accusé par Oates & Dangerfield du dessein d'assassiner le Roi. Le Chevalier Gascoigne, vieux Gentilhomme du Nord de l'Angleterre, accusé aussi par deux de ses domestiques qu'il avoit congédiés pour quelques friponneries, fut traité avec la même faveur. Ces deux Jugemens porterent une vive atteinte à la fable du complot qui commençoit à perdre crédit, excepté dans l'opinion des plus zélés Adversaires de la Cour. Mais pour soutenir au moins l'animofité contre le Papisme, le Comte de Shaftsbury parut dans la falle de Westminster, accompagné du Comte de Huntington, des Lords Ruffel, Cavendish, Gray & Brandon, des Chevaliers Caverly, Gerard, Cowper & d'autres personnes de distinction , qui présenterent ensemble au grand Juré Charles II. IL80.

de Middlesex diverses raisons d'accuser le Duc d'York, en qualité de Papiste récusant. Pendant que les Jurés délibéroient sur cette étrange ouverture, le Chef de Justice les fit appeler; & quoiqu'avec un peu d'irrégularité dans la forme, il les congédia sur le champ. Shaftsbury ne laissa point d'obtenir ce qu'il s'étoit proposé par une démarche si hardie; il fit connoître à ses Partisans la résolution désespérée à laquelle il s'étoit attaché, de n'admettre aucune forte d'accommodement on de composition avec le Duc. Cette audacieuse conduite leur garantiffant qu'il n'abandonneroit jamais leur cause, servit à leur inspirer la même constance dans toutes les mesures qu'il jugeroit à propos de leur faire embrasser.

D

il

ét

tr

P

Nouveau Parlement.

Dans cette division ouverte & réguliere du Royaume en deux Partis fore ardens, il n'étoit pas difficile au Roi de reconnoître, que la plus grande partie de la nouvelle Chambre des Communes étoit engagée dans les intérêts op-12 Octobre, posés à la Cour. Cependant pour ne laisser rien à tenter de tout ce qu'il jugeoit propre à rétablir le calme parmi ses Sujets, il résolur après un si long interstice d'assembler enfin le Parlement.

DE LA MAISON DE STUART. Dans fon discours aux deux Chambres il leur dit, que les diverses prorogations auxquelles il s'étoit déterminé avoient été très-avantageuses à ses voisins & très-utiles pour lui-même; qu'il avoit employé les intervalles à perfectionner avec la Couronne d'Espagne une alliance que le dernier Parlement avoit souvent défirée; & qu'il ne pouvoit douter qu'elle ne leur fût extrêmement agréable; que pour donner quelque poids à ses nouveaux engagemens, & pour en faire tirer avantage à tous les Etats Chrétiens, il falloit nécessairement éviter toutes fortes de divisions domestiques, & s'unir constamment dans les mêmes résolutions & les mêmes vues; que de sa part il ne manqueroit rien à cette fin salutaire; & qu'en supposant, comme il le devoit, que la succession fût conservée dans son cours juste & légal, on le verroit concourir de bonne grace à toute forte de nouveaux expédiens pour la sûreté de la Religion Protestante; qu'il lui sembloit nécessaire pour le repos du Royaume & pour le sien, que le complot Papiste sût approfondi par de nouvelles recherches, & que les coupables fussent punis. Enfuite, ayant recommandé aux confidé-

e

a

rations des deux Chambres la nécessité de pourvoir à la défense de Tanger, il continua dans ces termes : « Mais ce que » je mets au-dessus de tous les trésors » du monde, & ce que je crois plus ca-» pable que tous les tréfors, d'augmen-» ter mes forces & ma réputation au de-" dans comme au dehors, c'est la par-» faite union de votre Assemblée. En » vain chercheroit-on des moyens plus » fûrs, pour rendre au Royaume cette " vigueur qu'il paroît avoir perdue, & » nous élever à cette considération qui » est notre partage ordinaire. Toute » l'Europe a les yeux ouverts fur ce » Parlement, dont elle est persuadée » que son bonheur dépend comme le » nôtre. Si nous avions le malheur de » tomber dans une mésintelligence qui » fit perdre toute confiance à notre » amitié, il seroit peu surprenant que » nos voisins commençassent à prendre » de nouvelles résolutions, & telles » peut - être qu'elles pourroient nous » devenir fatales. Gardons-nous donc » de favoriser nos ennemis, & de dé-» courager nos amis pas des disputes » hors de faison. S'il s'en éleve de cette » nature, le reproche ne tombera point » fur moi; car j'ai fait tout ce qui étoit

» (

n t

0) 1

20 (

D 1

re

po

de

te

P

to

1

DE LA MAISON DE STUART.

en mon pouvoir pour vous mettre en

» paix pendant ma vie, & pour vous y » laisser à ma mort. Mais je n'ai rien à

il

e

S

1-

-

-

-

n

IS e

t

i

2

e

e

e

e

i

•

e

9

25

IS

6

S

e

it

ik

» craincre de votre prudence & de vo-

» tre affection; & comptant fur yous

» sans exception, j'espere que de con-

» cert vous ferez vos plus grands ef-» forts pour conduire ce Parlement à la

» meilleure & la plus heureuse fin ».

Charles II.

1680.

Toutes ces flatteuses expressions fu- Violence des rent sans effet sur les Communes. Elles Communes. firent éclater à chaque pas le zele qui les animoit. Leur premiere Déclaration portoit que les Adresses au Roi pour demander la convocation & l'assemblée du Parlement, étoient un droit incontestable des Sujets; & ne se réduisant point à cette décision, qui semble trèsjuste dans une Monarchie mixte, elles tomberent avec la derniere violence fur ces abhorrans, qui dans leurs Adresles à la Couronne avoient pris parti contre ce droit. Elles ne confidéroient point qu'il étoit aussi libre pour un Parti que pour l'autre, d'exprimer ses sentimens fur les affaires publiques; & qu'il est des circonstances, où non-seulement on peut abuser du droit le mieux établi mais où son exercice est peut-être un fujet d'horreur. Le Chevalier Withens

fut exclus de la Chambre pour cetté offense. Elle forma un Comité pour la recherche des Membres qui s'étoient rendus coupables du même crime; elle ne déguisa pas ses plaintes contre le Lord Paston, le Chevalier Mulberer, le Chevalier Bryan, Stapleton, Taylor & Turner; elle présenta une Adresse au Roi contre le Chevalier Jefferies, Recorder de Londres, pour son activité dans la même cause; & l'effroi qu'il en concut, lui fit abandonner fon Office, qui passa au Chevalier Georges Treby, un des Chefs du Parti populaire. Elle décerna une accusation contre North, Chef de Justice des Plaidoyers communs, pour avoir dressé une Ordonnance contre les Pétitions tumultueuses : cependant le Comité reconnut, en l'examinant, que les termes en étoient fi mesurés, qu'ils ne donnoient aucune prise contre lui. On avoit présenté au Roi une Pétition fort vive de la Communauté de Taunton: « Comment ofez-vous me » présenter une telle piece»? avoit dit Charles à celui qui l'apportoit. « Sire, » avoit répondu le Suppliant, mon nom » est Hardi ». Cette impudente reponse avoit été punie, quoique sous d'autres prétextes, par une amende & par l'emprisonnement. Les Communes dans l'ardeur de leur zele, demanderent au Roi la liberté du coupable & l'exemption de l'amende. Elles prirent aussi sous leur protection les Imprimeurs & les Auteurs

de quelques libelles.

e

a

le

le.

,

or le

té

n

9,

le

1,

5,

1-

n-

it,

5 ,

re é-

de

ne

lit

e,

m

ife

es

m

Dans toutes les parties de l'Angleterre, un grand nombre d'Abhorrans furent arrêtés & jetes dans une étroite prison. La liberté des Sujets, que la grande Charte & l'Acte récent d'Habeas corpus mettoient si soigneusement. à couvert, étoit violée chaque jour par d'arbitraires & capricieuses décisions. Il est vrai que dans la Constitution Angloise, le principal objet de la défiance est le Souverain; & les Communes n'ayant pas d'autres voies que les emprisonnemens pour la sûreté de leurs priviléges, ces violences dont l'occasion ne peut être exactement déterminée par la Loi, présentent toujours quelque chose d'arbitraire. Jusqu'ici le Peuple sensible à ces raisons, avoit vu sans murmurer que la Chambre se permît l'exercice d'un vrai pouvoir à discrétion. Mais lorsqu'on le vit poussé à l'excès, & que les Communes en abuserent pour le faire servir aux vues d'une Faction, il s'éleva des plaintes fort vives. Enfin le

Charles II.

courage & la fermeté d'un Abhorrant d'Exeter, nommé Stowell, fit cesser cette odieuse pratique. Il resusa d'obeir à l'Officier de Justice; & s'étant mis en désense, il répondit qu'il ne connoissoit point la Loi dont on vouloit se prévaloir pour l'arrêter. Les Communes auxquelles il parut également dangereux de reculer ou de s'engager plus loin, se tirerent d'embarras par une évasion: elles insérerent dans leurs Déclarations que Stowell étoit indisposé, & qu'on lui accordoit un mois pour se rétablir.

Mais la principale violence des Communes parut dans leurs mesures sur la Conspiration, qu'elles suivirent avec le même zele & la même crédulité que leurs Prédécesseurs. Elles renouvelerent la Déclaration qui constatoit la réalité d'un affreux complot Papiste; & pour grofir les terreurs du Peuple, elles affurerent que malgré les découvertes, le complot n'avoit pas cessé de subsister. Elles exclurent de leur Chambre les Chevaliers Can & Yarmans, accusés d'avoir dit plusieurs fois que la conspiration Papiste étoit une chimere, mais qu'il y avoit un complot Presbytérien. Elles regretterent amérement

DE LA MAISON DE STUART. 25 la mort de Bedloe, qu'elles nommoient un témoin essentiel sur les informations duquel on pouvoit compter. Il avoit été saisi d'une fievre ardente à Bristol. Dans cotte fituation, ayant fait appeler North Chef de Justice, il avoit confirmé toutes ses premieres dépositions, à la réserve de celles qui regardoient le Duc & la Reine; & pour conclusion il avoit supplié North de demander au Roi quelqu'argent pour le soulager dans ses extrêmes, besoins. Peu de jours après il mourut, & tout le Parti triompha de cet incident; comme s'il eût fallu prendre un tel témoignage pour l'affirmation d'un homme mourant; comme si sa confession de parjure sur quelques points eût garanti sa véracité sur tout le reste, & comme si la persévérance d'un scélérat eût pu balancer les dernieres déclarations de tant de personnes auxquelles il n'y avoit pas d'autre crime à reprocher que leur attachement à la Foi Romaine.

Les Communes s'efforcerent même par leurs soins & leur protection de purger Dangerfield de l'extrême infamie dont on le savoit chargé, & de lui rendre la capacité d'être admis en témoignage. Toute la troupe des Dé-

Tome VI. B

t

lateurs fut applaudie & récompenfée. Jeunisson, Tuberville, Dugdale, Smith, la Faria , parurent devant la Chambre ; & leurs dépositions les plus frivoles & les plus absurdes trouverent de la faveur. Le Roi fut sollicité de leur accorder des pensions & des graces; leurs relations furent publices avec l'espèce de sceau qu'elles pouvoient recevoir de l'approbation de la Chambre ; le Docteur Tongue fut recommandé pour les premieres Dignités Ecclésiastiques qui fe trouvergient vacantes. Si l'on confidere la détermination des esprits à croire, au lieu d'admirer qu'une fauffeté palpable fut fourenne par des témains, il paroîtra merveilleux qu'on n'ait pas produit de meilleure preuve contre les Catholiques.

à

F

ti

e

9

C

tr

P

11

m

m

Ce

.CO

po

in

da

fa

de

de

far

Ade d'exclu-

Les grandes raisons qui servoient encore à soutenir le fantome, étoient la juste crainte qu'on avoit conçue du Duc d'York, & la résolution sormée par les Chess populaires d'exclure ce Prince du Trône. Shaftsbury & quantité d'autres avoient renoncé à toute espérance de réconciliation avec lui, & ne pouvoient trouver de sûreté que dans sa ruine. Les amis de Monniouth espétoient que son exclusion seroit place

DE LA MAISON DE STUART. 27 à leur l'avori. Le ressentiment de l'apostasie du Duc, la passion de la liberté, le zele religieux, la chaleur de Faction; tous ces motifs réunis excitoient le Parti Patriotique. Mais ce qui fortifioit encore plus la réfolution d'exclure le Duc, & de rejeter tous les expédiens offerts par la Cour, c'étoit l'espérance artificiensement nourrie que Charles seroit obligé à la fin de céder aux demandes du Parti. On n'ignoroit pas que ses revenus étoient extrêmement chargés. Libres même, à peine auroient-ils suffi pour les frais indispensables du Gouvernement, bien moins pour les voluptueuses dissipations auxquelles il étoit toujours ramené par son penchant. Quoiqu'il eût cessé de favoriser Monmouth, on lui connoissoit un grand fond de tendresse pour lui. Jamais il n'avoit été capable de se roidir avec obstination contre les importunités & les obstacles. D'ailleurs la Duchesse de Porsmouth sa Maitresse favorite, s'étoit laissé engager, soit par des vues d'intérêt, soit par l'espérance de faire tomber la succession sur ses enfans, à s'unir au Parti populaire; & cet incident étoit regardé comme le plus

heureux pronostic, Sunderland, Scc.e-

a

'n

e

l-

rc

és

ce

uce

u-

fa

é-

ice

Cherles II.

Bij

taire d'Etat qui s'étoit lié avec elle, avoit embrassé les mêmes mesures.

Cependant outre la tendresse fraternelle & le respect pour le droit de la succession, il paroît que Charles sut déterminé par de puissantes raisons à persévérer dans ses principes. Tous les Royalistes & les Anglicans, ce parti qui faisoit l'unique soutien de la Monarchie, regardoient le droit de succession comme inviolable; & s'ils se voyoient abandonnés par le Roi dans un point si capital, il étoit à craindre qu'abandonnant sa cause à leur tour, ils ne le livraffent aux usurpations du parti de la Patrie. Ce Parti ou les Whigs, comme on le nommoit ouvertement, confervoit peut-être quelque inclination pour l'Etat Républicain, ou du moins nourrissoit une vive défiance du pouvoir Royal; & dans l'une ou l'autre disposition, on pouvoit appréhender que si la fortune le secondoit, irrité par les obstacles autant qu'animé par le fucces, il n'eût la volonté comme le pouvoir de réduire la prérogative à d'étroites bornes. Ainsi les menaces & les promesses furent vainement employées contre la résolution de Charles. On ne put lui persuader d'abandonner

r

DE LA MAISON DE STUART. 29

Charles II. 1685

fes amis, ni de se livrer hii-même entre les mains de ses ennemis. Après tant d'avances & de si graves concesfions, après des offres de limitation tant de fois renouvelées, il ne fut pas faché de les voir rejetées par l'obstination des Communes : & lorsque l'efprit d'opposition seroit épuisé en vains efforts, il se flatta que le temps arriveroit, où, sans danger pour sa personne & ses droits, il pourroit appeler contre fon Parlement à fon Peuple.

9

r-

la

é-

r-

es

ti

r-

n

nt

nt

1-

le

le

1-

1-

n

ns

1-

re

er

ar

le

le

à

E

17~

28.

er

Les Chefs populaires étoient si déterminés à ne rien ménager, qu'en moins de huit jours, depuis l'ouverture de la Session, le Bill d'exclusion fut proposé dans la Chambre-Basse, & dressé presque immédiatement par des Commissaires établis dans cette vue. Il n'étoit différent du premier qu'en deux articles qui marquoient une augmentation d'ardeur dans les Communes. Cet Acte devoit être lu au peuple deux fois l'an dans toutes les Eglises du Royaume; & quiconque entreprendroit de soutenir le droit du Duc d'York, étoit déclaré incapable de pardon, excepté par acte du Parlement.

Les débats furent pouffés des deux parts avec une extrême violence. Le

Charles II. 1680.

Bill eut pour défenseurs le Chevalier Jones qui venoit de réfigner son Office de Procureur-Général, le Lord Russel, te Chevalier Winnington, le Chevalier Capel, le Chevalier Pulteney, le Colonel Titus, Treby, Hambden & Monttague. Les opposans furent le Chevalier Leoline Jenkins, Secrétaire d'Etat, le Chevalier Erneley, Chancelier de l'Echiquier , Hyde , Seymour & Temple. Donnons la substance des argumens qui nous ont été transmis.

33

3)

2)

93

Argumens tre l'exclufion.

» Dans tous les Gouvernemens, dipour & con » rent les Partisans de l'exclusion, il » existe quelque part une autorité abs folue & suprême; & tous les Sta-» tuts qui ont une fois reçu le sceau » de la Légiflature, quelque éloignés » qu'ils soient de l'usage, n'admettent » plus de dispute ni de contradiction. » Loin que la liberté d'une constitution » diminue le pouvoir, il semble plu-» tot qu'elle le fortifie & qu'elle lui » donne plus d'influence sur le Peuple. » Plus il y a de parties de l'Etat qui » concourent aux décisions législatives, » plus leur voix est libre, & moins il » y a d'apparence qu'il naisse de l'op-» position aux mesures qui ont reçu le » sceau final d'une telle autorité. En

DE LA MAISON DE STUART. 31 Angleterre le pouvoir législatif refide dans le Roi, les Pairs & les Communes qui comprennent tous les Ordres de la Communauté; & l'on ne connoît point de prétexte qui puisse exempter d'une Jurisdiction si pleine & si décisive, aucune circonstance du Gouvernement, pas même la succession au Trône. On a là-dessus d'expresses déclarations de l'autorité Par-3 lementaire; on a des exemples de fon exercice; & quoique de justes & sages motifs ne permettent de tenter ces innovations que dans des cas exttaordinaires, le pouvoir & le droit n'en subsissent pas moins dans la Communauté. Or s'il est un cas qu'on puisse nommer extraordinaire, & 20 qui demande des expédiens peu com-33 muns, c'est le cas présent où l'héritier de la Courpnne a renoncé à la Religion de l'Etat, pour embrasser une Religion ennemie & reellement 2) incompatible. Un Prince de cette Communion n'aura jamais de confiance dans un Peuple si prévenu contre lui ; le Peuple ne se deffera pas moins d'un tel Prince. L'un regar-» dera ses alliances étrangeres & fuineuses comme la seule protession de

Charles 14.

HISTOIRE

Charles II.

» fon Trône : l'autre, dans une perpe-» tuelle inquiétude, emploîra l'oppofition, les factions, les soulévemens même, comme les seuls remparts de sa liberté & de sa Religion. Quoique les principes théologiques, lorsqu'ils sont » en guerre avec les passions, ayent peu de pouvoir fur les hommes en » général, moins encore fur les Prin-» ces ; cependant lorsqu'ils deviennent » des symboles de faction & des carac-» teres dictinctifs de Parti, ils concou-» rent avec une des plus fortes passions » de l'humanité, & sont alors capables » de porter les hommes aux derniers ex-» ces. Malgré la supériorité du Jugement & la douceur naturelle du Roi, » combien l'influence du Duc d'York » n'a-t-elle pas déja troublé le cours » du Gouvernement? combien de fois » a-t-elle engagé la Nation dans des » mesures pernicieuses pour ses inté-» rêts & fon honneur au dehors, ou » pour son repos & sa tranquillité do-» mestique? Plus on insiste sur l'ab-» furdité du complot Papiste, plus cette » raison même aura de force pour l'ex-» clusion du Duc; puisque l'opinion » générale de la Nation prouve son » extrême antipathie pour la Religion

n

n

D

3)

DE LA MAISON DE STUART. 23 » de ce Prince, & l'impossibilité absb-» lue de la disposer jamais à vivre paifiblement fous la domination d'un tel Souverain. Lui-même, dans une fi périlleuse situation, doit chercher sa sûreté par des résolutions violentes, c'est-à-dire, en détruisant les privileges d'une Nation qui n'a pas mieux déguisé son aversion pour lui pour ce qu'il juge le plus sacré. En vain propose-t-on des limitations » & des expédiens. Tout ce qu'on laisse » d'autorité entre les mains du Duc d'York, ne sera jamais employé qu'à la ruine de la Nation, & les restrictions mêmes faifant éclater la défiance & l'aversion publiques, ne seront pour lui qu'un aiguillon de vengeance, qui le rendra plus ardent à 2 le faire une condition indépendante. Enfin comme les Loix du Royaume attachent encore à la réfistance le crime de trahison, & qu'elles n'ad-

mettent & ne peuvent admettre für

ce point aucune exception positive; quelle solie de laisser l'Etat dans une situation où la plus haute vertu sera toujours exposée à la plus se-vere proscription, & où les seuls ex-

3)

Charles II. 1680.

pediens qui puissent sauver les Loix,

HISTOIRE

Charles II. 1689 » seront ceux que ces mêmes Loix sont » regarder comme le plus grand des » crimes »?

Les Partisans de la Cour raisonnoient fort différemment : » Une autorité, répondirent-ils, entiérement absolue & sans contradiction eit une pure chimere & ne se trouve dans » aucune des institutions humaines. Tout Gouvernement est fondé surl'opinion & le sentiment du devoir, » & par-tout où le Magistrat suprême choque par quelque statut ou par » quelque prescription positive une » opinion regardée comme fondamen-» tale, c'est-à-dire, établie avec la mê-» me force que sa propre autorité, il » renverse le principe par lequel il est lui-même établi, & ne peut préten-» dre plus long-temps à l'obéissance. » Dans les Monarchies Européennes, » le droit de succession passe justement pour loi fondamentale; & quand » toute la Législature résideroit dans » une feule personne, il ne lui seroit » jamais permis de deshériter par un » Edit son béritier légitime & d'appe-» ler au Trône un Etranger ou queln que Parent plus éloigné. Les abus b dans d'autres parties du Gouverne-

.

- 5

.

- 3

DE LA MAISON DE STUART. 15 m ment penvent être redressés par le a Souvetain moins passionné ou mieux p instruit, & doivent être sousserts » patiemment jusqu'alors ; mais les » violations du droit héréditaire en-» traînent de si terribles conséquences, » qu'il n'y a point d'autres maux ni d'autres inconvéniens qu'on puiffe » leur comparer. En vain fera-t-on va-» loir que l'Angleterre est une Monar-» chie mixte, & qu'une Loi portée » par le Monarque, les Seigneurs & » les Communes, est l'ouvrage de tou-» tes les parties de l'Etat ; il est clair » qu'il reste un puissant Parti dont la » voix peut, à la vérité, n'être pas ad-» mise, mais qui ne se croira jamais » lie par une Loi qui détruit le droit » hereditaire. Des limitations, telles » qu'elles sont proposées par le Roi, » ne bleffent point une Constitution deja simitée sur plusieurs points : » d'ailleurs elles peuvent servir à tou-» tes les vues qu'on se propose par » l'exclusion du Duc. Si les anciennes » harrieres contre le pouvoir royal » font demeurées fermes depuis tant » de siecles, combien devront l'être » celles qu'on y joint , lorsqu'en reso serrant l'autorité du Monarque elles

r

e

r

e

1-

ê-

il

f

n-

e.

S,

nt

nd

ins

oit

un

pe-

bis

ae-

Charles 11.

36 TAHTE STENOSIAN BING.

Charles II.

augmentent si considérablement leur fureté propre ? Ajontez que la même)) jalousie de Religion qui porte le Peu-» pe à desirer ces limitations pour le » Successeur diminuera beaucoup le » nombre de ses Partisans, & le mettra dans l'impuissance absolue de briser » par force ou par artifice les fers qui lui seront imposés. L'age & la vigoureuse santé du Roi lui promettant une longue vie, peut-il être prudent de mettre l'Etat en pieces pour se pre-» cautionner contre un avenir incertain? Il n'est pas donné aux hommes de former des plans qui puissent pourvoir à tous les événemens possibles, & le Bill d'exclusion même, quoiqu'exactement dresse, laisse lieu à des inconvéniens fort fimples & fort naturels auxquels il ne prétend pas remédier. S'il naît un fils au Duc d'York, après la mort du Roi, ce fils auquel il n'y aura rien à reprocher, doit-il être privé de son droit , ou bien la Princesse d'Orange descendra-» t-elle du Trône pour faire place au » légitime héritier? Mais toutes ces raisons fussent-elles, fausses, il reste à » considérer que dans les délibérations » publiques on ne cherche pas l'expéDE LA MAISON DE STUART.

» dient le meilleur en lui-même, mais neilleur de ceux qui sont prati- Charles II.

» cables. Le Roi consent volontiers

» à des limitations, il en a même offert

» quelques-unes de la plus haute im-

» portance; mais il est résolu de s'ex-

» poser aux dernieres extrêmités avant

» que d'abandonner le droit de succes-

» sion. Gardons-nous de cette factieu-

» se violence qui nous fait demander

» plus qu'on n'est disposé à nous accor-

» der, de peur que perdant tout l'avan-

» tage de ces utiles concessions, nous

» ne laissions après la mort du Roi le

» Royaume à la merci d'un Prince

» dont le zele est connu, & qui ne peut

» être qu'irrité du mauvais traitement

» dont il croit pouvoir deja se plain-

» dre ». I was freele nove seasoff Dans la Chambre des Communes, les argumens pour l'exclusion l'emporterent, & le Bill obtint une grande majorité de suffrages. C'étoit dans la Chambre-Haute que le Roi comptoit sur une plus heureuse opposition. Le Parti de la Cour y étoir si dominant; que ce ne fut qu'à la pluralité de deux voix qu'on daigna prendre le Bill en considération. Lorsqu'on en vint aux débats, la contestation fut très-violente. Shaftsbury,

Charles 11.

38 HITS TO OF THE ALT HE Sunderland , Effex , parlerent en fa faveur. Hallifax se rendie comme le Chef des Opposans, & déploya une étendue de capacité, une force d'éloquence à laquelle on n'avoit jamais rien vu de supérieur dans cette Assemblée. Il éroit également anime par la grandeur de Poccasion & par la rivalité de Shaftsbury, fon oncle, que, dans les discussions de ce jour, il parut tout-à-fait éclipler, au jugement de la Chambre entiere. Le Roi fut présent à tout le cours de l'action qui fut prolongée jusqu'à onze heures de nuit. Une majorité confidé-Le Bill d'ex-rable rejeta le Bill. Tous les Eveques, clusion est re- à l'exception de trois, se déclarerent contre cet Acte. Outre leur dépendance de la Cour ils s'imaginoient que l'Eglife Anglicane avoit plus à craindre de l'afcendant du Presbyterianisme, que de celui du Papisme, qui, malgré la favour du Roi & du Duc, répugnoit extrême-

ment au génie de la Narion. Les Communes Arent éclater beaucoup de mauvaile humeur lur ce renverlement de leurs espérances, Elles formerent immediatement une Adreffe pour demander qu'Hallifax fut à jamais éloigné des Conseils du Roi & de sa présence. Quoique le présente sur d'a-

DE LA MAISON DE STUART. 39 voir conseillé les dernieres prorogations du Parlement ; le motif réel étoit apparemment sa vigoureuse opposition au Bill exclusif. Charles avant renouvelé les demandes pour Tanger que ses revenus présens ne le rendoient pas capable de défendre, au lieu d'entrer dans une dépense qu'il étoit réellement hors d'état de soutenir, les Communes lui présenterent une Adresse, ou plutôt une Remontrance presqu'aussi violente que la fameule piece de ce nom, publice pendant les guerres civiles. Tous les abus du Gouvernement, depuis le commencement de ce regne, y étoient représentés avec les plus vives couleurs. La guerre Hollandoise, l'Alliance avec la France, les prorogations & les dissolutions du Parlement, en un mot toutes les entreprises, ausli bien que l'infernal complot, y étant attribuées aux machinations des Papistes ; c'étoit insinuer clairement que le Roi s'étoit laissé gouverner par ce Parti, & qu'il étoit le Chef réel d'une conspiration contre la Religion & les libertés du Peuple.

Quoique cette grande affaire de l'exclusion eut été conduite avec une extrême violence, & que la prudence Charles 11. 1680.

même y parût manquer, les défiances qui inspiroient tant de chaleur aux Communes , n'étoient pas sans fondement; mais leur obstination contre le Complot Papiste, sur-tout après un si long intervalle, suppose un excès de crédulité on d'injustice qui n'admet aucune apologie. La Chambre revint aux Lords Catholiques qui n'étoient pas sortis de la Tour, & l'âge, les infirmités, l'étroite capacité du Vicomte de Stafford, le rendant incapable de se défendre lui-même, il fut décidé qu'il seroit la premiere victime pour ouvrir par sa condamnation le chemin à celle des autres. Le Chancelier créé depuis peu Comte de Nottingham, fut nommé grand Stewart pour la conduite de ce procès.

Te

Sta

CO

pre

ne

ré

T

P

av

ď

e

q

q

1

C

vembre. comre de Stafford.

30 de No- Trois temoins furent produits contre le prisonnier, Oares, Dugdale & Procès da Vi-Tuberville. Oates jura qu'il avoit vu remettre à Stafford par les mains du Pere Fenwick une Commission signée du Pere Oliva, Général des Jésuites, par laquelle il étoit conftitué Trésorier de l'Armée Papale qui devoit être levée pour subjuger l'Angleterre; car cette ridicule imposture conservoit encore son crédit dans la Chambre des Com-

DE LA MAISON DE STUART. 41 munes. Dugdale déposa qu'à Tixal, Terre du Lord Afton, le Vicomte de Stafford avoit voulu l'engager dans le complot de tuer le Roi, & lui avoit promis pour cette action, outre l'honneur d'être canonisé par l'Eglise, une récompense de cinq cens livres sterling. Tuberville affirma que le Vicomte à Paris dans fon propre logement, lui avoit fait la même proposition. L'offre d'argent pour tuer un Roi sans aucune explication qui puisse donner à l'affassin quelque probabilité de succès ou quelque espérance de fuite & de sureté, est fi peu croyable en elle-même & peut être si facilement soutenue par toute forte de témoins prostitués, qu'une accusation de cette nature, lorsqu'elle n'est accompagnée d'aucune circonstance, doit faire très-peu d'impression sur des Juges. Quoique ces délateurs semblaffent donner peu de prise à l'Accusé, les moyens ne lui manquerent pas fur plufieurs points effentiels pour décréditer leur témoignage. Dugdale juroit que Stafford avoit été d'un grand Conseil des Catholiques; qu'il s'étoit tenu au Château de Tixal; mais Stafford prouva par des témoignages irrécufables, que dans le même temps il étoit Charles IF. 1680.

HISTOTRE à Bath ou près de cette Ville. Tuberville avoit été Novice Dominicain . s'était jeté dans les Troupes en quittant cet Ordre, & vivoit aduellement à Londres abandonné de tous ses parens & dans une grande pauvseté. Stafford prouva par le témoignage de ses Domestignes, que soit à Paris, soit en Angleterre, on n'avoit jamais yu cet aventurier dans sa compagnie. Il devoit paraître étrange qu'il l'ent négligé jusqu'à ce point, après s'être ouvert à lui fur de

ne

vi

to da

for

re

II

le

da

qu

pi de

q

pa

PI te

q

P

fi graves résolutions.

Pendant le procès, les clameurs & les outrages de la Populace n'eurent pas de bornes, & Jones, Winnington, Maynard, charges de la procedure, v employerent beaucoup d'éloquence & d'habileté. Cependant, malgré le désavantage de toutes ces circonstances, l'Accuse fit une meilleure désense que fes amis ou fes engemis ne s'y étoient attendus. L'inégale contestation dans laquelle il se tronvoit engagé fut une source abondance de compassion pour tous ceux auxquels il refroit quelque sentiment d'humanité. Il représents que pendant une courfe de quarante ans, depuis le commencement des guerres civiles, au milieu d'une multipude de

DE LA MAISON DE STUART. dangers, d'embarras & de portes, il n'avoit jamais celle d'être fidele à l'honneur ; étoit-il eroyable que dans fa vieilleffe , jouissant d'une forune aife , affoibli par les infirmités, il cut démenti tout le cours de sa vie pour s'engager dans une conjuration désespérée contre fon Souverain dont il n'avoit jamais reçu que des bienfaits & des graces ? Il fit observer l'infamie des témoins, tes contradictions & les abfurdités de leurs dépositions, l'extrême indigence dans laquelle ils avoient vécu, quoi-qu'engagés, disoit-il, dans une confpiration avec des Rois, des Princes & des Seigneurs, le crédit & l'opulence qu'ils étoient parvenus à se procurer par leurs dépositions. Il renouvela ses protestations d'innocence d'un air de tendresse & de simplicité plus persuasif que les ornemens de l'éloquence, & par intervalles il lui échappoit malgré lui les plus vives marques de surprise & d'indignation, en considérant l'impudence des témoins.

Il doit paroître aujourd'hui fort étonnant, comme il le parut à Stafford même, que le Pairs, après six jours d'audience solemnelle, ayent pu prendre à la pluralité de vingt-quatre voix le parti de

porter Sentence contre lni. Il la reçue néanmoins avec résignation. Que le saint nom du Ciel soit loué! ce sur l'unique expression de ses sentimens. Lorsque le grand Stewart lui dit que les Pairs intercéderoient en sa faveur auprès du Roi pour lui faire remettre la plus cruelle & la plus ignominieuse partie de sa Sentence qui étoit d'être pendu & mis en quartiers, il fondit en larmes: mais il répondit qu'il étoit touché jusqu'à ce point de soiblesse par le sentiment de leur bonté, non par la crainte du sort qu'il alloit subir.

S

Il est remarquable qu'après la déclaration de Charles qui eut pour lui l'indulgence ordinaire dans le même cas, les deux Scherifs Bethel & Cornish se livrant à l'esprit républicain pour flatter l'emportement de lleur Faction toujours jalouse de la Monarchie, firent naître un doute sur le pouvoir qu'on supposoit au Monarque d'accorder cette légere faveur. » Puisqu'il ne peut, di-» rent-ils, faire entiérement grace, » comment pourroit-il remettre une » partie de la Sentence? » Ils propoferent leur doute aux deux Chambres, Celle des Pairs le déclara superfin. Les Communes appréhendant qu'une

DE LA MAISON DE STUART. 45 question de cette nature ne pût conduire à sauver Stafford, fit cette singuliere ré- Charles II. ponse : » La Chambre est contente que » les Scherifs fassent exécuter Guillaume, auparavant Vicomte de Stafford, » par la seule séparation de sa tête. » Rien ne marque mieux la furie de ces temps que de voir le Lord Russel, malgré la vertu & l'humanité de son caractere, seconder dans la Chambre - Basse ce barbare scrupule des Scherifs.

1680.

Dans l'intervalle entre la Sentence & l'exécution, on fit mille efforts pour ébranler la constance de l'infirme & malheureux Vieillard, & pour lui arracher quelqu'aven de la trahison pour laquelle il étoit condamné. On répandit même le bruit qu'il avoit tout confessé.Les Chess du Parti, qui, malgré leur crédulité apparente, conservoient sans doute quelque scrupule sur la réalité du complor Papiste, triompherent de cette supposition. Mais Stafford, rappelé devant les Pairs, fit l'aveu de plusieurs plans que lui-même ou d'autres avoient formés pour obtenir une tolérance en faveur des Catholiques , ou du moins quelque mitigation des Loix Pénales; & c'étoit, dit-il, la seule trahison qu'il eût à se reprocher.

di

m

qi

C

f

-

Charles J.

Sa constance

Il employa les momens qui lui restoient à se préparer au dernier passage, avec l'intrépidité qui convenoit à l'élévation de son rang & de sa naissance, & qui étoit le résultat naturel d'une longue vie pattee dans l'honneur & l'innocence. Son ame parut tirer même une nouvelle force de la violence qui l'opprimoit. En partant pour le lieu de l'exécution, il demanda un manteau dont il crut avoir besoin contre la rigueur de la saison. " Peut-être , dit-il , pourrai-je » trembler de froid; mais graces au » Ciel, je ne tremblerai pas de crain-» te. » Sur l'échafaud il continua de répéter du ton le plus solemnel & le plus ferme ses protestations d'innocence. Lorsqu'il parla des témoins dont les parjures lui coûtoient la vie, ses expresfions furent pleines de douceur & de charité. Il défavoua tous ces principes de pernicieuse morale que les Protestans ont attribués sans distinction à l'Eglise de Rome. Enfin il mouroit, dit-il, dans l'espérance que le temps n'étoit pas éloigné où l'illusion présente se dissiperoit heureusement, & la force de la vérité obligeroit l'Univers entier de faire une juste réparation à son honneur outragé.

DE LA MAISON DE STUART.

La Populace qu'on avoit vue triompher du procès & de la condamnation du Vicomte de Staffort, fondit en larmes à la vue de cette tendre constance. qui brilla jusqu'an dernier moment dans les traits, la contenance & l'accent de ce noble Vieillard. Le profond silence des Spectateurs ne fut interrompu que par des soupirs & par des sanglots. Ils trouverent neanmoins, mais avec difficulté, la force d'applaudir aux protestations d'innocence qu'il ne se laffoit pas de répéter. Nous vous croyons, Milord ; Que le Ciel vous beniffe, Milord. Ces exprellions fortoient d'un ton foible ; entrecoupé. L'Exécuteur même ne put se désendre d'une espece de sympathie: il leva trois fois la hache dans l'intention de frapper le coup fatal, & trois fois il fentit que la résolution hii manquoit. Un soupir accompagna fon dernier effort , qui mit la victime en possession de l'éternel repos. Toute l'Affemblée crut fentir le coup; & lorfque la rête fut levée avec le cri ordinaire, Voici là tête d'un Traitre, onn'entendit pas prononcer un mot dans une fi nombreuse soule. La pitié, le remords ; l'étonnement, avoient pris possession de tous-les ceenrs & fe déployaient sur tous les vilages.

Charles 11.

C'est le dernier sang qui sut versé à l'occasion du complot Papiste; incident que les Anglois devroient souhaiter, pour l'honneur de leur Nation, de pouvoir esfacer de la mémoire des hommes, mais qu'il est nécessaire de perpétuer, autant pour maintenir la vérité de l'Histoire, que pour garantir, s'il est possible, leur postérité & toute la race humaine d'une si barbare & si honteuse illusion.

e

q

n

u

n

Pd

fi

N

C

b

V

L'exécution de Stafford flatta les préventions du Parti National, mais elle ne contribua pas à l'augmentation de sa sûreté ni de son pouvoir : au contraire, en excitant la commisération, elle ne fit qu'affoiblir l'opinion du complot jusqu'à la ruiner entiérement. Aussi les Communes, pour ne pas perdre l'occasion, résolurent-elles de faire sentir à leurs amis comme à leurs adversaires toute l'étendue de leur autorité. Elles passerent un Bill pour le soulagement des non-Conformistes & pour la révocation des Loix perfécutrices de la trente - cinquieme année d'Elifabeth. Une si louable résolution ne trouva pas d'obstacle dans la Chambre-Haute, Le Chef de Justice avoit excité des plainres en congédiant le grand Juré d'une maniere

maniere illégale, qui n'avoit pas laissé de faire avorter les mesures de Schafts-bury & de ses partisans, lorsqu'ils avoient entrepris d'accuser le Duc d'York en qualité de Papiste récusant. Les Communes envoyerent à la Chambre haute une accusation contre lui pour ce crime, & traiterent avec la même rigueur Jones & Weston deux des Juges qui s'étoient échappés dans quelques discours publics, jusqu'à donner à quelques-uns des premiers Résormateurs l'odieuse qualité de Fanatiques.

Charles, en rejetant le Bill d'exclusion, s'étoit couvert de l'autorité de la Chambre haute; & les Communes sétoient ôté tout prétexte pour attaquer le Monarque même en attaquant ses Ministres & ses Conseillers. Dans cette situation, pour suivre le plan qu'il avoit conçu de faire tomber sur elles tout le blâme des divisions, il leur fit un nouveau discours. Après les avoir averties que l'occasion négligée ne se retrouve jamais: « Je vous ai promis, leur dit-» il, la plus parfaite fatisfaction que » vous puissiez désirer pour la sûreté » de la Religion Protestante, & ma » correspondance pour tous les re-» medes qui peuvent s'accorder avec Tome VI. formed at Cold

Charles II.

HISTOIRE 50

1680.

» la conservation du droit héréditaire: Sharles II. » dans son cours naturel & légal. Je » vous renouvelle ma promesse avec » les mêmes restrictions; & disposé, » comme je le suis, à faire de mon » côté tout ce que vous pouvez rai-» sonnablement attendre de moi, je » souhaiterois de savoir aussi, le plutôt » qu'il est possible, quels secours vous

» êtes disposés à m'accorder & ce que

» vous désirez de moi ».

La plus raisonnable objection contre les limitations que le Roi s'étoit hâté de proposer, c'est qu'elles introduisoient dans le Gouvernement une trop grande innovation, & qu'elles anéantissoient presqu'entiérement l'autorité du Monarque. Mais si l'on en juge par la disposition des Communes ou de leurs Chefs, on préfumera sans injustice qu'une telle objection avoit peu de poids pour eux, & que leur mécortentement de la Cour les faisoit pencher plutôt à diminuer qu'à maintenir le pouvoir royal. Ils se flattoient encore que les pressantes nécessités du Roi & sa facilité naturelle le porteroient à se jeter sans réserve entre leurs mains, & que sans attendre l'accession du Duc d'York, ils pourroient se rendre maî-

DE LA MAISON DE STUART. tres absolus du Gouvernement. Dans cette vue, non-feulement les Communes infifterent fur le Bill d'exclusion, violence des mais elles proposerent d'autres Bills Communes. d'une nature très-importante, & quelques-uns capables d'alarmer la Cour; le premier pour le renouvellement de l'Acte triennal qu'on avoit révoqué avec si peu d'attention des le commencement de ce regne; un second pour faire dépendre la durée des Magistratures de la bonne conduite de ceux qui possédoient ces Offices; un troisième pour attacher le crime de haute trahison aux levées d'argent sans le consentement des deux Chambres; un quatrieme d'affociation pour la sûreté de la Personne Royale, pour la défense de la Religion Protestante, pour la préservation des Sujets protestans contre toutes fortes d'invasions & d'oppositions, & pour écarter le Duc d'York ou tout Papiste de la succession à la Monarchie Angloise. La date du Covenant étoit trop récente pour laisser fermer les yeux sur les conséquences de cette affociation; & Charles à qui la lecture de Davila étoit familiere, ne put manquer de se rappeler un exemple étranger fort mémorable pour

r

e e

-

1-

le

re 82

fe

s,

aî-

Cij

2 HISTOIRE

Charles II,

fortifier cette expérience domestique; Les Communes passerent plusieurs autres Bills, qui, sans avoir la force de Loix, servirent à faire découvrir l'humeur & les dispositions de la Chambre. Elles déclarerent que tous ceux qui avoient conseillé à Sa Majesté de rejeter le Bill d'exclusion étoient fauteurs du Papisme & mal intentionnés pour le Roi & le Royaume. Dans une autre Déclaration elles nommerent le Marquis de Worcester, les Comtes de Clarendon, de Féversham & d'Hallifax, comme ses plus dangereux ennemis; en priant Sa Majesté de les éloigner pour jamais de sa Personne & de ses Conseils. Elles déclarerent qu'elles ne pouvoient, sans violer le dépôt de la confiance publique, accorder aucun subside au Roi, jusqu'à ce que le Bill d'exclusion fût passe; & de peur qu'il ne s'ouvrît quelqu'autre voie pour soutenir le Gouvernement & le maintenir dans l'indépendance, elles déclarerent en même-temps que tous ceux qui dans la suite lui prêteroient de l'argent à titre d'avance sur le revenu des Douanes. de l'Excise ou du Fouage (d), se ren-

⁽d) Impôt fur les feux, que les Anglois nomment

DE LA MAISON DE STUART. 53 droient coupables d'opposition à l'Affemblée du Parlement & répondroient de cette témérité à la Chambre.

Charles 1

Le Roi pouvoit se flatter que les Pairs, après avoir rejeté le Bill d'exclufion, continueroient de défendre le Trone, & qu'aucun de ces dangereux Bills dressés dans la Chambre basse ne seroit présenté pour obtenir le sceau de l'approbation royale. Cependant comme il ne restoit aucune espérance d'inspirer plus de modération aux Communes, & qu'une plus longue Session ne pouvoit servir qu'à tenir les factions en haleine, & peut-être à perpétuer le ferment général de la Nation, il prit fecrétement la résolution de proroger l'Assemblée. Mais la Chambre-basse ne laissa point d'en être informée un quart duParlement d'heure avant que l'Huissier à verge noire parût à la porte; & pour ne pas perdre un temps si précieux, elle prit tumultueusement quelques resolutions fort étranges. Elle déclara « que qui-» conque porteroit Sa Majeste à pro-» roger le Parlement dans toute autre » vue que de faire passer le Bill d'ex-» clusion, étoit traître au Roi, à la Religion Protestante & au Royaume à d'Angleterre, Fauteur des intérêts C iij

1681. 10 Janvier. Diffolution 4 HISTOIRE

Charles 1L

» de la France & Pensionnaire de cette » Couronne; que la Ville de Londres » seroit remerciée de sa fidélité, de ses » soins & de sa vigilance pour la con-» servation du Roi & de la Religion : » que c'étoit l'opinion de la Chambre, • que l'incendie de 1666 étoit venu des Papistes, dont la vue avoit été » d'introduire par cette voie le pou-» voir arbitraire & le Papisme dans » le Royaume; que l'on supplieroit » humblement Sa Majesté de rétablir » le Duc de Monmouth dans tous » ses Offices & ses Emplois, dont il » paroissoit à la Chambre qu'il avoit » été privé par l'influence du Duc » d'York; enfin que c'étoit aussi l'opi-» nion de la Chambre, que les recher-» ches contre les non-Conformistes en dos Loix Penales, seroient à y verra uos » charge aux Sujets dans les circoni-» tances, affoibliroient l'intérêt Pro-» testant, encourageroient le Papisme, » & mettroient en danger la paix du

q

d

» Royaume».

Charles donna son approbation à quelques Actes de peu d'importance; mais il défendit secrétement au Greffier de lui présenter dans cette occasion le Bill, par lequel celui de la trente-cin-

DE LA MAISON DE STUART. quieme année d'Elisaberh devoit être Charles II révoqué; & cet artifice, qui n'étoit pas moins désobligeant pour les Whigs qu'un refus ouvert, & qui marquoit en même-temps une forte de timidité dans le Roi, lui fit éluder pour cette fois une Acte si salutaire. Charles avoit souvent tenté lui-même & quelquefois par des voies irrégulieres de procurer une tolérance aux non-Conformistes; mais outre qu'il avoit toujours eu deffein d'y comprendre les Catholiques, la disposition actuelle des Sectaires qu'il trouvoit fort éloignés de les vues, l'avoit irrité contre eux, & lui avoit fait reprendre la résolution de les tenir. s'il étoit possible, dans la dépendance.

Il paroît que dans leurs dernieres Déclarations, l'intention des Communes étoit de former indirectement association contre la Couronne, depuis qu'elles avoient trouvé de la résistance à leur Bill d'affociation directe. Elles s'efforçoient de joindre au Parti de la Patrie les non-Conformistes, la Ville de Londres & le Duc de Monmouth. Jamais il n'y avoit eu tant d'apparences d'une guerre civile; & Charles comprit qu'il étoit temps de dissoudre un Parlement qui sembloit avoir forme de si dange-

Civ

reux projets. Ensuite il se hâta d'en convoquer un houveau, quoiqu'il n'ignorat point que le Parti opposé à la Cour étoit si bien établi dans tous les lieux d'élection, qu'il ne pouvoit se promettre de trouver le nouveau Parlement mieux disposé. Cet expédient étoit une suite de son premier projet de tenter toutes les voies qu'il jugeoit capables de le réconcilier avec les Communes, dans l'espérance que, s'il lui étoit impossible d'y parvenir, il lui seroit plus facile de justifier aux yeux du Public, ou du moins à ceux de son Parti, la rupture qui deviendroit inévitable avec cette Chambre.

Les Royalistes avoient regretté sort amérement pendant les guerres civiles, que le long Parlement eût été convoqué à Westminster, où il se trouvoit sortissé par le voisinage d'une sactieuse & puissante Ville qui avoit ouvertement embrassé son parti. Quoique Charles eût actuellement des Gardes qui tenoient en quelque sorte la Populace en respect, il prit la résolution, pour dissiper tous les obstacles, d'assembler le nouveau Parlement à Oxford. La Ville de Londres sit bientôt connoître qu'il ne s'étoit pas trompé dans le

Charles IL

DE LA MAISON DE STUART jugement qu'il avoit porté de ses dispositions. Non-seulement elle fit retomber son élection sur les mêmes Membres; mais elle leur décerna des remercimens « pour leur conduite & pour » leurs efforts dans la recherche des » horribles profondeurs de l'infernale Conspiration Papiste, & l'exclusion » du Duc d'York, principale cause de s la ruine & de la misere dont la Na-» tion étoit menacée. » Monmouth secondé de quinze Pairs, présenta une Pétition contre le dessein d'assembler le Parlement à Oxford, où les deux Chambres, disoit-il, ne pouvoient jouir d'aucune sûreté, & se verroient exposées aux glaives des Papistes & de leurs Adhérans, dont plusieurs s'étoient déja gliffés dans les Gardes du Roi. Le but de ces infinuations qui tomboient évidemment sur le Roi même, étoit moins de persuader que d'enflammer le Public.

Les Excluans pouvoient conclure & de la dissolution du dernier Parlement & du lieu que Charles avoit choisi pour l'Assemblée du nouveau, qu'il étoit déterminé à rejeter constamment leur Bill savori; mais ils se flattoient encore que ses pressantes nécessités ébranle-roient un caractere si facile, & gagner

roient enfin l'ascendant. Les Chefs populaires se rendirent à Oxford, escortés non-seulement de leurs Domestiques, mais d'une nombreuse Troupe d'amis & de Partisans. Les quatre Membres de la Ville de Londres furent particulierement suivis d'une multitude de Citoyens parés de rubans, sur lesquels on lisoit en broderie, point de Papisme, point d'esclavage. Charles entretint une discipline exacte parmi ses Gardes, & son Parti affectoit aussi de faire parade de ses forces; de forte que l'Assemblée d'Oxford avoit moins l'apparence d'un Parlement régulier d'Angleterre, que d'une tumultueuse Diete de Polonois.

3)

Le Roi qui n'avoit employé jusqu'alors que les plus gracieuses expressions avec tous ses Parlemens, sur-tout avec les derniers, prit ici un ton plus impérieux. Après s'être plaint de la conduite inexplicable des deux dernieres Chambres des Communes, il protesta « que » jamais il ne prétendroit lui-même au

» jamais il ne prétendroit lui-même au » Gouvernement arbitraire, mais qu'il

» ne le fouffriroit jamais dans les au-

» tres. En convoquant si - tôt cette

» nouvelle affemblée, il faisoit affez

s connoître que les irrégularités pré-

cédentes ne lui avoient pas laissé de

DE LA MAISON DE STUART.

» prévention contre l'usage des Parle-= » mens. Il offroit aux Chambres, ajou- Charles He

» ta-t-il, une nouvelle occasion de » pourvoir à la sûreté publique. Il

» donnoit à l'Univers entier une nou-

» velle preuve, que de sa part il n'avoit

» négligé aucune de ses obligations.

Les Communes ne furent point effravées du ton imposant de cette harangue. Elles étoient presqu'entiérement composées des mêmes Membres; elles choisirent le même Orateur, & des les premiers momens, elles en revinrent à leurs mêmes vues, c'est-à-dire, à l'accusation de Danby, à la révocation du Statut persécuteur d'Elisabeth, aux recherches du complot Papiste, & surtout au Bill d'exclusion. Leur violence fut portée si loin sur ce dernier article. qu'elles refuserent même de prêter l'oreille aux expédiens les plus plausibles. Erneley, un des Ministres du Roi, proposa que le Duc fût banni pendant toute fa vie à cinq cens milles d'Angleterre. & que l'Héritier le plus proche après lui fût nommé Régent, à la mort du Roi, avec toute la plénitude du pouvoir Royal. Mais cette ouverture même qui ne laissoit au Duc qu'un vain titre, quoique secondée par les Chevaliers

Littleton & Montpesson, ne pût obtenir l'attention de la Chambre. Le renversement des espérances passées, & toutes les oppositions de la Cour n'avoient servi qu'à rendre le Parti de la Patrie plus uni, plus hautain & plus déterminé. Il ne put goûter d'autre méthode que la sienne, c'est-à-dire, celle d'exclure le Duc.

Il y avoit à la Cour un Irlandois Catholique, nommé Fitz-Harris, qui s'étoit infinué dans la confiance de la Duchesse de Portsmouth, par son zele à l'informer de tous les Libelles composés par les Wighs ou de tous les desfeins formés contr'elle & contre la Cour. Des services de cette nature, ou peut-être un sentiment de reconnoisfance pour ceux de son Pere, le Chevalier Edouard Harris Royaliste ardent, lui avoient fait obtenir du Roi un présent de 250 livres sterling. Ce personnage s'étant lié avec un Ecossois qui se faisoit nommer Everard, espion des Excluans, & dénonciateur du complot Papiste, lui proposa d'écrire contre le Roi, le Duc & toute l'Administration. Les intentions de Fitz-Harris n'ont jamais été bien éclaircies; mais il est probable, comme il l'affura dans la fuite, qu'il ne pensoit qu'à livrer l'Ecrit à la

DE LA MAISON DE STUART. 61 Duchesse pour se faire un mérite de sa découverte. Everard, qui ni foupconna quelqu'autre vue, & qui cherchoit a se faire aussi valoir par ses découvertes, résolut de trahir son ami. Il placa le Chevalier Waller Juge de Paix, & deux autres personnes derriere une tapisserie d'où l'on pouvoit entendre & voir tout ce qui se passoit dans sa chambre. L'Ecrit ébauché par Fitz-Harris, & perfectionné par l'un & l'autre, étoit le plus emporté, le plus indécent & le plus injurieux qu'on puisse imaginer : capable même de nuire plus que de servir au Parti qui auroit l'imprudence de l'adopter. Waller se hâtant d'en informer la Cour, obtint un ordre pour faire arrêter Fitz-Harris, sur qui l'on trouva une copie du Libelle. Dans le chagrin de se voir livré à la Justice, il résolut de faire sa cour au Parti populaire, seul capable de le protéger, & comme arbitre de tous les Procès de cette nature. Il déclara que la Cour l'avoit employé à la composition de co scandaleux Ecrit pour en faire tomber la haine fur les Excluans. Mais quoique cette déposition ne sût pas sans vraisemblance, il en ruina lui-même le crédit par des circonstances absurdes &

Che rles II.

révoltantes. Il attribua au Ministere : l'intention d'envoyer une copie du Libelle à chacun des chefs du parti opposé, de les faire arrêter au moment qu'ils la recevroient, & de leur imputer une conspiration. Ensuite pour se rendre plus important par d'autres lumieres, se mettant au nombre des dénonciateurs du complot Papiste, il ne manqua point de confirmer toutes les affreuses circonstances déposées par ses prédécesseurs. Il déclara « que la se-» conde guerre Hollandoise avoit été » commencée dans la vue d'extirper la » Religion Protestante hors du Royau-» me & dedans; que le Pere Parry » Jésuite trompé par la paix, lui avoit » dit que les Catholiques étoient ré-» solus de se désaire du Roi, & qu'ils » avoient même engagé la Reine dans » cet horrible projet; que l'Envoyé de Modene lui avoit offert dix mille li-» vres sterling pour tuer le Roi; que sur » son refus, l'Envoyé avoit dit que la Duchesse de Mazarin aussi versée » que sa sœur (la Comtesse de Sois-» fons) dans l'art d'empoisonner, n'a-» voit besoin que d'une petite phiole » pour l'exécution de cette entreprise; » qu'à la mort du Roi, l'Armée de

DE LA MAISON DE STUART. 63

» Flandres devoit passer la mer & ve» nir massacrer tous les Protestans;
» qu'on levoit en Italie de l'argent &
» des recrues, & qu'on ne verroit plus
» de Parlemens; que le Duc d'York
» étoit informé de tout ce plan, &

» qu'il étoit même entré dans le meur-» tre de Godfrey, dont l'exécution » avoit été telle que Prance l'avoit

» rapportée.

Les Chefs populaires avoient souhaité fort ardemment de trouver quelque sujet d'accusation contre le Duc; & quoique l'audace d'Oates & Bedloe n'eut pas été si loin dans leur premiere déposition, Dugdale & Dangerfield n'avoient pas manqué d'encouragemens pour suppléer au défaut, en le comprenant dans la conspiration. Ainsi les Communes qui trouverent Fitz-Harris disposé à les servir, n'eurent pas honte d'adopter son témoignage, & résolurent de le garantir du danger qui le menaçoit. Le Roi l'avoit fait enlever des prisons de Londres, où il étoit exposé aux sollicitations des Excluans, & transporter à la Tour pour répondre au Tribunal de la Loi commune. Mais comme il étoit question d'arrêter son procès & fon exécution, les Commu-

Charles II.

les

av

en

m

eu

m

po

Charles 17.

nes formerent elles-mêmes contre lui une accusation qu'elles envoyerent à la Chambre-Haute: & pour infulter la Cour, elles ordonnerent avec une amere dérision, que l'acte fût porté aux Pairs par Jenkins Secrétaire d'Etat. Il fut si piqué de cet outrage, que d'abord il refusa d'obéir; mais ensuite se voyant menacé de prison, il prit le parti de se soumettre. Les Pairs renvoyerent cette affaire aux Cours ordinaires de Judicature, par lesquelles ils savoient du Procureur-Général, qu'on étoit réfolu de faire instruire le procès de Fitz-Harris. Les Communes prétendirent que la Chambre-Haute étoit obligée de recevoir toutes leurs accusations, & c'est effectivement le premier exemple qu'on trouve de son refus : aussi se plaignirent-elles que les Pairs, en rejetant leur accusation, avoient fait un déni de Justice, & violé la constitution des Parlemens. Elles déclarerent aussi que toute Cour inférieure qui procéderoit contre Fitz-Harris, ou contre tout autre chargé d'accusation par leur Chambre, seroit coupable de haute violation de ses priviléges. On s'attendoit à de vives contestations, lorsque Charles perdant tout espoir de ramener

DE LA MAISON DE STUART. 65 les Communes à la modération, faisit avec joie l'occasion de cette querelle Charles II. entre les deux Chambres pour casser le Parlement, Le secret fut si religieuse- duParlement. ment gardé, que les Communes n'en eurent aucune défiance jusqu'au moment où la verge noire parut à leur porte, & leur porta l'ordre de se rendre à la Chambre des Pairs.

Cette vigueur, quoique facile à prévoir, causa tant d'étonnement au Parti, qu'elle abattit son courage jusqu'à la réduire au plus profond désespoir. Il s'appercevoit, mais trop tard, que Charles avoit pris sa derniere résolution, & s'étoit déterminé à courir toute sorte de risques, plutôt que de se soumettre aux conditions qu'on étoit résolu de lui imposer. En attendant avec patience la pleine maturité des affaires, il s'étoit fait un Parti national qui le mettoit en état de braver ses ennemis. On voyoit que de plusieurs années il ne falloit pas compter sur des Parlemens; & dans ce long intervalle, la Cour, en possession de toute l'autorité, quoique peut-être à la tête d'un parti inférieur, auroit beaucoup d'avantage sur un corps dispersé & défuni. Ces réflexions ne pouvant échapper à personne, tous les Excluans

Charles II. 1681.

commencerent à craindre que Charles ne fecondat le coup par quelque démarche plus violente, & ne se vengeat immédiatement de leur longue & opiniàtre résistance à ses mesures. De son côté il n'appréhenda pas moins que le désespoir les failant recourir à la force, ils ne fussent capables de quelque brusque entreprise contre sa personne. Dans cette mutuelle inquiétude, les deux Partis quitterent Oxford avec un égale précipitation; & dans un instant cette Ville si remplie, si tumultueuse, redevint vuide & tranquille.

Triomphe

Le Parti de la Cour tira des forces Royalis de l'étonnement & de la dispersion de ses Adversaires, & prit un attachemeut plus ferme pour le Roi qui sembloit promettre plus de constance dans ses réfolutions. La violence des Excluans fut relevée de toutes parts avec exagération, & la réalité même du complot, cette grande machine de leur autorité, fut ouvertement révoquée en doute. Le Clergé s'agita particuliérement dans cette grande révolution, & poussé par ses propres craintes autant que par les infinuations de la Cour, il représenta ses ennemis comme des Secsaires & des Républicains, avec une extr don cipe rete res . non à l toie Par àf que ne tol de

> tic de qu ui N

de

10 u d

Charles IL

DE LA MAISON DE STUART. extrême joie d'être échappe aux périls dont il se croyoit environné. Les principes les plus opposés à la liberté civile. retentirent de tous côtés dans les Chaires, & furent adoptés dans un grand nombre d'Adresses qui applaudissoient à la conduite du Roi, & qui le félicitoient d'êtré échappé à la tyrannie des Parlemens. S'il y avoit eu quelque fond à faire sur des paroles, on auroit jugé que la Nation couroit volontairement à la servitude, & se faisoit même honneur de résigner entre les mains du Roi tous les priviléges qu'elle avoit reçus de fes Ancêtres dans une si longue suite de fiecles.

Mais Charles eut assez de pénétration pour faire un juste discernement
des dispositions réelles & du langage
que la chaleur d'une Faction contre
une autre peut quelquesois arracher.
Malgré toutes ces protestations de respect & d'obéissance, il étolt résolu pour
long-temps de ne pas confier au Peuple
une nouvelle Election, & de n'attendre que de sa propre économie les soulagemens dont il avoit besoin. Il sit
des retranchemens considérables dans
sa maison. La Marine même, ce soin
favori, parut négligée. Tanger qui

avoit coûté de si grosses sommes, sut abandonné peu d'années après, & toutà-fait démoli. Sa Garnison eut ordre de revenir, & servit à l'augmentation de tette petite Armée que Charles regardoit comme la bâse de son autorité. La Nation n'auroit eu qu'à se louer de son bonheur, si ce Monarque eût use de son triomphe avec autant de justice & de modération, qu'il avoit employé de prudence & d'adresse à l'obtenir.

La premiere démarche de la Cour fut le procès de Fitz-Harris. Après la derniere Déclaration des Communes il s'étoit élevé des doutes sur le pouvoir des Jurés; mais les Juges qui prirent fur eux la décision de ce point, se déclarerent pour l'affirmative; & les Jurés furent obligés de continuer. Que l'Ecrit fût l'ouvrage de Fitz-Harris, c'est ce qu'il étoit aisé de prouver; la seule difficulté regardoit ses intentions. Il se donnoit pour un espion de la Cour qui avoit porté ce Libelle à la Duchesse de Portsmouth. Il consentoit à passer pour un trompeur, & non pour un traître. Cependant il manqua quelque chose à ses défenses, & les Jurés le déclarerent coupable de trahison. Lorsqu'il vit son sort entre les n fes in piste par d Parti fes p arrac Reco & C leque l'exé de f fi co bloi pou fem ferv Por dan il s que

> fer fut fée tri été

fai le les mains du Roi, il rétracta toutes fes impostures sur la conspiration Papiste, & s'efforça même de les expier par d'aussi fausses dépositions contre le Parti opposé à la Cour. Il assura que ses premieres sictions lui avoient été arrachées par les artifices de Treby, Recorder, & des deux Scheriss Bethel & Cornish. Ce langage sut celui dans lequel il persista au moment même de l'exécution; & quoiqu'on ne pût saire de sond sur ce qui sortoit d'une bouche si corrompue, cette persévérance sem-

bloit demander un peu plus de foi

pour ses derniers témoignages. Mais sa femme ayant quelque liaison avec une

fervante favorite de la Duchesse de Portsmouth, on jugea qu'en persistant

dans une dépolition agréable à la Cour, il s'étoit flatté qu'elle pourroit attirer

DE LA MAISON DE STUART 69

ut

t-

le

de

r-

a

n

n le

le

la

es

1i-

ž

r. r-

-

25

ne

ا-الا

1-

e

quelque faveur sur sa famille,

Il est amusant de considérer les dissérens jours dans lesquels cette aventure
sur représentée par les Factions opposées. Les Whigs, ou le parti de la Patrie, assuroient que Fitz-Harris n'avoit
été que l'instrument de la Cour, pour
faite tomber la haine du Libelle sur
les Excluans, & pour favoriser par cet
artifice la supposition d'un complot Pro-

Charles IL

Charles IE

testant. Le parti de la Cour soutenoit que les Excluans avoient employé Fitz-Harris en qualité d'espion, & l'avoient engagé dans cette entreprise pour noircir la Cour par l'imputation d'un si vil dessein contr'eux. Chaque Parti auroit adopté les plus obscures & les plus incroyables explications, plutôt que de reconnoître l'innocence de ses Adverfaires. Etrange situation du Peuple qui se voyoit tourmenté sans cesse par des animolités de cette nature, & sans cesse enflammé par de ténébreux foupcons contre ses concitoyens. On comptoit ce faux complot pour le quinzieme, dont on supposoit que la Cour s'étoit efforcée de charger ses Adversaires.

teu

po

fés

pu

cie

C

re

OL

le

3

Le Parti de la Patrie avoit compté de tirer parti du témoignage de Fitz-Harris contre le Duc d'York & les Catholiques, & reçut par conséquent une vive mortification de son supplice. Mais le Roi & les Ministres ne se bornant point à de si légers avantages, étoient résolus de pousser leur victoire, & d'employer contre les Excluans ces mêmes armes, quoique peu glorieuses, dont ils avoient fait une espece de magasin contre la Cour. Toute la troupe des espions, des témoins, des dénoncia-

DE LA MAISON DE STUART. 71 teurs & des suborneurs que les Chefs populaires avoient soutenus & favori- Charles IL sés jusqu'alors, voyant le Roi tout puissant, tournerent le dos à leurs anciens Protecleurs, pour offrir leurs services aux Ministres. A la honte de la Cour Angloise & du temps, ils furent reçus avec faveur; & leurs témoignages ou plutôt leurs parjures furent employés pour commettre un meurtre légal fur le Parti opposé. On demandoit d'un air de triomphe & de raillerie : « Ne sonto ce pas d'excellens témoins que ceux » qui ont vérifié le complot Papiste? » Eux fur la foi desquels Stafford & " tant d'autres Catholiques ont souf-» fert la mort, & que vous avez fi » long-temps vantés vous-mêmes com-» me des gens de poids & de confiance. » vous les avez admis dans votre sein. » ils doivent connoître vos trahifons. » Ils font résolus de servir aujourd'hui » leur Roi & leur Patrie sous une au-» tre forme; vous ne fauriez vous » plaindre, fi, par un juste retour, l'on » emploie pour vous mesurer vous-» mêmes la mesure à laquelle vous » avez mesure les autres.

Il paroît certain que le principe des

représailles peut servir de pleine justi-

it

it

r-

il

it

1le

ui

es [e

15 ît

it

té

Z-

1-

ie

is

nt

nt

1-

es

it

n

ės

1-

fication en certains cas, & d'excuse en d'autres pour une conduite qui ne mériteroit autrement que du blâme. Mais ces noires & infames ruses qui empoisonnent la Justice jusques dans sa fource, & qui rompent tous les liens de la société humaine, sont si dangereuses & si détestables, qu'on ne peut faire valoir aucun prétexte de repréfailles pour les justifier ou les excuser. Il semble, au contraire, que plus Charles & ses Ministres avoient senti d'indignation lorsqu'ils s'étoient vus comme livrés aux parjures d'un tas de brigands, plus ils devoient témoigner de répugnance à faire servir les mêmes instrumens de vengeance & de haine contre leurs Antagonistes.

Le premier sur lequel on vit tomber les Ministres, sut un Menuisier de Londres, nommé College, qui s'étoit sait distinguer par son zele contre le Papisme, & qui avoit d'étroites liaisons avec Shaftsbury & tous les Chess du même Parti. Comme ils se reposoient beaucoup sur la Populace, les gens de cet ordre étoient sort utiles à leurs vues. Collége, pendant la Session du Parlement, avoit sait le voyage d'Oxford, armé d'une épée & de pistolets: on en sit

DE LA MAISON DE STUART. fit le fondement de son crime. Il étoit entré, disoit-on, dans un complot pour se faisir de la personne du Roi, & pour le retenir prisonnier, jusqu'à ce qu'il ent consenti aux concessions qu'on lui demandoit. Les Schérifs étant fort opposés à la Cour, on ne fut pas surpris de voir le Bill d'accusation rejeté par les Jurés qu'ils nommerent. L'accusé fut conduit à Oxford, où l'on prétendoit que la trahison s'étoit commise. Le Lord Norris Courtisan, étoit Shérif du Comté, & les Habitans en général étoient dévoués au parti de la Cour. On nomma un Juré uniquement composé de Royalistes, tous à la vérité d'un caractere sans reproche; mais telle étoit la chaleur des Factions, que le prisonnier ne pouvoit s'attendre à beaucoup de justice. On lui prit quelques papiers qui contengient des directions & des ouvertures pour sa défense ; injustice qu'on prétendit excuser par une violence de niême nature, exercée contre un autre prisonnier pendant la grande furie du complot Papiste. La Cour admettoit alors toutes ces farouches notions de repréfailles.

Les témoins produits contre College, furent Tuberville, Dugdale & Smith;

Tome VI.

1-

it ſ-

ec

ne

1-

et

es.

e-

1,

en

fit

tous auparavant délateurs des Catholiques, & par confequent menteurs & parjures dans l'opinion des Jurés. College, quoiqu'environné de tant de pieges, & surchargé de tant d'injustices, se défendit avec beaucoup de présence d'esprit, de courage & d'habileté. Il détruifit les accusations de la Couronne, par des argumens & des témoignages fans replique. Cependant, après une heure de délibération, le Juré donna fa déclaration contre lui. Les inhumains spectateurs requient cette nouvelle avec des cris d'applaudissement. Mais le prisonnies ne donna aucune marque d'effroi ; la constance se soutint à l'exécution, & jusqu'à la mort, il désavoua le crime dont on l'accusoit. Toute sa conduite sembla prouver qu'il n'en avoit pas d'autre que la furie du temps, & qu'il s'étoit laisse gouverner par un zele honnête, mais indiferet, pour fon Pays & pour fa Religion.

d

8

A

C

0

di

de

in

fu

CO

vii

lor

*

> 1

27, 1

ne

8

rail

C'est ainsi que les deux pareis, transportés d'une rage égale, mais bridés par les étroites bornes de la Loi, se porterent mutuellement des coups mortels avec des armes empoisonnées, & parurent avoir étoussé dans leurs factieuses divisions, tout respect pour la

DE LA MAISON DE STUART. 78 Justice, pour l'honneur & pour la Morale.

Charles It. 168c.

Lorsque la Cabale étoit entrée dans la mysterieuse Alliance des François, faires d'Irlan Etat des afelle avoit pris soin d'éloigner le Duc de. d'Ormond du Comité des affaires étrangeres; & rien n'avoit tant accru les défiances nationales que de voir un Ministre si fidele, & d'une probité fo connue, exclus de tous les Conseils. Charles s'étoit même laissé persuader de le rappeler du Gouvernement d'Irlande ; & le Lord Robarts , ensuite Comte de Radnor, lui avoit fuccédé dans cet important emploi. Le Lord Berkley succéda au Lord Robarts, & le Comte d'Essex à Berkley. A la fin, dans le cours de l'année 1677, Charles se sou- Caractere de vint du Duc d'Ormond, qu'il avoit si mond. long-temps neglige, & lui rendit le Gouvernement d'Irlande. « J'ai fait , dit alors le Roi, tout ce que j'ai pu » pour désobliger cet homme, & je n'ai pu répflic à m'en faire un ennemi ». Ormond pendant la difgrace, ne s'étoit jamais lie avec les Mécontens, & n'avoit point approuvé ces clameurs qui s'étoient élevées avec beaucoup de raison, mais quelquefois dans une mau-

vaise vue contre les mesures du Roi. Il avoit même regardé comme un devoir de faire réguliérement, quoiqu'avec dignité, sa cour à Whitehall, & de prouver que son attachement étoit fondé sur la reconnoissance & l'inclination, c'est-à-dire, en principes, & non fur des avantages passagers. Toutes les expressions, qui lui échapperent pendant qu'il étoit négligé par la Cour, marquoient plus de bonne humeur que d'indignation ou de chagrin. « Je ne puis » vous rendre service, disoit-il à ses » amis; il ne me reste que le pouvoir » de vous nuire par de fausses représ fentations ». Carry Dillon, Colonel Irlandois, le priant d'appuyer ses demandes à la Cour, & lui répétant pour fortifier ses instances qu'il n'avoit d'espoir qu'en Dieu & lui : « Hélas! pau-» vre Carry, répondit le Duc, tu me fais pitié; tu ne faurois avoir deux » amis qui ayent moins de crédit à la » Cour ».

Lorsque Charles eut conçu qu'il étoit intéressé à traiter favorablement les vieux Royalistes & le Clergé Anglican, Ormond que tout le Parti respectoit beaucoup, ne put manquer de reprendre avec le Gouvernement d'Irlande,

DE LA MAISON DE STUART. 77 fon ancien crédit & toute son autorité. Son administration répondit toujours au cours général de sa vie, & tendit également à l'avantage du Prince & du Peuple, des Protestans & des Catholiques. Ferme dans la Religion établie, il sut dans ces temps même de défiance, se garantir des soupçons, sans flatter les préventions vulgaires par des perfécutions contre le Parti Romain. Il augmenta le revenu annuel de la Couronne en Irlande de trois cent mille livres sterling. Il maintint dix mille hommes de Troupes réglées, avec une Milice bien disciplinée de vingt mille; & quoique l'acte d'établissement fût violé jusqu'à laisser vivre les Catholiques dans les Villes municipales, ils y étoient observés avec tant de soin, que le plus timide Protestant n'en craignit jamais aucun danger.

Le principal objet de l'ambition d'Effex étoit de se revoir Gouverneur d'Irlande, où il s'étoit conduit avec beaucoup d'honneur & d'intégrité. Shafts-bury & Buckingham portoient une haine extrême au Duc d'Ormond, autant par des motifs personnels que par des ressentimens de Parti, & le but des Anti-Courtisans étoit de rendre odieuse

e

t

t

chaque portion du Gouvernement de Charles. Ainfi le Gouverneur d'Irlande ne fut pas surpris d'apprendre que son administration étoit attaquée dans la Chambre - Haute, fur - tout par Shaftsbury; mais il eut en même-temps la satisfaction d'être informé de la réponse vive, mais polie, que son fils le généreux d'Offory avoit faite à cet esprit intriguant. Après avoir justifié sur plusieurs points l'administration de son Pere, Osfory avoit continué en ces termes : " J'ai parlé de ce que le Lord » Gouverneur a fait; mais il me sera » permis de dire avec la même vérité, » ce qu'il n'a pas fait. Jamais il n'a » conseillé de rompre la triple Ligne; » jamais il n'a conseillé de fermer l'E-» chiquier; jamais il n'a conseillé la » déclaration de tolérance ; jamais il » n'a conseillé de rompre avec les Hol-» landois pour s'allier à la France. Il » n'a pas été l'auteur de cette incom-» parable maxime, Delenda eft Car-» thago, c'est-à-dire, qu'au mépris des » vrais intérêts de l'Angleterre, la Hol-» lande, une Région Protestante, de-» voit être absolument détruite. J'ose » demander, Mylords, qu'on ait affez » d'équité pour juger de mon Pere &

Caractere du Comte d'Offory.

Charles 11.

DE LA MAISON DE STUART. 79

» de tous les hommes, par leurs ac» tions & par leurs conseils ». Ces
courtes réflexions dans la bouche d'un
simple & brave Militaire, connu par
la noblesse de ses sentimens, produist
un estet merveilleux sur toute l'Assemblée, & confondit toute la Rhétorique
de son éloquent & factieux adversaire.
Le Prince d'Orange, qui estimoit autant
le premier qu'il méprisoit l'autre, sélicita le Comte d'Ossory par une lettre
sur cette nouvelle espece de victoire.

Quoique d'Offory eut toujours marqué beaucoup d'éloignement pour les Factions, il étoit le Seigneur du Royaume le plus populaire. Cependant, sans être jamais entré dans les intrigues & les vues corrompues de la Cour, il étoit également chéri & confidéré du Roi. Sa mort, arrivée vers le même temps, fut généralement regrettée, & la Populace, toujours entraînée trop loin par fon affection ou sa haine , l'attribua au poifon. Ormond foutint cette perte avec beaucoup de constance & de dignité; mais elle lui laissa toujours un fond de mélancolie, quoique tempérée par l'agréable souvenir de tant de vertus. « Je ne changerois pas mon fils mort, » disoit-il , pour tout autre fils vivant.

Les éloges particuliers peuvent être regardés comme une digression; mais l'Histoire doit ce tribut au mérite distingué: & d'ailleurs, dans cette malheureuse scene de fureur & de factions, de fraude & de violences où nous sommes engagés, on ne condamnera point un Historien d'avoir pris un moment de relâche dans la contemplation de ces humains & vertueux caracteres.

i

ti

q

1

Outre l'intérêt général du Parti de la Patrie, à décrier la conduite de tous les Ministres, la prudente & paisible administration du Gouverneur d'Irlande déplaisoit particuliérement aux Wighs. Lorsqu'en Angleterre, où les Catholiques faisoient à peine un centieme de la Nation, on avoit eu l'art de répandre des terreurs, & de faire attendre de leur part des foulévemens & des massacres, il devoit paroître étrange qu'en Irlande, où leur nombre l'emportoit dix fois sur celui des Protestans, on ne vit aucune apparence de complot & de confpiration. Ce phénomene bien considéré, suffisoit pour affoiblir dans l'esprit des Anglois mêmes l'opinion du complot Papiste, & pour diminuer l'autorité de ces Chefs, qui s'efforçoient depuis si longtemps & par tant de ruses, d'établir cette

DE LA MAISON DE STUART. 81 idee dans la Nation. Aussi ne manquerent-ils point de faire proposer en Irlande une récompense, à ceux qui donneroient des informations ou qui paroîtroient avec la qualité de témoins ; & quelques Brigands furent même chargés de Commissions dans cette Isle pour chercher des témoignages contre les Catholiques. Sous prétexte de faire des recherches d'armes & de papiers, ils pénétrerent dans les maisons, les pillet rent, & jeterent un grand nombre d'innocens dans les chaînes, ou leur firent acheter leur liberté. Après tant de violences, ce Pays, d'ailleurs affez fertile en témoins, leur en fournit à peine quelques-uns qui répondissent à leurs vues. Ils trouverent un Fitzgerald, suivi de deux Macnamaras, d'un Ivey, d'un Sanson, d'un Dennis, d'un Bourke & de quelques autres. Ces vils personnages furent envoyés en Angleterre; & quoique sans caractere pour donner du poids à la vérité, ou sans jugement pour conduire une imposture, ils furent produits, caressés, soutenus & récompensés par le Comte de Shaftsbury. Olivier Plunket, Primat d'Irlande, fut condamné sur leur témoignage & livré à l'execution, malgré son naturel doux

Dv

& paisible; & le Parlement d'Oxford s'engagea dans ces horreurs, jusqu'à déclarer la réalité d'un infernal complot en Irlande. Mais quelqu'infaillible que ces décisions parussent alors, elles ont perdu beaucoup de leur poids; & le Public qui ne voit plus ces affaires du même ceil, est aujourd'hui moins crédule.

Après la diffolition du Parlement & le triomphe des Royalistes, les témoins de Shaftsbury, avec Tuberville, Smith & les autres, s'adrefferent aux Ministres & déposerent contre leur Patron. Il est affez scandalenx que de telles dépositions puffent être écourées; mais diverses raisons font juger que les Agens de la Cour, les Ministres & le Roi même (e) allerent plus loin, & qu'ils s'efforterent, quoique sans succès, de trouver des témoins plus dignes de foi pour fontenir ceux d'Irlande. Shaftsbury fut arrêté, & l'Accufateur fut produit devant le Juré. Shute & Pilkington nouveaux Scherifs de Londres, n'étoient pas moins engagés que leurs Prédéceffeurs dans le Parti opposé à la Cour, & prirent soin de nommer un Juré fort dévoué à leur caufe; précaution né-

⁽e) Relation du Capitaine Wilkinson.

DE LA MAISON DE STUART. 81 cessaire, puisqu'il ent été presqu'imposfible de trouver des esprits neutres. Auffi long-temps que la voix du ferment fut employée, le crime de trahifon fut clairement prouvé contre Shaftsbury, ou plutôt si clairement, qu'au fond des témoignages de cette nature ne méritoient aucune forte d'attention. Ce vieux Chef de Parti formé des sa premiere jeunesse à la faction & l'intrigue. étoit représenté comme un indiscret qui s'étoit ouvert sans aucune réserve à ces vils Brigands fur ses plus criminelles intentions, & qui s'étoit emporté contre le Roi en reproches si choquans, qu'on h'auroit ou les supposer avec vraisemblance, que dans la bouche de quelque miférable de la plus baffe éducation, tel qu'eux-mêmes. A la vérité. on trouva dans le cabinet du Comte. l'esquisse d'une affociation contre le Papifme & le Duc d'York, & de quelques arricles de cer écrit on pouvoit tirer de fort dangereuses consequences; mais il ne paroiffoir pas qu'il fût de sa main, ni qu'il l'ent même approuvé : d'ailleurs comme on avoit proposé au Parlement divers projets d'affociation, il étoit fort

naturel que ce Seigneur eut médité quelque plan pour le présenter à cette

Charles 11.

Dvj

HISTOIRE

Charles II. x681.

Affemblée. Aussi les Jurés, après avoir pelé toutes ces circonstances, rejeterent-ils l'accufation; & le Peuple affemblé en foule témoigna sa joie par de vives acclamations qui retentirent dans toute la Ville.

Procès du Byle.

Vers le même temps on vit éclore Comte d'Ar- en Ecosse un projet d'oppression beaucoup plus ouvert, contre un Seigneur moins odieux que Shaftsbury; & l'état de cette Nation, différant peu d'un véritable esclavage, ce plan eut tout le fuccès qu'on s'étoit promis. Le Comte d'Argyle s'étoit distingué dès sa premiere jeunesse, par son attachement & sa fidélité pour la famille Royale. Quoique son pere fût à la tête des Covenantaires, il avoit constamment refusé d'entrer dans aucune de leurs mesures : & lorsqu'il avoit été revêtu d'une Commission de Colonel, par une résolution particuliere des Etats, il avoit attendu pour l'exercer qu'elle fût ratifiée par le Roi. Cette respectueuse conduite & ses services l'avoient mis dans une haute faveur pendant que Charles étoit en Ecosse; & depuis la bataille même de Worcester, toutes les disgraces de la cause royale n'avoient pu la lui faire abandonner. Il avoit continué sous Mid-

DE LA MAISON DE STUART. 85 leton de haraffer les Anglois victorieux; & ce n'avoit été que sur l'ordre de ce Général qu'il s'étoit foumis à la capitulation. La République & le Protecteur à qui cette extrême fidélité n'avoit pas manqué de laisser des défiances, l'avoient ensuite fait arrêter sous quelques pretextes, & cette rigueur avoit duré jusqu'à la Restauration. Charles sensible alors à son ancien zele, lui avoit rendu les biens de son pere, l'avoit créé Comte d'Argyle; & lorsque le Parlement d'Ecosse l'avoit flétri par une injuste Sentence, il avoit employé son autorité pour le rétablir. Dans toute la fuite de ce regne, Argyle s'étoit conduit avec prudence; & s'il n'étoit pas entré dans toutes les vues de la Cour, il avoit toujours marqué dans son oppolition même, de lages & pailibles dispositions.

Le Parlement d'Ecosse ayant été convoqué dans le cours de cet Eté, le Duc d'York y prit la qualité de Commissaire royal. Outre les subsides accordés au Roi, & la déclaration du droit inviolable de la succession, l'Assemblée dressa un Test, auquel tous ceux qui possédoient des Offices civils, militaires ou ecclésiastiques, devoient être assujétis.

La Suprematie du Roi y étoit reconnue, le Covenant renoncé, l'obéissance pasfive hautement admife, & tous les engagemens qui menaçoient l'Eglise & l'Etar de quelque altération, entiétement annullés. Tel étoit cet Acte, dans l'état où les Courtisans l'avoient proposé. Mais le Parti de la Patrie proposa d'y joindre un article d'adhésion à la Religion Protestante, qui ne pouvoit être refusé avec décence. Tant de clauses formoient un serment d'une extrême longueur; & ce qu'il y eut de pis, on y ratifioit une confession de soi imposée peu de temps après la réformation, qui contenoit quantité d'articles entiérement oubliés, & quelques-uns où la doctrine de la résistance étoit établie; de sorte que cette piece, qui fut dreffée avec précipitation, parut en l'examinant un mélange de contradictions & d'absurdités. Quelques Particuliers des plus attachés à la Couronne, y refulerent leur foumission. Les Eveques avec une grande partie du Clergé firent des remontrances. Le Comre de Queensbury refusa de prêter le ferment fans explication; & le Confeil même jugea que pour la satisfaction du Public, le Test demandoit des éclaircistemens.

DE LA MAISON DE STUART. 87

Quoique les Partisans de la Cour ne pussent rejeter la clause d'adhésion à la Religion Protestante, ils proposerent comme un témoignage convenable de respect, que tous les Princes du Sang royal sussent dispensés de prêter le serment. Cette exception sut ardemment combattue par d'Argyle, jusqu'à faire observer que le seul danger qu'il y eut à craindre pour la Religion Protestante, ne pouvoit venir que de la Famille Royale. La sorce qu'il sut donner à ses argumens, excita l'indignation secrete du Duc d'York, qui lui en sit bientôr sentir les essets.

Argyle adoptant le Test en qualité de Membre du Conseil privé, y joignit une explication sous les yeux du Duc, à qui l'on prétend qu'il l'avoit déja communiquée, & qu'il croyoit l'avoir sait approuver. Elle étoit dans les termes suivans : « J'ai considéré ce Test, » & je suis dans la disposition de m'y » soumettre autant qu'il m'est possible. » Je suis persuadé que le Parlement n'a » jamais eu dessein d'imposer des sermens contradictoires; ainsi je juge » que chacun ne peut l'expliquer que » pour soi-même. Je l'adopte donc au
tant qu'il s'accorde avec lui-même

Charles IL.

» & avec la Religion Protestante; & » je déclare que je n'entens pas me lier » dans un sens qui m'empêche de fou-» haiter ou de procurer des change-» mens qui me paroîtront avantageux » à l'Eglise ou à l'Etat, c'est-à-dire, qui » ne puissent s'accorder avec la Reli-» gion Protestante & ma fidélité pour » l'Etat. Je regarde cette déclaration » comme faisant partie de mon ser-» ment ». Le Duc entendit ces exprefsions avec beaucoup de tranquillité; personne ne parut s'en offenser. Argyle prit séance le même jour au Conseil; & tout le monde étoit fort éloigné de s'imaginer qu'il se fût rendu coupable d'un crime capital, lorsqu'il n'avoit pasmême donné occasion à la moindre apparence de mécontentement ou de réprimande.

Sa surprise sut extrême peu de jours après, d'entendre qu'il y avoit ordre de l'arrêter; qu'il étoit accusé de haute trahison, de mensonge, de parjure, & qu'on lui faisoit de sa déclaration un crime qui l'exposoit à la perte de ses dignités, de ses biens & de sa vie. Les détails sont inutiles où l'injustice est si maniseste. On faisoit luire l'épée de la Justice sans la revêtir de ses apparences; & si la forme légale étoit conser-

Charles 11.

vée, c'étoit pour fortifier, ou plutôt pour aggraver l'oppression. De cinq Juges, trois ne firent pas scrupule de trouver le Prisonnier coupable de trahison & d'imposture. Un Juré de quinze Seigneurs se déclara contre lui; & le Roi consulté ordonna que la Sentence sût prononcée. Mais l'exécution en sut suspendue jusqu'à d'autres ordres.

Le Duc & ses créatures prétendirent que la vie & les biens du Comte d'Argyle n'étoient dans aucun danger; & que si son procès avoit été poussé si loin, c'étoit pour le faire renoncer à quelques Jurisdictions héréditaires qui donroient à sa famille une dangereuse autorité dans les montagnes d'Ecosse, & qui s'opposoient au cours de la Justice commune. Mais en supposant que cette vue pût être justifiée, les moyens étoient infames, & réellement incompatibles avec un Gouvernement, non-seulement libre, mais civilifé. Argyle ne devoit pas plus de confiance à la bonté qu'à la justice de ses ennemis. Il trouva le moyen d'échapper à la vigilance de ses Gardes, & s'étant rendu à Londres, il y demeura caché pour attendre l'occafion de passer en Hollande. Le Roi qui n'ignora pas sa retraite, ne voulut o Histoire

Charles II.

point qu'il fût arrêté (f). Mais toute les parties de sa Sentence, qui dépendoient du Gouvernement, furent exécutées à la lettre; ses biens confisqués & ses armoiries mises en pieces.

t

Etats des affaires en Ecoile.

La paffion de la liberté, naturellement si vive en Ecosse paroissoit entiérement éteinte, & la Nation n'en avoit conservé qu'un esprit de mutinerie & de sédition, nourri par un zele de Religion mal entendu. Cameron & Cargil, deux furieux Prédicans, s'emporterent beaucoup plus que tous leurs Collegues. Ils excommunierent publiquement, le Roi pour sa tyrannie & pour avoir viole le Covenant; & par une déclaration sqlemnelle ils renoncerent au serment d'obéissance. Cameron sut tué par les Troupes Royales dans une action près d'Air-Moss; Cargil fut pris & pendu. Un grand nombre de leurs Partifans furent mis en Justice. & convaincus. On raconte que la vie leur fut offerte, à condition de prononcer scalement, Vive le Roi; mais on ne put obtenir d'eux que des prieres pour son repentir. On fit valoir cette obstination comme une apologie pour les rigueurs du Gouvernement. Mais un peu de réflexion

(Burnet, Tom. I, pag. 522.

en feroit tirer la conséquence opposée. Une si malheureuse illusion mérite plus de pitié que de colere. Il est incroyable que des créatures humaines eussent pu porter sa folie à cet excès, sans y avoir eté poussées par une lonque suite de violences & d'oppressions.

tê

1-

11-

82

nt

ht

1-

le

n

Z.

1-

ls

oi

le

-

ıt

25

1.

13

s.

r

.

e

Charles se voyant maître en Angleterre, & ne redoutant plus les clameurs d'un Parti terrassé, permit su Duc d'York de lui rendre une visite, après laquelle il se laissa bientôt persuader de consentir à son retour absolu, & de lui donner quelque part à l'administration. Le Duc reprit néanmoins la route d'Ecosse pour amener sa famille & pour régler ce Gouvernement; mais ayant choiss de faire le voyage par mer, son Vaisseau toucha sur un banc de sable & s'ouvrit. Il eut le bonheur de se sauver dans une chaloupe; & si l'on en croit quelques Mémoires du temps, tandis que

plusieurs personnes de qualité, entre lesquelles on compte Hyde son beaufrere, périssoient à sa vue, il employa

tous ses soins à sauver une partie de ses.

chiens & de ses Prêtres, car l'empor-

tement de ces Ecrivains leur fait mettre peu de distinction entre ces deux espeCharles

ces de Favoris. On affure aussi que la chaloupe auroit pu contenir plus de perfonnes, & que non-seulement on repoussa ceux qui s'efforçoient d'en approcher à la nage, mais qu'on coupa les mains à quelques-uns. L'esprit de faction dans ces misérables conjonctures, interprete ou représente avec si peu de fidélité toutes les actions des Grands, qu'on doit être fort en garde contre les autorités suspectes. Il est plus certain & digne en même-temps de remarque, que les Matelots demeurés à bord, où voyant leur Vaisseau s'abymer, la mort devoit leur paroître inévitable, n'eurent pas plutôt vu le Duc hors de danger, qu'ils pousserent un grand cri pour marquer leur satisfaction & leur joie.

ri

n

n

n

1

1

f

d

Pendant le séjour qu'il sit en Ecosse, il prit des manieres sort civiles pour la haute & la petite Noblesse, & cette conduite lui gagna leur affection; mais il traita rigoureusement les Enthousiastes, & dans plusieurs occasions il sit éclater une humeur sévere, pour ne pas dire, implacable. On raconte même qu'il assistoit ordinairement à la torture des criminels, & qu'il regardoit aussi tranquillement ce spectacle que s'il n'eût

DE LA MAISON DE STUART. 93 été question que d'une expérience cu-

rieuse (g). Il laissa l'autorité entre les Charles II. mains du Comte d'Aberdeen, Chancelier d'Ecosse, & du Comte de Queensbury Trésorier. L'administration de ces deux Seigneurs parut extrêmement despotique. Un Gentilhomme nommé Weir, fut mis en Justice pour s'être trouvé dans la compagnie d'un autre, accusé d'avoir pris part à la révolte, quoiqu'il n'eût pas été désigné dans les proclamations. Les raisons qui firent condamner Weir (car être accusé par les Ministres d'Ecosse, c'étoit être condamné) furent un enchaînement d'inductions dans l'ordre suivant : « Un Particulier, » fupposoit-on, ne pouvoit avoir pris » part à la révolte sans en avoir fait » naître quelque soupçon dans le voi-» finage; fi ses voisins l'avoient soup-» conné, il étoit à présumer aussi qu'ils » devoient savoir quelque chose du » fondement des soupçons : or , tout » le monde étoit obligé de déclarer ses » foupçons au Gouvernement, & d'évi-» ter la compagnie des traîtres; & man-

S

c

e

t t

S

r

a

r

1

⁽g) Burner, Tom. I, pag. 583, Wodrow, Tom. II. pag. 139. M. Hume remarque ici que ce dernier Aureur, dont il présere l'aurorité à celle de l'autre, ne cite que l'exemple de Spreul, qui semble, dit-il, avoir eré fort extraordinaire.

quer à ce devoir, c'étoit participer » à la trahison. La conclusion étoit : » vous avez conversé avec un rebelle : » ainsi vous êtes rebelle vous-même ». Weir obtint affez difficilement un répit; mais on résolut sérieusement de tirer parti de lui. On forma des Cours de Judicature dans les Comtés du Sud & de l'Ouest, & les recherches furenc séveres contre cette nouvelle espece de crime. La durée de ces Tribunaux devoit être de trois ans, à la fin desquels on promettoit une indemnité; & ceux qui prêteroient le serment du Test devoient jouir sur le champ de la faveur de cette amnistie; les Presbyteriens alarmés d'une rigueur dont personne ne pouvoit se croire exempt, penferent à quitter leur Patrie, & firent paffer quelques Agens en Angleterre, pour traiter avec les Propriétaires de la Caroline d'un établissement dans cette Colonie. Il n'y avoit pas de condition qui ne leur parût préférable, au malheur de vivre dans un Pays, où l'acharnement de la persécution leur ôtoit toute espérance de repos & de sûreté.

Environ deux mille Presbytériens se virent proscrits, sous prétexte de conversation ou de commerce avec les Redan de mi

qu o

»
»
de

de au cri qu

tio to au for

av

ce éti fu

de

de

DE LA MAISON DE STUART. belles (h), & furent continuellement = chassés dans leurs retraites par des Soldats, par des Espions, des Délateurs & de tyranniques Magistrats. On s'étoit mis sur le pié de faire à des malheureux qui vivoient paisiblement dans leurs maisons, des questions qui n'étoient qu'autant de pieges, « Voulez-vous re-» noncer au Covenant? Regardez-vous » le foulévement de Botwel comme » une révolte ? La mort de l'Archevê-» que de S. André vous paroît-elle un » affassinat »? Et ceux qui resuscient de s'expliquer, étoient condamnés au dernier supplice (1). On vit conduire au gibet jusqu'à des femmes pour ce crime prétendu. Une troupe de fugitifs que l'oppression rendoit fanatiques, avoient publié une séditiense Déclaration, par laquelle ils renonçoient à toute obéissance pour Charles Stuart, auquel ils donnoient avec assez de raison pour ce qui les concernoit, le nom de Tyran. Le Conseil prit occasion de cet incident, pour imaginer une fort étrange espece d'oppression. Des soldats furent dispersés dans toutes les parties de l'Ecosse, & les Officiers pusqu'aux

⁽h) wodrow, Tom. H. Appendix 94.

96 HISTOIRE

Charles II.

subalternes surent autorisés à sorcer tous les mutins d'abjurer la Déclaration, avec ordre sur le seul resus de les saire aussi-tôt passer par les armes (k). L'énumération de toutes les violences, ou dans d'autres termes, de l'absurde tyrannie, qu'on vit exercer alors en Ecosse, seroit ennuyeuse & révoltante; cependant on en distingue une dont la singularité mérite l'attention d'un Historien.

On avoit fait arrêter trois femmes (1), qui furent sommées de prêter le serment ordinaire d'abjuration. Elles refuserent d'obéir; & leur Sentence capitale fut d'être noyées. Une des trois étoit dans un âge avancé; & les deux autres fort jeunes; l'une de dix-huit ans, l'autre de treize. Les plus violens Persécuteurs eurent honte d'envoyer la plus jeune au supplice, mais les deux autres furent conduites au lieu de l'exécution & liées à des poteaux que la mer ne baignoit point en basse marée; invention qui rendit leur mort plus lente, c'est-à-dire, plus terrible. La vieille femme fut placée le plus loin, & promptement étouffée par l'abondance des flots. La jeune fi

h

n

é

T

P

T

⁽k) Ibidem , pag. 434.

effrayée de ce spectacle, ou vaincue par les instances de ses amis, consentit à prononcer vive le Roi. Aussi-tôt les Spectateurs s'écrierent qu'elle avoit prouvé sa soumission, & dans cette idée elle sut détachée du poteau. Le Major Winram, commandé pour l'exécution, voulut que l'abjuration sût signée; & sur le resus de cette malheureuse sille, il ordonna qu'elle sût plongée sur le champ dans l'eau, où elle sut bientôt suffoquée.

Charles IL

On attribue, du moins en partie, la sévérité de l'administration d'Ecosse au Duc d'York, à qui Charles avoit confié le Gouvernement du Pays, & qui, malgré son éloignement, prenoit affez de part aux affaires pour ne laisser rien échapper d'important. L'Angleterre se ressentit aussi des mêmes rigueurs, qui furent attribuées à la même cause. Ce Prince étoit moins aimé & moins estimé que le Roi, mais plus redouté; & par conséquent il étoit servi avec plus d'exactitude & de soumission. On ne laissa pas tomber le mot de Waller: Charles, dit alors le Poëte, en dépit du Parlement qui ne veut pas que le Duc d'York lui succède, a résolu de le faire régner d'avance.

Tome VI.

t

t

t

e

e

t

S

î

e

Cependant comme il aimon à main-

po

de

fio

for

ee.

An

am

fes

ver

ferr

qu'

tio

Co

par

pol

foil

de.

jufe

heu

ere-

for

enc

de

les

aue

nor

ges

&]

rece

Charles II. 1681.

renir la balance au Confeil, il foutenoit encore Hallifax, qu'il crea Marquis Etat du Mi- & Garde du Sceau privé, quoique fans nistere en An- cesse opposé au Duc. Ce Seigneur, le plus bean génie & le plus habile de tous les Ministres de ce regne, affectoit une especo de neutralité entre les Partis, & paffoit pour le Chef d'un petit Corps distingué par le nom de Trimmers (m). Ce ménagement plus ordinaire à la frm+ ple intégrité qu'à l'ambition, ne put néammeins lai procurer la premiere de ces deux réputations; & dans l'opinion du Public il passa plutot pour un intrigant que pour un vrai Patriote. Sunderland, partifan zélé du Bill d'exchifion, & déplace à ce titre, fut rappelé à l'administration avec le consentement du Duc. Mais son extrême duplicité, ou du moins l'inconstance perpénuelle de fa condeite, fit sompconner que c'étoit par la direction du Roi qu'il s'étoit lié avec le Parti de la Patrie. Hyde créé Comte de Rochester, étoit le premier Commissaire du Trefor, & parfairement dans les intérêts du Duc.

> Le Roi fe vit obligé d'agir lui-même en Chef de Parti, finiation facheuse

⁽m) C'est-à-dire, qui biaisent, qui nagent, comme on dit ,eutre deux eaux.

DE LA MAISON DE STUART. 99 pour lan Prince de toujours la fonce de beaucoup d'injustices & d'oppresfions. It favoit combien les non-Comformiftes excient suppers aux Anglicans : & contre les maximes de tolérance qu'il avoit soutenues jusqu'alors en Angleterre, il refolut de contenter fes amis par une ouverte perfecution de fes ennemis. Les Loix contre les Conventicules furent exécutées rigoureusement : conduite dont le Roi savoit qu'il ne falloit espérer aucune diminution, n'de nombre ni du crédit des non-Conformiftes, & qui doit être attribuée par conféquent à la passion plus qu'à la politique. Dans les vues qu'on se propofoit; il n'y avoit rien à se promettre de la persécution, a elle n'étoit poullée ufqu'à l'entiere extermination des malhenreux Recofans and stain are the last

Quolque l'autorité du Monarque se fortifiar de jour en jour, elle trouvoit Scherifs. encore de puillans obstacles, sur-tout de la part de Londres, qui étoit entre les mains des Mécontens. Il n'y avoit aucune apparence que les Jures de la nomination des Scherifs fuffent des Juges tout-a-fait neutres entre la Cour & le Peuple; & depuis l'expérience récente dans l'affaire de Shaftsbury &

Charles It.

Nouveaux

HISTOUREALE

de Collège, on y pouvoit craindre de Charles II. l'impunité pour la trahison. Ainsi le plus important service qu'on pût rendre à la Cour, étoit de mettre les affaires fur un autre pied. Le Chevalier Moor, Lord Maire, gagné par Jenkins, Secrétaire d'Etat, insista sur le privilège attaché à son Office, de nommer un des Scherifs, & le jour de l'élection il but la santé de North, riche Commerçant, qui ne fit pas difficulté d'accepter une distinction d'une grande dépense. Les Patriotes, ou les Whigs, prétendirent qu'étant revenu depuis peu de Turquie, & par conséquent peu versé dans les affaires publiques, il étoit un instrument peu propre aux vues de la Cour. La voie des suffrages fut proposée pour l'élection d'un autre Sherif, & l'on vit naître une contestation fort vive. La plus grande partie de l'Affemblée, conduite par les deux Sherifs de l'année précédente, ne reconnut point le droit du Lord Maire pour la nomination d'un de ces Officiers municipaux, & demanda qu'ils fussent élus tous deux par le Corps de Bourgeoisse. Papillon & Dubois étoient ceux que les Whigs se proposoient de choisir, & le Parti de la Cour parut déclaré

por voi que dro anc des cue dor boi que Cer pré con tim la f fuit le p fe c rati tion d'e par

me

Loi

que

qu'i

l'op

de ti

élur

con

DE LA MAISON DE STUART. 101 pour Box. On convint de recueillir les voix. Mais le Maire n'ayant pas voulu que l'élection le fie au préjudice de son dron pour les deux places vacantes, les anciens Sherifs & Ini fe féparerent , & des deux côtés les suffrages furene recueillis à part. Le Parti de la Patrie qui donna les fiens pour Papillon & Dubois, étoit beaucoup plus nombreux que celui de la Cour en faveur de Box. Cependant le Maire ne cessant pas de prétendre que son élection étoit la seale conforme aux Loix, déclara Box légitimement élu ; ainsi l'on n'étoit pas à . la fin des difficultés. Box craignant les fuires d'une élection si douteuse, prit le parti de payer l'amende ; & le Maire le crut obligé de recommencer son opération. Lorfqu'il eut fait cette déclaration à l'Assemblée, il s'éleva un cri d'epposition, & les deux Sherifs élus par les Patriotes furent demandes comme les feuls qui fussent avoués par la Loi: Mais le Maire soutenant toujours que Box avoit été légitimement élu, & qu'il étoit question de remplir sa place, l'opération fut recommencée; & dans le tumulte ses Partisans en petit nombre élurent Rich , homme peu connu, ou peu considéré des Corps de la Bourgeoisse.

Charles 11.

E fij

Austi-tât North & Rich préterent serment pour l'année suivante; mais ils eurent besoin d'être soutenus par une Garde des Compagnies de la Ville pour entrer en possession de leur Ossee. L'élection d'un Lord Maire du Parti de la Cour, qui se sit trois mois après, sur accompagnée, si l'on en croit les Auteurs du temps, de circonstances encose plus violentes & plus stragulieres. DI

à qu

viol

» d

n il

fit

fes f

Cha

une

répa

mil

pos

par

ten pab

ren

alix

ror

nie

les

pro

no

ma fai

afe

Ainfi des Patriotes perdirent tous leurs avantages dans la Ville, où depuis le commencement des Factions, ils s'étoient maintenus constamment & prefque fans opposition dans une grande fupériorité. Cot qu'on pouvoit defirer de plus houreux o céroit que des partialités qu'on avoit reprochées aux Jurés fuffent corrigées sans en faire naître d'autres d'un genre opposé; mais dans le desordre actuel de la Narion la neuralité patoissoit presque impossible Le Parti de la Com Wider l'Eglife qui fe trouvoit parvenu à compôser les Jurés L fit fervir la Justice à toutes ses vues . & le Roi put le flatter d'obtenir une pleine vengeance de les Ensemis. On me für pas bien long-temps fans reffentir les effets de gesaltereamons. A la premiere nouvelle que le Duc d'Abra penfoir

E lii

DE LA MAISON DE STUART. 104 à quitter l'Ecosse, Pilkington, homme violent, s'étoit échappe à dire : à Il a Charles II. » déja mis le feu à la Ville , à présent " il vient nous egorger ». Le Duc fit appeler Pilkington en Justice pour fes scandaleuses expressions; & contre une ancienne Loi ratifiée par la grande Charte, qui ne permet pas de porter une amende jusqu'à la ruine entiere du compable, il fut condamné à payer en réparation l'énorme somme de cent mille liv. sterling. Le Chevalier Ward ancien Maire, un des Témoins qui déposerent en sa faveur, fur acquié de parjure & condamné au Pilori; Sentence d'une extrême rigneur ; 8 capable d'effrayer tous ceux qui pouvoient rendre quelque service de même nature aux Ennemis de la Cour.

Mais cette grande victoire de la Conronne fur la Ville n'étoit pas abfolument décisive, & la contestation pouvoit se renouveller tons les ans à l'ét lection des Magistrats. On sorma un projet de la plus haute importance, non - seulement pour rendre le Roi maître de la Capitale, mais pour lui faire obtenir par cet exemple le même ascendant sur toutes les Communautés du Royaume, & parter à la conflitu-

168 2.

HISTOIRE

Ebarles II.

tion légale la plus dangereuse atteinte qu'elle pût jamais recevoir du Monarque le plus arbitraire & le plus puissant. Tous les Royalistes, quoiqu'Anglois, & zélés de quelque degré pour la liberté, se laisserent engager par haine pour la Faction contraire & par le desir de la supériorité, à prêter leur assistance pour cette violente entreprise. Un ordre de Quo-Warranto fut porté contre la Ville, c'est-à-dire, une injonction du Roi pour lui faire rendre compte de la validité de ses Chartes. On la prétendoit déchue de ses priviléges par deux offenses dont ses Magistrats s'étoient rendus coupables. Après le grand incendie de 1666, tous les Marchés ayant été rebâtis & pourvus des commodités nécessaires, le Conseil de Lordres, pour fournir à cette dépense, avoit imposé une petite taxe sur les denrées; en 1679, il avoit présenté une Adresse au Roi contre la prorogation du Parlement, & la Cour avoit été choquée des expressions suivantes: « Vos Supplians sont extrêmement sur-» pris de la derniere prorogation par

con

nat

Roi

par

cur

cip

» laquelle l'exercice de la Justice pu-

» blique dans le Royaume, & les ap-

» provisionnemens nécessaires pour la

pe la Marson de Stuart. 105

no furete de Votre Majeste & celle de

ses Sujets Protestans ont soussert une

prande interruption ». Ces termes

contenoient, disoit-on, une condamnation scandaleuse de la conduite du

Roi. La cause de Londres sur plaidée

par Treby & Pollexsen, contre le Pro
cureur & le Solliciteur Général.

Charles II.

Ces deux Avocats établirent en principe : « Que depuis la fondation de la » Monarchie il n'y avoit pas d'exemple d'une Communauté déchue ou privée de ses droits par confication, & que la supposition étoit absurde en elle - même : qu'une Communaute prise dans l'acceptation qui convient à cette idée, étoit incapable de crime ou d'offense, & qu'on ne pouvoit rendre comptables d'une faute que ceux qui l'avoient commise : que les Membres particuliers en se choisis-» fant des Magistrats ne leur conficient que des pouvoirs légitimes, & que fi les Magistrats excedoient ces provisions , leurs Actes étoient fans
force , mais ne pouvoient enveloppet le Corps dans l'imputation » d'aucun crime : que telle avoit été » constamment la pratique de l'Angle-» terre, excepté dans le temps de la

106 Holes of Schike Reformation lorique les Monafteres avoient été confisqués; mais que ce cas étoit extraordinaire . & qu'enfuite on avoit même juge nécessaire de ratifier tout par Acte de Parlement : que les Communautes formées pour le bien public & pour subsisser toujours, ne devoient pas être anéanties pour une faute passagere de quelques-uns de leurs Mem-bres, dont les offenses particulieres pouvoient être recherchées lans porter aucune atteinte au Corps ; qu'une terre même, loriqu'elle étoit substituée, ne pouvoit être confisquée à la Couronne pour crime de trahison dans le Possesseur, & que s'il en étoit depouillé effe passoit à l'héritier naturel: que les offenses qu'on repro-choit à la Ville, loin de meriter une punition si severe , n'étoient pas même sujettes à la moindre réprimande: que toute Communauté jouissoit du droit de le faire des Statuts & des Réglemens, & qu'on ne contestoit pas au moindre Bourg d'Angleteire, le pouvoir de pousser l'exercice de ce droit plus loin que Londres ne l'avoit fait dans l'occasion qu'on faisoit » valoir : que cette Ville ayant réparé

n

))))

>>

хо

20

DE LA MAISON DE STUART. 107 » à ses frais des Marchés bâtis sur un = » terrain dont elle avoit la propriété, Charles pouvoit exiger auffi légitimement » une petite rétribution de ceux qui y vouloient y apporter des denrées, » que le Propriétaire d'une maison » pouvoit en demander la rente : que » ceux à qui cette condition déplaisoit, » étoient libres de ne rien apporter au » Marché, & que s'ils avoient payé, » c'étoit volontairement : que le droit » de présenter des Pétitions ou des » Adresses, étoit un droit reconnu, & que Londres n'avoit pas abufé de ce privilége : que le Parlement & le Roi " lui-même, avoit souvent déclaré le » danger dont le complot Papifte me-» naçoit la Nation, & qu'il ne pouvoit » être recherché que par la methode » Parlementaire; qu'on ne disconvien-» droit pas que l'accusation des Sei-» gneurs Priftes n'eût été rallentie par » les fréquentes prorogations, aussi » bien que la formation des Loix nécef-» saires & les précautions pour la dé-» fense publique : que la fidélité de la » Ville n'avoit pas eu moins de part à » l'Adresse que le soin de sa propre con-» servation, puisqu'il étoit reconnu que » la vie d. Roi étoit dans un continuel

» danger de la part des Conjurés : que " la Ville n'avoit pas raisonnablement accusé Sa Majesté d'arrêter le cours de la Justice, & bien moins d'en avoir eu l'intention, puisqu'on accordoit que les mauvais Conseillers étoient responsables seuls des suites pernicienses de toutes les résolutions : enfin qu'il étoit inconcevable que deux faits publics pour lesquels on n'avoit inquiété depuis si » long-temps aucun des Particuliers coupables, fusient maintenant pu-» nis sur le Corps de la Communauté » qui avoit toujours été & qui devoit

m ch

jé

fu le

Se

ét

re

tr E

q

m

p

П

» toujours être innocent ».

Il est évident que l'apologie de la Cour ne pouvoit être fondée que sur des raisons d'Etat: mais à ne consulter que la Loi, les Juges qui condamnerent la Ville furent tout-à-fait inexcusables puisqu'ils ne devoient consulter euxmêmes que les purs principes de la Justice établie dans la Nation. La durée des places de Judicature dépendoit alors de la volonté du Roi, ce qui rendoit impossible de gagner contre la Cour une cause à laquelle toutes ses forces étoient employées. Après la Sentence, Londres se vit obligée de faire les plus

DE LA MAISON DE STUART. 109 humbles supplications au Roi pour obtenir le rétablissement de ses Charles : Charles II mais cette faveur lui fut vendue affez cher. Il fallut en récompense s'assujétir à de fâcheux Réglemens; tels furent que le Lord Maire, les Sherifs, le Recorder, le premier Sergent & le Secrétaire neseroient plus admis à leurs Offices sans l'approbation du Roi; que fi l'élection du Maire & des Scherifs étoit deux fois contraire à ses volontés, le droit de nommer les Magistrats par commission lui appartiendroit; que le Lord Maire & les Echevins pourroient déplacer tous les autres Magiftrats; & que dans le cas de mort un Echevin ne pourroit être remplacé qu'avec le confentement de la Cour municipale, qui pourroit nommer ellemême à cette place, lorsqu'elle désapprouveroit deux fois l'élection.

Toutes les autres Communantés du voir de la Royaume jugerent par l'exemple de la Couronne. Capitale, combien il leur seroit inutile de vouloir lutter contre la Cour; & la plupart consentirent successivement à livrer leurs Chartes entre les mains du Roi. On leut fit payer de groffes sommes pour en obtenir la restitution, & tous les Offices de quelque

1683.

profit ou de quelqu'autorité, demeurerent à la disposition de la Couronne. Ceux qui ne jugent des actions des Princes que par les regles de la politique, peuvent excuser dans Charles une conduite qui servoit à l'extension de son pouvoir, & qui lui fit acquérir beaucoup. d'ascendant sur toutes les Communautés. Mais il semble étrange que les Royalistes indépendans, qui n'eurent jamais dessein de rendre la Couronne absolue, fussent enivrés de leur victoire jusqu'à confirmer par leur approbation, des exemples qui ne laiffoient aucun privilège national en sùreté, & qui autorisoient la Couronne à retirer par les mêmes voies & sous les mêmes prétextes, ces Chartes qu'il lui plaisoit ici d'accorder. Tous les amateurs de la liberté jugerent fans doute qu'une Nation qui voyoit ses Loix fondamentales renverses avec cette violence par le choc des Factions, avoit droit de recourir à tous les expédiens de la prudence pour se rétablir dans les avantages qu'elle avoit perdus.

Pendant que la Couronne avoit une Faction si puissante, la résistance n'auroit été ni juste ni prudente; & les esprits sages ne virent pas de meilleur

parti que de se soumettre paisiblement a des maux qu'ils ne pouvoient arrêter. Cependant il existoit un Parti de Mecontens (a) que la crainte du trouble Conspiration. effrayoit fi peu, qu'avant la naissance même de ces injustices, qui mettoient la Constitution entiere au pouvoir de la Cour, ils avoient forme des plans d'opposition, dans un temps où la justice ne parloit pas plus pour eux que la predence. Au Printemps de 1680, c'est-a-dire, un peu avant l'Assemblée d'Oxford, Charles avoit été faisi à Windsor d'une fievre qui n'avoit pas causé peu d'alarmes. Le Duc de Monmouth, le Lord Grey & le Lord Ruffel,

excités par l'inquiet Shaftshury, étoient convenus dans la supposition que la maladie du Roi fût mortelle, de prendre les armes & de s'opposer à la succession du Duc d'York. La santé de Charles se rétablit; mais ces dangereux projets n'en substiterent pas moins. Les mêmes Conspirateurs avec les Comtes d'Essex

DE LA MAISON DE STUART. 111

(n) Histoire secrete du complot de Rye par le Lord Grey, C'eft la plus ample & la plus authentique Relation de tous ces évenemens, qui elt confirmée d'ailleups pour l'essentiel par Sprat & par Burnet même ; austi-bien que par les procès & les dernières confessions des Conspirateurs: de sorte qu'il est étonnant que quelqu'un ait pu prétendre que certe conspiration suc une imposdantics of growning of polymon at among the

TEHT'S TOTAL AL HO

un lie

qn

tie

à

la

d'u

ca

gé

pr

ci

til

da

no il

po

Oi

je

di

fe

Charles II. 1683. & de Salisbury étoient résolus de continuer le Parlement d'Oxford, lorsqu'il seroit cassé par le Roi, comme on s'y attendoit chaque jour; & quelques Chefs des Communes entrerent dans cette résolution désespérée. Ils allerent jusqu'à retenir plusieurs Pairs dans leur Chambre, sous prétexte de signer une protestation contre le dessein formé de rejeter l'accusation de Fitz Harris; mais ayant appris que la Chambre-basse s'étoit séparée dans une grande consternation, ils furent obligés de se disperser comme elle. La prison & le proces de Shaftsbury avoit fait évanouir quelque temps ces complots; & ce ne fut qu'à l'occasion des nouveaux Sherifs qu'ils se réveillerent. Les Chess du Parti commençant à craindre pour euxmêmes, observerent avec joie que les Citoyens étoient frappés de la même cramte, & leur courage fut ranimé pour les plus périlleuses entreprises. Outre leurs follicitations dans Londres, ils s'efforcerent d'engager la grande & la petite Noblesse de plusieurs Comtés à prendre les armes. Montmouth s'afsura du Comte de Maclefield, du Lord Brandon, du Chevalier Gerard, & d'autres Seigneurs ou Gentilshommes

Charles II. 1683.

DE LA MAISON DE STUART. 113 de Cheshire. Le Lord Russel s'établit une correspondance avec les Chevaliers Courtenay , Rowles & Drake , qui promirent de soulever toute la partie occidentale du Royaume; & Tranchard qui jouissoit du plus grand crédit à Tawnton, ville mal disposée pour la Cour, répondit particuliérement d'un secours considérable de tout ce canton. Shaftsbury & Fergusson son Emissaire, Ministre indépendant, d'un génie fort actif, se chargerent du ménagement de la Capitale qui faisoit la principale confiance des Affociés. La mine prête à jouer fut arrêtée par la circonspection de Russel qui fit consentir Monmouth à quelque délai. D'un autre côté, Shaftsbury fut si frappé du danger qu'immédiatement après la nomination des Scherifs de la Cour, il avoit quitté son logement ordinaire, pour se retirer secrétement dans la partie de la Ville qui se nomme la Cité, où désespéré de voir avorter ses projets de vengeance & d'ambition, il méditoit tous les furieux systèmes que ces deux passions pouvoient lui dicter. Il se récrioit contre les délais ; il représentoit à ses complices qu'après être allés si loin, après avoir confié leur

114 HUSTOTELLE

Charles 11.

fecret à tant de personnes, il ne reftoit de sureté pour eux que dans la prompte exécution de leurs desseins. L'entreprise fut renouvellée; les Afsemblées des Conspirateurs furent indiquées dans différentes maisons, surtout chez Shepard, riche Marchand de vin On régla l'ordre des foulévemens à Londres, à Briftol, dans les Comtés de Chester & de Devon; on fixa les rendez-vous en divers lieux de la Ville, & toutes les opérations furent concertées. Monmouth & le Colonel Armftrong charges de reconnoître l'état des Gardes, affurerent qu'on pouvoit tenter l'attaque. On dreffa un Manifeste pour la justification de l'entreprise; il fat lû, il fut approuvé. Enfin toutes les circonstances sembloient rendre le soulévement inévitable, lorsque Tranchard y mit un nouvel obstacle, en déclarant que dans les Comtés de l'Ouest les préparatifs demandoient encore quelques femaines. ve saven eracletabane

m

en

da

lo

la

il

8

m

ď

ti

la

fe

9

E

Shaftsbury devint furieux de tant de ménagemens & de délais, pour un attentat qui ne pouvoit réuffir que par la diligence & l'audace. Il menaça de commencer le soulévement avec ses amis dans la sente Ville de Londres.

DE LA MAISON DE STUART. 115 où il se vantoit de pouvoir mettre en ! armes au premier figne dix mille hommes de réfolution. Monmouth, Ruffel & tous leurs Affocies commençoient à craindre que le désenoir ne l'engageat dans quelque démarche inconfidérée, lorsqu'ils furent informés qu'après un long combat entre la crainte & la rage. il avoit renoncé à tout espoir de succès & qu'il étoit passé en Hollande. Il y mena line vie privée dans la Wille d'Amsterdam, on pour rendre sa fituation plus fure, il souhaita d'entrer dans la Magistrature , mais on fe fouvint de les violens conseils contre la République . & routes les follicitations furent rejettées. Une maladie le mit bientôtau tombeau; & sa mort ne parut causer Shaftsbury, & ni chagrin à fes amis, ni joir à fes enne- fon caractere. mis. Malgré sa capacité, un caractere fi furieux avoit fait beaucoup de tort au Parti qu'il avoit embraffé. Les violences & les injustices qu'il n'avoit pas cessé d'inspirer & de soutenir avoient excedé les hornes même de la Faction; & le Public n'avoit pu manquer de se fouvenir quelquefois que le même homme auquel il voyoit mant de zete pour la Parrie, étoit autrefois le plus profticue des Courtifans. On obleros

Charles 11. 1683.

Mort du

avec étonnement que cet homme, dont les principes & la conduite étoient fusiets à tant de reproches sur les autres points, sur excellent Chancelier, & que ses décrets dans cet éminent Office sur toujours remarquables par leur modération & leur équité; tant il est difficile de rencontrer dans l'Histoire un caractère entiérement bon ou mauvais; quoique les préventions de Partiemportent si souvent les Historiens aux excès du panégyrique & de la satyre.

q

10

Après le départ de Shaftsbury, les Conspirataurs trouverent quelque difficulté à renouer leur correspondance avic les Mécontens de la Ville, qui s'étoient accourumés à ne recevoir la loi que de lui. Cependant leurs vues & leurs craintes communes les obligerent enfin de recourir l'un à l'autre; & bientôt ils recommencerent un projet régulier de soulévement. Il fe forma un Conseil de six personnes, Monmouth, Ruffel, Effez, Howard, Algernoon Sidney, & Jean Hambden, petitfils du grand Chef Parlementaire. Ces Chefs d'un Parti fort humilié entrerent en convention avec le Comte d'Argyle & tous les autres Mécontens Ecof. fois, qui s'engagerent fous promeffe

DE LA MAISON DE STUART. 117 de 10000 liv. sterling pour acheter des armes & des munitions en Hollande, à mettre les Covenantaires en campagne. Il devoit se faire aussi des soulévemens dans Cheshire & dans les Comtés de l'Ouest pour échauffer celui de la Capitale; & les Chefs tinrent quelques Assemblées où tous ces projets recurent leur derniere forme. Mais ces Guides populaires différoient extrêmement par leurs vues. Sidney étoit passionné pour la République; Estex avoit embrassé le même plan ; Monmouth avoit conçu l'espérance de s'ouvrir un chemin au Trône; Ruffel & Hambden également attachés à l'ancienne Constitution, ne se proposoient que l'exclusion du Duc & la réparation des désordres. Howard étoit un homme sans principes, toujours prêt à se déclarer pour le Parti dans lequel on pouvoit lui faire trouver ses avantages. Malgré cette différence de caracteres & de vues, leur haine commune contre le Duc d'York & l'Administration présente les réunissoit dans un même Parti, & la dangereuse voie du soulevement fut embrassée sans retour.

Tandis que les plans occupoient les Complet de Chefs, il s'étoit formé une autre conf-Rye.

118 THE SOLO TENENT EG

de

pin

fai

d'a

Ro

fer

ha

ch

fer

ou

10

de

lib

gr M

PD

en de

lat

fit

ta

l'é

fes

ca

Crarles II.

pitation d'un ordre moins relevé, dont les principaux Acteurs s'assembloient fouvent, & joignoient aux mêmes vues de soulévement des projets tout-a-fait inconnus à la cabale des six. On comptoit entreux Ramsey, ancien Officiet Républicain qui s'étoit diffingué en Portugal, & recommandé au Roi par le Marcchal de Schomberg; Walcot Officier dans les mêmes principes, Goodnough sous-Scherif de Londrés Factieux d'une activité connue ; West, Tiley, Nerton, Aylosten Jurisconfultes Fergusion , Rousse , Hone , Keiling, Halloway, Bourne, Lee & Rumbald. La plupart de ces derniers étoient des Marchands de Londres ou des Artisans; & les seuls de cette Lique qui euffent accès près des Chefs du Parti, étoient le Ministre Fergusion & Ramfey. Dans lears Afferblees, ils fe permettoient les plus criminels difcours. Souvent ils parloient d'assassiner le Roi & le Duc d'York, auquel ils donnoient entr'eux le nom de Loppin (o). Ils avoient même pensé à former un plan dans cette vue. Rumbald qui faifoit le commerce de drêche, possédoit une Ferme nommée Rye, & située sur

⁽⁶⁾ Rameau d'arbre ébranché.

DE LA MAISON DE STUART. 110 la route de Newmarket où le Roi faifoit un voyage tous les ans pour les confes des chevaux. Il avoit tracé aux Confpirateurs un plan de ses Terres, en leur faifant observer combien il seroit aisé d'arrêter dans ce lieu le Caroffe da Roi, par un charriot qu'on feroit verfer, & de faire feu fur hii au travers des haies, avec la facilité de pouvoir s'échapper au travers des champs par des sentiers détournés. Mais quoiqu'une ouverture si plansible eut été reçue joyeusement, il n'y avoit point encore de projet fixe, ni de préparatifs ordonnes. Tout s'étoit réduit à des propos libres dans un exces de zelen ou d'aigreur. Le feu prit par accident à la Maison où Charles étoit logé à Newmarket; ce qui l'obligea de quitter cette Ville huir jours platot qu'il ne se le proposoit. On attribua sa sureté à cette circonstance, lorsque la confpiration fut découverte; & les Royalites ne fe lafferent pas d'admirer les sages dispofisions de la Providence. Il paroît certain qu'étant parti brusquement, sa faire fut moins nombreuse qu'elle ne l'éroit roujours ; & Rumbald informa fes Affociés avec regret de la belle occafion qu'ils avoient perdue.

Charles II. 166311 Charles II. 1683.

Keiling qu'on a nommé entre les conspirateurs, étoit un Marchand de Sel Qui daus l'affaire de Dubois & de Découverte Papillon, Scherifs dépouillés, avoit de la Conspi- eu l'audace d'arrêter le Lord Maire de Londres. Cette action l'exposant aux recherches de la Cour, il jugea que le plus fûr étoit de révéler la conspiration dans laquelle il étoit fortement engagé, & de mériter sa grace à ce prix. Il fit sa déclaration à Jenkings, Secrétaire d'Etat; mais sur le témoignage d'un seul homme le Secrétaire à qui tant de faux complots avoient inspiré de la défiance, fit scrupule de donner des ordres pour arrêter un si grand nombre de citoyens. Alors pour fortifier sa déposition, Keiling engagea son frere dans un entretien qui fut entendu, avec un des autres conspirateurs, & cette preuve fit une juste impression sur Jenkings. Tous les complices eurent quelques avis du danger & se déroberent par la fuite. Barber artisan fut le seul qu'on arrêta, & fa confession s'accordant sur plusieurs points avec la premiere déposition, l'affaire cessa de paroître douteuse, & les recherches devinrent plus vives. West & Ramsey ne voyant que du péril à fuir, résolurent de sauver leur vie aux

d

9

té

qu

ra

ch

m

au

to

DE LA MAISON DE STUART. 121 Charles II.

1683.

aux dépens de leurs Complices, & se = présenterent dans l'intention de ne rien dissimuler. West ne servit néanmoins qu'à confirmer le témoignage de Keiling sur la réalité du complot ; mais Ramsey joignit à la même confirmation le récit de ce qui s'étoit passé chez Shepard. Ce Marchand fut auffi-tôt arrêté, & n'eut pas le courage de ménager ses amis. Sur sa déclaration l'ordre fut donné pour arrêter les Seigneurs engagés dans le complot. Monmouth se cacha; Russel fut envoyé à la Tour; Grey fut pris, mais eut le bonheur d'échapper à ceux qui le conduisoient; Howard se vit découvert dans une cheminée où il se tenoit caché; & n'ayant pas plus d'honneur que de fortune, l'espérance du pardon lui fit prendre le parti de révéler tout. Effex, Sidney, Hamben furent arrêtés fur son témoignage. Chaque jour quelques - uns des coupables furent arrachés de leurs retraites & chargés de chaînes.

Les procedures de la Justice com-Exécution des mencerent par Walcot. Cet Officier teurs. autrefois en réputation de valeur s'étoit laissé dominer par l'amour de la vie, jusqu'à s'engager par une Lettre Tome VI.

au Secrétaire d'Etat à servir de témoin contre ses complices, sans autre condition que sa grace. Mais à peine s'étoitil avili par cette honteuse démarche, que, cédant aux reproches de son cœur, il avoit cherché, quoiqu'en vain, le moyen de se cacher. Ramsey, West, Shepard & Bourne, Braffeur, déposerent contre lui. Sa propre Lettre au Secrétaire d'Etat fut produite, & confirma les dépositions. Hone & Rouse surent aussi condamnés. Ces deux coupables reconnurent comme Walcot la justice de leur Sentence, au moment de l'execution; & l'inftruction du procès, jointe à leur aveu, fit assez connoître nonseulement que leur projet de soulévement étoit réel, mais qu'il avoit été question d'affassinat avec l'approbation d'une grande partie des Complices.

Procès du Lord Russe!,

Il paroît qu'on avoit voulu faire servir cette premiere opération de préparatif au procès du Lord Russel, en établissant la réalité de la conspiration pour en inspirer l'horreur. Les Témoins produits contre ce Seigneur, surent Shepard, Ramsey & le Lord Howard. Ramsey jura qu'il avoit été présent luimême à l'Assemblée chez Shepard, où Russel étoit aussi, & leur avoit déclaré, ter le soulévement; mais que pour réponse, on lui avoit dit que le délai étoit nécessaire, & que Shaftsbury devoit modérer quelque temps son impatience. C'étoit Fergusson qui lui avoit fait cette réponse, à laquelle il avoit paru se rendre. On étoit entré dans quelque discussion, ajouta Ramsey, fur la maniere d'observer les Gardes : & s'il pouvoit se fier à sa mémoire, c'étoient Monmouth, Grew & Armstrong qui s'étoient chargés de cette entreprise. Shepard jura que sa maison avoit été retenue par Fergusson pour les Assemblées des Conspirateurs. Il avoit pris soin, dit-il, d'éloigner ses Domestiques; & les services dont la Compagnie avoit eu besoin, c'étoit de lui - même qu'elle les avoit reçus. Le sujet ordinaire des discours étoit la ma-

niere de surprendre les Gardes; & l'on étoit convenu que Moumouth & ses deux amis se chargeroient de les obferver. Leur rapport avoit été le jour d'après, que les Gardes étoient assez négligens, & que l'entreprise paroissoit aisée; mais Shepard n'assura point que l'exécution eût été conclue. Il croyoit

DE LA MAISON DE STUART. 122

de la part de Shaftbury qu'il falloit hater le soulévement; mais que pour récharles IL

se souvenir que l'accusé étoit présent à

124 HISTOIRE

Charles IJ.

ces deux Assemblées; mais il pouvoit assurer qu'il étoit du moins présent à l'une des deux. Fergusson, ajouta-t-il, avoit lu devant Russel un Maniseste qui contenoit le motif du soulevement; avec une exposition des maux publics.

Howard avoit été du Conseil des six après la fuite de Shaftsbury; & les Conspirateurs avoient tenu consecutivement deux Assemblées, l'une chez Hambden, l'autre chez Russel. Howard jura qu'à la premiere on étoit convenu de commencer le soulévement dans les Provinces; que les lieux avoient été fixés, l'espece & la quantité d'armes, & tout le plan des opérations ; qu'à la seconde assemblée, les explications avoient roulé particuliérement sur la correspondance avec le Comte d'Argyle & les Mécontens d'Ecosse; & que la principale conduite de cette affaire avoit été confiée à Sidney, qui s'étoit hâté de faire partir Smith avec des instructions. Il ajouta que dans ces Conseils on n'avoit rien mis en question, ni recueilli les suffrages; mais que tout s'étant passé sans contradiction, il avoit conçu que les Affiftans & le Lord Russel entr'autres étoient tous de même avis.

Ramsey & Shepard ne déposerent

Charles II. 1683.

DE LA MAISON DE STUART. 125 pas volontiers contre Russel, & Grey même ne dissimule pas, dans son Histoire secrete (p), qu'il dépendoit d'eux de les charger par des explications plus claires. Cette repugnance, jointe à la difficulté de se rappeler des circonstances d'une conversation qui s'étoit tenue plus de huit mois auparavant, & qu'ils n'étoient pas portés à découvrir, peut faire naître quelques légeres objections contre leur témoignage; mais, en général, il paroît incontestablement prouvé que Russel avoit délibéré sur le soulevement, & qu'il y avoit pleinement consenti; qu'il avoit délibéré sur la maniere de surprendre les Gardes sans l'avoir pleinement approuvé, & que jamais il n'avoit parlé ni conçu le dessein d'un assassinat (q). Il semble que sur ces

(p) Pag. 43.

(q) Burnet même qui s'efforce de le justifier, & qui se donne pour son consolateur & son consident pendant les sept derniers jours de sa vie, ne le decliarge pas du projet du soulévement. Nous lui représentames, dit-il, Tillotson & moi « que lui & ses amis avoient » été trop vîte en besogne, qu'ils avoient même été » trop avant, & la Nation n'étoit pas encore dans » cet état qui peut autoriser la prise d'armes. Il nous répondit qu'il n'avoit pas le loisir d'entrer dans ces » discussions de politique; qu'il devoit dire pourtant » qu'une Monarchie limitée n'étoit qu'un vain nom, si » les Sujets n'étoient pas en droit de recourir à la force » pour en maintenir les limitations; qu'autrement il » falloit être à la merci du S'ouverain; que le pouvoir

126 HISTOIRE

Charles II.

trois points rien ne manque à la certitude des faits; mais, du côté de la Loi, il reste une dissiculté & d'importante nature.

Les Loix Angloises qui concernent la trahison, sont dans la définition de ce crime & dans la preuve qu'elles demandent, les plus douces, les plus indulgentes, & par conséquent les plus équi-

so despotique du Prince étoit contraire à toutes les idées » qu'il s'étoit faites du Gouvernement Anglois; & qu'aso pres tout lui & fes amis n'avoient tout au plus qu'ame gité des projets informes sur lesquels il ne s'étoient » déterminés à rien. Dans le tête-à-tête où il ouvrit , son cœur, il me die qu'il se reprochoit fort les pém chés de sa jeunesse, qu'il se flattoit pourtant que » Dieu les lui avoit pardonnés; qu'au moins il les avoit abandonnés depuis bien des années; qu'après en êrre » revenu, il s'étoit fincérement applique a son devoir; so que s'il avoit commis quelques fautes dans son caracso tere public, elles ne venoient que d'un défaut de so lumieres ; qu'il n'y avoit ni mauvais dessein , ni finissi tres vues; que c'étoit son sentiment que le pouvoir so des Rois d'Angleterre est limité par les Loix, & que so lorfque le Monarque en paffe les bornes , les Sujets peuvent fe defendre pour l'y faire rentrer ; qu'une mort violente lui paroissoit préférable à toute autre; » qu'on en étoit quitte pour se voir exposé pendant une minute ou deux aux regatds curieux de la populace; so qu'il étoit sûr qu'on n'y souffroit pas tant de douleur » qu'à se faire arrachet une dent, &c. » Dans son difcours de mort qu'il mit par écrit entre les mains des Scherifs, il protesta seulement « que quoique dispose » à risquer son sang pour sa Patrie & sa Religion, ce a zele n'avoit jamais été capable de l'engager à des pro-> jets noirs, & que personne n'avoic jamais eu l'audace o de lui proposer rien qui tendit à l'assassinat du Roi ». Mem. de Burnet, Tom. II, pag. 496 & précédentes.

Charles Il. 168; .

DE LA MAISON DE STUART. 127 tables qu'on connoisse dans aucune Nation. Celle d'Edouard III contient deux principales especes de trahisons, qui sont l'intention & l'entreprise d'ôter la vie au Roi, & l'entreprise actuelle de faire la guerre contre lui; & suivant le Statut de Marie, l'un ou l'autre de ces deux crimes doit être prouvé par le concours de deux témoignages, sur quelque acte ouvert qui tende à ce but. Mais, soit pour flater le Souverain, soit pour éviter les facheuses conséquences qui peuvent résulter de ces étroites limitations, les Jurisconsultes avoient donné plus d'étendue non-seulement à la preuve, mais à la définition du crime. Ils avoient prétendu qu'il n'étoit pas nécessaire que les deux témoins s'accordassent sur le même acte ouvert, & qu'il suffisoit que chacun déposat quelque acte ouvert de la même trahison : cette évasion, qu'on peut regarder comme une fabtilité, a prévalu fort longtemps dans les Cours de Judicature, & paroît avoir été solemnellement fixée dans le procès de Stafford. Les Jurisconsultes avoient usé, quoique peutêtre avec moins de fondement, de la même liberté à l'égard de la Loi d'Edouard. Après avoir observé que, par

1683.

ce fameux Statut, un Sujet qui forme-Charles II. roit un complot de révolte, qui se lieroit dans cette vue avec des Puissances étrangeres, & qui feroit des provisions d'armes & d'argent, pourroit être découvert sans pouvoir être accusé de trahison, si la révolte n'éclatoit pas; ils avoient pris le parti, pour remédier à ce qu'ils regardoient comme un inconvénient, de faire tomber ordinairement l'accusation sur l'intention d'ôter la vie au Roi, & dans leurs idées le projet d'une révolte prouvoit la réalité de cette premiere intention. Mais, quoique cette forme d'accusation & de procès fût fréquente, & qu'elle ait été funeste à quantité de coupables, elle n'en étoit pas moins irréguliere, puifqu'elle confondoit clairement par un sophisme denx especes de trahison exactement distinguées par la Loi. Ce qui rendoit ce rafinement plus inexcusable, c'est que par une autre Loi qui avoit suivi de près la Restauration, le conseil & l'intention d'une révolte pendant la vie de Charles, avoient été déclarés trahison, & la recherche du crime ne devoit pas être différée plus de fix mois après qu'il auroit été commis. Malgré ce Statut, les Jurisconsultes avoient persisté,

Charles II. 1683.

DE LA MAISON DE STUART. 129 comme ils perfistent encore, dans leur vieille forme d'accufation, & deux célébres Sujets, le Chevalier Vane, & Plunket, Primat Titulaire d'Irlande, avoient été mis en Justice dans cette forme. Telle étoit l'horreur publique pour les vieux Républicains & pour les Conspirateurs Papistes, qu'il ne s'étoit pas élevé de murmure contre cette interprétation du Statut, & les Jurisconfultes se persuaderent qu'ils pouvoient fuivre cet exemple dans le cas même d'un Seigneur aussi cher au Peuple que le Lord Russel. Son crime tomboit manifestement sous le Statut de Charles II : mais les faits jurés par Ramsey & Shepard, étoient hors du terme fixé par la Loi; & pour les autres articles, Howard ne faisoit qu'un seul témoin. Ainsi, pour donner plus d'étendue à l'accusation, l'intention d'ôter la vie au Roi y fut comprise; & pour preuve de cette intention, on fit valoir non-seulement le projet d'une révolte, mais ce qui sembloit encore plus convainquant, le dessein d'attaquer la Garde du Roi.

Cette irrégularité n'échappa point aux yeux de Russel. Il demanda que ce point de Jurisprudence sût discuté. Le Chef de Justice répondit qu'on ne pou130 HISTOIRE

Charles 11. 1683.

voit lui accorder cette faveur, s'il ne commençoit par reconnoître les faits dont il étoit chargé. La confusion artificiense des deux especes de trahison, quoique autorifée par un grand nombre d'exemples, fut la principale, ou plutôt l'unique dureté dont il eut à se plaindre dans son procès. Sa défense fut trèsfoible : il se réduisit à protester qu'il n'avoit jamais concu le moindre dessein contre la vie du Roi. Sa probité ne lui permit pas de désavouer qu'il fût entré dans le projet d'un soulevement. Les Jurés étoient zélés Royalistes, mais d'un caractere sans reproche. Après une courte délibération, ils le déclarerent coupable.

Les instances surent vives pour obtenir du Roi son pardon. Le vieux Comte de Bedsort, son pere, offrit à la Duchesse de Portsmouth jusqu'à cent mille livres sterling. Le Roi sut inexorable. Ce Prince avoit eu beaucoup à souffrir de la violence du Parti, & n'avoit pas manqué d'observer que le Criminel, outre ses desseins secrets, s'étoit porté constamment à la plus extrême opposition dans les débats de sa Chambre. On rapporte même que cette chaleur lui avoit fait adopter un célébre sentiment, qui

DE LA MAISON DE STUART. 131 s'est conservé dans une lettre du jeune Brutus. « Si son pere, disoit-il, avoit » conseillé au Roi de rejeter le Bill » d'exclusion, il auroit été le premier » à proposer contre lui une accusation » parlementaire ». Lorsqu'on eut reconnu dans son caractere une résolution freme, son humilité, sa justice, toures ses vertus devinrent autant de crimes, & passerent pour autant de raisons de ne ne le pas épargner. Ainsi le Roi ne put consentir qu'à lui remettre la plus ignominieuse partie de la Sentence que la Loi prononce contre les Traîtres. « Milord Ruffel , dit-il froidement , » éprouve aujourd'hui que je possede » la Prérogative qu'il a jugé à propos. » de me disputer dans l'affaire du Com-» te de Stafford ». Charles, après avoir éprouvé lui-même que la furie du Parti opposé ne lui permettoit pas, sans un grand danger, de faire grace à tant de malheureux Catholiques qu'il croyoit innocens, fideles, affectionnés même à sa personne, jugea vraisemblablement que le tranchant de la Loi étant prêt à tomber sur ses adversaires même, ils ne pouvoient raisonnablement s'attendre à lui voir employer son autorité pour les fauver.

Fvi

132 HISTOIRE

Charles II. 1683.

La noble Compagne de Russel, femme d'un mérite diftingué, fille héritiere de l'excellent Comte de Southampton, se jeta aux pieds du Roi, & fit valoir avec des ruisseaux de pleurs les services & la fidélité de son Pere, comme une expiation pour les erreurs, où des principes honnêtes, quoique mal conçus, avoient entraîné malheureusement son mari. Ces supplications furent la derniere marque de foiblesse, si ce nom leur convient, qu'elle crut devoir accorder à fon sexe. En reconnoissant l'inutilité des prieres & des larmes, elle recueillit tout fon courage, & non-feulement elle se fortifia contre le coup fatal, mais elle s'efforça d'affermir, par son exemple, la constance d'un mari si cher. Le jour de l'exécution ils se firent le dernier adieu avec un mélange décent de tendresse & de fermeté. « L'amer-» tume de la mort est passée », dit Ruffel, en se tournant après l'avoir vue partir. Le Lord Cavendish, qui n'avoit pas cessé de vivre avec lui dans une intime union, n'abandonna pas son ami dans son infortune. Il hii offrit noblement de ménager fon évafron, en changeant d'habits avec lui & demeurant à sa place exposé à toutes sortes de risques.

DE LA MAISON DE STUART. 193 Russel resusa de mettre sa vie à couvert par une ruse innocente qui pouvoit jeter fon ami dans les plus grands embarras. Le Duc de Monmouth lui fit aussi l'offre de se rendre prisonnier avec lui. s'il croyoit que cette démarche pût contribuer à sa sûreté. « Il ne me seroit » d'aucun avantage, répondit-il, de » voir périr mes amis avec moi ». Quelques-unes de ses dernieres expressions marquent, non-seulement du sangfroid, mais de la gaieté dans ces triftes circonstances. La veille de son exécution il fut pris d'un saignement de nez: « Il n'est pas besoin, dit-il au Docteur » Burnet qui lui tenoit compagnie, » que je me fasse saigner pour arrêter » le mal; c'est ce qu'on fera demain ». Un moment avant que d'être conduit à l'échafaud il monta sa montre : « c'est » fait pour le temps, dit-il, je ne dois » plus penser qu'à l'éternité (r) ».

(r) Burnet qui ne le quitta point comme on l'a die, jusqu'au dernier moment, rapporte quatte ou cinq autres traits. J'étois avec lui, dit-il, lorsque les Scheriss lui vinrent signifier l'ordre expédié pour son supplice. L'un étoit Rich, qui étant de la Chambre des Communes, y avoit opiné pour le Bill d'exclusion, mais qui depais la dissolution du Parlement avoit changé de parti. En sa présence Milord Russel lut fort gravement l'Ecrit qu'on lui présentoit; mais lorsqu'il le vit sorti, il me dit que s'il avoit osé badiner dans une conjondure si sérieuse, il auroit dit à Rich qu'ils n'auroient plus le plaisse de

134 HISTOIRE

Charles II. 1683.

Exécution de at Juillet.

L'échafaud avoit été dressé dans la place de Lincoln's Inn, qui est fort éloignée de la Tour, & sans doute on s'é-Milord Ruf toit proposé, en faisant passer Russel par tant de rues, de montrer aux Factieux de Londres leur Chef bien aimé, autrefois l'objet de leur confiance, & maintenant exposé aux dernieres rigueurs de la Loi. Comme il étoit généralement aimé du Peuple, il avoit peu d'ennemis dans la Faction opposée à la sienne, & son sort excita la même compassion

> se revoir au Parlement pour y travailler ensemble à faire exclure l'Héritier Papiste. If se retira dans sa chambre vers minuit, & ne se coucha qu'à deux heures du maein. Il dormoit profondément à quatre lorsqu'on le réveilla survant les ordres. Il fut bientor habille, & ne voulut pas perdre le temps à se faire raser. Aujourd'hui, dic-il, je n'ai pas besoin de bonne mlne. M'ayant confulre sur le present qu'il devoit faire à l'Executeur, je lui dis que ce seroit affez de dix guinées. Cela est plai-sant, répondit-il en souriant, qu'il faille donner de l'argent pour se faire trancher la tête. En allant sur les dix heures à la place de l'exécution, il rencontra Milord Cavendish qui l'attendoit pour sui dire adieu. Ils s'enibrafferent fort tendrement. A peine s'étoient-ils separés, que Milord Russel, ayant fait résexion sur le caractere de son ami, revint sur ses pas pour le conjurer de prendre la Religion plus à cœur; l'assurant que c'étoit la feule chose qui l'eût soutenu & consolé dans son malheur. Pendant la meilleure partie du chemin il chanta des Pleaumes, disant quesquesois qu'il espéroit de chanter bientôt mieux; & jetant les yeux sur la multitude de peuple qui étoit venue au spectacle, if ajouta qu'il comptoit aussi de se voir bientôt en meilleure compagnie. Burnet , ubi suprà , pag. 495 & précédentes.

dans tous les cœurs sensibles. Sans changer de contenance, il plaça sa tête sur le bloc, & l'Exécuteur la sépara du corps en deux coups.

Charles IL.

Dans un écrit de sa main qu'il remit aux deux Sherifs, il parut qu'il fouhaitoit ardemment de purger sa mémoire de l'imputation d'avoir voulu attenter fur la personne du Roi, ouchanger quelque chose au Gouvernement. Il ne pouvoit avouer nettement le projet d'une révolte, sans nuire à beaucoup d'amis qui pouvoient encore être recherchés pour cette entreprise; mais ne la regardant point comme un crime dans l'état présent de la Nation, il ne pensa point à s'en justifier. Divers passages de fon écrit semblent témoigner qu'il conferva jusqu'au dernier moment le zele de Parti; sentiment ou passion dont il est presqu'impossible pour un homme vertueux qui a pris part aux affaires, de se délivrer entiérement après l'avoir nourri dans un cœur ami du bien public, & l'avoir transformé long-temps en principe. Il assura qu'il mouroit dans uue ferme persuasion du complot Papiste : mais il protesta que s'il avoit quelquefois entendu parler du dessein de surprendre les Gardes, il ne l'avoit

Charles II.

jamais approuvé, & que l'entreprise de massacrer de sang-froid une multitude d'innocens lui paroissoit une pratique Papiste qui ne pouvoit que lui faire horreur. Tout apprécié, la droiture & les vertueuses intentions, plutôt que la capacité de cet infortuné Seigneur, semblent avoir été les brillantes parties de son caractere.

Procès de Sidney.

Sidney parut sur la scene après Russel. Ce galant homme, fils du Comte de Leicester, avoit eu beaucoup de part aux Guerres civiles du dernier Regne; & quoique, sans aucune teinture d'enthousiasme, il étoit assez entré dans les Conseils du Parti Républicain indépendant, pour avoir été nommé de la Cour de Justice qui fit le procès au Roi. Cependant il s'étoit dispensé de prendre séance entre les Juges. Ensuite il s'étoit constamment opposé à l'usurpation de Cromwell; mais n'en ayant pas moins employé tous ses efforts contre la restauration, il avoit mieux aimé renoncer à l'Amnistie générale, & se condamner volontairement à vivre hors de sa Patrie, que de se soumettre au Gouvernement d'une famille qu'il détestoit. Aussi long-temps que le Parti Républicain eut quelque existence, on

DE LA MAISON DE STUART. 137 lui vit un zele fort actif pour tous les : plans favorables à cette cause. Mais, en Charles II. 1677, sa présence étant devenue nécesfaire à ses intérêts particuliers, il demanda grace, & l'obtint du Roi. Lorfqu'à l'occasion du complot Papiste, les factions recommencerent à s'échauffer Sidney, plein de ces notions de liberté qu'il avoit puisées dans les grands exemples de l'Antiquité, se joignit au Parti populaire, & se trouva disposé à chercher une seconde fois parmi les horreurs d'une guerre civile, son cher fantôme de République (s).

(s) On trouve dans les Mémoires de Burnet un caractere particulier de ce Seigneur. « Il étoit extrêmement courageux, ferme jusqu'à l'opiniaireté, franc, mais rude, bruyant, & ne pouvant souffrir la con-» tradiction Il fembloit être Chrétien , & ne l'étoit » qu'à sa mode. Selon lui la Religion n'est qu'une Phi-» losophie divine qui doit éclairer l'esprit, mais qui ne » demande ni culte public, ni ministere. J'ai connu peu » de personnes qui possédassent mieux l'tittoire Poli-» tique dans toutes ses parties. Ambassadeur pour la » République Angloise à la Cour de Danemark, lorso que Charles Il étoit monté fur le Trône, ce Prince » l'avoit laisse dans ce poste jusqu'en 1678, que par » l'intercession de la France il avoit obtenu son rappel. » Le Parlement d'Angleterre travaillant alors à faire » déclarer la guerre à Louis XIV, Sidney fit tous ses » efforts pour en détourner tout le monde, & cette » affectation le fit soupçonner d'être pensionnaire de la » Cour de Versailles; mais il détrompa facilement les » personnes à qui la prudence lui permettoit de s'ouwir. Il avoit un talent fingulier pour s'infinuer dans » l'esprit de ceux qui l'écoutoient sans le contredire. Ubi supra, pag 448.

Charles II.

Cette esquisse de son caractere & de sa conduite doit faire juger combien il étoit suspect à la Cour & au Ministere. Aussi ne paroissent-ils inexcusables que dans la méthode qu'ils employerent pour se défaire de lui. Ils produisirent dans son procès un grand nombre de Témoins qui prouverent en général la réalité d'une conspiration; & lorsque le prisonnier s'écria que tous ces temoignages ne tomboient pas nommément sur lui, on lui répondit que cette procédure, quoique irréguliere, avoit été mise en usage contre les Papistes; argument plus propre à condamner un Parti, qu'à justifier l'autre. L'unique Témoin qui chargea directement Sidney, fut le Lord Howard; mais comme la Loi en demandoient deux, on prit une étrange voie pour y suppléer. On avoit trouvé dans le cabinet de l'Accusé quelques Ecrits sur le Gouvernement, où ses principes étoient déclarés sans doute pour la liberté, mais tels neanmoins que dans tous les temps ils avoient été foutenus par de fideles Sujets; le Contrat origiginal, la source du pouvoit souverain dans le consentement du Peuple, la résistance permise contre les Tyrans, la préférence d'un Gouvernement libre à la Mo-

DE LA MAISON DE STUART. 139 narchie, &c. On prétendit que ces papiers seuls étoient équivalens à un second, & même à plusieurs Témoins. Sidney répondit « qu'il n'y avoit pas » d'autre raison pour lui attribuer ces » Ecrits, que la reflemblance de l'écri-» ture à la sienne; preuve qu'on n'avoit jamais admise en Angleterre dans un procès criminel : qu'en accordant qu'il en fût l'auteur, il les avoit com-» poses pour son amusement particu-» lier, fans les avoir jamais publiés, ni » même communiqués à personne; que » d'ailleurs il étoit aisé de reconnoître » à la couleur de l'encre qu'ils étoient » écrits depuis plusieurs années, & » qu'ils ne pouvoient fervir à prou-» ver une conspiration présente; que » la Loi demandant positivement deux » Témoins, un seul appuyé même » des plus fortes ressemblances, ne » pouvoit suffire, bien moins lors-» qu'elles étoient si foibles & si suf-» pectes ». Toutes ces raisons établies avec beaucoup de courage & de présence d'esprit, firent peu d'impression fur les Juges. Le violent, l'inhumain Jefferies étoit alors Chef de Justice; & par ses inspirations, le Juré partial fut

aisément disposé à prononcer contre

il

e.

le

nt

nt

le

la

10

1-

זיח

é+

se!

nt

'à

ui

rd

n-

ie

le

ur

es

i-

ns

us

i-

ns

ce

11-

0-

Charles II.

Charles II.

l'accusé. Son exécution suivit peu de jours après. Il se plaignit de l'injustice de sa Sentence, mais il avoit trop de grandeur d'ame pour désavouer ses intelligences avec Monmouth & Russel. Il sit gloire, au contraire (1), de mourir pour cette vieille cause dans laquelle il s'étoit engagé, dit-il, dès l'enfance.

pri

m

CO

pe

ha

ro

ne

fo

ti

d

L'exécution de Sidney passe pour une des plus grandes taches de ce regne. A la vérité le témoignage sur lequel il sut condamné, n'étoit pas légal; & cette raison rend le Juré fort blâmable : il n'étoit pas même composé de gens de

⁽e) Burnet raconte que les Scherifs lui étant venus fignifier l'ordre de son supplice, il leur dit « qu'il ne s'amuseroit point à se plaindre de leur procédé; que » le monde ne lui étoit plus rien; qu'il les prioit néan-» moins de réfléchir sur la complaisance lâche qu'ils » avoient eue de lui choisir des Jurés partiaux, & tous » indiqués par les gens du Roi; qu'au reste ce qu'il leur so en disoit étoit moins pour lui même que pour leur » propre honneur. Un de ces Magistrats touché de ces » réflexions ne put retenir ses larmes; & ce fut luimême qui dir cerre parricularité à un de ses amis de so qui la tenoit Tillotson qui me l'a rapportée. Sidney a avoit compose une longue Apologie qui fat publice » après sa mort, où il disoit beaucoup de mal de Mi-» lord Howard, mais ne nioit pourtant pas le fait » dont ce Seigneur l'avoit chargé. Il affronta la mort » avec toute l'intrépidité d'un homme qui s'étoit tou-» jours proposé Brutus pour modele. Il ne demeura » que peu de minures sur l'échafaud; car il y parla » peu, ne fit que de très-courtes dévotions, & du premier coup la tête lui fut emportée ». Ubi Juprà, pag. 525 & précédentes.

DE LA MAISON DE STUART. 141 Fief, comme la Loi l'exigeoit, & cette irrégularité fait peu d'honneur au Gou- Charles II. vernement. Mais, après la Sentence d'une Cour de Judicature, si Charles eût pris le parti de fauver un homme qui, malgré son mérite extraordinaire, étoit coupable sans doute, qui n'avoit eu, pendant toute sa vie, qu'une inflexible haine contre la Maison royale, & qui depuis peu avoit même abusé de la clémence du Roi, cette indulgence pourroit passer pour un acte d'héroique générolité, & jamais pour un devoir indispensable.

Howard fut aussi le seul témoin contre Hambden, & sa déposition ne sut soutenue d'aucune circonstance essentielle. Aussi les Avocats de la Cour renoncerent-ils à le charger de haute trahison. Ils ne l'accuserent que d'une conduite criminelle; & la Sentence qu'ils obtinrent contre lui, portoit une amende, mais exorbitante; elle montoit à

quarante mille livres sterling.

e

18

e

1-15

us.

ur ur

es

ıide

ey ée li-

ait

ort. u-

Ira

rla e-

g.

Halloway, Négociant de Bristol, connu Autres exécupour un des Conspirateurs, & réfugié tions. aux Isles de l'Amérique, fut pris & ramené à Londres. Il avoit d'abord été condamné par contumace; mais le terme qu'on lui avoit accordé pour se

1683.

Charles II.

présenter n'étant pas expiré, on lui offrit de lui faire son procès. L'espérance du pardon lui avoit fait confesser qu'il étoit entré dans un complot de soulevement, & qu'il avoit entendu quelques projets d'assassinats qu'il n'avoit pas approuvés. Ainsi, craignant les rigueurs de la Justice, il aima mieux s'abandonner à la clémence du Roi. Il n'en sut pas moins exécuté en persissant dans la même confession.

Le Chevalier Armstrong, que Chidley, Ministre de Charles, avoit fait arrêter en Hollande & conduire en Angleterre, se trouvoit précisément dans la même situation qu'Halloway : mais la même faveur ou plutôt la même Justice lui fut refusée. Les Avocats de la Cour prétendirent que ne s'étant pas présente volontairement avant l'expiration du terme, il ne pouvoit réclamer le droit de faire instruire son procès. Ils ne considéroient pas que le malheur même qu'il avoit eu de se voir arrêté, pouvoit l'avoir empêché réellement de se présenter. Mais Charles portoit une haine particuliere à cet Officier, qu'il accusoit d'avoir séduit le Duc de Monmouth. Il affuroit d'un autre côté qu'Armstrong avoit promis à

I

n

DE LA MAISON DE STUART. 143 Cromwell de l'assassiner; imputation à la vérité dont le prisonnier se justifioit par de très-fortes raisons. Tel fut néanmoins le fondement de l'injustice qui le fit condamner à la mort. On appréhendoit de ne pas trouver assez de preuves pour la Conspiration, & que les Jurés mêmes, quoiqu'entiérement livrés à Jefferies & d'autres violens Juges, ne refulailent de prononcer contre lui.

ui

é-

ef-

de

du

'a-

les

ux

Il

if-

d-

arle-

la

la

ice

our

ré-

ra-

ner

ès.

al-

oir

el-

les

cet

le

auis à Charl es II. 1684.

Le jour qu'on fit le procès à Russel, Le Comte Eslex, aussi distingué par ses vertus que d'Essex égorpar son habileté, fut trouvé misérable-gé. ment égorgé dans sa prison. Les Officiers établis pour vérifier cet accident, déclarerent qu'il s'étoit tué de sa propre main : cependant, sur le témoignage de deux enfans de dix ans, dont l'un rétracta même sa déposition, mais qui d'abord avoient assuré qu'ils avoient entendu un grand bruit par sa fenêtre, & qu'ils en avoient vu jeter un rasoir ensanglanté, les ennemis du Roi & du Duc leur attribuerent ce meurtre, d'autant plus que le matin même ils étoient allés tous deux à la Tour (û). Mais Essez étoit sujet à de profonds accès de mélancolie, & le jour de son empri-

⁽u) Ils y étoient allés voir l'essai d'une nouvelle nyention d'artillerie. Burnet , ubi fuprà , pag. 478.

Charles 11.

sonnement, il lui en avoit pris un. Dans ses principes d'ailleurs, la mort volontaire étoit permise; & la Comtesse sa femme, après d'exactes recherches auxquelles Burnet (x) sut employé, ne

(x) Cet Historien, intime ami du Comte d'Essex. s'en explique dans ces termes : « Les amis du Comte » lui avoient fait offrir de le faire évader secrétement; mais il n'y voulut pas consentir par tendresse pour » Milord Ruffel, contre lequel il craignoir que sa fuite » ne format un prejuge. Lorsqu'on l'avoit arrête dans a sa maison de campagne, il étoit tombé dans un dé-» fordre d'esprit dont il s'étoit remis fur la toute; mais » en paroissant devant le Conseil on le vit troublé. son abattement devint extrême , jusqu'à perdre tout » son sommeil. Il avoit eu deux ou trois accès de maux o de rate qui le reprirent plus fortement que jamais. so Il fie dire à sa femme par un domestique ande, à qui " l'on permettoit de le voir, que les accusations dont son le chargeoit n'étoient que trop vraies; qu'il étoit » inconsolable de l'avoir ruinée elle & leurs enfans, » & qu'il avoir mandé son beau-frere Clarendon pour » s'entretenir librement avec lui de tout ce qu'il avoit s fair s. La Comtesse lui fit faire une réponse consolante, & lui fit recommander de ne s'ouvrir à personne; après quoi il parut plus tranquille. Entre plusieurs choses qu'il la pria de lui envoyer, il demanda un canif dont il se servoit ordinairement pour se faire les ongles. » Comme il avoit cette propreté fort à cœur. » & qu'on lui voyoit souvent son canif à la main, on » crut qu'il ne le demandoit que pour s'amuser. Mais so au lieu du canif que ses gens ne recrouverent point, son lui porta un ratoir ; il dit que cela feroit de même. Un matin son valet , surpris de n'être pas appelé » à l'heure ordinaire, regarda par le trou de la ser-» rure, & vit son Maître étendu sur le plancher. La » porte sut ensoncée; on le trouva mort, les jugulaires & le larynx coupés un peu au-dessus de la trachée martere. Contre le rapport des Commissaires, son Chi-» rurgien qui examina la plaie lorsque ce Seigneur eut trouva

DE LA MAISON DE STUART. 146 trouva rien qui parût confirmer le = foupcon; cependant toutes ces circonf- Charles 11. tances, jointes à quantité d'autres, n'ont pu le détruire entiérement (y). Il n'est

S

a

te

t;

ur

te

ns

ć-

is

lé.

ut

ux

is.

qui

nt

oit

.

our

oit

lo-

er-

u-

nda

ire

ur.

on lais

nt,

nê-

relé

er-La

ires

hée

hi -

eut

va

» été porté chez lui, me dit qu'il étoit impossible que » le coup fut venu d'une autre main que de la sienne. so parce qu'il avoit fallu que la tête fût tout-à-fait peno chée en arriere, & le cou austi allongé qu'il se pouvoit, - pour que la trachée-artere n'eur pas été cou-

pée ». Ibid. pag. 476 & suivantes. (y) On croit devoir ajouter, pour la justification du Roi & du Duc, que sur les premieres recherches, Burnet déclare que tout le monde fut persuadé que le Comte s'étoit rué lui-même. (Pag. 478.) Ce ne fut que l'hiver suivant que cette affaire fut réveillée par la déposition des deux enfans. « La Courtesse, dit le même » Auteur, fit austi-tôt routes les perquisitions possibles, » & me les communiqua. En examinant les pieces, je » n'y trouvai pas de quoi fonder les poursuites. La vérité » est que Mylord Effex avoit de fort étranges sentimens, » Il croyoit en particulier que chacun est en droit de 30 disposer de sa vie, & sembloit approuver l'action du » bisaïeul de sa femme, le Comte de Northumberland. n qui se tua d'un coup de pistolet pour ne pas périt de as la main d'un Bourreau. Ajoutons qu'étant forthypo-» condriaque, tout cela forme une grande présomption o contre les enfans. Cependant Braddon, que je voyois » depuis quelques années, & que je connoissois honmais enthousiafte, résolut de pousser » la chose en Justice. Quand je le vis dans cet entêtement, je rompis tout commerce avec lui. Les deux » enfans confesserent qu'ils avoient dit à Braddon ce » qu'il avoit répandu comme le tenant de leur bouche; mais l'un ajouta que ce qu'ils avoient dit étoit un mensonge, & que Braddon lui avoir propose de donmer par écrit sa premiere déposition, quoiqu'en lui so recommandant de n'y tien mettre que de vrai. Ce so dernier fait fut regardé comme une subornation, & le coupable condamné à une amende de 2000 livres m fterling ». Ceux qui favent combien le Docteur Burner a peu ménagé Charles II & Jacques II, les croirons ici bien justifiés par fon témoignage.

Tome VI.

Charles II.

jamais surprenant de voir produire à l'esprit de Faction, des vices de tous les genres: non-seulement il enslamme toutes les passions, mais il écarte souvent ces grands freins de l'honneur & de la honte, qui deviennent inutiles lorsque l'injustice ne peut rien changer aux applaudissemens du Parti dans lequel on est engagé, ni la plus pure innocence aux calomnies du Parti opposé.

Mais si rien ne porte à croire qu'Essex ent été tué par quelque ordre de la Cour, il paroît qu'on sit un usage sort injuste de cet accident dans le procès de Russel. Les Avocats du Conseil le sirent valoir comme une sorte preuve de la conspiration; & cet argument, dit-on, eut beaucoup de poids pour les Jurés. Il su employé avec le même succès

dans l'affaire de Sidney.

Etar de la Nation Angloife.

Quelques autres causes jugées dans le même-temps, sont connoître le caractere de la Cour du Banc & des Jurés, quoiqu'elles n'aient aucune liaison avec la conspiration de Rye. Oates sut convaincu d'avoir donné au Duc d'Yorck le nom de traître Papiste; condamné à cent mille livres sterling d'amende, & jeté dans une prison pour y demeurer jusqu'au paiement. Une offense de mè-

DE LA MAISON DE STUART. 147 me nature attira la même Sentence à Dutton-Colt. Le Chevalier Samuel Barnardiston fut condamné à payer dix mille livres sterling, pour s'être permis dans quelques Lettres interceptées, des réflexions trop libres fur le Gouvernement. Il étoit odieux à la Cour pour avoir été le Chef du Juré qui avoit rejeté l'accusation contre Shaftsbury. On prit le premier prétexte pour l'en punir, quelque étrange que cette rigueur fût en elle - même, & quoiqu'elle parût capable de détruire toute confiance dans le commerce de la familiarité & de l'amitié.

Un autre procès qui regarde l'année fuivante, ne marque pas moins la disposition des Cours de Judicature. Roswell, Ministre Presbytérien, fut accusé par trois femmes d'avoir publié dans un Sermon quelques maximes qui le rendoient conpable de trahison. Elles jurerent fur deux ou trois phrases, & les répéterent avec tant d'exactitude, qu'il ne se trouva pas la moindre différence dans les termes. Roswell se défendit avec force. Il prouva « que les » témoins étoient des femmes aban-» données; que pendant l'usurpation » même de Cromwel, il avoit tou-Gij

.

-

la

1-

le

à

er

iè-

Charles II.

Charles II. 1683.

piours été fidele à ses Rois; qu'il avoit p toujours prié pour eux dans l'intérieur de sa famille, & qu'en Chaire • il avoit souvent prêché les devoirs • de la fidélité, A l'égard du Sermon o dont on lui faisoit un crime, quan-» tité d'honnêtes gens qui l'avoient en-» tendu, & quelques-uns même qui » l'avoient écrit en caracteres abrégés. » déposerent qu'il ne s'étoit pas servi des expressions qu'on lui repro-» choit ». Il offrit de produire son Manuscrit. Les Accusatrices ne purent pas prouver qu'elles fussent au Sermon ; & d'ailleurs les expressions qu'elles avoient rapportées étoient si grossieres, qu'on ne pouvoit supposer qu'un homme de bon sens les eût employées, surtout dans une Assemblée où tous les Affistans ne lui étoient pas connus. Etoit-il plus probable que trois femmes se fussent si bien souvenues des mêmes phrases, qu'elles n'avoient entendues qu'une fois, & les eussent si bien retenues, qu'elles fussent d'accord sur tous les termes? L'Accusé offrit de se réduire à cet unique moyen de défense: " Il prononceroit, dit-il, une seule pep riode de la longueur de celles qu'elles avoient récitées, & du même ton

DE LA MAISON DE STUART. 149 a qu'on lui connoissoit en Chaire; & » fi les Accusatrices la retenoient, il » paffoit condamnation ». Ce qui se comprenoit encore moins, elles avoient oublié le texte même du Discours; & leur mémoire ne leur fournissoit nul autre passage que celui qu'elles avoient déposé. Après une si forte défense, le Solliciteur général ne jugea point à propos de répliquer; & Jefferies même le réduisit à quelques vagues déclamations contre les Conventicules & les Presbytériens. Mais telle étoit la violence des préventions, que les Jurés prononcerent contre l'Accusé. Leur Jugement néanmoins parut d'une in-

Le Duc de Monmouth s'étoit caché si soigneusement à la premiere découverte de la conspiration, que la Cour ne put le découvrir. Enfin le Lord Halifax qui commençoit à redouter l'extrême supériorité du Parti royal, jugeant que le crédit du Duc d'Yorck ne pouvoit être balancé que par celui de Monmouth, sit connoître sa retraite, & lui persuada d'écrire au Roi deux Lettres pleines de tendresse & de soumission. Charles sentit renaître toute

justice si maniseste, qu'il demeura sans

exécution.

Charles II. 1683.

G iij

TO HISTOIRE

1683.

son affection pour ce fils, & lui permie Charles II, de reparoître à la Cour. Il s'efforça même de le réconcilier avec le Duc d'Yorck; & lui promettant que son témoignage ne feroit jamais employé contre ses amis, il sut l'engager à faire un plein aveu du complot. Mais dans la vue d'imposer silence au Parti des Whigs, il assembla dès le lendemain un Conseil extraordinaire, dans lequel il déclara que le Duc de Monmouth témoignoit un vif regret de la part qu'il avoit eue à la conspiration, & la ferme résolution de ne jamais s'engager dans ces criminelles entreprises. Il en fit même inférer quelque chose dans les nouvelles publiques. Monmouth se garda bien de parler avant que d'avoir son pardon dans la meilleure forme : mais jugeant ensuite que cette démarche le déshonoroit dans son Parti, & que sans pouvoir être cité par la Cour, son témoignage ne laisseroit pas d'être d'un grand poids pour les Jurés dans tous les procès qui pouvoient renaître, il résolut à toute sorte de risques de réparer son honneur. Ses Emissaires eurent ordre de publier qu'il n'avoit pas fait l'aveu qu'on avoit affecté de répandre; & tout le Parti cria hautement que c'étoit

DE LA MAISON DE STUART. 141 une groffiere fiction de la Cour. Charles, irritéde cette conduite, bannit Mon- Charles II. mouth de sa présence, & lui ordonna bientôt après de quitter le Royaume.

La Cour étoit informée que les mécontens Anglois avoient entretenu des correspondances avec ceux d'Ecosse; elle savoit que Baillie de Jeriswood, honime de mérite & d'érudition, étoit venu à Londres avec deux Gentilshommes Ecossois, du nom de Campbell, sons prétexte, à la vérité, de négocier l'établissement des Presbytériens à la Caroline, mais réellement pour concerter diverses mesures avec les Conspirateurs d'Angleterre. Baillie fut conduit dans la prison d'Edimbourg; & personne ne se présentant pour déposer contre lui, le Conseil lui proposa de s'engager par serment à répondre aux questions des Juges. Il rejeta constamment une condition si révoltante; & d'abord il fut condamné à 6000 livres sterling d'amende. A la fin, deux antres prisonniers, Spence & Carstares, forcés par la violence des tourmens, firent une déposition où le Comte de Faras & quelques autres étoient compris; & ces nouveaux accusés, pour mettre leur propre vie à couvert, se déterminerent à

t

e

e

1

1

t

1

G iv

1683.

charger Baillie. Il fut remis en Justice; Charles II. & le cruel traitement qu'il avoit reçu dans sa prison l'ayant si fort affoibli, qu'on craignit qu'il ne vécût pas jusqu'au lendemain, il fut conduit au supplice l'après-midi même auquel sa sen-

tence avoit été prononcée.

Les rigueurs qui furent exercées dans cette partie du regne de Charles ne s'accordoient pas avec le cours ordinaire de sa conduite; & quoiqu'après avoir observé de près son caractère, quelques Ecrivains lui attribuent une inflexible sévérité pour les grandes offenses, la Nation étoit plus portée à rejeter les injustices & les rigueurs sur le Duc d'Yorck, entre les mains de qui Charles, par indolence plutôt que par l'opinion qu'il avoit de sa capacité, sembloit avoir réfigné les rênes de l'administration. La Couronne avoit tiré de grands avantages de la découverte du complot, & n'en avoit pas perdu à la rigoureuse exécution des Conspirateurs. L'horreur qu'on avoit conçue pour le plan d'affassinat, que le Peuple confondoit avec le projet du soulévement, nuisoit beaucoup au Parti, & réconcilioit la Nation avec les mesures de la Cour. On vit arriver de toutes les parties du Royau-

DE LA MAISON DE STUART. 153 me les plus respectueuses Adresses; & la doctrine de la foumission au Magis- Charles IL trat Civil, jusqu'à l'obéissance passive, devint le principe dominant. L'Univerfité d'Oxford condamna, par un décret folemnel, quelques fentimens qu'elle qualifioit de Républicains, mais dont quelques-uns ne paroissent au fond que les vraies maximes sur lesquelles la liberté d'une constitution limitée doit être établie. Cette Faction des Excluans qu'on avoit vue si nombreuse, si zélée, si puissante, étoit aux pieds du Roi aussi dégradée de force que de crédit dans la Nation. Tout ce qui portoit quelque apparence d'opposition à la Cour, n'étoit plus écouté du Public.

Charles s'efforçoit par toute souse de voies d'augmenter cette favorable difposition, & sachant que de tous les soupcons celui du Papisme étoit le plus dangereux, il prit le parti de marier la Princesse Anne sa niece au Prince George, frere du Roi de Danemarck. Cependant tout le crédit & toutes les persuasions d'Halifax ne purent le faire consentir à convoquer un Parlement, c'est-à-dire, à se fier au Peuple, d'une nouvelle élection. Quoique les revenus de la Couronne fussent dans un extrême

è

ric

n

16844

1684.

embarras, il aima mieux s'exposer aux Charles II. difficultés de cette nature, que de tenter un expédient dont il pouvoit craindre le retour de mille fâcheux obstacles, & par conséquent du trouble pour son repos. Le Duc ne s'opposa pas moins ardemment à cette proposition, & parvint même à faire embrasser au Roi des mesures qui ne pouvoient avoir d'autre but que de rendre toute conciliation impossible avec une nouvelle Assemblée. Williams, Orateur des deux derniers Parlemens, se vit chagriné pour avoir fait expédier quelques ordres par soumission pour la Chambre; c'étoit une violation des priviléges Parlementaires, sur laquelle il ne falloit pas espérer qu'une nouvelle Chambre des Communes pût jamais fermer les yeux. Danby & les Seigneurs Catholiques, prisonniers depuis fi long-temps à la Tour, étant sans aucun espoir d'être jugés par leur Chambre, demanderent d'être élargis fous caution. Ils obtinrent cette grace, qui n'avoit rien d'injuste en elle-même, mais qui fut regardée comme une grande nsurpation des privilèges de cette Assemblée. Le Duc, contre la disposition expresse de la Loi, fut rétabli dans l'Office de Grand-Amiral, sans avoir prêté le serment du Test.

DE LA MAISON DE STUART. 155

X

r

e

r

5.

ıt

25

e

-

2.

CS

it

n

n

1-

e

it

es.

-

u-

1-

IS

ui

,

le

n-

n

25

ir

Avec le moindre grain de jalousie ou = d'émulation dans son caractere, avec cet égard pour l'honneur de son Peuple & pour le sien meme, dont son rang affaires étranlui faisoit un devoir, Charles auroit geres. mieux aimé s'exposer à quelques inconvéniens domestiques, que de voir prendre à la France l'air hautain qu'elle affectoit dans toutes les négociations. La paix de Nimegue, imposée par les Hollandois à leurs Alliés, avoit rompu les nœuds de la Ligue, & toutes les Puissances, dans la difficulté de faire subsister leurs Troupes surnuméraires, avoient pris le parti de les congédier. Louis seul maintenoit encore une trèspuissante Armée, & de jour en jour ses préparatifs le rendoient plus redoutable. A son impérieuse conduite on l'auroir jugé l'unique Souverain de l'Europe: & tous les autres Princes sembloient menacés de devenir bientôt ses Vassaux. Il fit ériger à Metz & à Brissack des Cours ou des Chambres de Justice pour la réunion de tous les Domaines qui avoient fait partie de ses dernieres conquêtes. Ses Commissaires chercherent des titres ensevelis dans l'antiquité la plus éloignée. Ils citerent devant eux les Princes voisins, ils porterent des

Charles II. 1684

Erat des

Charles II.

Décrets qui les chassoient des biens contestés, L'importante Ville de Strasbourg, ancien Etat libre, fut saisie par les Francois. Alost fut redemandé aux Espagnols sous de frivoles prétextes; & sur leur refus Luxembourg fut bloqué, & prefqu'aussi-tôt forcé. Gênes avoit été bombardée, parce que les Génois s'étoient engagés à bâtir quelques galeres pour les Espagnols; & la crainte d'un traitement plus sévere avoit obligé cette République de se soumettre aux plus humiliantes conditions. L'Empire étoit infulté dans son Chef & dans ses principaux Membres; & pour se délivrer de ses maux, il n'employoit que des plaintes & des remontrances impuissantes.

L'Espagne se ressentit si vivement de l'orgueil avec lequel elle étoit traitée, que sans considérer sa soiblesse présente elle déclara la guerre à son présomptueux Ennemi. Elle se stattoit que la vue du danger commun seroit voler toutes les autres Puissances de l'Europe à son secours. Le Prince d'Orange, dont les deux passions dominantes étoient l'amour de la guerre & son animosité contre la France, seconda de toutes parts les sollicitations des Espagnols. Il avoit sait en 1681 un voyage en Angleterre

DE LA MAISON DE STUART. 157 pour engager Charles dans des mesures : plus fermes avec ses Alliés. Il pressa aussi Charles IL les Etats-Généraux d'augmenter leurs forces; mais plusieurs Provinces & la Ville même d'Amsterdam, gagnées par la France, fermerent l'oreille à ses confeils. Il paroît que les Ennemis du Prince tirerent leurs plus grands motifs d'oppofition de l'état actuel de l'Angleterre & des inclinations avouées & reconnues

du Monarque Anglois.

En effet, Charles n'eut pas plutôt congédié son Parlement & pris la résolution de gouverner par sa seule prérogative, qu'abandonnant sa nouvelle alliance avec l'Espagne, il revint à ses dangereuses liaisons avec les François. Louis avoit même offert de le rendre arbitre de ses différens avec l'Espagne; & cette Couronne connoissant la partialité de Charles, avoit rejeté une fa dangereuse proposition. On ne sait pas avec certitude s'il étoit alors passé quelque remise d'argent en Angleterre; mais sans injustice on peut présumer que les besoins du Roi furent soulagés par la France; & quoiqu'il eût tout à craindre des forces maritimes de ce Royaume, qui ne faisoient qu'augmenter, sur-tout dans le trifte état de la flote Angloise,

rien ne fut capable de le réveiller de la léthargie.

Jacques II.

Grandeur de Louis XIV.

C'est ici qu'on peut marquer le plus haut point de grandeur où Louis & même aucun Prince fût parvenu depuis le siecle de Charlemagne. La seule Puissance capable de retarder ses progrès, étoit entiérement dans ses intérêts, & les Turcs, invités par les Mécontens de Hongrie, se disposoient, en attaquant l'Empereur, à mettre ce Prince hors d'état de faire tête à la France. Louis peut même être accusé de méprife lorsqu'il ne tira pas plus d'avantage de tant de belles occasions qu'il lui devint impossible de rappeler. Mais quoique souvent plus gouverné par l'ambition que par la modération & la justice, il l'étoit encore plus par la vanité que par l'ambition même. Il se contenta d'humilier tous les Princes & les Etats libres de l'Europe, par l'air de Maître qu'il prit avec eux; & cette conduite excita leur reffentiment sans abattre leur pouvoir. Tandis que tous ceux qui approchoient de sa personne & qui lui marquoient de la foumission, étoient traites avec la plus haute politesse, toutes les Puisfances voifines avoient fenti successivement les effets de son naturel fier &

Charles II.

hautain; & le goût qu'il sembloit prendre aux flatteries de ses Poëtes, de ses Orateurs & de ses Courtisans, qui lui promettoient l'Empire universel, servit plus que la vue même de son pouvoir à faire naître la crainte d'une conquête & d'une servitude générales.

Dans tout le regne de Charles, jamais on ne s'apperçut qu'il fût alarmé de la grandeur de la France; & l'on raconte qu'un de ses Ministres favoris (z) alla jusqu'à dire, « qu'il étoit pré-» férable pour le Roi son maître d'être » réduit à la qualité de Vice-roi sous un » grand & généreux Monarque, plutôt » qu'à celle d'esclave de cinq cents de » ses insolens Sujets ». Ainsi, loin que l'ambition & le pouvoir absolu de Louis diminuassent le bonheur de Charles, sa condition lui sembloit plus douce qu'elle ne l'avoit jamais été depuis son rétablissement. Une Faction puissante, dont l'audace avoit ébranlé son Trône & menacé sa Famille, étoit entiérement subjuguée, & se trouvoit exposée, par fa propre indifcrétion, à la haine publique, autant qu'à la rigueur des Loix. Il s'étoit rétabli dans l'affection du Peuple; & ce qui le flattoit plus sans doute

(3) Mylord Clifford.

Charles II

que la complaisance d'un Parlement; il se voyoit parvenu à gouverner sans cet importun secours. Cependant il est certain qu'au milieu de ces agréables circonstances Charles n'étoit pas heureux. On ne décidera point si ces agitations venoient de quelque embarras causé par la disette d'argent, ou de la crainte de quelque retour d'humeur populaire, à l'occasion de son excessive autorité. Peut-être l'imprudente violence du Duc d'Yorck, qui le poussoit à de périlleuses entreprises, lui laissoitelle du trouble & de l'inquiétude. Un jour qu'il paroissoit s'opposer à quelques vues précipitées du Duc, on lui entendit dire : « Mon frere , je suis trop vieux » pour recommencer mes courses; vous » le pouvez si c'est votre goût ». Quelle que pût être la cause de son mécontentement, on est persuade qu'il méditoit quelque changement, & qu'il avoit formé un nouveau plan d'administration. On juge qu'il étoit déterminé à renvoyer le Duc d'Yorck en Ecosse, à rappeler le Duc de Monmouth, à convoquer un Parlement, à se défaire des Ministres qui ne plaisoient point au Peuple; c'est-à-dire, à s'abandonner entiérement à l'affection & la bonne volonté

DE LA MAISON DE STUART. 161 de ses Sujets. Ce fut au milieu de ces fages & vertueux desseins, qu'il fut tout- Charles II. d'un-coup saisi d'un mal, dont les symptômes ressembloient beaucoup à ceux mort du Roi. de l'apoplexie. Une saignée le fit revenir; mais n'ayant fait que languir pendant quelques jours, il expira le 6 de Février, dans la cinquante-cinquieme année de sa vie & la vingt-cinquieme de son regne (a). Il avoit reçu de la nature une si bonne constitution, & ses soins avoient été si constans pour sa santé, que sa mort ne causa pas moins de surprise à ses Sujets, que s'il eût été moissonné dans la fleur de sa jeunesse. Leur extrême affliction, qui venoit également de leur tendresse pour sa personne, & de la crainte qu'ils avoient conçue de son Successeur, jointe au temps critique de sa mort, y fit soupconner très-naturellement du poison. Cependant il faut convenir qu'en examinant de bonne foi les circonstances ce foupçon s'évanouit, comme une in-

Maladie &

(a) Un Vendredi , 6 de Février 1684 , dit Burnet , 1 onze heures du marin, dans sa cinquante-quatrieme année; après un regne de trente-fix aus & huit jours, à compter depuis la mort de son pere, ou de vingt-quatre ans huit mois & neufjours, à compter du rétablissement de la Famille royale. Ubi suprà, pag. 600. Cette différence vient du vieux style.

Charles II. 1685.

finité d'autres dont toutes les Histoires font remplies.

Pendant une maladie si courte, divers Evêques de l'Eglise Anglicane firent éclater leur zele autour du Roi; mais il ne marqua que de l'indifférence pour leurs foins & leurs exhortations. On lui amena quelques Prêtres Catholiques, de la main desquels il reçut les Sacremens, avec tous les rits de l'Eglise Romaine. Deux écrits qui furent trouvés dans son cabinet, tous deux de sa main, contenoient des argumens en faveur de cette Communion. Le Duc eut l'imprudence de les publier immédiatement : c'étoit confirmer tous les reproches des ennemis de son Frere, & faire connoître ouvertement sa propre soibleffe.

Charles II.

Caractere de Le caractere de Charles II, confidéré sous les différens jours qu'il peut admettre, paroîtra fort yarié, & fera naître non-seulement beaucoup de différence, mais de l'opposition même dans les sentimens. Si l'on n'y cherche que les qualités fociales, on trouvera dans ce Prince le plus aimable & le plus engageant des hommes; & réellement sous ce point de vue il est supérieur à toute forte d'exceptions. Son goût pour la

Charles IL.

DE LA MAISON DE STUART. 162 raillerie étoit si bien tempéré par la politesse, que jamais il ne lui échappoit rien d'offensant. Son penchant pour la fatyre étoit retenu par une si parfaite discrétion, que jamais ses amis ne craignirent d'en être l'objet. Son esprit, pour employer l'expression d'un homme qui le connoissoit à fond, & connu lui-même pour excellent juge (b), a étoit » moins un esprit raffiné ou fort élevé. » qualités qui produisent ordinairement » la crainte ou la jalousie, que simple, » bien fait, espece d'esprit qui se fait » aimer ». Quoique Charles fût plus grand parleur qu'il ne convient peutêtre aux regles de la bienséance commune, ceux qu'il admettoit à son entretien, prenoient tant de plaisir à l'ouverture & l'affabilité de ses manieres, qu'ils se retiroient toujours aussi contens de lui que d'eux-mêmes. C'est assurément la plus brillante partie de son caractere; & lui-même il le savoit si bien . qu'il ne cherchoit qu'à se dispenser des formalités de son rang, pour reprendre aussi-tôt le ton d'homme de société.

Dans les devoirs de la vie privée, sa conduite, quoique sujette à quelques exceptions, étoit louable sur les points

-(b) Milord Hallifax.

È

S

r

n

t

e

-

S

Charles II. 1685.

finité d'autres dont toutes les Histoires font remplies.

Pendant une maladie si courte, divers Evêques de l'Eglise Anglicane firent éclater leur zele autour du Roi; mais il ne marqua que de l'indifférence pour leurs soins & leurs exhortations. On lui amena quelques Prêtres Catholiques, de la main desquels il reçut les Sacremens, avec tous les rits de l'Eglise Romaine. Deux écrits qui furent trouvés dans son cabinet, tous deux de sa main, contenoient des argumens en faveur de cette Communion. Le Duc eut l'imprudence de les publier immédiatement : c'étoit confirmer tous les reproches des ennemis de son Frere, & faire connoître ouvertement sa propre foibleffe.

Charles II.

Caractere de Le caractere de Charles II, considéré sous les différens jours qu'il peut admettre, paroîtra fort yarié, & fera naître non-seulement beaucoup de différence, mais de l'opposition même dans les sentimens. Si l'on n'y cherche que les qualités fociales, on trouvera dans ce Prince le plus aimable & le plus engageant des hommes; & réellement sous ce point de vue il est supérieur à toute forte d'exceptions. Son goût pour la

Charles IL.

DE LA MAISON DE STUART. 162 raillerie étoit si bien tempéré par la politesse, que jamais il ne lui échappoit rien d'offensant. Son penchant pour la satyre étoit retenu par une si parfaite discrétion, que jamais ses amis ne craignirent d'en être l'objet. Son esprit, pour employer l'expression d'un homme qui le connoissoit à fond, & connu lui-même pour excellent juge (b), a étoit » moins un esprit raffiné ou fort élevé, » qualités qui produisent ordinairement » la crainte ou la jalousie, que simple, » bien fait, espece d'esprit qui se fait » aimer ». Quoique Charles fût plus grand parleur qu'il ne convient peutêtre aux regles de la bienséance commune, ceux qu'il admettoit à son entretien, prenoient tant de plaisir à l'ouverture & l'affabilité de ses manieres, qu'ils se retiroient toujours aussi contens de lui que d'eux-mêmes. C'est assurément la plus brillante partie de son caractere; & lui-même il le savoit si bien . qu'il ne cherchoit qu'à se dispenser des formalités de son rang, pour reprendre aussi-tôt le ton d'homme de société.

Dans les devoirs de la vie privée, sa conduite, quoique sujette à quelques exceptions, étoit louable sur les points

-(b) Milord Hallifax.

Charles II.

essentiels. Il étoit Amant facile & généreux; Mari civil, obligeant; Frere tendre; Pere indulgent & le meilleur des Maîtres. Cependant ses amitiés & sa reconnoissance même étoient soibles. On ne connoît point de Courtisans ni de Ministres auxquels il ait été sincérement attaché. Il ne supposoit pas d'autre motif pour le servir, que l'intérêt propre; & de son côté il étoit toujours prêt à les sacrifier aux moindres vues de

gue

vue

furi

ruis

étra

che

ber

nat

gra ble

7.1

P. (

>

fer

da

VO

hy

re

da

TE

n

tı

plaifir ou d'utilité présente.

Malheureusement les bornes du panégyrique de Charles ne s'étendent pas plus loin. Les autres parties de sa conduite peuvent recevoir quelque apologie, mais elles méritent peu d'éloges. Il étoit si réellement plus propre à la vie privée qu'à la vie publique, qu'il étoit capable d'ordre & d'œconomie dans la premiere; au lieu que dans L'autre il n'avoit que de la négligence & de la profusion. Considéré comme Souverain, son caractere, quoique mêlé de quelques vertus, étoit en général dangereux pour ses Sujets, & peu honorable pour lui-même. Sans ardeur pour les intérêts de la Nation, indifférent pour sa gloire, mal affectionné pour sa Religion, jaloux de sa liberté,

DE LA MAISON DE STUART. 164 prodigue de ses trésors, ne ménageant guere que son sang, il l'exposa par ses Charles Il. vues & ses mesures aux dangers d'une furieuse guerre civile, & peut-être à la ruine & l'ignominie d'une conquête étrangere. À la vérité tous ces reproches examinés sans prévention, ne tombent guere que sur l'indolence de son naturel; défaut malheureux dans un grand Roi, mais qu'il nous est impossible de regarder d'un œil trop sévere.

On a remarqué de ce Prince, « que » jamais il n'avoit dit une chose folle, » & qu'il n'en avoit jamais fait une » fage » : censure, quoiqu'excessive, qui semble avoir eu quelque fondement dans son caractere & dans sa conduite.

Quand on réfléchit fur la soif du pouvoir, passion inséparable de la nature humaine, & qu'on y joint l'éducation de Charles dans les Régions étrangeres, ensuite parmi les Cavaliers, Parti dans lequel on exagéroit naturellement les usurpations des Assemblées populaires sur les droits de la Monarchie, on n'est pas surpris que la liberté civile ne trouvat pas dans ce Prince un fort zélé protecteur. Harassé par les Factions domestiques, fatigué de calomnies & de plaintes, accablé de dettes, fort à Charles II.

l'étroit dans son revenu, il chercha, quoiqu'avec de foibles efforts, une forme de Gouvernement plus fimple dans sa composition, & d'un ménagement plus aifé. Mais on avoue que son attachement pour la France, après toutes les peines qu'on a prises par des recherches ou des conjectures pour le mesurer ou l'approfondir, renferme toujours quelque chose de mystérieux & d'inexplicable. L'espérance de se rendre absolu avec le secours de Louis XIV, paroît une idée si chimérique, qu'elle ne pouvoit sublister long-temps avec cette opiniâtre constance, dans un Prince de la pénétration de Charles. S'il étoit queltion de secours pécuniaires, il est certain que la seconde guerre Hollandoise lui conta beaucoup plus dans une seule campagne, qu'il ne recut de la France pendant tout son regne. On est donc porté à s'imaginer que Charles ne suivoit guere ici que son inclination, c'est-à-dire, une ancienne prévention en faveur de la Nation Françoise. Il l'avoit reconnue gaie, polie, spirituelle, civile, élégante, dévouée à son Prince, fort attachée à la Foi Catholique; & toutes ces raisons lui donnoient pour elle une affection fincere. Le caractere oppole des Ho de An gra hor ter il

> les tic

> > de

fai

&

que To ple mis far

lie Re Y

le

ta ta P Hollandois les avoit rendus les objets de son aversion; & l'humeur inégale des Anglois ne lui inspiroit pour eux qu'une grande indissérence. Dans le cœur des hommes, les notions d'intérêt sont fortement combattues par leurs affections; il n'est pas sans exemple qu'on puisse être guidé par des préventions nationales, après avoir résisté aux motifs particuliers de l'amitié personnelle.

Nous avons deux caracteres de ce Prince, soigneusement composés par deux grands Maîtres qui l'avoient parfaitement connu, le Duc de Bukingham & le Marquis d'Hallifax, sans compter quelques traits élégans du Chevalier Temple. Welwoode & Burnet ont employé leur pinceau fur le même sujet; mais le premier est un peu partial en faveur de Charles, & l'autre a pouffé le fiel & la malignité trop loin. Au lieu de trouver, comme il le prétend, le fond d'un exact parallele entre le Roi Charles & l'Empereur Tibere, on y trouveroit avec plus de justice toute l'opposition d'un parfait contraste. L'Empereur Romain semble avoir autant surpassé le Monarque Anglois en talens, qu'il lui est inférieur en vertus. Prévoyant, sage, actif, défiant, téné-

Charles Th.

breux, sombre, insociable, réservé;

Charles II. cruel, inflexible, implacable; tels sont
les traits sous lesquels Tibere nous est
transmis: le seul point sur lequel on
peut lui attribuerune juste ressemblance
avec Charles, est l'amour des semmes,
passion trop générale pour sormer une
ressemblance frappante, & que ce détestable monstre associoit d'ailleurs avec
d'autres goûts révoltans pour la nature.

Fin du Regne de Charles II.



HISTOIRE

fe

m



IISTOIRE

DE LA MAISON

DE STUART

SUR LE TRONE D'ANGLETERRE.

JACQUES II.

with a datate in oil il a ferri mon E premier acte du regne de Jacques fut d'assembler le Conseil privé, Premieres dans lequel, après avoir accordé quelques Transactions éloges à la mémoire de son Prédéces-du Roi. feur, il déclara hautement que sa résolution étoit de maintenir le Gouvernement établi dans l'Eglife & dans l'Erat. Quoiqu'on eut affecté, ajouta t-il, de publier qu'il portoit sur le Trône des principes fort arbitraires, il favoit que les Loix d'Angleterre étoient suffisantes Tome VI.

HISTOIRE 170

1685.

Jacques II, pour lui donner toute la grandeur qu'un Roi pouvoit délirer. Il avoit hazardé la vie jusqu'alors pour la défense de la Nation; il vouloit aller auffi loin que personne pour la conservation de ses justes droits & de ses libertés (c).

Ce discours fut reçu avec de grands applaudissemens, non-seulement du Conseil, mais de toute la Nation. Le passé fut oublié. Jacques II passa pour

tô há

fe

eff

ch

de

gl

mi

n'e

ďa

rite

gulie

a tr

» di

m-qu 30 2

m3 ee

(c) Cette premiere harangue du nouveau regne fut si courte, qu'elle peut trouver place ici : « Milords, » avant que de toucher aux affaires, j'ai cru qu'il con-» venoit de vous expliquer mes sentimens. Puisqu'il 2 » plu au Ciel de me placer dans ce poste, & que je » dois succeder à un Roi si gracieux, à un si bon frere, » je crois devoir déclarer que je suis résolu de le pren-» dre pour modele, particuliérement dans son extrême » clémence, & dans la tendre affection qu'il a toujours » eue pour son Peuple. On m'a fait paffer pour un homme parfaitement livré aux principes du pouvoir arbimitaire; mais ce n'est pas la seule calomnie qu'on air » répandue contre moi. Je ferai mes efforts pour con-» server le Gouvernement, tant dans l'Eglise que dans » l'Erat, rel qu'il est établi par les Loix. Je sais que les » principes de l'Eglife Anglicane font favorables à la » Monarchie , & que tous les Membres de certe Eglise » se sont toujours montrés bons & fideles Sujets; aussi » prendrais je toujours spin de la défendre & de la sou-» tenir. Je sais aussi, que les Loix d'Anglacerre sussilent pour me rendre un aussi puissant Monarque que je »-puille soulairer de l'être; & mon intention n'étant » pas de me départir desjustes droits & des prérogatives o de la Couronne, aussi n'envahirai-je jamais les privisoleges des Summe I'ni ci-devant & fouvent hallinde ma » vie pour la défente de la Nation; & je suis auffi pratmiles justes denire & les liberrise

estado encrescrio crater

DE LA MAISON DE STUART. 171 un Prince de bonne foi & d'honneur ; Jacques II & le vent de la faveur publique étant alors pour la Cour, on ne doute point que fes intentions ne fussent conformes a fes expressions. « Nous avons mains tenant, disoit-on, la parole d'un * Roi, une parole qui n'a point encore » été violée ». De toutes parts il vint des Adresses pleines de respect, ou plufor d'une ferville adulation. Chacun fe hâta de faire la cour au nouveau Monarque (d); & Jacques eut raison de se persuader que, malgré les violens efforts d'un puissant Parti pour son exclusion, , il n'y avoit point en Europe de Trône mieux établi que celui d'Angleterre.

Cependant il fit connoître par le premier exercice de son autorité, qu'il n'étoit pas sincere dans ses protestations d'attachement aux Loix, ou qu'il avoit conçu une si haute opinion de l'autorité royale dans la sphere même des

H ij

⁽d) L'adresse des Quakers eut quelque chose de singusier. La voici : « Nous sommes venus remoignet noa re tristelle pour la mort de notre bon ami Charles,
» & nous joie de te voir sait Gouverneur. On nous a
» dit que tu n'étois pas de l'Eglise Anglicane, non plus
» que nous : ainsi nous espérons que ru nous accorderan
» la même liberté que tu t'accordes à toi-même; & si
» tu le fais, nous tesouhaitons toute sorte de bonheue.

172 HISTOIRE

acques II.

Loix, que sa plus grande fincérité serviroit peu à l'établissement des libertés nationales. Tous les droits d'entrée & la plus grande partie de l'Accise, accordés par le Parlement pendant la vie de Charles, étoient expirés, & le Suceesseurn'avoit aucun droit de les lever; mais Jacques ordonna par une proclamation, qu'ils fussent continués sans daigner joindre à cet ordre la moindre explication ou quelque terme de condescendance propre à l'adoucir. On lui avoit proposé, pour prévenir les mauvais effets de l'interruption des droits d'entrée, de faire donner par les Marchands, des billets de reconnoissance dont le paiement seroit suspendu jesqu'à ce qu'on fût autorisé par le Parlement à le recevoir, & cette précaution lui avoit été représentée comme un témoignage de déférence pour cette Assemblée ou pour les Loix. Mais ce fut apparemment cette raison qui la lui fit rejéter. Il jugea que les Communes en prendroient occasion de s'attribuer plus d'autorité, & qu'elles regarderoient non-seulement tout le revenu royal, mais le pouvoir entier de la Couronne , comme dépendant des résolutions de leur Chambre.

DE LA MAISON DE STUART. 173 Jacques ne fit pas difficulté non plus d'aller publiquement à la Messe avec less. toutes les enseignes de sa dignité; quoique cette institution fût contraire aux Loix. C'étoit déployer imprudemment (e) ses dispositions arbitraires & son zele pour la Foi Romaine; les deux grands caracteres de son regne, & la peste de son administration. Il envoya même à Rome Caryl, avec le ritre de fon Agent, pour faire des soumissions

(e) On compre parmi ses plus grandes imprudences, d'avoir fair publier dans ces conjondures, & fair artefter par un Prêtre, nommé Huldefton, que Charles étoit mort Cacholique, & que ce même Ecclésiastique lui avoit administré les Sacremens de l'Eucharistie & de l'Extrême-Onction ; d'avoir fait publier aussi dans le même temps un petit Traité, sous le titre de Chemin court & facile pour parvenir à la Foi, où l'Auteur assuroit que ce Traité avoit fait une grande impression sur Charles, dès l'année 1651, immediatement après la bataille de Worcester, & lui faisoit dire « qu'il n'avoit jamais s rien lu de si fort & de si concluant, & qu'il ne com-» prenoit pas ce qu'on y pouvoit répondre »; d'avoir publié encore les deux Ecrits qui s'étoient trouvés dans le cabinet de Charles, & de sa propre main, tendants à prouver la nécessité d'une Eglise visible, & d'un guide affuré sur les marieres de foi : & pour confirmer que Charles avoir été réellement Catholique, Chaffinck, Huissier de son cabiner, montroit une petite Chapelle qui répondoit à ce cabinet, dans laquelle ce Prince alloit secrétement entendre la Mesle. On ne comprenoit pas quel avantage Jacques pouvoit trouver à divulguer un secret choquant pour la Nation, qui se souvenoit que Charles avoit souvent & solemnellement affuré en plein Parlement, qu'il étoit attaché à la Religion Anglicane, & réfolu de la maintenir.

H iii

HISTOIRE

au Pape & frayer la voie au retour de Jacques II. l'Angleterre dans le sein de l'Eglise Catholique. Innocent XI qui remplissoit le siège Pontifical, lui conseilla prudemment de ne rien précipiter, & de ne pas tenter témérairement une entreprise dont l'expérience devoit lui avoir appris les difficultés. Ronquille, Ambassadeur Espagnol à la Cour de Londres, jugeant la tranquillité de l'Angleterre fort importante pour le foutien de l'Espagne, lui sit librement les mêmes représentations. Il avoit observé avec quel empressement les Prêtres Romains se remuoient à la Cour; & dans son inquiétude il avoit conseillé au Roi de ne pas se livrer trop à leurs conseils. « Quoi donc, lui répondit » Jacques, le Roi d'Espagne ne con-» sulte-t-il pas son Confesseur? Oui,

» repliqua l'Ambassadeur; & c'est ce

» qui fait que nos affaires vont si mal. Jacques, en montant sur le Trône, fit espérer qu'il tiendroit la balance du pouvoir d'une main plus ferme que son Prédécesseur, & que la France, au lieu de faire servir l'Angleterre à ses ambitieuses vues, trouveroit une forte opposition de la part de cette Couronne.

Outre l'application qu'il donna conf-

tamment aux affaires, il parut jaloux de l'honneur national; il voulut qu'on ne rendît pas plus d'honneur à l'Ambaffadeur de France, que le fien n'en avoit reçu à Paris. Mais ces apparences furent mal foutennes; il retomba par degrés dans la nécessité de rechercher une nouvelle union ou du moins la paix avec ce grand Prince, dont le pouvoir & le zele sembloient seuls capables de le seconder dans le projet de rétablir la Religion Carholique en Angleterre.

Malgré les préventions du Roi, les principaux Offices de la Couronne demeurerent entre les mains des Protestans. Rochester fut grand Trésorier; Clarendon fon frere . Lord Chambellan ; Godolphin , Chambellan de la Reine; Sunderlan, Secrétaire d'Etat; Hallifax , Président du Conseil. Ce Seiavoit été fort opposé au Roi pendant les dernieres années du regne de Charles; & lorsqu'à l'accession il voulut entrer dans quelque apologie de cette conduite récente, Jacques lui dit agréablement qu'il oublioit le passé, à l'exception de sa conduite dans le Bill d'exclusion. Cependant il ne marqua pas toujours le même penchant à

H iv

176 HISTOIRE

Jacques II.

pardonner. Les principaux Excluans étant venus faire leur cour à leur nouveau Souverain, quelques-uns ne furent point admis, d'autres se virent reçus avec froideur, ou même d'un air chagrin. Cette conduite pouvoit convenir au caractere de franchise que Jacques affectoit; mais en laissant voir que le Roi d'Angleterre se ressentation des querelles du Duc d'York, il ne donna point à ses sujets une haute idée de

O

& fe

sa grandeur d'ame.

Il ne faisoit pas difficulté de déclarer librement qu'on devoit compter désormais sur un Gouvernement plus actif & plus vigilant, & qu'il ne conserveroit aucun Ministre qui ne fût soumis sans reserve à ses volontes. Aussi paroît-il qu'il ne faut pas tant chercher les ressorts de fon administration dans son Conseil & dans ses principaux Officiers d'Etat, que dans son propre naturel & dans le caractere de quelques personnes qu'il consultoit en secret. La Reine avoit sur lui beaucoup d'influence. On connoissoit à cette Princesse un esprit ardent qui n'empêchoit point que sa conduite n'eût été fort populaire jusqu'à son élévation; mais elle étoit gouvernée par ses Prêtres , sur-tout par quelques Jésuites ;

DE LA MAISON DE STUART. 177 & ces Ecclésiastiques étant dans le même degré de faveur après du Roi, toutes les mesures publiques venoient originairement de leurs inspirations, & portoient des marques également sensibles de leur ignorance dans les affaires & de la violence de leur zele.

Jacques II.

Le Roi, sans avoir jamais été déréglé dans ses mœurs, avoit néanmoins un attachement qui ne s'acordoit pas trop avec sa considération pour la Reine & pour son Clergé. Il aimoit Mademoifelle Sedley qu'il crea Comtesse de Dotchester, & qui s'attendoit à le gouvetner avec la même autorité dont la Duchesse de Porstmouth avoit joui sous le Regne précédent. Mais Jacques qui se proposoit de convertir son Peuple. fouffrit qu'on lui représentat librement la nécessité de conformer sa vie à la saintete de ses intentions, & se laissa persuader enfin d'éloigner Mademoiselle Sedley de la Cour; résolution qu'il n'eut pas le courage de soutenir. Quoiqu'ordinairement il ne foit pas difficile de faire régner la bonne intelligence entre la Maitreffe & le Confefseur des Princes; cette jeune personne qui possédoit tout l'esprit & toute l'ingénuité de son pere, avoit choisi les

Hv

178 HISTOIRE

Jacques II.

Prêtres & leurs conseils pour l'objet continuel de ses railleries; & de leur part on ne peut douter qu'ils ne redoublassent leurs exhortations pour faire rompre à leur pénitent une si criminelle liaison.

Un Farle-

L'inclination du Roi, comme celle de la Reine & des Eccléfiastiques Romains, ne pouvoit être fort vive pour un Parlement; mais au commencement d'un nouveau regne, la convocation de cette Assemblée paroissoit indispensable. A la vérité les Whigs ou le Parti de la Patrie étoient tombés dans un tel abaiffement pendant les dernieres années de Charles, & la haine de la conspiration de Rye étoit encore si vive, que leur Parti ent peu de succès dans les nouvelles Elections; sans compter que la résignation générale des Chartes avoit rendu les Communautés extrêmement dépendantes, & que les recommandations de la Cour, quoiqu'alors peu soutenues par l'influence pécuniaire, emporterent hantement la balance. Ainsi la nouvelle Chambre des Communes se trouva presqu'entiérement composée de zélés Torys & de Membres affectionnés à l'Eglise; tous portés par consequent à favoriser les mesures de la Couronne.

DB LA MAISON DE STUART. 179 Le Discours que le Roi fit aux deux

Chambres étoit plus propre à faire naître des craintes qu'à lui concilier leur affection. A la vérité il renouvela fort solemnellement la parole qu'il avoit donnée au Conseil, de gouverner sui-vant les Loix & de maintenir la Religion établie; mais en même temps il leur dit qu'il comptoit sur l'établissement de son revenu & pour toute sa vie, comme sons le regne de son frere. " Je pourrois, ajouta-t-il, fortifier ma » demande par quantité d'argumens, n tels que l'avantage du Commerce, » le soutien de la Marine, les besoins » de la Couronne & l'utilité du Gou-» vernement même que je ne dois pas » laisser tomber dans une condition » précaire; mais je me persuade que » sentant vous-mêmes ce que la raison » & la justice exigent ici, vous tron-» verez dans vos propres réflexions » tout ce qui peut vous être représen-» te sur ce point. Je connois sans doute » un raisonnement populaire qu'on » pourroit faire valoir contre ma de-» mande; c'est que de me fournir par » intervalles quelques subsides qui pa-» roîtront convenables, ce feroit un » sûr moyen de rendre les Assemblées

H vi

180 HISTOTRE AL SG

Jacques II. Yc85.

» du Parlement plus fréquentes; mais » comme c'est la premiere fois que je » vous parle aujourd'hui du Trône, » je dois vous déclarer naturellement » qu'un expédient de cette nature ne » réuffiroit pas , & que la meilleure » voie pour m'engager à vous affem-» bler souvent est d'en user toujones » bien avec moi».

Ce langage n'étoit pas obscur. Jacques déclaroit ouvertement qu'il avoit dans sa Prérogative des ressources indépendantes des subsides, & qu'aussi long-temps qu'on satisferoit à ses demandes, il auroitrecours au Parlement; mais qu'au moindre mécontentement il sauroit se dispenser d'une méthode qu'il regardoit comme libre & volontaire. Jamais aucun Parlement Anglois ne s'étoit trouvédans une situation plus critique, & jamais les argumens n'avoient été plus forts pour l'opposition ou la complaisance.

Raifons pour revenu à vie.

Ou établissoit d'une part que la dé-& contre le fiance du pouvoir royal étoit la vraie bâse de la Constitution Angloise, & le principe auquel la Nation étoit redevable de cette liberté dont elle jouissoit plus parfaitement que les Sujets d'aucune autre Monarchie; que cette dé-

Jacques IL. 1685:

DE LA MAISON DE STUART. 181 fiance, quoique plus ou moins vive en différens temps, ne peut jamais s'endotmir avec sûreté sous les Princes même les meilleurs & les plus fages ; que le caractere du Souverain actuel excitoit à la plus haute vigilance par les principes arbitraires qu'on lui avoit inspires, & plus encore par son zele de Religion qu'il lui étoit impossible de satisfaire sans s'attribuer plus d'autorité que la Constitution ne sui en accordoit à que le pouvoir doit être veillé dans ses premieres usurpations, & qu'il ne faut rien attendre de la rimidité & de la patience; que chaque degré de facilité fortifie l'usurpation, & qu'en trahissant les molles dispositions du Peuple, il infpire plus de courage pour en abuser; que le pouvoir militaire étant déja dans les mains du Prince, il nelui restoit pas d'autre frein que la dépendance de son revenu; sûreté par conséquent que le Peuple ne pouvoit abandonner fans une extrême folie ; que si cet article capital venoit à manquer, toutes les autres barrieres érigées dans les dernieres années contre le pouvoir arbitraire, deviendroient pernicieuses & destructives; que l'effet des nouvelles limitations étoit d'exciter l'inclination du Mo-

narque à le rendre supérieur aux Loix, & qu'elles demandoient de fréquentes Assemblées pour réparer toutes les breches que le temps ou la violence pouvoit avoir faites dans une machine fort compolée; qu'une expérience récente sous le dernier Roi, Prince qui ne manquoit ni de prudence ni de modération, avoit fair assez connoître la solidité de toutes ces maximes; que son Parlement ayant fixé à vie le revenu annuel de la Couronne, & révoqué en même temps le Bill triennal, avoit éprouvé qu'il s'étoit dépouillé de son importance, & que la liberté cessant d'être protégée par les Affemblées nationales, étoit exposée à toute forte d'outrages & de violations; enfin que plus le Roi faisoit ouvertement une demande peu raisonnable, plus elle devoit être rejetée avec obstination puisqu'il étoit manifeste que ses vues ne pouvoient être justifiées,

D'un autre côté, on représentoit que la regle de veiller sur les premieres usurpations du pouvoir n'étoit admissible que dans les cas où l'opposition pouvoit être réguliere, paisible & légale; que si le resus de la demande actuelle du Roi paroissoit de cette nature, il entrainoit néanmoins des conséquences plus

DE LA MAISON DE STUART. 183 dangereuses qu'on ne pouvoit le découvrir à la premie revue; que le Roi dans son discours n'avoit pas dissimulé qu'en cas d'opposition il avoit dans sa Prérogative des ressources qu'il se croyoit pleinement en droit d'employer; que si le Parlement témoignoit l'intention de le réduire à la dépendance, l'affaire seroit bientôt portée à sa crise dans un temps le plus favorable pour la Cour, que jamais elle pût desirer; que si l'on jetoit les yeux au dehors sur les affaires du Continent, sur la situation de l'Ecosse & de l'Irlande, & si l'on considéroit la disposition des esprits dans l'intérieur du Royaume, toutes les circonstances se trouvoient contraires à la cause de la Liberté; que les Partisans de la Patrie sous le dernier Regne par leurs résolutions violentes & souvent injustes dans le Parlement, par leurs entreprises désespérées au dehors, avoient non-seulement exposé leurs principes à l'aversion publique, mais suscité la défiance des Royalistes & de tous les zélés Anglicans qui formoient actuellement le gros de la Nation; qu'il ne seroit point agréable à ce Parti de voir le Roi plus maltraité que son frere sur l'article du revenu , ou d'avoir à crain-

dre de nouveaux attentats pour tenir la Couronne dans la dépendance ; que le Parlement avoit ses abus comme la Monarchie, & qu'il n'étoit pas à desirer de voir les affaires dans une situation où le Roi ne fût pas libre, quand il le jugeroit à propos, de proroger l'Affemblée ou de la dissoudre ; que si par d'amples concessions on pouvoit obtenir la confiance du Roi & l'engager à l'observation de ses promesses, tout réussiroit bien mieux par des méthodes si douces; ou que si la complaisance du Parlement ne l'empêchoit pas de former des projets contre les Libertés & la Religion du Royaume, il se rendroit inexcufable aux yeux de tout l'Univers, & la nation entiere ne feroit pas difficulté de se joindre contre lui ; que la résistance ne pouvoit être tentée deux fois, & qu'il en devoit paroître plus nécessaire d'attendre que le temps & les incidens y eussent préparé les esprits : que l'attachement du Roi pour le papisme, quoique pernicieux en lui-même, étoit néanmoins si favorable à l'intérêt opposé, qu'il rendoit le lien de la Religion & de la Liberté nationale tout-à-fait indiffoluble, & que si la Cour formoit quelqu'entreprise illégale, l'Eglise, soutier infa bie

pré fur Co qu' fon roi de nei fia un en M for ph en foi C m fia

ço

la

DE LA MAISON DE STUART. 185 tien actuel de la Couronne, prendroit infailliblement l'alarme, & disposeroit bientôt le Peuple à la résissance.

Jacques II.

Ces derniers motifs fortifiés par les préjugés & les affections des Partis, furent ceux qui prévalurent, & les Communes ordonnerent unanimement qu'outre des remercimens au Roi pour fon gracieux discours, on lui accorderoit pour sa vie tout le revenu dont le dernier Roi étoit en possession à sa mort. Ensuite, pour ne pas déroger à cette génereuse conduite par des restes de défiance, elles déclarerent avec la même unanimité, que la Chambre se reposoit entiérement sur la parole royale de Sa Majesté & sur sa promesse répétée de foutenir la Religion Anglicane; mais elle ajouta que cette Religon lui étoit plus chere que la vie même. L'Orateur, en présentant le Bill du Revenu, prit soin d'informer le Roi de la clause des Communes, qui regardoit la Religion: mais cette preuve d'une extrême confiance ne put arracher un feul mot de sa bouche en faveur de cette Religion à laquelle on lui disoit qu'elles attachoient un si haut prix. Malgré les soupcons qui pouvoient naître de son silence, la Chambre conferva ses libérales difJacques 11. 1684.

positions: & Jacques ayant demandé un subside de plus pour la Marine & d'autres usages, elle renouvela les impôts sur le vin & le vinaigre, dont Charles II avoit autrefois joni. Avec quelques droits qu'elle y joignit sur le tabac & le fucre, cet octroi montoit annuellement à fix cent mille livres sterling.

La Chambre des Pairs ne fut pas d'une humeur moins complaifante; elle seporta même à quelques démarches pour mettre en pieces tous les restes du Complot Papiste, ce redoutable instrument de la bigoterie & de la faction.

Oates con-

Peu de temps avant l'Affemblée de ce vaincu de par- Parlement, Oates avoit été mis en Justice fur deux accufations de parjure, l'une pour avoir juré qu'il étoit présent à Londres au grand Conseil Catholique du 24 d'avril 1679; l'autre pour avoir juré aussi que le Pere Ireland étoit à Londres entre le 8 & le 12 d'Août & au commencement de Septembre de la même année. Jamais criminel ne fut convaincu avec plus d'évidence. Vingrdeux Anglois qui avoient fait leurs études à Saint-Omer, la plupart gens de poids & de naissance, rendirent témoignage qu'Oates étant entré au Collége de céd qu'i tou rer le: de & an tar éto pai ma for pri cii de de mi lei

ta fo VO ne

il

DE LA MAISON DE STUART. 187 de cette Ville vers Noël de l'année précédente, n'en avoit jamais été absent qu'une nuit jusqu'au mois de Juillet suivant. Quarante-sept autres témoins, tous d'un caractere sans reproche, jurerent que le Pere Ireland étoit parti le 3 d'Août pour Staffordshire où il étoit demeuré jusqu'au milieu de Septembre, & ce qu'on auroit fait valoir quelques années auparavant comme une circonftance essentielle, neuf de ces témoins étoient Anglicans. Oates fut condamné par Sentence à une amende de mille marcs pour chaque acculation, au fouet (f) deux jours différens, à la prison pour le reste de ses jours & cinq fois l'année au pilori. Son impudence ne se démentit point au milieu de la conviction, ni son courage au milieu du châtiment. Il en appela solemnellement au Ciel avec des proteftations de bonne foi. Quoiqu'il eût été fouetté avec tant de rigueur qu'on n'avoit pu douter que le dessein de la Cour ne fût de le faire expirer sous les coups, il se rétablit par le secours de ses Partisans, & vécut jusqu'au regne du Roi Guillaume, fous lequel on lui fit une

⁽f) Depuis Aldgate jusqu'à Newgate, & depuis Newgate jusqu'à Tyburn.

pension annuelle de quatre cens livres sterling. Quantité de particuliers lui demeurreent attachés dans l'excès de son opprobre, & le regarderent comme le martyr de la Cause Protestante. La Populace parut touchée à la vue d'une punition plus sévere en esset qu'elle ne l'est en Angloterre, & la Sentence de prison perpétuelle sut jugée contraire aux Loix.

Les Pairs prirent connoissance de la conviction d'Oates. Ensuite ne se bornant point à décharger les Seigneurs Papistes, Powis, Arundel, Bellasis, Tyrone & Danby de l'ancienne accufation des Communes, ils allerent jufqu'à propofer la révocation des Jugemens portés contre Stafford, se fondant sur la fausseté reconnue du témoignage qui l'avoit fait condamner. Mais ce Bill jetoit une tache si noire sur les procédures des Excluans, qu'il trouva beaucoup d'opposition dans la Chambre-Haute, & que celle des Communes, après une seule lecture, le laissa tomber. Quoique la réparation de l'injustice soit le second honneur qu'une Nation puisse obtenir, les conjonctures ne permettoient guere d'accorder une si pleine justification aux Catholiques, & de fixer

taire nous mou occi Cha mée où e Sa I leur fon qua en

loi Re ret qu' tou ne

rév

Ro

le lu P

DE LA MAISON DE STUART. 180 fixer sur les Protestans une imputation si folemnelle.

Jacques II. 1685 ..

Le cours des opérations parlementaires fut interrompu par les premieres Monmouth. nouvelles de l'arrivée du Duc de Monmouth avec trois Vaisseaux sur la côte occidentale d'Angleterre. Les deux Chambres n'en furent pas plutôt informées, qu'elles déclarerent la résolution où elles étoient de demeurer fidelles à Sa Majeste, au péril de leurs vies & de leurs fortunes. Un Bill de haute trahifon fut passé contre Monmouth, & quarante mille livres sterling accordées en forme de subside pour calmer cette révolte. Après avoir fourni ces armes au Roi, les Chambres s'ajournerent d'ellesmêmes.

Monmouth, en recevant ordre de s'éloigner du Royaume sous le dernier Regne, avoit choisi la Hollande pour retraite, & personne n'ignorant la part qu'il avoit toujours eue à l'affection d'un pere indulgent, il avoit trouvé toute sorte de distinctions & d'honneurs sous la protection du Prince d'Orange. Lorsque Jacques étoit monté sur le Trône, ce Prince avoit pris la résolution de congédier Monmouth & ses Partifans, Ils s'étoient retirés à BruxelMISTOTRE

sques II

les, où le jeune fugitif se voyant encore poursuivi par la rigueur du nouveau Monarque, fat pouffe, contre son inclination & fon jugement, à former une entreprise téméraire & prématurée sur l'Angleterre. Il ne pouvoir se dissimules que Jacques avoit succédé au Trône non-feulement fans opposition, mais avec des apparences de penchant & d'affection de la part de ses Sujets. Le Parlement qui se trouvoit assemblé. témoignoit la plus grande disposition à satisfaire la Cour, & l'on ne pouvoit douter que fon attachement pour la Couronne ne donnât beaucoup de poids à toutes les mesures publiques. Les abus étoient encore éloignes de l'excès sous ce Regne, & le Peuple n'avoit pas encore marqué de disposition à s'en plaindre amérement. Toutes ces considérations se présenterent sans doute à Monmouth; mais telle fur l'impatience de ses Partisans, telle aussi la precipitation du Comte d'Argyle qui étoir parti pen avant lui pour l'Écosse, que la prudence ne fut point écoutée, & le malheureux Monmouth se vit comme entraîné vers fon fort.

Cependant l'imprudence de fon entreprile ne le fit pas remarquer au pre-

mi à J n'e fuit fem rité ord iT's vul Il n dY Ty Pap die. &d emp tout s'op tyra

Moi dû f lice hom belle min Tro tion

E

l'obl

DE LA MAISON DE STUART. 191 mier moment. Quoiqu'en débarquant à Lime dans le Comté de Dorlet, il Jacques I n'ent pas plus de cent hommes à fa fuite, fon nom étoit si populaire, que dans l'espace de quatre jours il en afsembla deux mille. La plupart, à la vérité, n'étoient que des gens du plus bas ordre, & dans fa Déclaration même il s'étoit conformé aux préventions du vulgaire on des Whigs les plus bigors. Il ne donnoit au Roi que le ritre de Duc d'York; il le qualifioit de Traître, de Tyran, de Meurtrier & d'Usurpateur Papilte: il le chargeoit du grand incendie de Londres, du meurtre de Godfrey & d'Essex; il l'accusoit même d'avoir empoisonné Charles. Enfin il invitoit tout le Peuple à se joindre à lui pour s'oppoler aux progrès d'une affreule tyrannie.

Le Duc d'Albemarle, fils du fameux Monk, a qui la Maison Royale avoir dû fon rétablissement, assembla la Milice de Devonshire au nombre de 4000 hommet, & s'avança contre les Rebelles. If prit poste aux environs d'Axminster : ensuite observant que ses. Troupes portoient beaucoup d'affection à Monmouth, une juste défiance l'abligea de se retirer. Mais quoique

DRIMUMCE

Tacques IL 1685.

192 HISTOIRE
dans plus d'une occasion Monmouth eût donné des preuves de son courage; quelques soupçons mal-fondés de la fidélité de ses gens lui firent manquer celle d'attaquer Albemarle; entreprise aisée qui pouvoit accréditer sa cause & lui procurer des armes. Le Lord Gray auquel il avoit confié le commandement de sa Cavalerie se fit connoître ouvertement pour un lâche; & telle étoit néanmoins la douceur naturelle de Monmouth, que Gray n'en conserva pas moins son emploi. Fletcher de Salton Gentilhomme Ecoffois, d'une probité connue & d'un génie distingué , se trouvoit engagé dans cette expédition par des principes républicains, & commandoit la Cavalerie avec Gray: mais ayant reçu quelqu'insulte d'un nouvel Auxiliaire, dont il avoit pris le cheval dans un mouvement précipite, la colere à laquelle il étoit fort sujer, le fit recourir à son pistolet dont il tua son ennemi sur la place. Cet accident l'obligea de quitter immédiatement l'Armée, & la perte d'un si brave Officier nuisit beaucoup à l'entreprise du Duc.

Taunton, Ville mal disposée pour le Roi, reçut les Rebelles avec une joie passionnée

paf cor fen avo laif de . nai nor il a tem mil obl gra fou Fro ces des la f tent

> con P due l'Ou foie Tro Prov tuel

vanis

passionnée & les renforça d'une Troupe considérable. Vingt jeunes Filles pré- 1685. senterent à Monmouth une copie de la Bible, & deux Etendards qu'elles avoient travaillés de leurs mains. Il se laissa ici persuader de prendre la qualité de Roi & de soutenir la légitimité de sa naissance; prétention qu'il avoit annoncée dans son Manifeste, mais dont il avoit-remis la discussion à d'autres tems. Son armée étoit déja forte de fix mille hommes, & faute d'armes il étoit obligé chaque jour d'en renvoyer un grand nombre qui lui arrivoient en

foule. Il entra dans Bridgewater, Wells. Fronce, & fut proclamé dans toutes ces Villes; mais oubliant que le succès des entreprises désespérées dépend de la seule audace, il laissa languir l'attente du peuple, sans rien tenter de

DE LA MAISON DE STUART. 193

Pendant qu'une prudence mal entendue lui faisoit perdre le temps dans l'Ouest, les préparatifs du Roi se faifoient avec ardeur. Six Régimens de Troupes Angloises furent appelés des Provinces de Hollande. L'Armée habituelle fut considérablement augmentée, & trois mille hommes prirent les devans sous la conduite de Feversham & Tome VI.

considérable.

Jacques II.

STOIRE 194

Jacques II. 1685.

Churchill pour arrêter le progrès de la révolte. Monmouth observant alors qu'il ne

lui venoit pas de secours considérable. informé qu'un foulévement dont on le flattoit dans Londres avoit avorté, & que le Comte d'Argyle avec lequel il étoit d'intelligence avoit été battu & fait prisonnier, tomba tout d'un coup dans un abattement qui lui fit prendre la résolution de se retirer & d'abandonner ses malheureux Partisans à leur fort. Cependant il fut retenu par les témoignages de leur ardeur & par la difposition qu'ils marquerent à partager Baraille de fidélement sa fortune. Quelques négligences des Troupes royales l'inviterent à tomber sur Feversham dans le champ de Sedgemoor près de Bridgewater; & ses gens firent connoître dans cette action ce qu'on peut attendre de la valeur naturelle & de l'opinion du devoir, sans le secours même de la discipline. Ils firent plier les Vétérans & leur firent perdre du terrain. Leurs efforts continuerent jusqu'à ce que les munitions commencerent à leur manquer; & probablement ils auroient obtenu la victoire, si la mauvaise conduite de Monmouth & la poltronerie

Sedgemoor. Juillet.

du face d'u bell ave quir

pour ques teme men

N taille mais les, gea t perar ces. du F devin tuné au for le cor l'espri fes ma le me point ble fitt

homm

périté,

DE LA MAISON DE STUART. 195 du Lord Gray n'eussent fait changer la face du combat. Après trois heures 1885. d'une vigoureuse réfritance, les Rebelles tournerent le dos & furent suivis avec grand courage. Il en périt près de quinze cens dans l'action & dans la eft défair. poursuite. Ainsi, dans l'espace de quelques semaines, on vit finir une guerre témérairement entreprise & trop foible-

Jacques It.

ment conduite. Monmouth sauvé du champ de bataille s'éloigna par une heureuse fuite; mais après avoir fait plus de vingt milles, fon cheval tomba fous lui. Il changea d'habits avec un paysan, dans l'efpérance de se cacher avec plus de succes. Le Paylan fut rencontré avec ceux du Fugitif, par quelques Royalistes qui le poursuivoient. Les recherches en devinrent plus ardentes; & l'infortune Monmouth fut enfin decouvert au fond d'un fosse, couvert de fange, le corps épuisé de fatigue & de faim, l'esprit abattu par l'image présente de ses malheurs & par celle du sort qui le menaçoit. La nature humaine n'a point de ressource contre une si terrible fituation, & bien moins dans un homme amolli par une continuelle profpérité, qui s'est cru sur-tout distingué

t

e

3-

e-1-

&

irs

les

n-

ent

n-

erie

196 HISTOIRE

frapp

lui l

le re

repro

ceme

cute

n'eur

fa ha

ble d

Sche

& de

du co

find d

lités

auroi

Cour

Patri

les c

& le

voier

périe

laire

de 1

mêm

folle

fois

le Pr

toit p

qui,

T

Jacques II. 1685.

Heft pris.

par la valeur militaire. Monmouth ne put retenir ses larmes lersqu'il se vit entre les mains de ses ennemis. Il parut s'abandonner encore à l'amour & même à l'espérance de la vie. Quoique la grandeur de ses offenses & le caractere de Jacques duffent lui faire comprendre qu'il ne falloit compter sur aucune grace, il lui écrivit dans les termes les plus humbles, & le conjura d'épargner le fang d'un Frere qui n'avoit jamais en que du zele pour ses intérêts. Le Roi lui voyant tant de foiblesse & d'abattement, se le fit amener, & se flatta de lui arracher l'aveu de tous ses Complices. Mais quelque passion que Monmouth eut pour la vie, il ne voulut point l'acheter par un infame oubli de l'honneur. En reconnoissant l'inutilité de ses efforts, il reprit courage de son désespoir, & ne pensa qu'à se disposer à la mort avec des sentimens plus dignes de son caractere & de son rang. Ge Favori du Peuple Anglois fut accompagné sur l'échafaud d'une abondante & fincere effusion de larmes. Il pria l'Exécuteur de ne pas le traiter comme Ruffel, pour lequel il avoit en besoin d'un coup redoublé; mais cette précaution ne servit qu'à l'effrayer. Il

15 Juillet.

DE LA MAISON DE STUART. 197 frappa Monmouth d'un coup foible, qui F lui laissa la force de se relever & de Jarques II. le regarder au visage, comme pour luis reprocher fon erreur. Il replaça doucement sa tête sur le bloc, & l'Exécuteur lui donna deux autres coups qui n'eurent pas plus d'effet. A la fin il jeta fa hache, en criant qu'il étoit incapable d'achever le sanglant office. Les Scherifs l'obligerent de la reprendre, & deux autres coups séparerent la tête du corps.

ne

vit

rut

ne

la

ere

lre

ne

les

191

ais

loi

e-

de

m-

n-

lut

de

iţé

on

Cer

li-

g.

C-

11

Il

er

eu

te

I

Telle fut, à l'âge de trente-fix ans, la fin d'un Seigneur, que ses belles qualités dans un temps moins tumultueux, auroient pu rendre l'ornement de la Cour, & capable même de servir sa Patrie. La faveur du Roi son Pere, les caresses d'une nombreuse Faction & les amorces de la popularité, l'avoient engagé dans une entreprise fupérieure à ses forces. L'affection populaire le fuivit dans toutes les variétés de sa fortune. Après son exécution même, ses Partisans conserverent la folle espérance de le voir encore une fois à leur tête. Ils s'imaginerent que le Prisonnier qu'on avoit exécuté n'étoit pas Monmouth, mais quelqu'autre qui, lui ressemblant beaucoup, avoit eu

Jacques II. 1685.

le courage de lui donner cette preuve d'un extrême attachement, & de mourir à fa place.

Une victoire si prompte, à l'entrée du nouveau regne, n'auroit pas manqué, avec un peu de prudence & de ménagement, d'augmenter beaucoup le pouvoir & l'autorité du Roi. Mais les cruautés dont elle fut suivie, & les résolutions téméraires dont elle devint l'occasion, furent la principale source de sa ruine subite, & la cause de sa chute.

Cruautés du

La Cour avoit inspiré à tous ses Of-Colonel Kir- ficiers de si rigoureux principes, qu'immédiatement après l'action de Sedgemoor. Feversham avoit fait pendre plus de vingt Prisonniers, & qu'il ne se relâchoit point dans ses exécutions. lorsque l'Evêque de Bath & de Wells l'avertit que ces malheureux avoient droit d'être jugés suivant la forme des Loix, & que leur supplice passeroit réellement pour un meurtre. Mais ces remontrances n'arrêterent pas l'humeur feroce du Colonel Kirke, Soldat de fortune, qui, dans un long service à Tanger, & par la fréquentation des Manres, avoit contracté un fond d'inhumanité moins ordinaire en Europe & dans les Nations libres. En entrant dans gibe dix-1 fuite en f dani la fa Jeff nies tren falle il d bou dre. pen pou farr den crir pro lou s'er le f un cru vie

(g

de

de

DE LA MAISON DE STUART. 199 dans Bridgewater, il fit conduire au gibet, sans la moindre information, dix-neuf Habitans de cette Ville. Ensuite se faisant un jeu de sa cruauté, il en fit exécuter plufieurs autres, pendant qu'il buvoit avec ses Compagnons la santé du Roi, ou de la Reine, ou de Jefferies. Il observa que, dans les agonies de la mort, leurs paroles étoient tremblantes; & s'écriant auffi-tôt qu'il falloit de la musique pour leur danse, il donna ordre, en effet, que les tambours & les trompettes se fissent entendre. Il lui tomba dans l'esprit de faire pendre trois fois un même homme, pour s'instruire, disoit-il, par cette bifarre expérience; & chaque fois il lui demanda s'il ne se repentoit pas de son crime; mais ce misérable s'obstinant à protester que, malgré ce qu'il avoit souffert, il étoit toujours disposé à s'engager dans la même cause, Kirke le fit pendre en chaîne (g). Rien n'égale un autre trait en perfidie comme en cruauté. Une jeune Fille demanda la vie de son frere en se jetant aux pieds de Kirke, armée de toutes les graces de la beauté & de l'innocence en

Jacques 11.

⁽g) On pend ainsi en Angleterre ceux qui doivent demeurer exposés.

100 HISTOIRE

Jacques II.

pleurs. Le Tyran sentit enslammer ses desirs, sans être attendri par l'amour ou par la clémence; il promit ce qu'elle demandoit, à condition qu'elle auroit la même complaisance pour lui. Cette tendre Sœur se rendit à la nécessité qu'on lui impofoit. Mais Kirke, après avoir passé la nuit avec elle, Ini fit voir le lendemain, par une fenêtre, son frere, le cher objet pour qui sa vertu avoit été facrifiée, pendant au gibet qu'il avoit fait dreffer secrétement pour son exécution. La rage & le désespoir prirent possession de cette malheureuse Fille, & la priverent pour jamais de ses sens. Le pays entier, sans distinction du coupable & de l'innocent, fut exposé aux ravages de ce Barbare. Les Soldats furent lâchés pour y vivre à difcrétion; & son propre Régiment instruit par son exemple, excité par ses exhortations, se distingua par des outrages & des inhumanités recherchées. Il les nommoit ironiquement ses Moutons; terme dont le souvenir s'est conservé long-tems avec horreur dans cette partie de l'Angleterre.

L'implacable Jefferies succéda bientôt, & fit voir que les rigueurs de la Loi peuvent égaler ou surpasser les emp Ce crua con que ave vell moi con où 1 exh gne de f décl châ béif mer effr: de 1 moi qui qua fut deu qui part

Exé

à T

par-

ton

Jacques II 1685.

DE LA MAISON DE STUART. 201 emportemens de la tyrannie militaire. Ce Chef de Justice qui savoit tourner la cruauté en raillerie , s'étoit déja fait connoître dans plusieurs proces auxquels il avoit présidé; mais il partit. avec une joie fauvage pour cette nouvelle commission qui lui présentoit une moisson de mort & de destruction. Il commença par la Ville de Dorchester, où trente Rebelles étant déférés, il les exhorta, mais en vain, à lui épargner, par une confession libre, la peine de faire leur procès. Vingt-neuf furent déclarés coupables; & pour ajouter au châtiment du crime celui de leur désobéiffance, il les fit conduire immédiatement au supplice. La plupart des autres effrayés de cet exemple, pritent le parti de ne rien désavouer. Il n'y en eut pas moins de deux cent quatre-ving-ttreize qui recurent la Sentence de mort, & quatre-vingts furent exécutés. Excester fut le fecond théâtre de sa cruauté. De deux cent quarante-trois personnes qui l'on fit leur procès, une grande partie fut condamnée & livrée aux Exécuteurs. La scene s'ouvrit ensuite. à Taunton, de Taunton à Wells; & par-tout on vit régner la terreur & l'étonnement. Les menaces avoient causé

202 THUT SET OUT RIB ATTE

Jaeques II.

rant d'épouvante aux Jurés, que leur rapport se faisoit avec précipitation, & quantité d'innocens se virent confondus avec les coupables. En un mot, outre ceux qui surent hachés en pieces par les ordres militaires, on en compta deux cent cinquante-un qui périrent par les mains de la Justice. Toute la Province étoit parsemée de têtes & d'autres membres de Traîtres. Dans chaque Vislage on voyoit le cadavre exposé de quelque misérable Habitant; & l'inhumain Jesseries sit triompher toutes les rigueurs de la Justice, sans aucun mêlange de clémence ou de pitié.

De toutes les exécutions de cette terrible année, les plus remarquables furent celles de Madame Gaunt & de Milady Lisle, accusées d'avoir donné leur maison pour asyle à des Traîtres. Madame Gaunt étoit une Anabaptiste distinguée par son caractere bienfaisant, qui s'étendoit aux personnes de tous les Partis & de toutes les Sectes. Un Rebelle qui lui connoissoit cette généreuse disposition, eut recours à elle dans ses craintes; & bientôt ayant entendu parler d'un Acte qui offroit l'impunité & des récompenses à ceux qui découvriroient les criminels, il

eut & poi poi

gio vei à l' tio Irl att fut do de

> rep été ni & Tr

Jef

me co me vo

qu

fai & lar

DE LA MAISON DE STUART. 203 eut la bassesse de trahir sa Bienfaitrice, Jacques II. & de déposer contr'elle. Il obtint grace pour sa perfidie; elle fut brulée vive

pour fa charité.

Milady Lisle étoit veuve d'un des Régicides qui avoit joui d'une grande faveur sous Cromwel, & qui s'étant retiré à Lausanne en Suisse après la Restauration, y fut affassiné par trois Brigands Irlandois, qui croyoient leur fortune attachée à cet infame service. Sa Veuve fut recherchée à son tour pour avoir donné retraite à deux Rebelles le lendemain du combat de Sedgemoor; & Jefferies poussa le procès avec la plus ardente violence. En vain l'Accusée représenta que ces Criminels n'avoient été compris dans aucune proclamation, ni convainçus par aucun témoignage, & que personne ne pouvoit passer pour Traître sans avoir été déclaré tel par quelque Sentence légale; qu'il n'y avoit aucune preuve qu'elle fût même informée du crime de ses Hôtes, ou qu'elle connût leurs engagemens avec Monmouth; que toute suspecte qu'elle pouvoit être par son nom, on savoit parfaitement qu'elle avoit le cœur fidele, & que personne n'avoit versé plus de larmes pour cette fatale catastrophe à

Jacques II. 1685. 204 HISTOIRE

laquelle son mari avoit eu malheureusement trop de part; enfin que les mêmes principes dont elle avoit toujours fait profession, elle les avoit si soigneusement inspirés à son fils, que, dans le tems même, elle l'avoit envoyé combattre ces Rebelles qu'on l'accusoit aujourd'hui de protéger. Quoique ces raisons n'émussent pas Jefferies, elles firent plus d'impression sur les Jurés; leur rapport fut deux fois favorable: mais ils furent renvoyés autant de fois avec des reproches & de féveres menaces qui les forcerent enfin de prononcer contre l'Accusée. Toutes les follicitations furent inutiles pour obtenir un pardon de la Cour, & la cruelle Sentence fut exécutée. Le Roi dit qu'il avoit promis à Jefferies de ne pas faire grace; excuse qui ne pouvoit servir qu'à jeter fur lui-même une plus grande partie du blâme.

Après tant de sanglantes exécutions, on auroit cru pouvoir espérer qu'une révolte si précipitée, si mal soutenue & de si courte durée, paroîtroit suffi-samment expiée; mais rien ne pouvoit satisfaire l'esprit de rigueur qui possédoit l'Administration. Ceux à qui le pardon sut accordé, payerent des

ble ou ho da ler au lik

Sc da pli av mo

fai

ac

for lui cé Pr

fer dé cu

Jacques II. 1685:

amendrs qui les réduisirent à l'aumône; & si leur pauvreté les rendoit incapables de payer, ils subissoient le sour ou la prison. Il paroît que l'innocence même ne put échapper à l'avide cruauté du Chef de la Justice; Prideaux, Gentilhomme de Devonshire, se voyant jeté dans une prison & menacé d'autres violences qui n'étoient bornées alors par aucun frein, prit le parti d'acheter sa liberté au prix de quinze mille livres sterling, sans avoir pu parvenir à se faire expliquer de quel crime il étoit accusé.

Goodenough, ce séditieux Sous-Scherif de Londres, qu'on a vu mêlé dans la partie la plus sanguinaire & la plus désefpérée du complot de Rye, avoit été pris à la bataille de Sedgemoor; il résolut de sauver sa vie en accusant Cornish, Scherif du même temps, pour lequel il favoit la Cour fort mal disposée. Rumsey se joignit à lui dans cette accusation; & les procédures furent si précipitées, que le Prisonnier sut interrogé, condamné & livré au supplice dans le cours d'une semaine. Le parjure des Témoins fut découvert immédiatement après l'exécution, & le Roi parut regretter la Jacques 11.

mort de Cornish. Il laissa ses biens à sa famille. Le châtiment des faux-Témoins

fut une prison perpétuelle.

Il n'étoit pas besoin de l'injuste Sentence de Cornish, pour rendre la Cour odieuse à la Nation. Une si longue rigueur, & la cruauté de tant d'autres exécutions, affuroient déja la haine publique aux Ministres de la Justice, tandis qu'elles n'attiroient que de la compaffion aux malheureuses victimes qu'on jugeoit séduites par des principes mal entendus, & qui recevoient leur châtiment avec la constance & le zele des Martyrs. Le Peuple auroit souhaité, dans cette occasion, pouvoir distinguer entre Jacques & ses Ministres; mais on prit soin de prouver qu'ils n'avoient rien fait que d'agréable à leur Maître. Jefferies, à son retour, fut créé Par pour ses éminens services, & bientôt ensuite revêtu de la dignité de Chancelier. On ne put alors douter que le Roi ne fût déterminé à gouverner par la crainte plus que par l'amour, & qu'il n'approuvât les cruautés qu'on venoit d'exercer.

Son du Com. En ze d'Argyle avoit

En Ecosse le sort du Comte d'Argyle avoit été décidé avant celui de Monmouth. Immédiatement après l'acces-

DE LA MAISON DE STUART. 207 sion du Roi, le Parlement avoit été convoqué, & toutes les affaires y furent Jacques II. conduites par le Duc de Queensbury, Commissaire royal, & par le Comte de Perth, Chancelier. Le Duc étoit résolu de sacrifier toutes les libertés du Pays. mais de conserver un ferme attachement à la Religion; & Perth, qui ne connoissoit pas de scrupules pour faire fa cour, auroit également facrifié l'un & l'autre. Mais les plus proftitués courtisans ne purent aller plus loin que l'Affemblée même dans l'abandon de leurs libertés. Dans un Acte qu'elle nomma Connoissance du devoir, après avoir adopté la fabuleuse énumération de cent onze Monarques Ecoffois, « elle recon-» nut que, par la premiere & la fon-» damentale institution de l'Etat, tous » ces Princes avoient été revêtus foli-» dairement d'une autorité absolue. » Elle exprima son horreur pour tous » les principes & toutes les opinions » qui donnoient atteinte au pouvoir * facré, suprême, souverain, absolu » du Roi, dout elle établit que ni les » Particuliers, ni les Corps ne pou-» voient entrer en participation, que » dépendamment & par commission » de la Majesté royale. Elle promit que

Jacques II. I685.

» toute la Nation, depuis l'âge de soi-» xante ans jusqu'à seize, seroit prête à » fervir Sa Majesté aussi souvent & dans » tous les lieux qu'il lui plairoit de le » demander. Enfin elle attacha pour

qui

pro

esc

Ap

da

que

de

va

na

tré

fio

fei

Ro

mi

8

mi

arı

N

féi

bi

fu

pê

te

ro

il

CO

» jamais à la Couronne tous les droits

» d'Accife fur les denrées étrangeres ou

» domestiques ».

Tous les autres Actes de ce Parlement se ressentirent du même esprit. Il déclara coupable de haute trahison quiconque refuseroit de prêter le ferment du Test, lorsqu'il seroit exigé par le Conseil. Soutenir l'obligation du Covenant, affujétissoit à la même peine. Affister à toute espece de Conventicule, entraînoit la mort & la confiscation des biens. Refuser même son témoignage dans les cas de trahison ou de non-conformité, c'étoit se rendre coupable des mêmes crimes : excellent prélude pour toutes les rigueurs d'une Inquisition. Il semble que dans ces temps il n'y avoit d'égal à l'abjecte servilité de la Nation Ecossoise, que la violence arbitraire de l'Administration.

gyic.

En vain le Comte d'Argyle excitoit Comte d'Ar- une Nation si peu sensible à la liberté, si dégradée par un long abaissement, à se ranimer pour la défense de ses Loix

DE LA MAISON DE STUART. 209 & de ses priviléges. La plupart de ceux qui prirent parti pour lui, étoient ses propres Vassaux, gens plus enfoncés, s'il étoit possible, plus assoupis dans leur esclavage, que le reste de la Nation. Après un heureux voyage, il étoit arrivé dans la Province d'Argyle avec quelques Fugitifs qu'il ramenoit de Hollande, entre lesquels on comptoit le Chevalier Patrice Hume, Gentilhomme d'un naturel doux, mais pouffé à cette extrêmité par une longue suite d'oppressions. Le Conseil étoit informé des desseins du Comte. Toute la Milice du Royaume, au nombre de vingt-deux mille hommes, avoit déja pris les armes, & le tiers de ce grand Corps étoit en marche avec les Troupes réglées pour arrêter ses progrès. Toute la petite Noblesse de son Clan fut jetée en différentes prisons, & deux Vaisseaux bien armés observoient ses mouvemens fur la Côte. Tant d'obstacles ne l'empêcherent pas de rassembler, soit par la terreur ou l'affection, & d'armer environ deux mille cinq cens hommes; mais il se vit bientôt environné de difficultés infurmontables. Ses armes & ses munitions furent faifies, ses provisions coupées. D'un côté il fut pressé par le

Jacques II. 1685. Jacques II. 1684.

Marquis d'Athol; d'un autre, par le Lord Murray. Le Duc de Gordon fuivoit son arriére-garde; le Comte de Dumbarton s'approchoit en face. Ses partifans l'abandonnoient chaque jour, Dans cette situation rien n'étant capable de le refroidir, il trouva le moyen de pénétrer avec les restes de ses Troupes en désordre, dans la partie mécontente de la Basse-Ecosse qu'il s'étoit efforcé d'engager dans sa querelle par une déclaration en faveur du Covenant. Mais le courage ou l'inclination man-Il est défait. qua généralement pour le suivre; & sa foible Armée, qui diminuoit de jour en jour dans ses courses, fut enfin défaite & dissipée sans un ennemi. Il sut pris lui-même & conduit à Edimbourg, où son courage l'ayant fait resister noblement à beaucoup d'indignités, il finit sa malheureuse vie par une exécution publique. On n'employa pour fa con-

damnation que son ancienne Sentence, dont on doit se rappeler l'injustice. Tous ses partisans échapperent par la fuite ou par l'amnistie qui fut publiée; à l'exception de Rumbold & d'Aylosse, deux Anglois qui l'avoient accompagné m

n

tion.

dans fon expédition. Un Parle-Jacques fut & fier de tant de prospé-

DE LA MAISON DE STUART. 211 rités, qu'il en regarda d'un œil plus méprisant le Parlement Anglois même, si Jacques II. redoutable en tout temps pour sa famille; & dans fon discours aux Chambres, qu'il rassembla des le commence- vembre. ment de l'hiver, il parut se croire difpensé des regles de la prudence ou de la dissimulation. Il leur déclara naturellement que l'expérience de la derniere révolte avant fait connoître l'inutilité de la Milice, autrefois jugée si nécessaire, il demandoit un nouveau subside pour le maintien des forces additionnelles qu'il avoit levées. Il ne déguisa pas non plus qu'il avoit employé un grand nombre d'Officiers Catholiques. & qu'en leur faveur il avoit dispensé tout le monde de la Loi qui imposoit le serment du Test à quiconque possédoit un Office public; & pour aller audevant de toute sorte d'oppositions, il ajouta qu'après avoir recueilli le fruit de leur service dans le danger, il étoit résolu de ne les pas exposer à de facheux traitemens, ni lui-même dans le cas d'une nouvelle révolte, à manquer de leurs fecours.

Cette Assemblée avoit tant d'éloignement pour l'opposition, étoit prévenue d'une crainte si vive des tristes suites

Jacques II.

d'une rupture avec la Couronne, que probablement si Jacques eût exercé son pouvoir dispensarif sans le déclarer, elle se seroit condamnée au silence. & le temps auroit pu réconcilier la Nation avec cette prérogative. Mais attaquer à la fois la Constitution, menacer la Religion du Pays, établir une Armée habituelle, & demander le concours même du Parlement pour autoriser toutes ces entreprises, c'étoit excéder les bornes de la patience; & pour la premiere fois, les Communes déployerent quelque reste de chaleur & de générolité nationales. Lorsque le discours du Roi fut discuté dans la Chambre, on y fit de séveres observations sur les mesures présentes, & ce ne fut pas sans difficulté qu'elle promit d'accorder quelque subside. Mais au lieu de terminer cette affaire, comme l'unique moyen de plaire au Roi, elle entreprit d'examiner le pouvoir dispensatif; & la résolution sut prise de présenter une Adresse au Roi pour s'y opposer. Cependant avant que cette Adresse fût présentée, les Communes reprirent l'affaire du subside, & la Cour demandant douze cent mille livres sterling, tandis que les Patriotes n'en proposoient

DE LA MAISON DE STUART. 213 pas plus de deux cent mille, on prit Jacques II un tempérament, & le résultat, après quelque dispute, fut d'accorder sept cent mille livres. L'Adresse contre le pouvoir dispensatif fut conçue dans les termes les plus respectueux & les plus soumis: cependant elle fut mal reçue de Roi, & sa réponse contint un refus ouvert prononcé avec beaucoup de chaleur & de véhémence. Les Communes en furent si consternées, qu'elles demeurerent long-temps dans l'inaction; Coke, Membre pour Derby, s'étant hazardé à dire : « Nous sommes Anglois, » j'espere, & quelques mots durs ne feront pas capables de nous effrayer »; l'Assemblée souvent si mutine & si réfractaire, manqua tellement de courage, qu'elle le fit conduire à la Tour pour la hardiesse qu'il avoit eue d'exprimer un sentiment libre & généreux. Elle s'ajourna fans avoir fixé de jour pour délibérer sur la réponse de Sa Majesté; & fon premier foin, dans la séance suivante, fut de reprendre humblement l'affaire du subside sur laquelle sa complaisance fut poussée fi loin, qu'elle donna des ordres pour la levée annuelle de trois cent mille livres sterling pendant l'espace de neuf années & demie.

e14 HISTOIRE

Jacques II.

Ainsi presque sans effort ou sans violence, Jacques obtint en effet une victoire entiere sur les Communes. Elles avoient accordé d'une seule sois de quoi sournir aux besoins de l'Administration pour long-temps, & ce qui devoit non-seulement rendre leur Assemblée inutile, mais sortisser en mêmetems les chaînes qui leur étoient imposées.

L'opposition suivante vint de la Chambre des Pairs, quoique peu accoutumée à frayer le chemin dans ces occasions, & du Banc même des Evêques, d'où la Cour attendoit ordinairement le plus de complaisance & de soumission. Cette Chambre avoit employé les premiers jours de la session à faire au Roi des remercimens généraux de son discours, & ce compliment passoit alors pour une approbation sans réserve. Cependant Compton, Evêque de Londres, ne sit pas difficulté de proposer, au nom de son Banc, qu'on sixât un jour pour délibérer sur le discours

du Roi. Il fut secondé par Hallifax,

Notthingham & Mordaunt. Le feul Jef-

feries se déclara contre cette proposi-

tion, & parut disposé à traiter la Cham-

bre avec la même arrogance qui lui

M: tre len ge

po: fup Pa dif fai les dit po de tio cap dre pla pro & le api fol l'ol cet VO

Su

DE LA MAISON DE STUART. 213
avoit réussi dans les Cours de Justice.
Mais on lui apprit bientôt à se connoître; & sa conduite prouva que l'insolence, lorsqu'elle est humiliée, se change naturellement en bassesse. La proposition de l'Evêque de Londres l'emporta.

Jacques II. 1685.

Jacques auroit pu se promettre qu'en supposant même affez de courage aux Pairs pour s'élever contre son pouvoir dispensatif, la même réponse qu'il avoit faite à la Chambre-Basse suffiroit pour les faire retomber dans la même timidité; mais son naturel impérieux, la pompeufe opinion qu'il avoit conçue de son droit, & les violentes inspirations de ses Prêtres, le rendoient si peu capable de patience, que, sans le moindre délai, fans aucun autre sujet de plaintes, il prit aussi-tôt le parti d'une prorogation. Pendant l'espace d'un an & demi qu'il continua le Parlement, il le prorogea quatre autres fois. Mais, après avoir inutilement tenté, par des sollicitations particulières, de vaincre l'obstination des Chefs, il rompit enfin cette Assemblée; & l'impossibilité qu'on voyoit pour lui à trouver parmi ses Sujets Proteslans un nombre d'esprits plus dévoués à l'autorité royale, fit universellement conclure qu'il étoit résolu

de gouverner désormais sans Parlement.

Jacques II. 1685.

Jamais un Roi d'Angleterre n'étoit monté sur le Trône avec de plus grands avantages que Jacques, & n'avoit eu plus de facilité, si c'étoit un avantage, à se rendre absolu lui & sa postérité; mais, par son imprudente conduite, ces beureuses circonstances ne servirent qu'à précipiter sa ruine. Les Anglois' paroissoient disposés à résigner toutes leurs libertés entre ses mains, s'il eût gardé plus de ménagement pour leur Religion; & peut-être auroit-il subjugué tout à-la-fois leur Religion & leurs libertés, s'il s'étoit attaché, dans sa conduite, aux regles communes de la prudence & de la discrétion. Déclarer ouvertement, & des l'entrée de son regne, l'intention qu'il avoit de dispenser des Tests, la plus forte barriere qu'on eût établie contre la Religion Romaine, c'étoit répandre l'alarme dans toute la Nation, jeter la terreur dans l'Eglise Anglicane, principal soutien de la Monarchie, & dégoûter l'Armée même, unique instrument par lequel il pouvoit

se promettre de gouverner. L'ancienne

horreur contre le Papisme fut ranimée

qui vid log des qui plu Ur trê Na

cha qua IV déc nui fubi rabi con & 1 avec rent rede Ror cher

(h)
des F
ceux c
Omer
fesse q
Ecriva

T

libe

par les Sermons & les Ecrits polémiques;

DE LA MAISON DE STUART. 217 ques; & dans toutes les disputes, la victoire sembla tourner pour les Théo- Jacques II. logiens Protestans, qu'on écoutoit avec des préventions plus favorables, ou qui conduisoient la controverse avec plus d'érudition & d'éloquence (h). Un autre incident fut d'une force extrême, pour exciter l'animosité de la Nation contre la Religion Catholique.

1685.

Louis XIV, après avoir long-temps Révocation chagriné les Protestans François, révo- Nantes, qua l'Edit de Nantes accordé par Henri IV, pour la sûreté de leur Religion, déclaré irrévocable, & reconnu peu nuisible depuis près d'un siecle qu'il subsistoit. Toutes les violences inséparables de la perfécution furent exercées contre ces malheureux Religionnaires; & leur obstination semblant augmenter avec leurs fouffrances, les uns couvrirent sous une feinte conversion leur redoublement d'horreur pour la Foi Romaine, & les autres allerent chercher parmi les Nations étrangeres cette liberté qu'on leur ravissoit dans leur

Tome VI.

S

t

it

le

ée

i-

:

⁽h) Une partie des Ecclésiastiques Romains étoient des François qui savoient mal la langue du Pays; & ceux qui étoient Anglois avoient fais leurs études à St. Omer ou dans les Universités étrangeres. Rapin confesse que ce qu'ils écrivoient de meilleur étoir copié des Ecrivains de France dans une mauvaise traduction.

il

au

ce

fo

ci

pa

lui

mi

CO

Pa

fia

pel

uni

tro

clu

red

foli

n'a

il f

Fét

Hal

une

che

mel

cinc

teur

Jacques 41.

patrie. Plus de cinq cent mille Sujets utiles, industrieux, abandonnerent la France, & porterent aux Etats voifius. evec d'immenses trésors, ces Arts & ces Manufactures qui contribuoient depuis long-temps à l'opulence de ce grand Royaume. Ils répandirent de tous côtés les plus tragiques relations de la tyranpie à laquelle ils étoient échappés ; & ces touchantes peintures reveillerent dans les Protestans un vif sentiment de l'esprit de persécution qu'ils attribuoient au Papisme (1). L'Angleterre seule reçut alors plus de cinquante mille Refugiés; & fur leurs représentations on y conçut une extrême horreur pour tous les proiets dont Jacques étoit soupçonné contre la Religion Protestante. Lorsou'un Roi, de la prudence & de l'humanité de Louis, sans apparence de plainte, étoit capable d'embraffer une résolution si sanguinaire, si peu politique; que ne devoit-on pas craindre, disoit-on, d'un Prince aussi inférieur que Jacques dans ces deux vertus, & deja fort irrité par une opiniatre & violente opposition? En vain blamoit - il ouvertement les perfécutions de France; en vain offroit-

⁽i) L'Auteur ajoute ; & qui n'est que trop sandé sus des exemples de tous les temps.

DE LA MAISON DE STUART. ASS il une protection & des secours réels aux malheureux Huguenots. Toutes ces affectations de solérance paroiffoient trompeules, contraires aux principes reconnus de la foi, & démenties par les sévérités qu'il avoit exercées lui - même contre les non - Conformistes pendant son administration d'Ecoffe.

Jacques IL zeiffel.

Dans la disposition actuelle des esprits, le moindre pas vers l'introduction du Papisme pouvoit être une raison de dé- Discussion de fiance; combien plus une démarche aussi pensais. peu mesurée que la dispense des Tests? unique sûreté dont la Nation s'étoit trouvée pourvue au défaut du Bill d'exclusion, contre les innovations qu'elle redoutoit. Cependant Jacques étoit résolu de persister dans son entreprise; & n'ayant pu la faire goûter au Parlement. il fit une tentative plus heureuse pour l'établissement du pouvoir dispensatif. par l'autorité des Juges. Le Chevalier Hales nouveau Profelyte, avoit accepté une Commission de Colonel: son Cocher, de concert avec lui, l'accusa formellement, sous prétexte de gagner les cinq cens livres sterling que la Loi concernant les Tests accordoit aux Déla-

t

It

1-

n le

it

fi

ne

un

INS

par

n? les

oit-

é fuj

teurs, Le Roi se flattoit par cette feinte,

220 HISTOIRE

Jacques II. 1686. que l'autorité de la décision, & la raifon même de la chose termineroient toutes les questions qui regardoient le

pu

or

pli

fer

en

vo

dro

les

cep

avo

mê

pré

liéi

M:

int

plu

pas

ver

tici

imi

me

Loi

po:

déf

l'Of

eft re

leme

pouvoir dispensatif.

On ne devoit pas s'attendre que dans cette occasion les Avocats qui plaidoient contre Hales, le fissent avec beaucoup de forces. Mais une affaire qui causoit tant d'inquiétude au Public fut discutée à fond dans plusieurs écrits fort travaillés (k); & s'il étoit possible à l'esprit humain de se défaire de ses prejugés, les matériaux ne manquent point pour en former un solide jugement. On accordoit que la prétention & l'exercice du pouvoir dispensatif étoient fort anciens en Angleterre; & quoiqu'ils paruffent une copie des usurpations Papales, on faisoit remonter clairement leur origine jusqu'au regne de Henri III. Pendant le Gouvernement Gothique, l'inquiétude des hommes étoit plus tournée, disoit-on, à conserver la propriété particuliere de leurs biens, qu'à prendre part aux affaires publiques; & pourvu qu'on n'entreprît rien contre leurs polfessions & leurs droits, ils abandonnoient sans défiance au Souverain l'exécution des Loix & le soin de la sûreté

⁽k) Sur-rout celui du Chevalier Robert Atkins.

Jacques II.

DE LA MAISON DE STUART .. 221 publique. Le but d'un Statut pénal étoit ordinairement d'armer le Prince d'une plus grande autorité pour ce soin; & servant aussi au maintien de son pouvoir en qualité de premier Magistrat, on voyoit peu de danger à lui accorder le droit de dispenser de l'execution dans les cas qui pouvoient demander de l'exception ou de l'indulgence. Cet usage avoit si fort prévalu, que les Parlemens mêmes ont reconnu plus d'une fois cette prérogative de la Couronne, particuliérement sous se regne de Henri V (1). Mais quoique les Statuts de cette nature intéressaffent le Prince à leur exécution plus qu'aucun de ses Sujets, il ne laissoit pas d'arriver quelquefois dans un Gouvernement mixte, que, pour des cas particuliers qui ne regardoient pas même immédiatement la propriété, le Parlement jugeoit à propos de porter des Loix qui régloient ou restreignoient le pouvoir royal. Dans la vingt-troisieme année de Henri VI, il s'en fit une qui défendoit de garder dans un Comté l'Office de Scherif plus d'un an, avec

t

r-é

e

ru (-

1-

é-

té

⁽¹⁾ Reg. du Parl. I. Henri V. N. XV. & N 22. II est remarquable néanmoins que sous Richard II le Parlement n'accorda au Roi qu'un pouvoir passager de dispense pour le Statut des Proviseurs. Ibid. 13. Richard II. N. 1.

Jacques II.

cette claufe, qu'il ne seroit pas libre au Roi d'en dispenser. La raison fait juger seule que cette Loi du moins étoit exceptée de la prérogative royale; mais comme le pouvoir dispensatif prévaloit encore dans d'autres cas, il lui fut bienfor facile, aidé par la fervilité des Cours de judicature, de l'emporter fur ce Statut même, que le but manifeste de la Législature avoit été de mettre à couvert de toute sorte de violations. Sous le regne de Henri VII, le cas fut plaidé devant tous les Juges en pleine Chambre de l'Echiquier ; & la décifron fut que, malgré la clause étroite & formelle du Statut, le Prince pouvoit en difpenser. On prérendoit que d'abord il pouvoit dispenser de la clause prohibitoire, & dispenser enfuite du Statut même. Cette opinion des Juges, toute absurde qu'elle est en elle-même, avoit passé depuis pour une regle constante ; l'usage de continuer les Schérifs l'avoit toujours emporté, & la propriété d'une grande partie des biens d'Angleterre fe trouvoit fixée par les témoignages que des Jurés, nommés par de tels Schérifs, avoient rendus aux Cours de Judicature. On pourroit produire diverfes dispenses de même nature, non-seule-

mer con pen Jug Pris Gal le F geo félo con que quie les ton reg la J ne rale diff un 3 dan qua ne i

(m)
(n)
nal d

pou

due

Jacques 11.

DE LA MAISON DE STUART. 222 ment paflageres, mais uniformes & constantes. C'est ainsi qu'il y eut difpense de la Loi qui défendoit d'être Juge aux Affises du Comté on l'on avoit pris naissance : de celle qui rendoit un Gallois incapable de tout Office dans le Pays de Galles: & de celle qui obligcoit, après avoir obtenu grace pour félonnie, de donner caution de bonne conduire. Dans la seconde année de Jacques I, il s'étoit fait sur la même question dans la Chambre de l'Echiquier une nouvelle confultation de tous les Juges. Cette prérogative de la Couronne avoit été confirmée (m); & l'on regarda comme un principe établi dans la Jurisprudence Angloise, que le Roi ne pouvoit permettre ce qui étoit moralement illégitime, mais qu'il ponvoit dispenser de ce qui étoit ordonné par un Statut pofitif. Les Communes mêmes dans cette Chambre jalouse, qui extorqua de Charles II la pétition de droit, ne firent pas ferupule, par la bouche de Glanville leur Agent, de reconnoître le pouvoir dispensatif dans toute son étendue (n); & dans la famense affaire de

⁽m) Rapports d'Edouard Coke; septieme Rapport.
(n) Voyez ci dessus (Tom. I.) les Extraits du Journal de Townshend.

224 HISTOIRE

Jacques II.

la taxe des Vaisseaux (o), Holbourn, Avocat du Peuple; avoit fait naturellement & dans les termes les plus exprès, la même concession (p). Le Chevalier Edouard Coke, ce grand oracle de la Loi Angloise, a non-seulement concouru avec tous les autres Jurisconsultes en faveur de cette prérogative; mais il paroît la croire si essentielle à la Couronne, qu'un Parlement même ne peut l'abolir (q). Il observe particuliérement que la Loi ne peut établir une incapacité de posséder des Offices dont le Roi ne puisse dispenser, parce que la nature même de la Loi lui donne un droit au service de tous ses Sujets. Cette raison particulière peut être appliquée comme les principes généraux à la question des Tests. On peut dire que chaque prérogative de la Couronne admet des abus : si le Prince faisoit grace à tous les coupables, la Loi seroit inutile; s'il déclaroit & faisoit continuellement la guerre à toutes les Nations, la ruine de l'Etat deviendroit inévitable : cependant tous les pouvoirs lui sont confiés,

(p) Proces d'Etat, vol. 5, pag. 171. (q, Rapports de Coke; douzieme Rapport, p. 18.



& d'h déj cré cic

for addition l'uffrog les platage avec ror & cha

nul la qu' c'és

voi

nul

fall

por que

la

êtr

⁽o) State Trials, ou Procès d'Etat. Tom. VII. Edit. I, pag. 205.

& le Peuple Anglois doit être aujourd'hui content comme ses ancêtres de dépendre de la prudence & de la discrétion du Souverain dans leur exercice.

Jacques II.

Quoique ces raisonnemens semblent fondés sur des principes ordinairement admis par les Jurisconsultes, la prévention publique étoit si violente contre l'usage que Jacques faisoit ici de sa prérogative, qu'avant que la cause de Hales fût plaidée, il fut obligé d'ôter leur place à quatre des Juges, Jones, Montague, Charleton & Nevil; & que pour avoir soutenu les prétentions de la Couronne, Herbert même Chef de Justice, & d'une prohibité reconnue, demeura chargé d'une sorte d'infamie. Le pouvoir de dispenser étoit considéré en effet comme le même que celui d'annuller; & l'on ne concevoit pas qu'il fallût une moindre autorité pour annuller un Statut, que pour lui donner la force de Loi. D'ailleurs supposer qu'on pût dispenser d'une Loi pénale, c'étoit accorder que toutes les autres pouvoient essuyer le même sort; & par quel principe les Loix qui regardoient la propriété, pourroient-elles ensuite être mises à couvert ? L'Acte du Test

Kv

pén

tir

nif

blic

cer laif

pra

pre

cap

difi la 1

n'a

lon

por qu'a

mer

cats Jur

fins

ne

tion toit

que

cips & d

cep

VOI qu'a

con of

1696.

avoir toujours été regardé comme la Jacques II. plus forte barriere de la Religion ctablie fous un fucceffeur Papiste. C'étoit à ce titre que le Parlement l'avoit exigé, que le Prince l'avoit accordé, & que pendant les débats pour l'exclusion il avoir été recommandé par le Chancelier. Par quelle magie, quelle chicane de Loi étoit-il anéanti, & perdoit-il toute sa force? Ces questions se faifoient de toutes parts, & les Sujets pressés par la grande autorité des décisions & des exemples , se voyoient reduits à douter de l'antiquité de la prérogative même, & prenoient le parti d'affurer que l'usage de près de cinq cens ans n'étoit pas capable de lui donner une autorité fusfisante (1). On ne consideroit pas que les difficultés préfentes étoient venues des dernières innovations introduites dans le Gouvernement depuis le commencement de ce siecle. Le Parlement s'étoit efforce avec un zele digne d'éloge d'étendre ou d'acquérir des pouvoirs, & d'établir des principes aussi favorables à la Loi qu'à la liberté; l'autorité de la Couronne avoit été limitée sur quantité d'imporrans articles; & souvent l'objet des Loix

⁽r) Atkins , ubi fuprà , pag. 21.

DE LA MAISON DE STUART. 227 pénales n'avoit pas moins été de garantir la Constitution de l'atteinte des Ministres, que de conserver la paix publique & de réprimer les crimes on la corruption des mœurs : cependant on laissoit subsister le pouvoir dispensatit, pratique, à la vérité, fort ancienne & presque uniforme dans sa durée, mais capable en un instant de renverser l'édifice & de ruiner tous les remparts de la Constitution. Ou cette contradictions n'avoit pas encore été remarquée , ou l'on avoit négligé infqu'alors d'y apporter remede. It semble après tout qu'aucun des Partis n'avoit pris l'argument dans fon véritable jour. Les Avocats pour la Cour, fondes fur les vieux Jurisconfultes, qui avoient reconnu fins diffinction un pouvoir legislarif, ne vouloient admertre aucune exception, pas même lorsqu'un Staur limiroir expressement la Couronne, quoique dans ce cas le sens commun, principe au dessus de toute forte d'exemples & d'autorités, semble demanderune exception. Les Patrons de la liberté se révoltant contre un tel pouvoir, parce qu'avec des exceptions même il peut conduire à des questions douteuses, il of firet and abus & toujours fonde fins

Jacques IE

K vi

Jacqus. 11.

un principe qu'ils jugeoient trop favorable à la prérogative Royale, n'en vouloient reconnoître dans aucun cas, quoiqu'une pratique établie par tant de fiecles dût être d'un poids considérable. La révolution qui suivit bientôt termina seule toutes ces disputes. Elle servit à l'établissement d'un édifice unisorme. Cette monstrueuse inconsistance, si visible entre les anciennes parties du Gouvernement Gothique & les plans modernes de liberté, disparut entièrement; & pour leur félicité commune, le Roi & le Peuple apprirent ensin à connoître leurs vraies bornes.

Quelque force que les Avocats de la Couronne pussent donner à leurs argumens, la Nation jugeoit le pouvoir dispensatif dangereux, pour ne pas dire s'alarmer autant de l'obstination de Jacques à l'exercer, que si ce pouvoir n'eût été fondé que sur la plus récente

& la plus ouverte usurpation. Il n'étoit pas vraisemblable qu'une autorité qu'il s'attribuoit au milieu de tant d'obstacles demeurat long-temps oisive entre ses

mains. Quatre Seigneurs Catholiques,

Powis, Arundel, Bellasis & Dover, furent admis au Conseil privé. Hallisax

VO fes di po Sc de pl le VO CO qu pa pri ch foi do Ce & les to

> en Pe Re nic

ter

plu

me

DE LA MAISON DE STUART. 229 voyant que malgre tout le mérite de ses services il étoit réellement saus crédit, devint fort opiniatre dans son opposition, & son Office de Garde du Sceau privé fut donné au Lord Arundel. Le zele du Roi ne se contraignoit plus pour faire des conversions; & tout le monde s'appercevoit que l'unique, voie pour garantir son affection & sa confiance étoit de lui faire le facrifice qu'il destroit. Bientôt Sunderland ne fit pas scrupule d'acheter la faveur à ce prix. Rochester grand Trésorier sut chassé de son Office, parce qu'il refusoit, q oique beau-frere du Roi, de lui donner cette preuve de complaisance. Cette Dignité fut mise en Commission & Bellasis en eut le ménagement. Tous les Courtisans, jusqu'à ceux qui respectoient peu la Religion, furent mécontens. Le déshonneur & la défiance attachés au changement firent prendre au plus grand non bre la réfolution de demeurer fideles à l'Eglise nationale.

Le zele de Jacques fut plus heureux Erat de l'Es en Ecosse. Les Comtes de Murray, de Perth & de Melfort embrasserent la Religion de la Cour, & les deux derniers donnerent une vraie raison de Courtifans pour justifier leur conver-

Jacques 11 1686.

Jacques II.

fion. Ils prétendirent que les Ecrits trouvés dans le cabinet de Charles II, leur avoient opvert les veux. Queensbury qui n'eut pas la même complaifance, tomba dans une entiere difgrace malgré ses anciens services & les sacrifloes infinis qu'il avoit faits aux mefures de la Cour. Ce mérite ne le garantit pas même de la vengeance à laquelle il demeurois expole; tandis que Perth son rival, qu'il avoit presque écrasé par la supériorité de son crédit , prit tant d'alcondant, que toutes les anciennes plainres formées contre lui furent abfolument oubliees. Hallifax dit plailamment que sa for l'avoir sauvé.

CC

P

2

TE

le

fe

L

60

ci

re

ti

le

ti

R

fé

d

n

Ent de l'Ir-

Mais ce sur principalement en Irlande que le masque sur levé & que le Roi se crut libre d'exercer toute l'étendue de son zele. Ormond sut rappelé, & quoique deux Protestans, le Primar & le Lord Granard, possédassent encore l'autorité de Chess de justice, le pouvoir réel étoit entre les mains de Talbot Général des Troupes, créé peu après Comte de Tyrconnel, & d'un zele sans mesure (s) pour la cause Catholique. Après la révolte de Monmonth, Tyr-

⁽s) L'Auteur l'attribue à la violence de son nature?

Jacques 11; 1686;

DE LA MAISON DE STUART. 237 connel avoit ordonné que tous les Protestans fusient désarmés, sous prétexte du repos public, & que leurs armes fuffent déposées dans les Magasins pour l'ulage de la Milice Irlandoife. Enfuire il se proposa un nonveau modele d'Armée, & quantité d'Officiers recurent ordre de se retirer, parce qu'on les accusois eux ou leurs peres d'avoir fervi sous Cromwell & la République. L'injustice ne se concint pas dans ces bornes. Près de trois cens autres Officiers furent cassés, quoique la plupart eussent acheté leurs Commissions. Quatre ou cinq mille Soldats Protestans furent congédiés, & n'ayant reçu ni grarification , ni l'habit de leur Troupe , ils furent exposés à périr de faim dans les rues. Pendant que ces violences continuoient en Irlande, on y vit arriver Clarendon avec-le titre de Vice-Roi mais il reconnut bientôt qu'ayant refufe au Roi le gage de fidelité qu'il lur demandoir, e'est-a-dire, d'embrasser la Religion de la Cour, il ne devoit pas s'attendre à jouir d'une grande autorité. Il se vit comme prisonnier dans les mains de Tyrconnel, & ne laissant pas de s'opposer de tout son pouvoir aux mesures précipitées des Catholiques, il

132 HISTOIRE

Jacques II. 1686.

fut bientôt rappelé, & Tyrconnel prit sa place. Ainsi les Protestans virent à leur tour le pouvoir civil & la force militaire entre les mains de leurs Ennemis invétérés enflammés d'une haine héréditaire, & pressés par tous les motifs que les passions réunies du commandement, du zele religieux & de la propriété peuvent inspirer. Ils appréhenderent le renouvellement des anciens massacres (t); & de si justes terreurs en ayant porté une grande partie à déserter du Royaume, ils répandirent dans la Nation Angloise la crainte de toutes ces violences auxquelles ils avoient cru se dérober par leur fuite.

ren

cef

lafi

mo

rati

vu

du thi

tho

tan qu'

dif

pas

and

pif

ave

qu

de le

ga

toi

qu

ro:

qu

le

Tout ce qu'il y avoit d'esprits sensés dans la Communion Catholique condamnerent des rigueurs dont il ne leur étoit pas difficile de prévoir les suites. Mais Jacques étoit entiérement gouverné par les imprudens conseils de la Reine & du Pere Peters son Confesseur, qu'il honora d'une place au Conseil privé. Il s'imaginoit aussi qu'étant sur le déclin de ses jours il ne pouvoit trop hâter l'exécution de ses desseins, dans

⁽t) Il paroit même, suivant l'Auteur, qu'on avoit láché sur eux des gens sort déréglés qui ne les ménageoient pas.

Jacques II

DE LA MAISON DE STUART. 233 la crainte qu'ils ne fussent absolument renversés par la succession de la Princesse d'Orange. Powis, Arundel & Bellasis le pressoient envain par leurs remontrances de mettre plus de modération dans ses entreprises. Ils avoient vu, ils avoient senti dans la recherche du complot Papiste la furieuse antipathic de la Nation pour la Religion Catholique; & quoique diverses circonftances parussent y avoir apporté quelqu'adoucissement, ils savoient que la disposition habituelle des esprits n'étoit pas changée, & que le moindre accident pouvoit renouveler toute leur ancienne animolité.

Au premier bruit du complot Pa- Rupture enpiste l'Eglise Anglicane avoit concourn re le Roi & avec autant de violence & de crédulité l'Eglise. que le reste de la Nation à la poursuite de ce fantôme. Mais craignant ensuite le progrès des principes Républicains & Presbytériens, elles s'étoit laissée engager dans les vues de la Cour, & c'étoit particuliérement à son assistance que Jacques étoit redevable de sa Couronne. Ensuite voyant l'oubli dont on payoit ses services, & que les Catholiques étoient les seuls objets de la prédilection du Roi, elle avoit recommensé

HISTOTRE

Jacques II.

ses oppositions contre la Cour Royale, & le Papisme étoit devenu le danger le plus pressant. Jacques avoit fait revivre quelques Ordonnances pour la Chaire, publiées par Charles II : des le commencement de son regne dans un temps où l'on n'appréhendoir aucune entreprise contre la Religion Nationale. Mais la ficuation de l'Eglise étant devenue si délicace, il y avoit peu d'apparence que les Prédicateurs marquassent beaucoup de foumission pour des ordres qui n'étoient fondés fur aucune autorité légale, lorsqu'ils ne voyoient de suresé pour eux-mêmes qu'en se conservant le respect & la confiance dir Peuple. Au lieu d'éviter les controverses suivant les intentions du Roi, ils déclamerent ouvertement contre le Papilme, & le Docteur Sharp, Ministre de l'Eglise de Londres, se distingua particuliérement par le mépris qu'il affecta de jeter fur ceux que les argumens des Missionnaires Romains étoient capables de persuader. Cette méthode qui sembloit réfléchir sur le Roi, offensa si virement la Cour, que l'Evêque de Londres recut ordre de suspendre immédiatement le Ministre jusqu'à ce que Sa Mapolté fit connoître autrement les inten-

préd'il voi du que ref

Co ger de

non

la p

8

fon plu tru de la

ave trice de Jac

naî que

(4)

DE LA MAISON DE STUART. 235 tions. Le Prélat se défendit d'obeir sous prétexte qu'il n'avoit pas le pouvoir Jacques 1 d'imposer des châtimens par la seule voie d'autorité pour les fautes même du premier ordre. Mais certe raison, quoique d'une vérité sensible, ni les respectueuses soumissions de l'Evêque & de Sharp même ne purent fléchir la Cour. Jacques résolu d'agir sans ménagement , voulut punir l'Eveque rebelle de la réfistance à des ordres arbitraires, & la voie qu'il prit pour se satisfaire sut non-seulement comraire aux Loix, mais la plus capable d'alarmer la Nation.

Entre les machines que la Cour avoit Cour Ecelle autrefois employées pour aggrandir sastique, fon autorité, il n'y en avoit pas eu de plus dangereufe ni même de plus deftructive pour la liberté, que la Cour de Haute-Commission, abolie comme la Chambre Étoilée sous le Regne de Charles II, par un Ace de Parlement, avec une claufe qui défendoit sans ref triction l'établissement d'aucune Cour de cette nature. L'impérieux naturel de Jacques ne lui permit pas de regarder cette Loi comme un obstacle. On vit naître un nouveau Tribunal Ecclésiastique composé de sept Commissaires (u),

(u) Copuqui furem nommés éroient Saperol Arche-

136 HISTOIRE

Jacques II.

revêtus d'une autorité sans bornes sur toute l'Eglise d'Angleterre. Cette Cour avoit jusqu'au Pouvoir Inquisitorial qui caractérisoit autrefois celle de Haute-Commission; elle étoit autorisée à proceder sur de purs soupçons, & pour braver mieux la Loi, ses Lettres d'érection portoient expressément qu'elle devoit exercer sa Jurisdiction malgré les Statuts & les Loix contraires. Un n'ignoroit pas le dessein que Jacques avoit conçu de mettre l'Eglise sous le joug; & s'il étoit parvenu à bien établir l'autorité de cette Cour, le succès de son entreprise étoit infaillible. La Religion & la Liberté nationales n'avoient pas de coup plus mortel à redouter. Mais la Cause ne pouvoit être jugée dans une occasion moins favorable à la Cour, que sa querelle avec Sharp & l'Evêque de Londres.

dit

3)

2)

D

22

W

3)

3)

3)

La

fur

de

ma

tet

Ce Prélat se vit cité devant les Commissaires. Après avoir commencé par des protestations contre la légitimité de la Cour, il réclama le privilége de tous les Evêques Chrétiens d'être jugés par leur Métropolitain & ses Suffragans, &

vêque de Cantorbery, Crew Evêque de Durham, Sprat Evêque de Rochester, Sunderland, le Chancelier Jesseries, & Herbert Chef de Justice. L'Archevêque ayant refusé, l'Evêque de Chester sut nommé à sa place.

DE LA MAISON DE STUART. 237 pour sa défense particuliere, il prétendit » qu'étant obligé pour suspendre » Sharp de prendre la qualité de Juge, » il n'avoit pu, suivant les regles de la » Justice, porter une Sentence contre » lui fans citation & fans un procès » formel ; qu'il avoit représenté cet » obstacle au Roi dans une Adresse, & que n'ayant reçu aucune réponse de Sa Majesté, il avoit eu raison de juger qu'elle approuvoit son objection; que pour remplir tous les devoirs d'un juste respect il avoit conseillé à Sharp de ne pas continuer ses Prédications sans avoir justifié sa conduite; avis qui de la part d'un Supérieur ne différoit pas d'un ordre, & » que Sharp n'avoit pas manqué de s'y » soumettre; qu'il avoit cru Sa Maje le satisfaite de cette conduite; mais que s'il avoit eu le malheur de s'écarter » sur quelque point, il étoit prêt à demander humblement pardon avec toutes les réparations qu'il devoit ». La soumission du Prélat & celle de Sharp furent fans effet. Jacques étoit résolu Sentence com de faire un exemple; les Commissaires une l'Evêque eurent ordre de conclure, & par la de Londres.

majorité des voix l'Evêque & le Doc-

teur furent fuspendus.

e

15

16 Sc

at

fe-

Jacques II.

238 HISTOIRE

Car

cé

pe

no

gu l'A

ne

cli

141

be

la

cio

jug

COI

Q'h

l'ai

COL

les

ce

on

ma

mô

vo:

Par

Roi

Loi

nter

Supp

reft

Jacques II. 1686.

Un regne si court n'offre que des entreprises qui blessent la prudence ou la Loi , souvent l'une & l'autre , contre tout ce que la Nation avoit de cher & de respectable. Les plans mêmes dont on pourroit faire honneur an Roi. étoient si disgraciés par ses vues, qu'ils ne servent qu'à fortifier cette double accusation. Jacques étoit devenu le grand Patron de la tolérance, & l'Ennemi déclaré de toutes ces. Loix persécutrices que l'Eglise Anglicane avoit obtenues contre les non-Conformistes & les Catholiques. Non content d'accorder des dispenses aux Particuliers, il s'attribua le pouvoir de suspendre par une déclaration d'indulgence générale, tous les Statuts qui exigeoient la conformité à la Religion établie. On est obligé de reconnoître qu'un tel coup d'autorité renversoit également les Loix & la nature d'une constitution limisée. & qu'il n'y a pas même d'exemples qui pussent l'autoriser, à moins qu'on ne les suppose d'une uniformité si confzante qu'ils eussent totalement anéanti la législature ; mais au fond tous les exemples de cette espece étoient modernes & douteux. Il est vrai que le Roi précédent avoit plus d'une fois, &

Les loix pénales sont suspendues.

DE LA MAISON DE STUART. 239 ce qui doit surprendre encore plus, fans donner beaucoup d'ombrage, exercé ce dangereux pouvoir ; il avoit sufpendu en 1662 une Loi qui concernoit les charrois. Pendant les deux guerres Hollandoises il avoit suspendu l'Acte de Navigation; & les Communes en 1666 ayant résolu, contre l'inclination du Roi, de faire passer l'injuste Bill qui regardoit le transport des bestiaux d'Ecosse, s'étoient vues dans la nécessité, pour le garantir de l'exercice de cette prérogative qu'elles ne jugeoient point encore à propos de contester ou d'abroger tout-a-fait, de qualifier ce transport de nuisble. Si l'autorité royale avoit autrefois beaucoup d'étendue dans les affaires civiles, elle en avoit encore plus dans tout ce qui regardoit l'Eglise; & souvent on s'imaginoit qu'en vertu de la suprématie, les Rois d'Angleserre renfermoient dans leur personne tout le pouvoir despotique des Papes. Le dernier Parlement de Charles I, en privant le Roi & le Clergé du droit de porter des Loix Canoniques sans l'aven du Parlement, avoit un peu resserré l'étendue Supposer de la Suprématie; mais il en

rettoit encore des parties confidérables,

e

n

p

IX

e.

es

on

nti Les

10le

, &

Jacques II.

240 HISTOIRE

Jacques II. 1686.

ou du moins des prétentions importantes dont le Souverain faisoit usage dans l'occasion, En 1662 Charles II fit valoir ses droits de suprématie & son pouvoir suspensif, pour accorder une tolérance générale; en 1672 il renouvela le même Edit, quoiqu'obligé, à la vérité, par les remontrances du Parlement, de se retracter dans ces deux occasions; & l'on doit même se rappeler que dans la seconde le triomphe de la Loi sur la Prérogative passa pour un grand & mémorable exemple. En général on peut observer que dans tous les cas où le pouvoir suspensif étoit fort agréable ou fort utile à la Nation, il paroiffoit moins douteux; & qu'au contraire, lorsqu'il produisoit quelques abus, nonseulement il trouvoit de l'opposition, mais on prenoit le parti, comme si les raisons n'eussent pas manqué, de contester la prérogative sur laquelle il sembloit fondé.

Jacques beaucoup plus prudent, plus opiniâtre & plus arbitraire que son Frere, fit une Ordonnance qui suspendoit toutes les Loix pénales dans les affaires Ecclésiastiques, & qui accordoit à tous ses Sujets une liberté générale de conscience. En vain lui fit-on

considérer

C

VC

de

m

un

de

qu

m:

Se

DE LA MAISON DE STUART. 241 confidérer que ce système d'indulgence = avoit déja perdu tout crédit par deux vaines tentatives, & que dans un Gouvernement tel que celui d'Angleterre, il ne suffisoit pas qu'une Prérogative eût l'approbation de quelques Jurisconsultes ou de quelques Antiquaires prévenus; qu'etant condamné par la voix générale de la Nation, la victoire qu'un Roi pouvoit obtenir sur les libertés nationales en continuant de l'exercer, passeroit toujours pour une injustice & pour une usurpation manifestes. Dans l'opinion qu'il avoit de sa vigueur & de son activité, par lesquelles il se croyoit fort supérieur à son Frere, & persuadé d'ailleurs que son Peuple ne jouissoit d'aucunes libertés qu'il ne tînt de lui, ces confidérations ne servirent qu'a le confirmer dans fon projet.

r

r

e

e

;

ie

oi

d

al

as

a-

1-

e,

n-

1,

es

n+

n-

us

on

n-

les

or-

né-

on

rer

Mais pour assurer un favorable accueil à son Ordonnance, lorsqu'il y trouvoit les Anglicans opposés, il assecta de flatter beaucoup les non-Conformistes, dans l'idée qu'en faisant jouer un Parti contre l'autre, la victoire lui deviendroit aisée sur les deux; politique rafinée, mais dont l'execution demandoit une habileté qu'il n'avoit pas. Ses vues étoient si faciles à pénétrer,

Tome VI.

1687.

qu'il étoit impossible pour lui d'obtenir Jacques II. jamais des non-Conformistes, ni confiance ni respect sinceres. Ils savoient trop bien que le génie de leur Religion étoit diamétralement opposé à celui des Catholiques, seul objet de l'affection du Roi. Ils étoient convaincus que la violence de son naturel & ses maximes religieuses, étoient également opposées aux principes de la tolérance. Ils avoient vu qu'au premier moment de son accession, comme dans le cours du regne de son Frere, il avoit flatté à leurs dépens l'Eglise Anglicane, & que s'il tournoit yers eux, c'étoit depuis que ses plans étoient rejettés par les Prélats. Ainsi toutes ses faveurs devoient leur sembler trompeuses. Cependant le charme du repos présent, & leur animosité contre cette Eglise qui leur avoit fait essuyer long-temps une si rigoureuse perfécution, eurent fur eux tant d'effet qu'ils s'empresserent de toutes parts à marquer au Roi la plus respectueuse déférence pour ses résolutions, & qu'ils ne purent ressentir qu'une joie extrême de l'humiliation de leurs Ennemis.

Mais quand ils auroient été capables de fermer absolument les yeux sur ses intentions, la maniere dont il condui-

1637.

DE LA MAISON DE STUART. 243 sit son système en Ecosse auroit trahi son secret. Il s'adressa d'abord au Parlement Ecossois, & lui proposa la tolérance pour la seule religion Catholique, sans y comprendre les Protestans; mais cette Assemblée, quoique plus disposée que le Parlement d'Angleterre à facrifier ses libertés civiles, n'étoit pas moins résolue de demeurer ferme dans fa Religion; & pour la premiere fois on lui vit rejeter ouvertement la proposition du Roi. Jacques sut obligé de recourir à sa prérogative, & jugea qu'avec les Catholiques il devoit intéresser un Parti de ses Sujets à soutenir cet Acte d'autorité. Les Presbytériens harassés, persécutés, apprirent avec un extrême étonnement que les principes de la tolérance étoient exaltés de toutes parts, & qu'ils avoient la permiffion d'assister aux Conventicules; offense qui sous tout ce regne n'avoit passé pour rien moins qu'un crime capital. Cependant la Déclaration du Roi contenoit quelques articles capables de modérer leur joie. Il déclaroit, comme si la Foi Romaine eut déja pris l'ascendant, « qu'il n'emploîroit contre per-» sonne la force, ou l'invincible né-» cessité pour le faire changer d'opi-

Li

» nion , c'est-à-dire , de Religion ». C'étoit rendre assurément les Protesfans fort tranquilles; ou plutôt se réserver une porte affez large pour la perfécution & la violence. Il n'est pas moins remarquable, que suivant les termes exprès de l'Ordonnance, « c'étoit par sa » souveraine autorité, par sa préro-» gative royale & fon pouvoir abfolu, » que Sa Majesté avoit jugé à propos » d'accorder la tolérance ». On pénétre les desseins des autres Princes par une comparaison de différens traits de leur conduite, ou par la découverte de leurs plus fecretes résolutions; mais Jacques aveuglé par son zele, transporté par son impérieux naturel, employoit jusques dans ses Ordonnances & ses Déclarations publiques, des expressions qui ne laissoient rien à deviner.

Les Anglois savoient parfaitement que le Roi croyoit pouvoir s'attribuer par leur Constitution, comme il le pouvoit réellement, la même étendue d'autorité dans ses Etats Méridionaux que dans ceux du Nord; & par conséquent, quoique la Déclaration de tolérance qu'il avoit fait publier en Angleterre sût conçue dans des termes

DE LA MAISON DE STUART. 245. plus mesurés, ils ne purent être que Jacques II. fort alarmés du traitement arbitraire auquel ils voyoient leurs voifins exposés. On peut ajouter que la Déclaration même d'Angleterre contenoit d'étranges clauses. Elle promettoit que tous les Sujets seroient maintenus dans toutes leurs propriétés & leurs possessions, fans excepter celles des terres de l'Eglise & des Abbayes. On jugea que si l'on ne touchoit pas au plein établissement du Papisme, cette promesse étoit superflue, & l'on en conclut que Jacques rempli de la joie de ce grand événement n'en pouvoit contenir un moment l'expression.

Mais la conduite violente & préci- Etat de l'Itpitée des affaires d'Irlande ouvroit une lande. perspective encore plus effrayante. Le furieux Tyrconnel, revêtu enfin d'une pleine autorité, se faisoit par-tout accompagner de Filton, Chancelier du Royaume, forti d'une prison qu'il avoit méritée par ses crimes, mais assez lavé par un zele opiniâtre pour la Religion Catholique. On prétend que dans le siege même de la Justice, il dit un jour, « Que les Protestans étoient des co-» quins; & que sur quarante mille il » n'y en avoit pas un qui ne fût un

L iii

» traître, un rebelle & un infame ». Tout le cours de l'administration répondit à ces idées. Les Catholiques furent mis en possession du Conseil, des Cours de Judicature, & de tout ce qui concernoit la Justice. On entreprit de les rendre maîtres du Parlement, par la même violence dont l'exemple étoit venu d'Angleterre; c'est-à-dire, que les Chartes de Dublin & de toutes les Communautés furent révoquées, & qu'on en distribua de nouvelles qui affujétissoient les Villes & les Bourgs à la volonté du Souverain. Les Citoyens Protestans furent chasses, & les Catholiques qui l'avoient toujours emporté par le nombre, se virent les maîtres absolus du Royaume. L'Acte d'établissement étoit le seul obstacle qui les privat de la propriété entiere; & Tyrconnel s'étoit déja proposé de former un Parlement par lequel il se promettoit de faire abolir cet Acte, & de donner au Roi le pouvoir de distribuer toutes les terres d'Irlande à ses Sujets Catholiques. Mais cet injurieux plan trouva de l'opposition au Conseil de la part des Catholiques modérés. Le Lord Bellasis alla jusqu'à dire en jurant; « que cet » homme avoit la tête affez folle pour

DE LA MAISON DE STUART. 247 » ruiner dix Royaumes ». On représenta l'affoiblissement du commerce par Jacques II. la retraite des Protestans, la ruine des droits & des revenus royaux, l'alarme qui se communiquoit à l'Angleterre; & de si puissans motifs suspendirent quelque temps les résolutions du Roi. Mais il étoit aisé de juger par sa conduite habituelle de quel côté l'on verroit tomber la balance.

Jacques ne se borna point à faire Ambassade à éclater son imprudence dans ses pro-Rome. pres Etats; il voulut que toute l'Europe en fût témoin. Le Comte de Castelmaine fut envoyé à Rome avec la qualité d'Ambassadeur extraordinaire, pour rendre au Pape le tribut de l'obéissance. & réconcilier l'Angleterre avec Communion Catholique. Jamais un Ministre chargé d'une Commission de cette importance, ne se vit si négligé & n'essuya même tant d'affronts. Le Pape, au lieu d'approuver cette démarche précipitée, conclut qu'un projet conduit avec tant d'indiscrétion ne pouvoit avoir une heureuse fin. D'ailleurs étant engagé dans une querelle fort vive avec le Monarque François, querelle qui l'intéressoit plus que la conversion de l'Angleterre, il marqua peu de consi-

L iv

Jacques II. 1687. dération pour le Roi, qu'il croyoit lié trop étroitement avec son Ennemi ca-

pital.

L'unique témoignage de complaisance que Jacques reçut de Sa Sainteté, fut la députation d'un Nonce à la Cour de Londres en reconnoissance de son Ambassade. Un acte du Parlement avoit déclaré toute communication avec le Pape haute trahison; mais le Roi marqua si peu de respect pour les Loix, qu'il fit au Nonce une réception publique & folemnelle dans le Château de Windsor. Le Duc de Sommerset, un des Gentilshommes de la Chambre, fut privé de son emploi pour avoir refusé d'assister à cette cérémonie. Le Nonce fit ouvertement sa résidence à Londres pendant tout ce regne. Quatre Evêques Catholiques furent sacrés aux yeux du Public dans la Chapelle du Roi. & partirent avec le titre de Vicaires Apostoliques pour exercer leurs fonctions dans leurs Dioceses. Ils adrefferent aux Catholiques Anglois des Lettres Pastorales qui furent publiées & distribuées avec l'expresse permission du Roi. Les Ecclésiastiques réguliers de cette Communion, parurent à la Cour avec l'habit de leur Ordre; &

DE LA MAISON DE STUART. 249 quelques-uns eurent l'indiscrétion de se vanter, que dans peu ils espéroient marcher en procession dans la Capitale.

Jacques II. 1687.

Pendant que le Roi choquoit avec si peu de prudence, les principes & les préjugés de ses Sujets Protestans, il ne pouvoit se déguiser à lui-même, qu'il avoit besoin de leur assistance pour l'exécution de ses desseins. Il avoit sufpendu les Loix pénales en vertu de sa prérogative; il avoit levé le fardeau du Test: mais il auroit souhaite de pouvoir obtenir le sceau du Parlement pour ces Aces de pouvoir, convaincu que sans cette autorité, ses Edits seuls ne procureroient jamais une sûreté suffisante aux Catholiques. Aussi n'avoit-il rien épargné pour faire entrer dans ses vues les Membres du Parlement par des conférences particulieres. Les raisons, les menaces & les promesses avoient été long-temps employées pour vaincre leur obstination. Enfin n'espérant plus rien de ses efforts, il avoit congédie ce Parlement, dans la résolution d'en convoquer un nouveau dont il se promettoit plus de complaisance. La méthode d'annuller les Chartes l'avoit rendu maître de toutes les Communautés, & lui donnoit le pouvoir de changer à

Lv

250 HISTOIRE

Jacques IL.

son gré toute la Magistrature. Le Parti de l'Eglise Anglicane, soutien si constant de la Couronne, auquel Jacques devoit lui-même si visiblement sa succession, se trouvoit dépouillé par cette voie de toute son autorité; & les non-Conformistes d'abord à Londres, enfuite dans toutes les autres Villes, étoient substitués à leur place. Avec cette violente & dangereuse innovation, la Cour établit une sorte de Commissaires pour examiner les dispositions des Electeurs; & leurs instructions portoient d'exclure les partisans du Test & des Loix pénales (x). Dans chaque Ville on faisoit ouvertement des questions pour mettre les sentimens des Electeurs à l'épreuve, & juger quelle seroit leur conduite dans les opérations du Parlement. En un mot, le pouvoir de la Couronne alloit si loin, & le revenu ménagé par l'économie de Jacques, étoit non-seulement si considérable, mais d'une forme si peu dépendante, que si

⁽x) Les élections dans plusieurs Villes, particulièrement dans celle d'York, étoient transférées du Peuple aux Magistrats, qui suivant les nouvelles Chartes étoient nommés par la Cour. Mémoires de Reres by, pag. 272. Ainsi c'étoir le Roi même qui nommoit réellement les Membres. Le même Acte d'autorité s'exerçoit dans les Villes d'Ecosse.

DE LA MAISON DE STUART. 251 ce Prince eût embrassé quelque Parti National, il auroit pu regarder le succès comme infaillible, & porter l'autorité royale aussi loin qu'il lui auroit plu. Mais les Catholiques auxquels il s'étoit absolument livré ne composoient pas la centieme partie du Peuple; les non-Conformistes mêmes qu'il affectoit tant de caresser, ne faisoient guere plus du vingtieme; & ce qu'il y avoit de plus facheux, ils ne se fioient pas plus à l'alliance forcée qu'on leur faisoit contracter avec les Catholiques, qu'aux principes d'une tolérance de tout temps contraire à leurs usages, quoiqu'ils parussent actuellement l'adopter. Ainsi Jacques se défiant du succès, fit traîner l'élection du Parlement, & continua d'exercer son autorité illégale & defpotique.

On a vu que tout le pouvoir d'Irlande étoit entre les mains des Catholiques. En Ecosse tous les Ministres, ou ceux du moins qui jouissoient de la confiance du Roi, avoient embrassé la même Religion. Tous les grands Offices d'Angleterre, militaires & civils, étoient enlevés par degrés aux Protestans. Rochester & Clarendon beaufrere du Roi, n'avoient pu par leurs

Lvj

151 HISTOTRE

Jacques II.

fervices & par leur fidélité constante à ses intérêts expier leur attachement à la Religion Nationale, & se voyoient dépouillés de leurs emplois. Jefferies même, après avoir prostitué à la Cour l'honneur, la justice & l'humanité, perdoit à vue d'œil sa faveur & son crédit, parce qu'il refusoit aussi d'abandonner fa Religion. Il ne restoit que d'ouvrir la porte de l'Eglise & des Universités à l'intrusion des Catholiques. Jacques ne fut pas long-temps fans tenter ce violent effort; & pour avoir mis les Prélats & le Clergé Anglican, dans la nécessité de chercher une protection contre ses entreprises, il se vit enfin lui-même fans Amis & fane Partifans.

Entreprise du Roi contre les Universités.

Un Bénédictin nommé le Pere Francois, se présenta pour le degré de Maître-ès-Arts dans l'Université de Cambridge, avec des Lettres de recommandation du Roi; & l'usage de l'Université, étant de conférer ce degré aux personnes d'un mérite éminent, sans égard pour leur Religion, jusqu'à lui avoit fait admettre depuis peu le Secrétaire de l'Ambassadeur de Maroe, Jacques s'en crut plus autorisé à se promettre les mêmes égards pour sa re-

DE LA MAISON DE STUART. 253 commandation. Mais l'Université fit attention qu'il y avoit une extrême différence, entre un témoignage d'estime, qu'elle pouvoit accorder aux Etrangers, & des titres qui donnoient droit de suffrage dans toutes ses Elections ou ses Décrets, & qui conduiroient infailliblement les Catholiques à la supériorité du nombre s'ils étoient une fois admis. Aussi refusa-t-elle d'obéir aux Lettres du Roi. Elle fut citée aussi-tôt devant la Cour Ecclésiastique, & le Vice-Chancelier fut fuspendu; mais sa place ayant été remplie par un homme plus ferme, le Roi ne jugea point à propos de pouffer plus loin ses prétentions.

Son entreprise contre l'Université d'Oxford sut soutenue avec une opiniâtreté plus inflexible, & produisit des esses plus graves. Cette Université avoit sait solemnellement profession d'obéissance passive dans le célebre Décret dont on a parlé, & Jacques apparemment s'attendoit à lui voir prouver sa sincérité, lorsqu'elle auroit à son tour l'occasion de pratiquer des maximes, qui, lorsqu'elles sont poussées à l'excès, révoltent également la raison & la nature, mais ne trouvent pas ordinairement de plus sorte oppo-

sition que dans le dernier de ces deux principes. Le Président du Collége de la Magdeleine, une des plus riches fondations de l'Europe, étant mort vers ce temps, on vit arriver un ordre de la Cour en faveur d'un nouveau Converti, nommé le Docteur Fermer, qui sans compter sa Religion, manquoit de plufieurs autres qualités exigées par les Statuts. Les Aggrégés du Collège demanderent humblement au Roi la révocation de son ordre; mais le jour que les Statuts fixoient pour l'élection étant arrivé plutôt que la réponse de la Cour, ils élurent le Docteur Hough, homme sans reproche, & d'une vigueur d'esprit qui le rendoit propre à maintenir ses propres droits & ceux de l'Université. Il fut aussi-tôt question de punir une entreprise qui fut traitée de révolte; & la Cour envoya des Commissaires Ecclésiastiques, devant leiquels le nouveau Président & les Aggrégés furent cités. Elle avoit si peu consulté tout autre motif que la Religion, qu'après de justes recherches, Fermer fut trouvé coupable des vices les plus scandaleux, & que les Commissaires mêmes eurent honte d'insister fur son élection. Il vint d'autres Lettres

DE LA MAISON DE STUART. 255 en faveur de Parker, nommé depuis = peu à l'Evêché d'Oxford, homme vendu à la Cour, & dont le plus grand mérite étoit d'avoir embraffé volontairement la Religion Catholique. Le Collège ofa représenter que les Présdens avoient toujours été nommés par élection, & qu'on avoit même peu d'exemples d'une recommandation de la Cour en faveur d'un Prétendant; que l'élection de Hough ayant été réguliere, on ne pouvoit le priver de son Office, ni lui donner un successeur avant la fin de fa vie; qu'en supposant même la nécessité de l'élection, les Statuts du Fondateur ne permettoient pas de choisir Parker; que les Electeurs étoient engagés par serment à l'observation étroite des Statuts, & n'en pouvoient être dispenses sous aucun prétexte; enfin, que le Collége s'étoit distingué dans tous les temps par une fidélité si constante, qu'il n'y avoit qu'une invincible nécessité qui pût le faire actuellement résister aux inclinations du Roi. Cette apologie fut comptée pour rien. Le Président & les Aggrégés, à l'exception de deux qui fe délisterent, furent chassés du Collège, & Parker fut mis en possession de l'Of256 HISTOIRE

de

qu

OL

di

pu

ra

de

pr

le

pa

ne

la

CC

po

ti

le

av

Se

le

R

qu

m

Jacques II. 1687.

fice. Dans tout le regne de Jacques, peut - être ne nommeroit - on pas une violence plus arbitraire & plus ouvertement illégale. Lorsque les Avocats de la Cour avoient employé leurs plus forts argumens pour l'autorité dispenfative, ils n'avoient jamais cessé de reconnoître que les Statuts concernant la propriété particuliere ne pouvoient souffrir aucune atteinte de cette prérogative; cependant ils n'étoient pas à couvert dans le cas d'Oxford. Les droits d'un Collége étoient attaqués; ses Membres étoient dépouillés de leur propriété pour avoir observé leur devoir, gardé leur serment & leur Religion : « Les fources de l'Eglise An-» glicane alloient être empoisonnées, » & bientôt, concluoit-on, tous les » Emplois Ecclésiastiques & Civils de-» viendroient la proie de ceux qui » fans égard pour l'honneur, la vertu » & la bonne foi, sacrifieroient lâche-» ment leur croyance à la superstition » régnante ». Telle fut l'opinion générale ; & l'étroite liaison des Universités avec les Etablissemens Eccléfiastiques, se joignant à l'ardent intérêt de tous ceux qui faisoient gloire d'y avoir reçu leur education, cette

demarche arbitraire souleva tout le Royaume contre l'administration du Roi.

Jacques II,

Une autre entreprise de la Cour, Entreprise qui passa pour une insulte encore plus contre le Clergé Angliouverte contre l'Eglise Anglicane, ren-can.
dit la mésintelligence entre le Roi & ce
puissant Corps, fatale & comme incurable. Il est étrange que Jacques, qui
devoit sentir par le témoignage de son
propre cœur, quelle puissante influence
le zele religieux avoit sur lui, sût capable de pousser l'aveuglement, jusqu'à
ne pas soupçonner qu'il pouvoit avoir
la même force sur ses Sujets. Tant
d'expériences ne devoient-elles pas le
convaincre de leur invincible aversion
pour les principes de Religion qu'il
s'obstinoit à leur faire admettre?

Il fit publier une seconde Déclaration de Tolérance, à peu près dans les mêmes termes que la premiere, avec ordre qu'immédiatement après le Service Ecclésiastique, elle sût lue par le Clergé dans toutes les Eglises du Royaume. Comme on n'ignoroit pas que les Evêques désapprouvoient l'usage du pouvoir suspensatif, non-seulement ils se crurent insultés par cette clause, mais ils jugerent que leur complai-

1688.

sance ne les exposeroit pas moins an mépris public pour la mollesse de leur conduite, qu'à la haine pour la faveur indirecte qu'ils paroîtroient accorder à cette odieuse prérogative (y). Ils se déterminerent donc presque tous à conserver l'estime du Peuple, leur seule protection, pendant que l'autorité des Loix seroit si foible, & que la Cour soutiendroit si fortement des intérêts opposés. Pour se confirmer dans cette résolution, six d'entre eux, Lloyd Evêque de S. Asaph, Ken de Bath & Wells, Turner d'Ely, Lake de Chichester, Whits de Petersboroug, & Trelawney de Briftol, s'assemblerent en secret chez le Primat, & concerterent la forme d'une nouvelle Pétition au Roi. Ils y exposoient en peu de mots: « que malgré leur extrême fidélité, » vertu dont l'Eglise d'Angleterre avoit » donné de si constans témoignages, » malgré l'inclination qui les portoit » à soulager tous les Protestans non-» Conformistes, voyant néanmoins

>

20

30 L

20 l

30 I

20 (

30 C

30

30 T

30 (

30 J

30]

⁽y) Lorsque Charles avoit cassé le dérnier Parlement, il avoit donné dans une Déclaration les motifs de cette démarche; & le Clergé avoit reçu ordre de lire cette Déclaration après le service. Cet ordre qui flattoit les préventions du Parti Episcopal n'avoit trouvé que de la soumission. Le cas actuel étoit tout-à-sas contraire.

pe la Maison de Stuart. 259

que la Déclaration de Tolérance

étoit fondée sur une prérogative dé
clarée illégale par le Parlement, ils

pouvoient, sans blesser tout à la sois

la prudence, l'honneur & la con
science, adopter aussi partialement

qu'on leur reprocheroit de le faire,

s'ils alloient jusqu'à la répandre dans

tout le Royaume : sur quoi ils sup
plioient Sa Majesté de ne pas insister

fur la lecture publique de sa Déclara
tion (3) ».

aeques II. 1688.

(1) Les termes de la Pétition étoient : « Notre ex-» trême répugnance à répandre & publier dans les Eglim ses la derniere Déclaration de Votre Majesté pour la » liberté de conscience, ne vient ni d'aucun defaut de » respect & d'obeissance pour Votre Majesté, puisque motre fainte Mere l'Eglise d'Angleterre dans ses prinm cipes & dans fa pratique est indubitablement fidelle, » comme Votre Majesté l'a reconnu publiquement & so plus d'une fois à son honneur ; ni d'aucun défaut d'af-» fection pour les non-Conformistes, à l'égard desquels nous sommes disposés à tous les tempéramens qui » paroîtront convenables, lorsque l'affaire fera mure. » ment considérée & réglée dans un Parlement & dans » une Assemblée Ecclésiastique : mais entre plusieuts »raisons nos difficultés viennent particuliérement de ce w que cette Déclaration est fondée fur un pouvoir difpensarif que le Parlement a souvent déclaré illégal, o fur-tout dans les années 1662 & 1672, & même au » commencement du regne de Votre Majesté, question » si grave & d'une si grande conséquence pour toute la » Nation dans l'Etat comme dans l'Eglife, que vos supplians ne peuvent avec prudence, honneur ou con-» science, y entrer autant comme parties, que la dis-» tribution qu'ils en feroient dans toute la Nation, & » la publication solemnelle répétée dans la maison de Jacques II. 1688.

Jacques étoit incapable, non-seulement de céder aux plus grandes oppositions, mais de laisser impunies les plus légeres, les plus respectueuses contradictions. Il résolut sur le champ, (& ses résolutions une fois formées étoient inflexibles) de punir les six Prélats d'une Petition si populaire en elle-même, & d'une si prudente circonspection dans les termes. La Pétition lui avoit été présentée en particulier, il fit appeler les Prélats au Conseil; & là il leur demanda s'ils reconnoissoient cette Piece. Ils pénétrerent son intention, & d'abord ils éviterent une réponse formelle; mais excités par le Chancelier, ils avouerent enfin leur ouvrage. Sur le refus qu'ils firent ensuite de donner des cautions, un ordre du Roi les fit con-Emprisonne- duire immédiatement à la Tour; & les ment de six Avocats de la Couronne furent chargés de les mettre en Justice pour un insolent & féditieux Libelle qu'on les ac-

n

C

d

O

Pa

n

tr CE

ne

&

pl

R

qu pl

Evêques.

cusa d'avoir composé & reconnu. Le Peuple avoit deja pris l'alarme sur le danger auquel les Evêques étoient exposés; & son attention répondit à fon inquiétude pour le succès d'une

[»] Dieu, & dans le temps du Service divin, pourroient » faise juger suivant les regles communes de la raison.

Jacques II. 1688.

DE LA MAISON DE STUART. 261 affaire sans exemple. Mais lorsqu'il les vit emmenés sous une garde, embarqués fur la riviere & conduits vers la Tour, toute son affection pour la liberté, tout son zele pour la Religion, éclaterent à la fois, & de toutes parts on le vit courir en foule pour rassasser ses yeux d'un spectacle qui l'intéressoit & qui l'animoit également. Les rives de la Tamise furent couvertes de spectateurs prosternés qui demandoient la bénédiction de leurs Pafteurs, & qui imploroient la protection du Ciel dans le danger dont leur Religion & leur Patrie étoient menacées. Les Soldats même, faisis de la contagion du même esprit, se jeterent à genoux devant les Prélats, & demanderent la bénédiction des criminels dont on leur avoit confié la garde. Quelques Anglicans des plus zélés entrerent dans l'eau, pour recevoir de plus près les bénédictions que ces illustres captifs diftribuoient autour d'eux, & pendant cette triomphante disgrace l'intérêt général fut augmenté par leur foumission & leur modestie. Ils exhorterent le Peuple à craindre Dieu, à respecter le Roi, à ne pas s'écarter de la fidélité qu'ils devoient à la Couronne, langage plus expressif que les plaintes; & lors-

qu'ils furent entrés dans l'enclos de leur prison, leurs premiers pas furent vers la Chapelle, ponr y rendre graces au Ciel des afflictions dont il le jugeoit dignes dans la défense de la sainte Cause.

Leur procès.

Leur passage lorsqu'ils furent conduits devant les Juges, attira des flots de spectateurs encore plus nombreux, s'il étoit possible, & plus inquiets de leur fort. Tout le monde étoit frappé de la dangerense crise où les affaires étoient réduites, mais jugeoit en même temps que la catastrophe ne pouvoit dépendre d'une cause plus favorable que celle où le Roi s'étoit imprudemment engagé. Vingt-neuf Pairs séculiers, car tous les autres Prélats se tinrent à l'écart, formerent le cortege des prisonniers jusqu'à Westminster, & la procession fut grossie par un si grand nombre d'honnêtes gens de tous les ordres, que dans la salle d'audience il resta peu de place pour le Peuple. Les Avocats pour les six Evêques furent le Chevalier Sawyer, le Chevalier Pemberton, Polexfen, Treby & Sommers. Dans la poursuite même du complot Papiste, on n'avoit pas vu de cause plaidée avec plus de zele, ni suivie avec plus d'inDE LA MAISON DE STUART. 263 térêt & d'attention. Le torrent populaire, qui de lui-même avoit pris un cours violent, étoit plus irrité que jamais par l'opposition de la Cour.

Jacques II, 1688.

On établit en faveur de six Prélats. « que la Loi permettoit aux Sujets, » lorsqu'ils se croyoient blessés sur quel-» que point grave, de s'adresser au Roi » par une Pétition, pourvu qu'ils se » continssent dans les justes bornes que » la Loi leur prescrivoit, & dont les » Prélats ne s'étoient pas écartés; que » dans les cas qui touchoient la con-» science, on n'avoit jamais prétendu » que l'obéissance active fût due au » Gouvernement; & que de l'aveu de » tout le monde, c'étoit la loi qu'on » devoit reconnoître pour la grande » regle de l'obéissance & de la sou-» mission des Sujets; que lorsqu'un » Particulier recevoit des ordres aux-» quels il ne pouvoir obéir, il étoit » beaucoup plus respectueux d'exposer » les raisons de son refus, que de gar-» der un filence opiniâtre & réfrac-» traire; que jamais on n'avoit regardé » comme une violation du devoir dans » les Sujets, d'exposer sans être ex-» pressément consultés, leur sentiment » fur les affaires publiques auxquelles

la n

» tout Citoyen étoit si sensiblement » intéressé; qu'ici les Prélats étoient » non-seulement consultés, mais obli-» gés de faire connoître leur approba-» tion par l'obéissance, ou leur désa-» veu par une Pétition; qu'on ne pou-» voit être rebelle ou feditieux pour » avoir nié la prérogative du pouvoir suf-» pensatif, parce qu'en effet dans une » Monarchie légale & limitée, il n'y » avoit & ne pouvoit y avoir de telle » prérogative; qu'en la supposant mê-» me réelle, elle avoit été fouvent » contestée dans la Salle de Westminster » & dans les deux Chambres du Parlement, & qu'il n'étoit encore tom-» bé dans l'esprit à personne de faire » un crime de cette opposition ; que les » six Prélats, au lieu d'appeler au Peu-» ple, s'étoient adressés au Roi, & lui » avoient même présenté si secrétement leur Pétition; que sans l'aveu » qu'on leur avoit arraché devant le » Conseil, on ne seroit jamais parvenu à » prouver qu'ils en fussent Auteurs; & » qu'ayant été depuis imprimée & dif-» tribuée, on n'avoit pas même entre-» pris de prouver qu'ils eussent la moin-» dre part à sa publication ». Ces raisons étoient convaincantes en elles-

DE LA MAISON DE STUART. 265 elles-mêmes. Elles furent écoutées des ! Affistans avec la plus favorable dispofition; & quoique la durée des Magistratures sût au pouvoir de la Cour, quelques-uns des Juges même se déclarerent en faveur des Accufés. Cependant, à l'extrême étonnement du Ils sont ac-Public, & sans qu'on en ait jamais vé-quittés. rifié la raison, les Jurés furent quelques heures à délibérer, & tinrent le Peuple pendant tout ce temps dans la plus mortifiante incertitude. Enfin l'agréable déclaration d'innocence fut prononcée. Elle retentit aussitôt dans toute la Salle ; elle fut communiquée aux flots de Peuple qui l'environnoient, portée à la Ville, & répandue avec une joie infinie dans toutes les parties du Royaume.

e

es 1-

ui

e-

eu le

8

lif-

re-

in-

en les-

Chaque Eté depuis la révolte de Monmouth, Jacques avoit fait camper ses Troupes sur la hauteur de Hounstow, autant pour tenir le Peuple en bride, que pour les entretenir dans la discipline. On y voyoit une Chapelle Papiste ouvertement élevée au milieu du Camp : & rien n'étoit épargné, quoiqu'affez inutilement, pour attirer les Soldats à cette Communion. Le petit nombre de ceux que les Missionnaires

M Tome VI.

17 Juin.

Jacques 11. 1688.

avoient convertis, étoient traités avec un mépris qui refroidiffoit les autres; & la haine attachée aux Officiers Irlandois que Jacques avoit introduits dans la Milice d'Angleterre, ne servoit pas moins à diminuer son crédit dans l'Armée. Le jour même où le Procès des Evêques fut juge en leur faveur, Jacques après avoir fait la revne des Troupes, s'étoit retiré dans la tente du Lord Feversham qui les commandoit. Tout d'un coup il fut surpris d'entendre un bruit extraordinaire dans le Camp, accompagné des plus éclatantes marques de joie. Feversham qui le vit curieux d'en favoir la cause, lui dit, « que ce n'étoit rien, & » que les Soldats se rejonissoient de la » délivrance des Evêques. Vous appe-» lez cela rien, répliqua-t-il: mais tant pis pour eux ».

Il étoit déterminé à marcher en avant dans la fatale carrière où sa précipitation l'avoit engagé si loin. Quoiqu'il ne pût ignorer qu'à la réserve d'une poignée de Catholiques, ses Sujets de tous les Ordres étoient surieux du passé & plus essrayés encore de l'avenir, quoiqu'il vît passer les mêmes mécontentemens dans l'Armée, sa seule ressource contre les sacheuses dispositions du

Jacques Ila

DE LA MAISON DE STUART. 267 Public, il n'en parut pas moins incapable d'abandonner ses mesures, on de se relâcher même de sa violence dans leur exécution. Il chassa deux Juges, Holloway & Powel, qui avoient paru favoriser les Evêques. Il donna des ordres pour la recherche de tous les Ministres qui n'avoient pas lu sa déclaration, c'est-à-dire du Clargé entier à l'exception de deux cens. Il envoya au Collège de la Magdeleine des Lettres de justion, par lesquelles il demandoit pour Président à la place de Parker nouvellement décédé, Giffard Docteur de Sorbonne, Evêque titulaire de Madaure : on affure même qu'il le destinoit au Siège Episcopal d'Oxford. Cet excès d'avenglement méritoit peut-être plus de compassion que de haine, & doit surprendre en effet dans un Prince qui sur d'autres points ne manquoit pas de jugement & de bonnes qualités.

t.

i-15

i-

e-

ce

dy .

Quelques jours avant le triomphe Naissance du des Evêques, il étoit arrivé un événe-Galles. ment qui dans les idées de Jacques, ro Jain, étoit une compensation fort avantageu-se pour toutes les mortifications qu'il avoit reçues dans cette occasion. La Reine avoit mis au monde un Fils qui fut baptisé sous le nom de Jacques. Ce

M is

268 THISTOIRE

Jacques II: 1688.

bonheur étoit impatiemment attendu non-seulement du Roi & de la Raine, mais de tous les zélés Catholiques hors du Royaume & dans fon sein. Ils voyoient le Roi au déclin de l'âge. Sa fuccession regardoit le Prince & la Princeffe d'Orange Protestans zélés, qui s'empresseroient de rétablir toutes ses affaires publiques fur leurs anciens fondemens. On avoit offert des vœux à tous les Autels pour obtenir un Succesfeur mâle: il s'étoit fait des Pélérinages , sur-tout celui de Lorette par la Duchesse de Modene, & le succès sut attribué particuliérement à ce pieux office. Mais autant que cet incident causa de fatisfaction aux Catholiques, autant chagrina-t-il les Protestans, qu'il privoit de l'agréable espérance dont ils commençoient à se flatter, quoique dans une perspective assez éloignée. La calomnie alla même jusqu'à prêter à Jacques le dessein d'en imposer au monde par un enfant supposé, qu'il pût élever dans ses principes pour être après lui le foutien de la Religion Romaine dans ses Etats. La Nation presqu'entiere le croyoit capable de toute forte de crimes par excès de zele, comme il sembloit l'être de toute sorte d'impruden-

DE LA MAISON DE STUART. 260 ces, & jugeoit que les affections de la nature seroient aisement facrifiées au morif supérieur du progrès de la Religion. Ce n'étoit pas la premiere fois que la même calomnie avoit été répandue. En 1682 la Reine alors Duchesse d'York, étant enceinte, on avoit semé le bruit que la Nation étoit menacée d'une imposture (a): mais heureusement la naissance d'une fille épargna au Parti l'embarras de fontenir une fiction fi pen probable.

DANS un temps où tous les motifs civils & religieux s'accordoient à rui- Conduite du ner Jacques dans l'affection de ses Su- range. jets, on pouvoit s'attendre que fon Trone tomberoit bientôt en pieces par fon propre poids: mais telle est la force du Gouvernement établi, telle est auffi l'aversion des hommes pour l'ouverture des entreprises doutentes, que s'il n'étoit pas venu à la Nation une affiftance étrangere, les affaires pouvoient de-

5 II.

⁽a) On trouve ce fait dans une feuille périodique, nommée l'Obfervateur, qui se publiche dans le mente semps. Voyez celle du 23 d'Août 2682. Le zele de parti, ajoute M. Hume, est capable de faire recevoir ce qu'il y a de plus incroyable; mais il est extrêmement fingulier que la même calomnie une fois détruite ait pu fe renouveller avec tant de fucces.

meurer long-temps dans une si delicate situation, & le Roi prévaloir à la fin dans ses projets téméraires & mal concertés.

Le Prince d'Orange avoit gardé depuis son mariage avec la Princesse Marie d'Angleterre une conduite prudente digne du grand fond de sens dont il étoit éminemment partagé. Il s'étoit fait un principe de se mêler peu des affaires Britanniques. Egalement éloigné de causer du mécontentement aux Factieux, & de donner de l'ombrage au Prince qui remplissoit le Trône, son penchant ne le portoit pas moins que son intéret à s'employer avec une affiduité constante aux affaires du continent , & fur-tout à susciter des obstacles à la grandeur du Monarque François, contre lequel il avoit conçu depuis longtemps par un mélange de raisons personnelles & politiques, la plus violente animolité. Cette conduite avoit flatté les préventions de toute la Nation Angloise: mais étant contraire aux inclinations de Charles qui cherchoit la paix pour plaire à la France, elle avoit beaucoup diminué pour lui la faveur & l'affection de ce Monarque.

Jacques, après la mort de son Frere;

DE LA MAISON DE STUART. 271 s'étoit cru si intéressé à bien vivre avec l'héritier apparent, qu'il avoit donné au Prince quelques témoignages d'amitié; & de fon côté le Prince avoit rempli tous les devoirs du respect & de l'attachement pour le Roi. A la premiere nouvelle de l'invasion de Monmouth, il s'étoit hâté de faire passer la Mer à fix Régimens de Troupes Angloises employées au service de Hollande. Il avoit offert de prendre le commandement des Troupes du Roi contre les rebelles, & quoiqu'il désapprouvât beaucoup les maximes de l'administration de Jacques, il ne s'étoit jamais permis d'en parler ni d'autoriser par la moindre apparence de faveur, les fujets de plaintes qu'on s'efforçoit de repandre dans toute la Nation.

C'étoit à la priere du Roi même, que le Prince avoit commencé à prendre part aux affaires du Royaume. Les magnifiques idées que Jacques se formoit de sa prérogative, ne l'avoient pas empêché de remarquer que les Ordonnances publiées à ce titre, avoient besoin de l'autorité légale, & que leur continuation pouvoit être dangereuse pour luimême, & pour les Catholiques qu'il vouloit savoriser. Il falloit un acte da

M iv

272 HISTOIRE

Jacques II.

Parlement pour affermir cette liberté de conscience qu'il s'étoit efforcé d'établir; & son espérance étoit que le Prince se déclarant pour ce système, les Membres dans lesquels il n'avoit trouvé lui-même que de la résistance lui accorderoient ensin leur suffrage. Aussi ne manqua-t-il pas de solliciter son consentement pour la révocation des Loix pénales & du Test; & dans la vue de l'obtenir il lui sit espérer (b) de se voir secondé par l'Angleterre dans toutes les entreprises que son génie vaste & actif lui avoit fait concerter avec tane de succès dans le continent.

Le Prince savoit que l'Empereur & le Roi d'Espagne étoient surieux des outrages répétés qu'ils avoient soussers de l'ambition de Louis, & plus encore des fréquentes insultes que son orgueil leur avoit sait essuyer. Il connoissoit l'insuence de ces deux Monarques sur les Princes Catholiques de l'Empire. Il avoit acquis lui-même beaucoup de crédit sur les Princes Protestans. Ce sut dans cette consiance qu'il forma le grand projet d'unir toute l'Europe dans une Ligue générale contre les usurpations

⁽b) Burnet, Tom. I. pag. 711. D'Avaux, 15 d'Avril

DE LA MAISON DE STUART. 273 de la France qui sembloit menacer de si près les libertés & l'indépendance de Jacques 11. tous ses voisins.

Il n'y avoit point de caracteres plus incompatibles que ceux de conquérant & de persécuteur. Louis s'apperçut bientôt que non-seulement il avoit affoibli ses Etats par le bannissement d'un si grand nombre de Sujets utiles, mais que les François refugiés avoient enflammé toutes les Nations Protestantes, & lui avoient fait des ennemis obstinés contre ses progrès, pour la défense de leur Religion & de leur liberté. Amsterdam & les autres Villes de Hollande qui s'étoient rendues dépendantes de la France, effrayées des furieuses persécutions contre les Hugnenots, dont on leur faifoir à chaque moment de nouveaux récits , avoient renoncé à toutes les factions particulieres , & rendu toute leur confiance au Prince d'Orange (c). Les Princes Protestans de l'Empire avoient formé à Magdebourg une Ligue séparée pour la défense de leur Religion. Les Anglois plus irrités que jamais contre le zele emporté de leur Souverain, étoient

e

e

r

e

1

r

[]

e

it

d

e

15

ril

⁽e) D'Avaux, 24 Juftet 1671, 16 Juin , 15 Octobre M V. Novembre 1688. Tom: 4. pag. 30.

e74 HISTOIRE

Jacques II.

dans la disposition d'embrasser les plus furieuses résolutions contre lui. En considérant l'état de l'Europe dans cette partie du dix-septieme siecle, il paroît que par ses persécutions Louis avoit non-seulement souisse un illustre regne, mais qu'il avoit lui-même élevé d'invincibles barrieres à ses Armes auxquelles il auroit été difficile autrement & peut-

être impossible de résister.

Le Prince d'Orange sut tirer parti de ces avantages. Par ses intrigues & l'autorité de ses conseils, il parvint à former dans Ausbourg une Ligue où tout l'Empire s'unit contre le Monarque François. L'Espagne & la Hollande entrerent dans cette Alliance; on obtint ensuite l'accession de la Savoie ; la Suede & le Danemark femblerent favorifer la même Caufe. Mais quoique ces nombreux Etats composassent la plus grande partie de l'Europe, la Ligue paroissoit imparfaite & même inégale à son objet , pendant que l'Angleterre s'en tenoit à la neutralité qu'elle n'avoit pas ceffé d'observer.

Jacques quoique plus superstitieux que son Frere avoit son honneur & celui de la Nation plus à cœur; & s'il u'eût pas été retenu par le premier de ces deux

motifs, on l'auroit vu maintenir avec plus d'ardeur l'intérêt & l'indépendance de ses Royaumes. Aussi ne crut-il pas plutôt voir quelqu'apparence de pousser ses religieux desseins, en s'opposant aux progrès de la Monarchie Françoise, qu'il ne s'éloigna point de ce plan, & qu'il sit espérer à son Gendre qu'en concourant à ses vues en Angleterre, il pourroit l'engager tôt ou tard à seconder un projet dont l'avancement faisoit toute l'ambition de ce Prince.

Un caractere tel que le sien ne pouvoit Il refused en être tenté par une offre plus séduisante : trer dans les vues de Jacmais ces réflexions lui firent trouver des quesdifficultés infurmontables à la propolirion du Roi. Il considéroit que ce Manarque s'étoit attiré la haine de ses Sujets, qu'ils avoient concu de grandes alarmes de les desseins, & qu'ils regardoient la future succession du Prince & de la Princesse comme leur unique ressource. Seconder les odieuses qu'on lui proposoit, c'étoit s'exposer à la même aversion. Elle pouvoit infoirer de l'éloignement aux Anglois pour des alliances qui leur deviendroient suspectes. Lui-même il se mettoit en danger de perdre une fuccession qui ne

pouvoit lui manquer, & que l'extreme

a

t

M vi

276 HISTOIRE

Jacques 11.

indiscrétion du Roi lui faisoit même esperer de recueillir avant qu'elle lui sût devolue par le cours de la nature, il resusa donc d'aller plus loin que la promesse de consentir à la révocation des Loix pénales qui n'assujétissoient pas moins les non-Conformistes que les Catholiques; & le Test lui parut une sûreté absolument nécessaire pour la

Religion établie.

Jacques ne se borna point à de simples tentatives. Il favoit le fond qu'il pouvoit faire sur un Jurisconsulte Ecossois nommé Stuart, banni autrefois pour quelques intrigues qui l'avoient fait accuser de trahison, mais rappelé ensuite après avoir obtenu son pardon de la Cour. Stuart de concert avec le Roi egrivit plusieurs Lettres à Fagel Pensionnaire de la Hollande qu'il avoit connufamilierement pendant son exil; & nonseulement il lui exposa tous les motifs d'une tolérance illimitée, mais il le pria de communiquer de la part du Roi les raisons au Prince & à la Princesse d'Orange. Fagel fut long-temps sans faire aucune réponse. Enfin remarquant que son silence étoit pris pour un consentement, il expliqua ses idées & celles de leurs Altesses: « C'étoit leur opinion,

DE LA MAISON DE STUART. 277 » marqua-t-il à Stuart qu'aussi long-» temps qu'on remplifsoit les devoirs de » Sujet paisible, on ne devoit être ni » puni, ni chagriné pour différer de la » Religion établie. Le Prince & la » Princesse d'Orange consentoient de » tout leur cœur à la révocation des » Loix pénales sans distinction de Ca-» tholiques & de Protestans non-Con-» formistes; ils étoient prêts à seconder » fur ce point toutes les mesures du » Roi: mais le Test ne devoit pas être » confidéré comme une peine imposée » à la différence de Religion; c'étoit » seulement une sûreté requise pour le culte établi. L'idée de punition ne » devoit pas être attaché à l'exclusion » des Offices publics, lorsque d'ailleurs » on vivoit paisiblement de son revenu » ou de son industrie. La Hollande mê-» me si souvent citée pour un modele » de tolérance, admettoit à la vérité » toute sorte de Sectes, mais n'accor-» doit la possession des Offices civils » qu'à ceux qui faisoient profession de » la Religion établie, & fi les Offices » militaires y étoient quelquefois ac-» cordés à des Catholiques, les précau-

» tions qu'on apportoit dans leur choix, » & le soin qu'on avoit de les soumet-

S

r

e

a

·

e

i

e

-

,

Jacques IL.

Jacques II.

» tre à l'inspection d'un Magistrat, ne » laissoient aucune juste raison de dé-» siance. Enfin leurs Altesses, quelque » desir qu'elles eussent de plaire au Roi » & de contribuer par toutes sortes de

» voies à rendre son regne heureux &

» paisible, ne pouvoient consentir à » des vues qui mettoient leur Religon

» dans un si pressant danger ».

Cette Lettre, qui fut bientot publiée, inspira beaucoup de courage aux Protestans de toutes les Sectes, & servit à les unir dans leur opposition au progrès des Catholiques. D'un autre côté le Roi qui ne se contentoit pas d'une simple tolérance pour sa Religion, & qui vouloit la voir respectée ou peut-être dominante, fut extrêmement piqué & saisit toutes les occasions de faire éclater son mécontentement contre le Prince & les Provinces-Unies. Il accorda aux Pirates Algériens qui faisoient la guerre aux Hollandois jusques dans ses Ports, la liberté de disposer de leurs prises. Il fit revivre quelques anciennes plaintes de la Compagnie Angloise des Indes Orientales sur l'affaire de Bantam (d). Il redemanda les fix Régimens Anglois qui

⁽d) D'Avaux, 21 Janvier 1687.

DE LA MAISON DE STUART. 279 étoient au service de la République. Il mit sa Marine dans une posture formidable; & les Hollandois conclurent de tous ses mouvemens qu'il ne cherchoit que l'occasion & les prétextes pour leur déclarer la guerre.

Jacques II.

Le Prince résolut à son tour de pous-il commence fer les affaires avec une vigueur capa- à s'opposerat

ble tout à la fois de confirmer les Anglois Protestans dans ses intérêts, & de les maintenir dans leur union contre les Catholiques. Il savoit qu'en Angleterre le plupart de ceux qui se piquoient d'education étoient retenus dans leur Religion par honneur plus que par principes (e); & que sichacun d'eux avoit honte d'être le premier Prosélyte, l'éxemple ne seroit pas plutôt donné par quelques personnes de poids, que l'intérêt ou l'ambition en feroient entrer chaque jour un grand nombre dans une Communion si favorisée du Souverain. Dikuelt fut choisi pour faire le voyage de Londres avec la qualité d'Envoyé; & par les inftructions du Prince, il étoit charge non-seulement de faire des représentations publiques au Roi sur sa conduite, mais de s'expliquer du ton

eileca

S

1

3'6

M

R

S

fo

Jacques 11, 1688.

convenable avec tous les Partis & toutes les Sectes. « Aux Anglicans le Prin-» ce faisoit donner des assurances de » faveur & de confidération, & pro-» tester que son éducation en Hollande » ne l'avoit nullement prévenu contre le Gouvernement Episcopal. Il faisoit » recommander aux non-Conformif-» tes de pas se laisser tromper par les » perfides caresses d'une Cour Papiste, » mais d'attendre avec parience, que » dans la maturité du temps les Loix » portées par des Protestans leur ac-» cordassent cette tolérance à laquelle » ils aspiroient, & qu'ils réclamoient » depuis fi long-temps ». Dikuelt remplit sa commission avec tant d'habileté. que tous les Ordres de la Nation tournerent les yeux vers la Hollande d'où ils attendoient, pour leur Religion & leur liberté, la délivrance de ces dangers dont ils les croyoient de si près ménacées.

Les Anglois s'adressent à lui.

Un grand nombre de personnes des plus distinguées dans l'Eglise & dans l'Etat s'adresserent secrétement à Dikuelt & par lui au Prince d'Orange, L'Amiral Herbert, quoique sort ami du faste avec peu de Religion en apparence, avoit déja quitté ses emplois &

DE LA MAISON DE STUART. 287 s'étoit retiré à la Haye, où il affuroit le Jacques II. Prince du mécontentement des gens de Mer dont il étoit fort aimé. L'Amiral Russel cousin germain de l'infortuné Seigneur du même nom, passoit fort fouvent la Mer entre l'Angleterrre & la Hollande, & tenoit la communication ouverte à tous les Chefs du Parti. Henri Sidney frere d'Algernon & oncle du Comte de Sunderland, quitta l'Angleterre, sous prétexte d'aller prendre les eaux de Spa, & porta des assurances plus formelles que jamais d'une confpiration générale contre les mesures du Roi. Milord Dunblarne fils du Comte de Danby, se trouvant maître d'une Frégate indépendante, fit plufieurs voyages en Hollande & porta au Prince des témoignages d'attachement de la part d'une nombreuse Noblesse avec des fommes d'argent considérables (f).

Cependant diverses raisons tenoient encore tous les Partis en respect & retardoient un éclat ouvert. Le Prince craignoit de hasarder par son invasion un héritage que les Loix affuroient à la Princesse, & la perspective de cette fuccession faisoit encore espérer aux

⁽ f) D'Avaux, 14 & 24 Septembre , 8 & 15 Octobre

Jacques II. 1688.

Anglois Protestans de voir remédier à leurs maux par des voies sûres & paisibles. Mais après la naissance du Prince de Galles, le Prince d'Orange & la Nation Angloise réduits comme au désespoir, n'eurent plus d'autre ressource qu'une étroite union pour leurs intérêts mutuels. Ainfi l'événement même dont Jacques avoit fait l'objet de fes vœux les plus ardens, & qu'il regardoir comme le plus ferme appui de son Trône, devint leu

fior

vér

avo

Les

VO

dro

cée

ter

mi

&

Le

re

ve

to

pr

A

e

m

la

d

C

C

la cause immédiate de sa ruine.

Zuylestein qui fut envoyé pour feliciter le Roi sur la naissance de son fils, rapporta au Prince de formelles invitations d'un grand nombre de Seigneurs Anglois à leur accorder le secours de ses armes pour le rétablissement de leurs Loix & de leur liberté. L'Evêque de Londres, les Comtes de Danby, de Nottingham, de Devonshire & de Dorfet, le Duc de Norfolk, le Marquis d'Hallifax, les Lords Lovelace, Warwik, Eland, Paulet, Delamere, & quantité des plus riches Citoyens de Londres, tels que les Hambden, les Powle, les Lester, quoique des Partis les plus opposés', s'accorderent à faire leur cour au Prince. Les Whigs fideles à ces anciens principes de liberté qui

DE LA MAISON DE STUART. 283 leur avoient fait tenter le Bill d'exclufion contre un Roi dont la conduite vérifioit ce que ses plus mortels Ennemis avoient fait attendre de sa succession. Les Torys & le Parti de la haute Eglise voyant leurs services oubliés, leurs droits envahis & leur Religion menacée, convinrent d'abandonner pour un temps les doctrines exagérées de la foumission, & d'ouvrir l'oreille aux grandes & puissantes inspirations de la nature. Les non-Conformistes se défiant des caresses de leurs anciens Ennemis, trouverent plus de sûreté dans les offres de tolérance d'un Prince élevé dans ces principes & formé à cette pratique. Ainsi toutes les Factions s'étoient alors endormies en Angleterre, & leurs animosités furent oubliées pour s'unir dans la résolution de s'opposer à leur imprudent & malheureux Souverain. Le Comte de Shrewsbury qui s'étoit acquis la faveur populaire en renonçant dans ces circonstances à la Religion Catholique qu'il avoit professée des l'enfance, prit le parti de quitter son Régiment, d'engager ses biens pour quarante mille livres sterling & d'offrir son épée & sa bourse au Prince d'Orange. Le Lord

284 HISTOIRE

Jacques II.

Warthon, malgié son âge & ses infirmités, s'étoit mis en chemin dans la même vue. Le Lord Mordaunt qui se trouvoit à la Haye, y poussa l'entre-prise avec cette ardeur d'esprit & ce sourage par lesquels il étoit si distingué. On croit que Sunderland même, le Ministre favori de Jacques, entra dans une correspondance réglée avec le Prince, & qu'aux dépens de son propre honneur & de l'intérêt du Roi son Maître, il embrassa secrétement une cause dont il prévoyoit que le succès ne pouvoit être éloigné (g).

tem

le (

ce !

pût

pui

pol

bea ran

qu'

été

&

été

tie

avo

por

pri

liv

an D'

m

pr T

qu

au l'i

au

pi

li

Le Prince se détermina facilement à céder aux instances des Anglois, & ne sit pas difficulté d'embrasser la désense d'une Nation qui dans ses alarmes & ses embarras présens le regardoit comme son seul Protecteur. Le grand objet de son ambition étoit de se voir à la tête d'une Armée consédérée pour venger par sa valeur, & lui-même & sa Patrie, & ses Alliés des injures qu'ils avoient recues du sier Louis. Mais aussi long-

te) D'Avaux sut toujours de la même opinion. Voyez ses Négociations, 6 & 20 Mai, 18 & 27 Septembre & 22 Novembre 1688. Mais on prétend que ce Ministere donna constamment au Roi des conseils modérés; preuve sûre de sa sidélité si le sait est vrai. Voyez sa désense.

DE LA MAISON DE STUART. 284 temps que l'Angleterre demeureroit sous = le Gouvernement actuel, il désespéroit Jacques II. de former jamais une Ligue dont on pût espérer quelque succès contre un si puissant Monarque. On ne sauroit supposer que les nœuds de l'alliance eussent beaucoup de force sur un Prince de son rang & de son caractere, sur-tout lorsqu'il faisoit réflexion qu'ils n'avoient pas été formés volontairement par le Roi, & que dans la suite ils n'avoient jamais été cultivés par aucune marque essentielle de faveur ou d'amitie; ou s'il avoit à craindre quelques reproches pour avoir violé les devoirs de la vie privée, il comptoit que la gloire de délivrer des Nations opprimées seroit une ample compensation pour ce blame. D'ailleurs il ne pouvoit raisonnablement s'attendre en ouvrant son entreprise, qu'elle dût le faire monter sur le Trône d'Angleterre; mais il prévoyoit que le fuccès de ses armes établiroit son autorité dans la Nation, & telle étoit l'imprudence de Jacques qu'il n'y avoit aucun avantage qu'elle ne semblat promettre à ses Ennemis.

la

fe

e-

ce

ié. i-

ne

,

1-

,

nt

it

à

æ

fe

&

1-

et

te

er

,

at

-

ez re

if.

5; fa

On peut observer que le Prince d'Orange pendant toute fa vie fut particuliérement heureux dans les fituations

36 HISTOIRE

Jacques II,

où il se trouva placé. Il sauva sa Patrie de sa ruine; il rendit la liberté aux Nations Britanniques; il soutint l'indépendance générale de l'Europe. Ainsi quoique sa vertu, comme on doit le reconnoître, n'ait pas été la plus pure que l'Histoire ait à vanter, il seroit difficile de nommer un Prince dont les actions & la conduite aient contribué plus éminemment à l'intérêt général de la société humaine.

Préparatifs du Prince d'Orange.

Si le temps qu'il prit pour l'ouverture de son entreprise étoit bien choisi, parce que la chaleur du Peuple étoit au plus haut degré à l'occasion de l'emprisonnement & du procès des Evêques, qu'on regardoit comme une insulte pour l'Eglise & pour tous les Protestans de la Nation; la méthode avec laquelle ses préparatifs furent conduits ne fut pas moins sage & moins politique. Sous d'autres prétextes il avoit fort augmenté d'avance la Flotte Hollandoise : elle étoit à l'ancre dans les Ports. On avoit levé aussi quelques nouvelles Troupes, & différentes sommes d'argent recueillies dans d'autres vues avoient été miles en réserve pour les frais de cette expédition. Les Etats avoient une entiere confiance au Prince.

tan
cor
me
cor
der
tra

leu toi eut tar

gn de de de

ler per De

da

de me

l'E Pr de

Jacques II. 1688.

DE LA MAISON DE STUART. 287 & soit par la crainte du pouvoir exorbitant de la France, ou par quelques mécontentemens qui regardoient leur commerce dans ce Royaume, ils sentoient combien le succès de leur entreprise étoit devenu nécessaire à leur bonheur & leur tranquillité domestiques. Plusieurs des Princes voisins le regardoient comme leur gardien & leur protecteur, & n'étoient conduits que par ses conseils. Il eut des conférences secretes avec Castanaga Gouverneur des Pays-Bas Espagnols, avec les Electeurs de Brandebourg & de Saxe, avec le Landgrave de Heffe-Cassel, avec toute la Maison de Lunebourg. On étoit convenu que ces Princes remplaceroient les Troupes employées contre l'Angleterre & veilleroient à la sûreté des Provinces-Unies pendant l'absence du Prince d'Orange. Déja leurs forces étoient en marche dans cette vue. L'armée Hollandoise avoit formé un Camp considérable près de Nimegue. Tout étoit en mouvement; & quoique les racines de la Conspiration s'étendissent d'un bout de l'Europe à l'autre, les délibérations du Prince furent si secretes, la disposition des affaires si fortunée, qu'il couvroit encore ses préparatifs sous d'autres pré-

e x li e e e

S

é

8

e

e

S:

n

-

a

S

3

15

3

n

5

5

Jacques II

textes, & que ses intentions réelles causerent peu de soupçons.

Le Roi de France menacé par la Ligue d'Ausbourg, avoit résolu de frapper le premier coup contre les Alliés, & ne manquant point d'occasions pour chercher querelle à l'Empereur, il étoit entré en Allemagne avec une groffe Armée. Deja Philisbourg étoit affiégé. L'Electeur de Cologne qui joignoit à cette qualité celle du Prince de Liége & d'Evêque de Munster, mourut vers ce temps, & deux Candidats aspirerent à cette riche succession, le Prince Clément de Baviere soutenu par la Maison d'Autriche, & le Cardinal de Furstemberg dévoué entiérement à la France. Rome qui favorisoit les Alliés étoit capable de faire pencher la balance, & le Prince Clément fut élu; circonstance qui contribua beaucoup à la sûreté des Provinces-Unies. Mais le Cardinal étant en possession de plusieurs Forteresses & se prévalant du secours de la France, toutes les Contrées voisines étoient en mouvement, & sous ce voile les préparatifs des Hollandois & de leurs Alliés sembloient n'avoir d'autre objet que leur propre défense contre les entreprises de Louis. Cependant les artifices

mê app

ď

m

fo

II

pa

fer

Ja

fa

re

ge

for

tes

ce

fua

vaf

de

ma

avo

DE LA MAISON DE STUART. 289

fices du Prince ne purent en impoler entiérement à la pénétration des Ministres François. D'Avaux, Envoyé de cette Cour à la Haye, avoit su, par la comparaison des circonstances, découvrir le but des préparatifs qu'il voyoit faire en Hollande, & ne manqua point d'en informer aussi - tôt son Maître. Louis se hâta de communiquer ses lumieres à Jacques, & joignit à cette information des offres fort importantes. Il vouloit fortifier la Flote Angloise par une Escadre de France, & faire pas- Offres de la ser en Angleterre autant de troupes que d'Angleterre. Jacques croiroit en avoir besoin pour sa sureté. Cette proposition ayant été rejetée, il offrit encore de lever le siége de Philipsbourg, & de faire marcher son Armée dans les Pays-Bas, pour retenir par la terreur de ses armes les forces Hollandoises dans leur propre Pays. Cette offre ne fut pas plus écoutée.

Jacques ne pouvoit encore se persuader que son Gendre méditat une invation en Angleterre. Rempli de l'idée de ses droits qu'il jugeoit sacrés, il s'imaginoit que ses Sujets en avoient la même opinion; & malgré toutes les apparences de mécontentement qu'il avoit vu éclater, un accord si général

Tome VI.

e

t

n

et

1-

i-

es

Jacques IL

290 HISTOTRE

Jacques II.

dans la révolte lui paroissoit incroyable. Il comptoit que son Armée à laquelle il se fioit, & qu'il avoit considérablement augmentée, suffiroit pour repousser les attaques etrangeres & pour étouffer les séditions de la Populace. Un petit nombre de Troupes Françoises jointes aux siennes ne lui sembloit propre qu'à faire naître de nouvelles plaintes ou même un prétexte de soul'évement contre des Voisins hais & redoutés de la Nation. Un grand Corps d'Auxiliaires pouvoit, à la vérité, le garantir d'une invasion Hollandoise & de la révolte de ses propres Sujets, mais étoit capable ensuite de le réduire à la dépendance & de ne lui laisser qu'une autorité précaire. Une invasion même des François dans les Pays - Bas étoit sujette aux plus dangereuses suites, & dans ces temps de défiance elle pouvoit ranimer ces anciens foupçons d'une ligue contre la Hollande & la Religion Protestante, qui avoit déja produit tant de mécontentement en Angleterre. Telles furent le objections qui lui furent suggérées par Sunderland, & réellement elles étoient d'autant plus plaufibles que sa situation ne pouvoit être plus délicate.

fur

D. de

» fe

Cette

faveu

Ja

DE LA MAISON DE STUART. 291 Louis, incapable d'abandonner un allié, un ami, dont il regardoit les intérêts comme étroitement liés avec les siens, se laissa persuader par Skelton Ministre Anglois à Paris, de tourner ses représentations vers la Hollande, & chargea d'Avaux de témoigner son étonnement aux Etats des préparatifs qu'ils faisoient contre l'Angleterre. L'étroite amitié, dit le Ministre Fran-» çois, qui subsiste entre les deux Monarques, fera regarder au Roi mon » Maître toute entreprise contre son » allié comme un acte d'hostilité contre » lui-même ». Ces remontrances eurent un mauvais effet, & mirent les Etats en fureur, « Quelle est donc, répondirent-» ils, cette alliance entre la France & » l'Angleterre qu'on nous a si soigneurement cachée? Est-elle de la même » nature que la précédente, c'est -à --» dire, formée pour notre ruine & pour celle de la Religion Proteftante? Si nous pensons juste, il est temps pour nous de pourvoir à notre » défense & de prévenir tous les des-» seins qu'on médite contre nous ». Jacques même se crut offense de cette officieuse demarche de Louis en sa

e

la

ne

ne

80

roit

une

rion

duit gle-

qui

and,

phus

UVOIL

Jacques III.

faveur. « Il n'étoit pas réduit, dit-il, N

292 HISTOIRE

Igrques II. 1686.

» à la condition du Cardinal de Fur-» stemberg, & forcé de rechercher la » protection de la France ». Il rappela promptement Skelton pour sa téméraire intrigue, & le fit mettre à la Tour; il désavoua solemnellement le Mémoire de d'Avaux; en un mot, il protesta qu'il n'avoit pas de traité avec la France, qui ne fût public & connu de l'Univers entier (h). Les Etats n'en affecterent pas moins de paroître incrédules sur cet article; & les Anglois extrêmement prévenus contre leur Souverain, demeurerent persuadés qu'il y avoit un projet concerté avec Louis, pour les mettre sous le joug. On publia que Portsmouth devoit être livré à l'ambitieux Monarque; que l'Angleterre alloit être remplie des Troupes Françoises & Irlandoises, & que tous ceux qui refuseroient d'embrasser la Religion Romaine, seroient traités sans pitié.

Ges malignes inspirations, qui furentfoigneusement répandues, ne mann

C

n

⁽h) Il paroît par l'Apologie de Sunderland, & par les Négociations de d'Avaux, qu'il n'y avoit pas de nouvelle alliance entre la France & l'Angleterre. Voyaz les Lettres de d'Avaux du 27 Septembre 1687, & du 16 Mars, du 6 Mai, du 10 Août, du 2 ou 23, & du 24 Septembre, du 5 & du 7 d'Octobre, & du 11 de Novembre 1688.

DE LA MAISON DE STUART. 293 querent pas d'augmenter beaucoup les

a

e

)-

a

le

C

es

e-

1,

in

es

ue

i-

oit

&

e-

0-

nt

m-

par side

du

ab, i qe

Jacques IL

agitations & les craintes, dont la Flote & l'armée, comme le Peuple, donnoient chaque jour des témoignages ouverts. La Flote avoit commencé à se mutiner, parce que Strickland, Amiral & Catholique Romain, faisoit célébrer la Messe sur son Vaisseau, & s'étoit désait du Ministre Protestant. Ce ne fut pas sans difficulté qu'on appaisa les séditieux. Ils persisterent même à déclarer qu'ils ne vouloient pas combattre contre les Hollandois leurs freres & leurs amis; mais qu'ils se laisseroient mener avec joie contre les François, qu'ils regardoient comme les ennemis de leur Nation. Le Roi s'étoit proposé d'augmenter son Armée par des recrues Irlandoises, & voulut tenter cette entreprise sur le Régiment du Duc de Berwick fon fils naturel; mais Beaumont Lieutenant-Colonel refusa de les admettre, & fut foutenu dans fon oppofition par cinq Capitaines. Ils furent cassés; & si le mécontentement de toute l'Armée n'eût paru fort vif, la résolution étoit prise de leur faire leur procès & de les punir pour fédition.

Jacques mit encore plus ouvertement à l'épreuve les dispositions de ses

Nill

Jacques II.

Troupes. Dans le chagrin de ne plus trouver que de l'opposition de la part des Ordres Ecclesiastiques & Civils, il résolut d'en appeler à l'Ordre Militaire, qui n'avoit besoin que d'unanimité pour servir à toutes ses vues, & forcer le reste du Royaume à l'obéissance. Son intention étoit de faire consentir tous les Régimens l'un après l'autre à la révocation du Test & des Loix pénales; & dans cette vue, le Major du Régiment de Lichfield ayant dressé sa Troupe devant le Roi, déclara qu'il falloit satisfaire Sa Majesté sur ces deux points, ou mettre les armes à terre. Jacques vit avec surprise, qu'à l'exception de deux Capitaines & d'un petit nombre de Soldats Papistes, tout le Bataillon embrassa la seconde partie de l'alternative. Il demeura quelque temps muet; mais se remettant enfin, il leur, ordonna de prendre les armes; & d'un air fort sombre il ajouta : » qu'il ne » leur feroit pas à l'avenir l'honneur » de demander leur avis. »

Pendant qu'il s'abandonnoit à de fâcheuses réflexions, une lettre du Marquis d'Albeville, son Ministre à la Haye, l'avertit qu'il n'avoit pas un moment à perdre pour se désendre d'une puissante

DE LA MAISON DE STUART. 295 invalion, & que le grand Pensionnaire avouoit enfin que le but de tous les préparatifs Hollandois étoit de transporter des Troupes en Angleterre. Quoique Jacques ne pût raisonnablement s'attendre qu'à cette nouvelle, il en parut si frappé qu'il pâlit, & que la lettre tomba de ses mains. Ses yeux s'ouvroient ; il se trouvoit sur le bord d'un horrible précipice, dont ses illusions lui avoient ôté la vue. Ses Ministres & ses Conseillers, aussi confondus que lui, ne virent de ressource que dans une prompte rétractation de toutes les fatales mesures qui lui avoient sait tant d'ennemis étrangers & domestiques. Il Rétradation se hâta de faire sa cour aux Hollandois des mesures en offrant d'entrer dans toutes les alliances qu'ils jugeroient nécessaires à la sûreté commune ; il rétablit dans tous les Comtés les Commandans & les Juges qui avoient été privés de leurs emplois pour s'être déclarés en faveur du Test & des Loix pénales; il restitua les Chartres de Londres & de toutes les Communautés; il cassa la Cour de Commission Ecclésiastique; il annulla la Sentence qui suspendoit l'Evêque de Londres; il remit en possession du College de la Magdeleine le Préfident &

15

, - マー

S

a

296 HISTOTRE

Jacques II.

les Aggrégés qu'il avoit chasses: enfin il se reduisit jusqu'à caresser ces Evêques qu'il avoit poursuivis, insultés si recemment. Toutes ces démarches pafserent moins pour des témoignages de repentir, que de crainte. Les Evêques, au lieu de lui promettre de l'assistance ou de lui donner des motifs de consolation, lui rappelerent chaque trait de sa mauvaile administration, & l'exhorterent à suivre désormais de meilleurs conseils. Dans cet intervalle, la Flote Hollandoise ayant été retardée par un grand défastre, on prétend qu'à la premiere nouvelle de cet accident, Jacques rétracta pour quelque temps l'ordre qu'il avoit donné en faveur du Collége de la Magdeleine; mauvais signe de sincérité pour toutes ses autres graces. La force de ses malheureuses préventions étoit telle, qu'au milieu même de ses embarras il ne put s'empêcher, au baprême du jeune Prince, de nommer le Pape pour un des Parrains.

Le bruit d'un enfant qu'on devoit supposer avoit été malignement répandu & reçu avidement avant la naissance du Prince de Galles, mais Jacques qui pouvoit aisément le détruire sans qu'il y parit faire attention, avoit

c d v & v

vii fi

no pode R

pi pl

pı

d'eter

for de de

fic

DE LA MAISON DE STUART. 207 mieux aimé, par une hauteur mal entendue, négliger entiérement cette ridicule imposture. Il dédaignoit, avoit-il dit alors, de satisfaire ceux qui pouvoient le croire capable d'une si basse & si honteuse action. Mais s'appercevant que la calomnie prenoit de nouvelles forces, & faisoit une profonde impression sur l'esprit de ses Sujets, il fut obligé enfin de se soumettre à l'humiliation de constater la réalité de cette naissance. Quoiqu'avant l'événement on n'eût pris aucune mesure pour en assurer les preuves, l'évidence de la groffesse & de la délivrance de la Reine fut rendue incontestable; d'autant plus qu'on ne peut mettre aucune

Cependant la Déclaration du Prince Déclaration d'Orange étoit déja répandue dans tou- du Prince tes les parties du Royaume, & n'y avoit trouvé que des applaudissemens. On y faisoit le dénombrement de toutes les souffrances de la Nation ; le pouvoir de dispense & de suspension, la Cour de Commission Ecclésiastique, les Offices remplis par des Catholiques, l'élévation d'un Jésuite au Conseil privé,

preuve du moindre poids, ni rien de plus que des bruits & des soupçons po-

pulaires dans la balance opposée.

Jacques II

Jacques II.

le Papisme ouvertement encouragé par des Eglises, des Colléges & des Séminaires élevés en sa faveur, le déplacement des Juges s'ils refusoient de conformer leur Sentence aux volontés de la Cour, les Chartres anéanties, & l'élection des Membres du Parlement soumise à des ordres arbitraires, les plus modestes pétitions & de la part des personnes du plus haut rang traitées de criminelles & de féditieuses, l'autorité civile & militaire d'Irlande abandonnée aux Papistes, un pouvoir sans bornes usurpé sur les Loix & la Religion d'Ecosse, & la soumission sans réserve ouvertement exigée dans cette contrée; enfin, les violentes présomptions contre la naissance du Prince de Galles. Cétoit pour remédier à tant de maux, disoit le Prince d'Orange, qu'il se proposoit de passer en Angleterre avec une Armée capable de le garantir des pernicieux Confeillers du Roi. Son unique but étoit de voir convoquer un Parlement libre, qui prît soin de pourvoir à la sûreré & à la liberté de la Nation, & d'examiner les preuves de la légitimité du Prince de Galles. Personne, ajoutoit-il, ne seroit affez injuste pour le soupçonner d'un autre

DE LA MAISON DE STUART. 299 dessein que celui d'affurer un établissement durable à la liberté, à la Religion, Jacques II. & la propriété des Sujets. Les forces dont il vouloit être accompagné, seroient tout-à-fait disproportionnées à toutes vues de conquête, & le bon sens ne permettoit pas de s'imaginer que tant de personnes de la plus haute distinction dans l'Eglise & dans l'Etat eussent pu l'exciter par des invitations solemnelles, à de pernicieuses entreprises. Quoique les Ministres de la Cour, effrayes de son approche, eussent prétendu réparer une partie des désordres, le fondement de tous les abus subsiftoit toujours, celui qui pouvoit les faire revivre en un instant. Le pouvoir arbitraire & despotique de la Couronne, & cette usurpation ne pouvoit recevoir de remede que par une pleine Déclaration de tous les droits des Sujets dans un Parlement libre & légal.

S

s.

)-

e

r-

i-

ın

r-

a-

la

er-

n-

tre

Les mesures du Prince étoient si bien concertées, qu'en trois jours plus de Angleterre. quatre cens Bâtimens de transport se trouverent prêts. L'Armée Hollandoise déscendir promptement de Nimegue par les rivieres & les canaux; l'artillerie, les armes, les munitions, les chevaux, furent embarqués, & le Prince mit à la

débarque en

Jacques II.

goo THE STOTE TO voile d'Helvoetsluis avec une Flore d'environ cinq cens Vaisseaux, & plus de quatorze mille hommes de guerre. Une tempête qui le maltraita beaucoup le repoussa d'abord en arriere; mais la Flote bientôt rétablie se remit en mer fous les ordres de l'Amiral Herbert, & fit route avec un vent favorable vers l'ouest de l'Angleterre. Le même vent retint la Flote Royale dans la Tamise, & mit les Hollandois en état de passer le Détroit sans obstacle. Les deux rivages étoient couverts d'une foule de curieux empressés, qui joignoient à leur admiration pour la grandeur du spectacle, un doute inquiet sur le succès de la plus importante entreprise que l'Europe eût vu tenter depuis plusieurs siecles. Le Prince, après une heureuse navigation, débarqua tranquillement ses Troupes à Torbay le 5 de Novembre, jour anniversaire de la conspiration des poudres.

L'Armée Hollandoise prit d'abord sa marche vers Exeter, & la Déclaration du Prince sur publiée solemnellement dans cette Ville. Il restoit dans toute cette Province une impression si terrible des exécutions qui avoient suivi la révolte de Monmouth, qu'il se passa plusieurs jours avant que personne eut

Jacques IL, 1688.

DE LATMAISON DE STUART. 201 la hardiesse de joindre le Prince. L'Evêque d'Exeter prit la fuite vers Londres, & se hâta de porter à la Cour la nouvelle de l'invasion. Il reçut pour récompense de son zele l'Archevêché d'York, qu'on avoit laissé vacant plufieurs mois, dans l'intention, comme on l'a cru généralement, de le conférer à quelque Papiste. Le premier Anglois qui joignit le Prince, fut le Major Barrington. Il fut promptement suivi par la petite Noblesse des Comtés de Devon & de Sommerset. Le Chevalier Edouard Seymour proposa une association qu'ils fignerent tous. Par degrés le Comte d'Abington, Russel, fils du Comte de Bedfort, Wharton, Godfrey, Howe, se rendirent à Exeter. Toute l'Angleterre étoit dans une vive commotion. Le Lord Delamere prit les armes dans Cheshire; le Comte de Danby se saisit d'York; le Comte de Bath, Gouverneur de Plymouth, se déclara pour le Prince ; le Comte de Devonshire fit la même déclaration à Derby; la grande & la petite Noblesse de Northingham embrafferent la même caufe ; en un mot, chaque jour fit éclater quelqu'effet de la conspiration universelle où la Nation étoit entrée contre 101 HISTOIRE

Jacques II.

les mesures du Roi. Ceux même qui ne s'armerent pas contre lui, servirent à troubler & confondre ses résolutions. Une Pétition pour un Parlement libre su signée de vingt-quatre Evêques ou Pairs de la premiere distinction, & sur présentée au Roi. Personne n'eut la pensée de s'opposer ou de résister à l'invasion.

Déserrion de l'Atmée Royale.

Mais le plus dangereux de tous les fymptômes fut l'alienation, qui, sans aucune raison particuliere, par un pur effet de l'esprit national, s'étoit communiquée à l'Armée. Tous les Officiers parurent disposés à faire marcher l'intérêt de leur Patrie & de leur Religion avant ces principes de fidélité & d'honneur, qui passent dans l'opinion commune pour les nœuds les plus facrés de cette profession. Le Lord Colchester, fils du Comte de Rivers, fut le premier Officier qui donna l'exemple de la défertion, accompagné d'une petite partie de sa Troupe. Le Lord Lovelace tenta de le suivre, mais il fut coupé par la Milice sous les ordres du Duc de Beaufort, & fait prisonnier. Le Lord Cornbury, fils du Comte de Clarendon, eut plus de bonheur; il entreprit de faire passer au camp du Prince trois

DE LA MAISON DE STUART. 303 Régimens de Cavalerie, dont une partie considérable trouva le moyen d'y Jacques II parvenir avec lui. Plusieurs Officiers de distinction informerent Feversham, leur Général, qu'en conscience ils ne pouvoient combattre contre le Prince d'Orange.

Le Lord Churchill (2) élevé du rang de Page, avoit été revêtu d'un commandement distingué dans l'Armée, créé Pair, & devoit toute sa fortune à l'affection du Roi : Churchill même fut capable dans cette critique extrêmité d'abandonner son malheureux Maître, qui n'avoit jamais eu pour lui qu'une confiance sans réserve. Il entraîna sur ses traces le Duc de Grafton, fils naturel de Charles II, le Colonel Berkeley & quelques Compagnies de Dragons. Cette demarche par laquelle il faisoit à la vertu nationale un facrifice éclatant de tous les devoirs de la vie privée, demandoit , pour être justifiée , d'être invariablement soutenue pendant toute sa vie par la conduite la plus droite, la plus défintéressée & la plus animée de l'esprit public.

Le Roi venoit d'arriver à Salisbury, principal quartier de son Armée, lors-

⁽i) Ensuite Duc de Marlborough.

304 HISTOTEE

'n

R

C

fa L

d

6

P

d

a

V

C

fe fo

C

a

fa

ti

n

0

P

Jacques II.

qu'il recut cette fatale nouvelle. Quot que sévere ennemi, ce Monarque avoit toujours paru ardent, ferme & sincere dans son amitié. Aussi sut-il vivement touché de ce trait d'ingratitude & de tant d'autres auxquels il se voyoit exposé. Il ne lui restoit personne à qui sa confiance pût être accordée. L'Armée entiere ayant fait affez connoître ses mécontentemens, il conclut qu'il n'en devoit attendre que de la trahison; & voyant que ceux qui lui devoient le plus de reconnoissance étoient les premiers qui l'abandonpoient, il n'espéra plus que les autres voulussent hazarder leurs vies pour son service. Dans ce cruel embarras, il prit brusquement la résolution de se retirer avec son Armée, & de se rapprocher de la Capitale; démarche qui ne servit qu'à trahir ses craintes, & qu'à rendre la perfidie plus ouverte.

Churchill préparoit des coups encore plus mortels à son infortuné Bienfaiteur. Sa semme & lui avoient un plein ascendant sur le Prince Georges de Danemarck & sur la Princessé Anne (k): les circonstances leur parurent conve-

⁽h) On sait que cette Princesse, quoique mariée au Prince de Danemarck, porta toujours le nom de Princesse Anne.

DE LA MAISON DE STUART. 309 nables pour accabler un malheureux Roi, déja ébranle par les violentes secousses qu'il avoit reçues. Andover étoit sa premiere station dans sa retraite vers du Prince Londres; & là, le Prince Georges, suivi la Princesse du jeune Duc d'Ormond, du Chevalier Anne. Georges Hevet, & de quelques autres personnes de nom, l'abandonna pendant les ténebres de la nuit, & se retira au camp du Prince. A peine cette nouvelle fut portée à Londres, que la Princesse Anne, feignant de craindre le resfentiment du Roi son pere, prit aussi la fuite, accompagnée de l'Évêque de Londres & de Milady Churchill. Elle choisit sa retraite à Notthingham, où le Comte de Dorfet lui fit un respectueux accueil, & la petite Noblesse du Comté se hâta de former un corps pour sa garde.

Charles II, dans la feule vue de fatisfaire ses Sujets, n'avoit confié l'éducation de ses nieces qu'à des Protestans; & ces Princesses étant regardées comme la principale ressource de la Religion depuis l'absuration de leur Pere, on n'avoit rien épargné pour leur infpirer, des la premiere enfance, les plus fortes préventions contre le Papisme. Ajoutons que pendant la violence des nouveaux courans populaires, tel qu'é-

Jacques IL 1688.

Désertion

1 306 HISTOIRE

Jacques II.

toit alors celui de la Nation Angloise, toutes les confidérations particulieres se perdent ordinairement dans la passion générale; & que plus chacun est ferme en principe, plus il est capable alors de négliger ou d'abandonner ses devoirs domestiques. Quoique toutes ces raisons pussent jeter quelque jour sur la conduite de la Princesse, elles n'avoient pas préparé le Roi son pere à cet étrange Consterna- incident. Il fondit en larmes, lorsqu'il en reçut la premiere nouvelle. Un événement de cette nature lui annonçoit sans doute l'expiration absolue de son autorité. Mais l'intérêt paternel, plus intime & plus sensible, ne put manquer de saisir son cœur, en se voyant abandonné par sa fille, une fille vertueuse, pour laquelle il avoit toujours eu la plus tendre affection. « Grand Dieu! prens » pitiéde moi, s'écria-t-il, dans ce trans-» port de douleur; mes propres enfans » ont abandonné leur pere!» En effet, il est extrêmement fingulier qu'un Prince, à qui l'on n'avoit à reprocher que des imprudences & des principes mal dirigés, se vît exposé par de religieuses aversions à des traitemens que Néron même, Domitien, ou les plus odieux Tyrans, dont le nom ait souillé nos Mé-

on du Roi.

moires Historiques, n'ont jamais reçu de leurs amis & de leur famille.

Jacques IL

L'emportement des préventions étoit si furieux, que ce déplorable pere abandonné tout d'un coup par sa fille savorite, sur accusé, lorsqu'elle eut disparu, de lui avoir sait ôter la vie; & ce sut un grand bonheur, que la vérité ne tarda point à se découvrir; sans quoi la fureur de la vengeance auroit pu porter la populace & les Gardes mêmes du Roi à commencer le massacre des Prêtres & des Catholiques.

5

a

t

il

it

n

er

1-

,

us

ns f-

ns il

e,

ri-

les

on

Aé-

La trifte situation de Jacques l'exposoit aux mépris de ses ennemis, & sa conduite ne fut pas propre à lui faire mériter l'estime de ses Partisans ni celle même de ses amis. Incapable de résister au torrent, il ne sut pas conserver assez de présence d'esprit dans la résolution qu'il prit de céder; & l'adversité sembla l'abattre autant qu'il avoit paru enflé de la fortune. Il assembla un Conseil de tous les Pairs & les Evêques qui se trouvoient dans sa Capitale, & se conformant à leurs avis, il dépêcha d'un côté des ordres pour la convocation d'un Parlement, tandis que d'un autre il députa trois Commissaires, Hallifax, Nottingham &

308 HISTOIRE

Jacques II.

Godolphin, pour traiter avec le Prince d'Orange. Mais ces Actes de l'autorité royale furent les derniers qu'il exerça. Il commença même à prêter l'oreille au plus imprudent de tous les confeils, celui de quitter le Trône, & d'accorder à ses ennemis ce qu'ils n'auroient osé se promettre dans leurs plus flatteuses espérances.

La Reine observant la furie du Peuple, & n'ignorant pas combien elle étoit odieuse au Public, fut frappée d'une profonde terreur, & commença sérieusement à craindre une accusation Parlementaire, dont on l'avertit que les Reines d'Angleterre n'étoient pas exemptes. Les Courtisans Catholiques, & sur-tout les Prêtres, étoient persuadés qu'ils seroient les premieres victimes, & que le bannissement perpétuel étoit la moindre vengeance qu'ils dusfent attendre du ressentiment national. Cette idée leur fit souhaiter de pouvoir engager Jacques à quitter le Royaume avec eux; dans l'espoir que sa présence leur affureroit quelque ressource & de la protection dans les Pays étrangers, ou qu'après son rétablissement, si ce bonheur arrivoit, il pourroit leur rendre l'autorité dont ils étoient déponil-

DE LA MAISON DE STUART. 309 lés. D'un autre côté, la désertion générale des Protestans faisoit regarder les Jacques II. Catholiques au Roi, comme le seul reste de ses Sujets auquel il pût se fier; & la fatale catastrophe de son pere ne lui donnoit que trop de raison d'appréhender le même fort. Mais dans le trouble actuel des esprits, il ne pesoit pas affez la différence infinie des circonstances. Quoique le Peuple, sous Charles premier, fût enflammé par une longue guerre civile, l'exécution de ce Prince n'avoit pu passer pour un crime national; il avoit été commis par une Armée fanatique, poussée par un audacieux Enthousiaste; & tout le Royaume avoit regardé cet attentat, comme il le regarde encore, avec la plus violente horreur. La situation des affaires n'avoit donc pas plus de ressemblance. avec ce qu'elle étoit quarante ans plutôt, qu'on n'en pouvoit supposer en naissance, en caractere, en fortune ou dans leurs liaisons, entre le Prince d'Orange & Cromwell.

n

,--

el

C-

1.

ir

ne

ce

de

s,

ce

n-

il

Les Emissaires de France, sur-tout Barillon Ambassadeur de cette Cour , paroissoient fort empressés autour du Rei & S'étoient remplis d'une trèsfausse idée qu'ils parvincent à lui inspi-

un

ne

m

L

au

le

m

ve

br

du

D

di

CI

Cir.

da

So

te

Sa

pli

&

gr

qu

no

pi

1

Jacques II.

rer, que rien n'arrêteroit plus certainement un nouvel établissement public, & ne causeroit plus de confusion que son éloignement du Royaume. Le Prince d'Orange étoit mieux fondé à juger tout autrement, & crut avec beaucoup de raison, qu'il seroit extrêmement difficile de trouver des expédiens convenables à la sûreté de la Nation, aussi longtemps que le Roi seroit en possession de la Couronne. Ce motif, & non moins sans doute celui de l'ambition, le déterminerent à mettre tout en usage pour intimider le Roi & lui faire abandonner un Trône qu'il se jugeoit seul en état de remplir. Il évita d'entrer en explication avec les Commissaires de Jacques, & chargea les Comtes de Clarendon & d'Oxford de conférer avec eux. Les termes qu'il fit proposer renfermoient presque une participation présente à la Souveraineté; & dans l'intervalle il ne suspendit pas un moment la marche de son Armée vers Londres.

Les informations que le Roi recevoit de toutes parts, aidoient à fortifier des terreurs dont ses ennemis espéroient de tirer tant d'avantages. Le Colonel Coppley, Lieutenant de Hull pour le Roi, se rendit maître de cette impor-

DE LA MAISON DE STUART. 311 tante Forteresse, après avoir jeté dans une prison le Lord Langdale Gouver- Jacques IL neur Catholique, & le Lord Montgomery, Seigneur de la même Religion. La Ville de Newcastle ouvrit ses portes au Lord Lumley, en se déclarant pour le Prince d'Orange & pour un Parlement libre. Le Duc de Norfolk, Gouverneur du Comté de ce nom, embrassa le même Parti. La Déclaration du Prince fut lue dans Oxford par le Duc d'Ormond, & reçue avec applaudissement de cette fidelle Université (1). Chaque jour quelque personne de disenction arrivoit an Camp du Prince; dans ce nombre on compta le Duc de Sommerset. On publia dans le même temps au nom du Prince, quoique sans sa participation, une Déclaration des plus violentes, portant ordre de faisir & de punir tous les Papistes, qui, malgré la défense des Loix, paroîtroient en armes ou prétendroient exercer quelqu'acte d'autorité. Des couplets badins nommés Lilliballers (m), où les Papistes & les Irlandois étoient maltraités, furent avidement reçus du Public

(1) C'est apparemment une fronie de l'Historien. Il ajoute qu'elle porta le zele jusqu'à office sa vaillelle. d'argent au Prince. Voyer l'Appendix. (m) C'étoit le refrein de chaque couples.

9

8

411 HISTOTE LATE

Jacques II. 1688. & chantés par-tout, jusques dans l'Armée du Roi, que l'esprit national avoit fortement saisse. Un incident si léger mériteroit peu d'observation, s'il n'eût servi à faire connoître & tout à-lafois à redoubler le mécontentement géméral.

Déja la contagion s'étoit communiquée à l'Ecosse, d'où, contre l'avis de Bacarras, grand Tréforier du Royaume, la Cour avoit tiré les Troupes réglées pour renforcer l'Armée Angloise. Le Marquis d'Athol, le Vicomte de Tarbat & quelques autres, faisirent l'occafion pour intriguer contre Perth Chancelier; & les Presbytériens avec d'autres Mécontens se rendirent en foule à la Capitale. Le Chancelier redoutant les faites de ce mouvement , prit le parti de se retirer; & sa retraite étant devenue comme le fignal d'un foulévement, la populace prit immédiatement les armes & pilla la Chapelle Papiste dans le Palais du Roi. Tons les Catholiques & les zélés Royalistes se virent forcés de se cacher. Le Conseil privé, au lieu du ton foumis qu'il prenoit dans ses Adresses au Roi, & des violens Edits qu'il portoit contre ses Concitoyens, ne pensa qu'à s'adresser au Prince d'O-

range ...

rà la l'a vo

par tru lui de jeu de

que de gne cor il e Va

de prif dére luti faire & faifi

me. nou

verr par 7

DE LA MAISON DE STUART. 313 range, comme au seul Restaurateur de la Loi & de la liberté.

Jacques II. 1688.

Jacques, plus alarmé d'un moment à Fuite du Roi. l'autre, n'ofant se fier qu'à ceux qu'il voyoit plus menacés que lui, agité par fon indignation contre l'ingratitude & par le dédain de tant d'infidélités, pousse par ses propres craintes & celles d'autrui, embrassa précipitamment la résolution de passer en France, & se hâta de faire partir d'avance la Reine & le jeune Prince sous la conduite du Comte de Lauzun, ancien Favori du Monarque François. Il prit lui-même le temps de la nuit pour disparoître, accompagné du feul Chevalier Hales, nouveau converti; & par des voies détournées il entreprit de se rendre à bord d'un Vaisseau qui l'attendoit à l'embouchure de la Tamise. Ses mesures avoient été prises avec toute sorte de soin pour dérober sa fuite, comme si cette résolution n'eût pas été ce qu'il pouvoit faire de plus agréable à ses Ennemis; & rien ne put égaler la surprise qui faifit la Ville, la Cour & tout le Royaume, au premier bruit de cette étrange nouvelle. On voyoit les rênes du Gouvernement abandonnées tout-d'un-coup par la main qui les foutenoit; & l'on Tome VI.

Jacques II.

ne voyoit personne qui eût le droit de s'en mettre en possession, ou qui pût

même y prétendre.

Le Roi, pour jeter plus efficacement toutes les affaires dans la derniere confusion, n'avoit remis à personne le foin d'exercer pendant son absence la moindre partie de l'administration. Il avoit jeté le grand Sceau dans la riviere; il avoit révoqué toutes ses Lettres d'élection pour un nouveau Parlement. On suppose assez ordinairement que le seul motif de cette fuite soudaine fut sa répugnance pour la convocation d'un Parlement libre, & la résolution à laquelle il s'étoit attaché de ne pas se soumettre aux conditions que ses Sujets ne pouvoient manquer de lui prescrire pour la sûreté de leurs libertés & de leur Religion. Mais on doit confidérer qu'ils l'avoient abandonné les premiers, & qu'ils avoient entierement perdu sa confiance; que s'il n'avoit rien à redouter pour sa vie, il pouvoit être moins tranquille pour fa liberté, & qu'il devoit peu s'attendre que la Nation, connoissant son naturel inflexible, furieuse du danger de sa Religion & de la violation de les Loix, ne pouvant douter de son resfe bi di

da di flo fer l'o

ils d'I où dép

dég ver qu'i L'a

dre ter. la

Tro paye le P

Eve à Lo reste DE LA MAISON DE STUART. 315 fentiment pour tant d'oppositions, se bornat dans les circonstances à des conditions modérées.

Jacques II.

Cette dissolution passagere du Gouvernement rendit la Populace indépendante. Il n'y avoit pas d'excès que ses dispositions ne parussent annoncer. Des flots de séditieux soulevés tumultueusement, détruisirent tous les lieux où l'on célébroit la Messe. Ils attaquerent, ils pillerent les Hôtels de l'Ambassadeur d'Espagne & de l'Envoyé de Florence, où quantité de Papistes avoient mis en dépôt leurs plus précieux effets. Jefferies, Chancelier d'Angleterre, s'étant déguisé pour sortir de l'Isle; fut découvert & si maltraité par ces Furieux, qu'il en mourut peu de temps après. L'armée même dont on devoit attendre quelque remede au tumulte, fit craindre qu'elle ne servit plutôt à l'augmenter. Feversham n'eut pas plutôt appris la retraite du Roi, qu'il congédia ses Troupes dans le voisinage, &, sans les payer ou les désarmer, il leur livra tout le Pays comme en proie.

e

it

ié

ur

n-

ia-

de

les efDans cette déplorable extrêmité, les Evêques & les Pairs qui se trouverent à Londres, se regardant comme le seul reste de l'autorité, (car on ne sit pas la

O ij

Jacques II.

moindre attention au Conseil privé qui ne contenoit que des créatures du Roi) prirent le parti de s'assembler & de s'entremettre pour la conservation de l'Etat. Ils choisirent le Marquis d'Halisax pour leur Orateur; ils donnerent des avis aux Magistrats pour le rétablissement de la paix dans la Capitale; ils envoyerent à la Flote, à l'Armée, à toutes les Garnisons, des ordres qui furent suivis: ils firent leur cour au Prince, dont ils louerent hautement l'entreprise, & qu'ils seliciterent soigneusement du succès.

fi

al

cl

F

ha

qu

ma

l'a

ref

éva

les

Le

ord

loir

arri

Le Prince se garda bien de manquer à cette plénitude de prospérité, en marquant trop de lenteur à prendre l'autorité que les circonstances avoient mile entre ses mains. Outre la faveur publique qui s'étoit déclarée pour fa cause, un nouvel événement rendit son approche de Londres encore plus agréable au Peuple. Dans l'agitation dont tout le monde se ressentoit, le bruit se répandit que les Irlandois congédiés avoient pris les armes, & commencé un massacre général de tous les Protestans d'Angleterre. Cette ridicule opinion est communiquée dans l'espace d'un jour à toutes les parties du Royau-

DE LA MAISON DE STUART. 317 me; elle y jette la consternation; toutes les cloches fonnent. l'alarme; les fignaux font allumes; tout le monde croit voir dans l'éloignement la fumée des Villes en feu, & croit entendre les gémissemens des malheureux qu'on égorge dans le voifinage. Il est surprenant que dans la rage qui succede naturellement à ces torrens populaires, tous les Catholiques eux-mêmes n'aient pas été massacrés.

X

es

e-

ls

à

ui

au

nt

i-

er

IT-

u-

nt

ur

fa

on

a-

ont

uit

iés

ncé

ef-

pi-

ace

au-

Jacques II.

Tandis que chacun, soit par prin- le Roi en cipe, ou par intérêt, ou par animo-versham. sité, tournoit le dos sans ménagement an malheureux Roi qui sembloit avoir abandonné sa cause, on reçut la facheuse nouvelle, qu'il avoit été saiss à Feversham par la Populace, sous un habit déguisé qui favorisoit sa fuite; qu'il avoit reçu de fort mauvais traitemens avant qu'il eût été reconnu; mais que d'honnêtes gens du Canton l'avoient défendu & mis à couvert, en refusant néanmoins de consentir à son évasion. Un tel contre-temps jeta tous les Partis dans le plus grand trouble. Le Prince fit partir Zuylestein avec ordre que le Roi n'avançat pas plus loin que Rochester; mais cet Officier arriva trop tard. Jacques étoit déja à

Jacques II.

Londres, où la Populace, touchée de compassion pour son sort, & poussée par sa propre légéreté, l'avoit reçu avec de

Ja

pe

ét

ch

af

V

pl

CC

fe fe

qı

ta

lo

n

nd

cl

la

C

P

f

grandes acclamations.

Pendant le sejour qu'il fit à Whitehall, la noblesse & les autres personnes d'un rang distingué lui marquerent peu d'attention. Non - seulement ils étoient aliénés par son aveugle partialité pour les Catholiques, mais ils ne pouvoient douter que leur dernière conduite ne les eut rendus fort criminels à ses yeux. Il ne donna lui-même aucune marque de fermeté, ni la moindre intention de reprendre les rênes du Gouvernement après les avoir une fois quittées. Son pouvoir paroissoit expiré : comme il l'avoit exercé par des résolutions brusques & hautaines, il l'abandonnoit avec autant de précipitation & de pufillanimité dans son désespoir.

Il ne restoit plus à ceux qui jouifsoient de l'ascendant, que de se déterminer sur la manière dont ils devoient
disposer de sa personne. On doit supposer trop de générosité au Prince, pour
avoir conçu le dessein de quelque violence contre un malheureux Monarque
auquel il étoit allié de si près; mais il
savoit que rien ne pouvoit être plus

DE LA MAISON DE STUART. 319 favorable à ses vues, que la retraite de 🖘 Jacques en France, Pays roujours sufpect aux Anglois. Aufli fa réfolution étoit-elle de le pousser à cette démarche pour laquelle il croyoit lui voir affez de penchant. Jacques ayant envoyé Milord Feversham avec un compliment civil, pour lui demander une conférence qui pût conduire à l'établifsement de l'ordre public, ce Seigneur se vit mettre aux arrêts, sous prétexte qu'il manquoit de passe-port. Les Gardes Hollandoises reçurent ordre de s'établir dans Whitehall, où le Roi étoit logé, & d'en déplacer la Garde Angloise. Enfin Hallifax, Shrewsbury & Delamere vinrent au Palais, charges des intentions du Prince, qu'ils communiquerent au Roi dans son lit, après minuit, portant ordre à ce Monarque de quitter le lendemain son Palais, & de partir pour Ham, terre de la Duchesse de Lauderdale. Jacques demanda la permission, qui lui fut aisement accordée, de se retirer à Rochester, Ville peu éloignée de la Mer. Il fut aisé de s'appercevoir que l'artifice avoit produit son effet, & que le Monarque, effrayé d'un traitement si dur, avoit repris la résolution d'abandonner le Royaume, O iv

t - r - eil

Jacques II.

fion du Roi.

Cependant il passa quelques jours à Rochester dans une incertitude appa-Seconde éva- rente, sous la protection d'une Garde Hollandoise, semblant désirer qu'on l'invitat à garder la possession du Trône. Il sentoit indubitablement qu'après s'étre trop fié d'abord à la fidélité de ses Peuples, & s'être porté dans cette confiance aux plus violentes entreprises contre leurs principes & leurs préjugés, il avoit donné dans un autre excès, lorsqu'il s'étoit vu trompé, en les supposant trop tôt sans aucun sentiment de respect & d'obéissance. Mais voyant que l'Eglise, la Noblesse, la Capitale, les Provinces, que tout concouroit à le négliger, & l'abandonnoit à ses propres résolutions, il se soumit à son triste fort ; & pressé par les lettres de la Reine, il s'embarqua secrétement sur une Frégate qui l'attendoit, & qui le porta heureusement au Port d'Ambleteuse, d'où il se rendit à Saint-Germain. Louis le reçut avec les plus nobles sentimens de générosité, de respect & d'amitié, conduite qui fait plus d'honneur à ce Monarque, que ses plus éclatantes victoires.

C

d

ei

n

n

de

8

P

CE

Cr

Son caractere. Ainsi finit le regne d'un Prince qui, fi l'on considere plutôt son caractere

DE LA MAISON DE STUART. 321 personnel, que sa conduite publique, fut fans contredit plus malheureux que Jacques II. coupable. Il avoit plufieurs des qualités qui forment un excellent Citoyen, & quelques - unes même de celles qui, lorsqu'elles ne sont pas éclipsées par les principes arbitraires & le zele aveugle de Religion, servent à former un bon Souverain. Dans la vie privée, sa conduite fut irréprochable, & mérite notre approbation : ardent, mais ouvert dans ses inimitiés, ferme dans ses vues & ses résolutions, exact dans ses plans, brave dans ses entreprises, fincere, fidele, & plein d'honneur dans les affaires, tel étoit le caractere avec lequel le Duc d'York étoit monté sur le Trône Anglois. Dans ce haut degré, fon économie fut remarquable, son industrie exemplaire, son application heureuse aux affaires maritimes, ses encouragemens judicieux pour le commerce, & fa jalousie louable pour l'honneur de la Nation. Que lui manqua-t-il donc pour faire un excellent Roi d'Angleterre? de l'affection & du respect pour la Religion de son Peuple. Avec cette indispensable qualité, la médiocrité même de ses talens, aidée par tant de vertus, auroit pu rendre son

e

S

t

e

la

ur le

1-

r-

0-

a

us

us

11,

re

Jacques II.

322 HISTOIRE

regne glorieux & paisible. Sans elle toutes les perfections qu'il possédoit devinrent dangereuses & pernicieuses à

ses Peuples.

Sa fincerité, vertu dont il faisoit gloire, a paru douteuse dans ces promesses tant de fois réitérées de conserver les libertés & la Religion du Royaume. Il faut convenir que son regne en fur une continuelle invasion : cependant on sait que jusqu'au dernier soupir il ne cessa point de protester que jamais il n'avoit eu l'intention de renverser les Loix, ni de procurer à ses Sujets Catholiques d'autre avantage que la tolérance & l'égalité des privilèges. Cette question d'ailleurs ne peut affecter que fon caractere personnel, & n'a point de part au jugement qu'on cherche à porter de sa conduite. Quand on pousseroit le défintéressement jusqu'à reconnoître de la bonne foi dans ses protestations, il refteroit à savoir si la résistance de ses Sujets en fut moins juste. « Jacques, di-» fent-ils, se formoit une si haute opi-» nion de son autorité légale, qu'elle ne » leur laissoit guere de droit à la liberté » qu'avec dépendance de sa volonté su-» prême; & tel fut son zele de Prosély-» tilme, que quelques intentions qu'on

n

3).

DE LA MAISON DE STUART. 323 » puisse lui supposer, il est manifeste » qu'il ne s'arrêta point à la tolérance » & l'égalité. Le pouvoir, les caresses, " la faveur, n'étoient accordées qu'aux » Catholiques. L'intérêt lui auroit bien-» tôt mis sur les bras une multitude de » nouveaux - Convertis. Il se seroit fi-» guré que finon la plus grande, du » moins la meilleure partie de son Peu-» ple avoit embrasse sa Religion; & » dans cette idée il n'auroit pas trouvé » moins de Justice que de piété à faire " tomber sur cette partie tous les Offi-» ces & les établissemens publics. Les » rigueurs & les perfécutions contre » les Hérétiques auroient bientôt suc-» cédé; & par ces deux voies il seroit » parvenu au renversement total de la » liberté & de la Religion Protestante, » sans qu'il soit besoin de supposer qu'il » en eût formé le plan dès le commen-» cement de son regne. Ainsi, concluent » les Partifans de la rélistance, en lui ac-» cordant de bonnes qualités & de bon-» nes intentions, fa conduite fur ce point » ne sert qu'à prouver plus fortement » combien il est dangereux d'admettre » un Prince de la Religion Romaine au » Trone des Royaumes Britanniques ».

Ce fut en si peu de jours, que le cou-

ti

n

rt

it

re

es

1

i-

ne

té uJacques II. 1689.

Jacques II.

rage & l'habileté du Prince d'Orange ; secondés par une fortune surprenante, opérerent une si grande révolution, & que sans effusion d'autre sang que celui d'un Officier de l'Armée Hollandoise, & d'un petit nombre de Soldats tués dans une rencontre fortuite, un grand Roi soutenu par une formidable Flote & par une Armée nombreuse, se vit renversé du Trône. Mais il restoit la plus difficile partie de l'entreprise, & celle peut-être que le Prince ne regardoit pas comme la moins importante, d'obtenir pour lui-même cette Couronne qui étoit tombée de la tête de son Beau - pere. Quelques Jurisconsultes, embarrassés dans les formes & dans les subtilités de leur profession, ne trouverent qu'un expédient : c'etoit que le Prince demandât la Couronne par droit de conquête; qu'il prît immédiatement le titre de Souverain, & qu'il convoquât un Parlement, qui, légitimement affemblé par un Monarque en possession, pût ratifier tout ce qui s'étoit passé avant sa convocation. Mais une ouverture qui détruifoit tous les principes de liberté, c'està-dire, les seuls sur lesquels le Trône sutur devoit être établi, fut rejetée fort prudeniment par le Prince. Toutes les

1

a

n

L

le

pa pli

O

Ы

les

ave

Co

àf

DE LA MAISON DE STUART. 325 apparences lui garantissant la bonne volonté de la Nation, il résolut de lui laisfer une entiere liberté de suivre son penchant, & de se gouverner elle - même. Les Evêques & les Pairs, au nombre d'environ quatre-vingt-dix, lui présenterent une Adresse pour le supplier de convoquer par ses Lettres circulaires une Assemblée générale, de prendre dans l'intervalle la conduite de toutes les affaires publiques, & de se charger aussi de la sûreté de l'Irlande. Dans le même temps ils refuserent de lire une Lettre que Jacques avoit laissée pour justifier sa fuite qu'il rejetoit sur la violence avec laquelle il avoit été traité. C'étoit expliquer assez leurs intentions à l'égard de ce malheureux Monarque.

Le Prince sembla peu satisfait encore Convocation d'une autorité qu'on pouvoit croire im- d'un Parleparfaite; il souhaita une déclaration plus expresse du consentement public. On tomba sur un expédient plus plausible : les Parlemens de Charles II étant les seuls qui fussent estimés libres, tous les Membres, dont la Chambre-Basse avoit été composée dans les diverses Conventions de ce regne, furent invités à se rassembler; & l'on y joignit le Lord Maire de Londres, les Aldermans & cin-

25

Jacques II.

quante Membres du Conseil de Ville. Dans les conjonctures actuelles, c'étoit le meilleur choix qu'on pût faire pour représenter le Peuple. Cette Assemblée fe détermina unanimement à renouveler l'Adresse des Pairs; & le Prince, soutenu par toute l'autorité légale que les circonstances permettoient, ne fit plus difficulté d'écrire une Lettre circulaire à tous les Comtés & toutes les Communautés d'Angleterre. Ses ordres y furent genéralement respectés; on vit régner la plus profonde tranquillité dans tout le Royaume, & l'administration du Prince trouva la même foumission que s'il eût succédé au Trône vacant par les voies les plus régulieres. La Flote recut ses ordres; l'Armée adopta sans murmure & sans opposition un nouveau modele de sa main, & la Capitale lui prêta deux cent mille livres fterling.

f

fe

fe

ti

b

d

pe

Oi

m

bl

ſé

pl

1689. Réglement d Ecosse.

Janvier.

La conduite du Prince avec l'Ecosse fut réglée par les mêmes principes de prudence & de modération. Londres avoit alors quantité d'Ecossois distingués, qu'il fit prier de se réunir dans une Assemblée, & devant lesquels il exposa ses intentions en demandant leurs avis sur les conjonctures. On comptoit trente

DE LA MAISON DE STUART. 327 Seigneurs & près de quatre-vingts Gentilshomnies de cette Nation : ils choisirent le Duc d'Hamilton pour leur Président. Son caractere, qui le portoit à temporiser, lui fit prendre le parti de faire sa cour à l'autorité présente : mais son fils aîné le Comte d'Arran fit profession d'attachement pour le Roi; politique ordinaire d'Ecosse où l'on observa que pendant les Guerres civiles le Pere & le l'ils se déclarerent pour les Partis opposés, dans la vue de mettre leur famille à couvert, & de garantie leurs biens de confiscation. D'Arran proposa d'inviter Jacques à revenir en lui faisant des conditions; mais cette ouverture étant vivement combattue par le Chevalier Patrice Hume, & n'étant secondée de personne, l'Assemblée offrit au Prince l'administration présente qu'il accepta volontiers. Pour anticiper un peu sur ces évenemens, des Lettres du Prince firent assembler le 22 de Mars à Edimbourg un Parlement de la Nation, où l'on reconnut bientôt que le Parti mécontent prendroit le dessus. Les plus zélés Royalistes regardant cette Assemblée comme illégitime s'étoient dispensés de paroître aux Elections, & dans la plupart des Villes l'autre Parti l'avoit

S

e

iś

e

Jasques II.

I

m

av

po

Ы

C

2

3)

20

tic

ex

Εę

rei

po

OC

d'o

fai

Jacques 11. 1689.

emporté. En Ecosse la révolution ne se fit pas comme en Angleterre par l'union mutuelle des Whigs & des Torys. Les premiers quise trouvoient les plus forts, se ressentoient trop vivement de leurs souffrances passées, pour admettre aucune forte de composition avec leurs Tyrans. Aussi-tôt que les dispositions de l'Assemblée furent connues, le Comte de Balcaras & le Vicomte de Dundée, Chefs des Torys, s'éloignerent d'Edimbourg; & la Convention, après avoir déclaré « que le Roi Jacques, par sa » mauvaise administration & par l'abus » qu'il avoit fait du pouvoir, étoit dé-» chu de tont droit à la Couronne », offrit hautement la dignité royale au. Prince & à la Princesse d'Orange.

Angloife. 27 Janvier.

La Convention Angloise (n) étoit affemblée; & l'on s'apperçut immédiatement que par la disposition dominante de la Nation, & par l'influence de l'autorité présente, la plus grande partie de la Chambre-basse étoit composée de Whigs. Après les remerci-

⁽n) Ce terme, pour signifier un Parlement assemblé sans les formalités ordinaires, n'avoit encore été employé qu'une sois en Angleterre après le rétablissement de Charles II. Il étoir emprunté de l'Ecosse, où l'on met toujours de la dissérence entre une Convention des Etats & un Parlement.

Jacques II. 1689.

DB LA MAISON DE STUART. 329 mens unanimes des deux Chambres au Prince d'Orange, pour le fervice qu'il avoit rendu à la Nation, les Communes porterent en peu de jours avec une grande majorité de suffrages cette mémorable Déclaration, qui fut envoyée aux Pairs pour être confirmée par leur Chambre; « que le Roi Jacques II s'étant » efforcé de renverser la Constitution » du Royaume en rompant le Contrat » original entre le Roi & le Peuple; » ayant violé les Loix fondamentales » par le conseil des Jésuites & d'autres » pernicieux esprits, & s'étant évadé » du Royaume, avoit abdiqué le Gou-» vernement; & qu'ainsi le Trône » étoit vacant ». Cet Acte trouva dans la Chambre-haute une grande opposition dont les raisons demandent d'être expliquées.

2

S

-

u.

e

1i-

blé m-

ent

on

Les Torys & le Clergé de la haute vies des Passe Eglife se voyant menacés à la fois du tis. renversement de leurs Loix & de leur Religion, avoient secondé de tout leur pouvoir la révolte de la Nation, & n'avoient pas sait difficulté dans cette occasion de s'écarter des principes d'obéissance passive, dont ils avoient sait une si haute profession lorsqu'ils

s'étoient vus favorisés par le Roi. Leurs

Jacques 11.

craintes présentes avoient prévalu sur leurs principes de politique; & le malheureux Monarque qui s'étoit trop fié à ces Déclarations générales, qu'on ne verra jamais réduire en pratique, avoit trouvé pour conclusion, que les d'eux Partis s'étoient unis en secret contre lui. Mais le danger ne fut pas plutôt passé, & le Publicun peu soulagé de ses alarmes, que les préjugés de Faction reprirent une partie de leur force, & les Torys eurent honte de l'avantage que leurs adversaires avoient obtenu fur eux dans les dernieres transactions. Ils pencherent à prendre un tempérament; & quoique généralement determinés à s'opposer au retour du Roi, ils résolurent de ne pas souffrir qu'il sût détrôné, ou que la ligne de la succession fût changée. Un Regent avec le pouvoir royal fut l'expédient qu'ils proposerent; & l'exemple assez recent du Portugal sembloit donner quelque poids à ce nouveau plan d'adminiftration.

ve

pc

dé

à

la

da

dè

OU

re

uſa

ge

de

qui

ge.

mo

ter

Se

que

ple

par

Go

qui

bul

le 1

s'il

Co

En faveur de ce système, les Torys représenterent avec force que par le sens uniforme des Loix Angloises, le droit à la Couronne avoit passé constamment pour sacré; & que, sous aucun pré-

DE LA MAISON DE STUART. 331 texte, fans en excepter le mauvais gouvernement, il ne pouvoit être perdu Jacques II. pour le Souverain; que l'entreprise de détrôner un Roi & de lui donner un successeur, étoit absolument inconnue à la Constitution, & tendoit à rendre la dignité royale entiérement dépendante & précaire; que lorsqu'un Prince, des ses premieres années, par démence, ou par quelqu'autre infirmité naturelle, étoit incapable de tenir les rênes du Gouvernement, les Loix & l'ancien ulage s'accordoient à nommer un Régent, qui dans l'intervalle étoit revêtu de tout le pouvoir de l'administration; que Jacques, par ses opiniatres & dangereux préjugés, ne s'étoit pas rendu moins impropre à gouverner l'Angleterre, que s'il étoit tombé en démence ; & par consequent il étoit naturel pour le Peuple de recourir au même remede ; que l'élection d'un Roi étoit un exemple pour l'élection d'un autre; & que par cette voie on verroit dégénérer le Gouvernement en République, ou, ce qui devoit paroître encore pire, en turbulente & pernicieuse Monarchie; que le péril deviendroit encore plus grand, s'il restoit un Prince qui prétendit à la Couronne par droit de succession, &

,

t S

é

e ır

le

nt

1-

ın

nt i,

ût

on

u-

0du

ue il-

re-

ens it à

ent

ui

fi

ſé

el

fi

de

ex

qu

fi

fle

fo

du

ab

d'a

qu

lé

s'é

CO

de

lis

ét

as

to

qu

qu

CO

qu

pe

Jacques II. 1689. qui disputât sur un fondement si plaufible le titre du Souverain actuel; que fi la doctrine de l'obéiffance passive n'étoit pas absolument vraie dans toutes les circonstances possibles, il étoit fort avantageux qu'elle le parût au Peuple, & qu'établir un Gouvernement sur une bâse contraire, c'étoit jeter les fondemens d'une suite perpétuelle de convulfions & de revolutions; qu'une Régence pouvoit avoir aussi ses inconvéniens; mais qu'aussi long-temps que la ligne de succession étoit conservée, on avoit l'espérance de voir finir tôt au tard les plus grands désordres; enfin que l'Histoire, sur-tout celle d'Angleterre, n'offroit presqu'aucun exemple dans lequel un titre disputé n'eût pas produit à la fin des maux beaucoup plus terribles que tous ceux dont on avoit cherché à se délivrer en abandonnant la succession linéale.

D'un autre côté, les Chefs du Parti Whig soutenoient que s'il y avoit quelque mal à redouter, on n'en étoit pas moins menacé par l'établissement d'une Régence, que par le détrônement d'un Prince & le choix d'un successeur; & que l'un ou l'autre expédient, lorsqu'il seroit témérairement embrassé, seroit

DE LA MAISON DE STUART. 333 une source égale de convulsions; que si les Loix ne permettoient pas expressément la déposition d'un Souverain, elles n'autorisoient pas non plus la résistance à son autorité, ou l'entreprise de séparer le pouvoir du titre ; qu'une Régence étoit une institution sans exemple en Angleterre, excepté lorsque le Prince, par raison d'âge ou d'infirmité, étoit incapable de volonté réfléchie; & que dans ce cas on supposoit sa volonté renfermée dans celle du Régent; qu'il seroit d'une extrême absurdité de faire un crime à quelqu'un d'avoir agi par commission d'un Prince qu'on reconnoissoit pour Souverain légitime; & que jamais un Juré ne s'écarteroit affez de la Loi & du sens commun pour être capable de cette décision; que l'espoir même d'être délivré de ce monstrueux inconvénient étoit bien plus éloigné dans la situation actuelle des choses, que celui de finir tout-d'un-coup une succession disputée; qu'en accordant au jeune Prince la qualité de légitime Héritier, on devoit considérer qu'il étoit hors du Royaume; qu'il alloit être élevé dans des principes incompatibles avec la Constitution & la Religion établie, & qu'il laisse-

e

e'

t

d

e

?

it

1 1 1

ti

1-

as

in

8

'il

ic

Jacques II.

roit vraisemblablement un fils sujet à Jacques II. la même objection; que si toute la ligne étoit coupée par un Acte solemnel, le Peuple oublieroit, avec le temps, ou négligeroit leur droit, avantage qu'on ne pouvoit espérer tandis que l'administration seroit conduite en leur nom, & qu'ils seroient reconnus Possesseurs du titre légal; enfin, qu'un Etat qui seroit ainsi perpétuellement gouverné par des Régens ou des Protecteurs, approcheroit plus d'une République que d'un Gouvernement soumis à des Monarques dont la succession héréditaire & l'autorité seroient établies & fixées par le Peuple.

égal

& d

un g

étoi

mire

trat

& 1

quai

preu

à pe

tion

rom

tive

tion

tern

qu'a

derr

aya

doni

vaca avec

qu'a

fion

il fi

artic

Trô

nes

reali

La question fut agitée avec beaucoup de chaleur dans la Chambre-Haute. Les principaux Orateurs entre les Torys furent Clarendon, Rochester & Nottingham; entre les Whigs, Halifax & Danby. Le Parti qui demandoit un Roi, l'emporta de deux voix seulement (o) Tous les Evêques, à l'exception de deux, ceux de Londres & de Bristol, se déclarerent pour un Régent. Le Primat, homme d'un caractere défintéresse, mais timide, se tint

⁽e) 51 contre 49.

DE LA MAISON DE STUART. 335 également éloigné de la Cour du Prince & du Parlement.

1

, u

S

t

é

-

P

e.

Sc.

n

e-XX ent Jacques II.

Ensuite les Pairs examinerent dans un grand détail la Déclaration qui leur étoit envoyée par les Communes. Ils mirent en question: S'il y avoit un Contrat original entre le Roi & le Peuple? & l'affirmative fut emportée par cinquante-trois voix contre quarante-fix; preuve que les Torys commençoient à perdre du terrain. Une autre question succéda : Si le Roi Jacques avoit rompu ce Contrat original? & l'affirmative prévalut après une légere opposition. La Chambre examinant jusqu'aux termes, pesa celui d'abdiqué, & jugea qu'abandonné étoit plus propre. derniere question fut : Si le Roi Jacques ayant rompu le Contrat original & abandonné le Gouvernement, laissoit le Trône vacant? Cette question fut débattue avec plus de contention & de chaleur qu'aucune des autres; & dans la division les Torys l'emportant d'onze voix, il fut résolu de supprimer le dernier article qui regardoit la vacance du La Déclaration des Communes leur fut renvoyée avec les corrections.

Le Comte de Danby avoit conçu le

1689.

projet d'accorder la Couronne à la Jacques II. seule Princesse d'Orange, & de l'admettre à la succession héréditaire & légale du Roi son Pere, en déclarant le jeune Prince illégirime ou supposé. Ce fut le changement de ce Pair qui donna aux Torys un avantage si considérable dans le nombre des suffrages.

Conférences libres entre deux Chambres.

Les Communes insisterent sur leur Déclaration, & communiquerent aux Seigneurs les motifs qui devoient les faire renoncer à leurs corrections. Les Seigneurs ne furent pas convaincus, & de part & d'autre on reconnut la nécessité d'une conférence libre pour terminer cette question. Jamais sans doute un débat national ne fut plus important, ni poussé par de plus habiles Orateurs : cependant de l'une & de l'autre part on est surpris de trouver des argumens si frivoles, & plus semblables aux disputes verbales des Ecoles, qu'aux solides raisonnemens d'une Assemblée de Législateurs & d'Hommes d'Etat. Dans les délibérations de cette importance, les motifs des résolutions sont rarement avoués. Le Parti des Whigs alors dominant, mais uni aux Torys pour le grand ouvrage de la Révolution, avoit eu pour ses nou-

VE pr de va de me pri tro éto

COI & pre cor ten à

ava fest plai infi

me On fion Roi avec

tion deu leur ratio

leur de l

Jacques II. 1689.

DE LA MAISON DE STUART. 337 veaux Alliés, la déférence de ne pas prétendre que le Roi fût déclaré déchu de ses droits à la Couronne pour mauvaile administration. Une Déclaration de cette nature lui avoit paru renfermer une censure trop expresse des vieux principes Torys, avec une préférence trop ouverte des siens. Les Communes étoient convenues par cette railon de confondre ensemble l'abus du pouvoir & le départ du Royaume, & de comprendre tout sous le terme d'abdication; comme si le Roi eût donné un consentement virtuel, quoique non verbal, à son détrônement. Les Torys prenant avantage d'une impropriété si manifeste, qui n'étoit venue que de la complaisance ou de la prudence des Whigs, infisterent sur le mot d'abandon, comme plus intelligible & plus expressif. On leur répliqua que si cette expression convenoit fort bien au départ du Roi, elle ne pouvoit être appliquée avec la moindre propriété à la violation des Loix fondamentales; & les deux Partis, en se relachant ainsi de leurs vrais principes par des confiderations de prudence ou d'égard pour leurs Antagonistes, perdirent l'honneur de la confittance & de l'uniformité.

Tome VI.

t

ii

ır

IX

es

es

,

la

ur

ns

us

es

de

er

m-

0-

ne

es

te

ns

es

ux

la

11-

nix.

Ceux qui parloient pour les Pairs Jacques II. foutinrent ensuite, qu'en accordant même que l'abus du pouvoir fût équivalent à l'abdication, ou dans d'autres termes à la mort civile, il ne pouvoit avoir plus d'effet que la résignation vo-Iontaire ou la mort naturelle, & qu'il ne faisoit par consequent qu'ouvrir le chemin au plus proche Successeur, C'étoit une maxime de la Loi Angloise, que le Trône n'est jamais vacant, & qu'au premier instant qui suivoit la mort du Roi, il étoit rempli par son Héritier légal avec toute l'autorité du Prédécesseur. Quelque jeune, quelque malheureux que fût l'Héritier présent, captif même entre les mains des Ennemis de la Nation, les Pairs ne voyoient aucune juste raison lorsqu'il n'y avoit aucun défaut de sa part, qui dût lui faire perdre une Couronne à laquelle il avoit un plein droit par sa naissance. Cenx qui parloient au nom des Communes, auroient pu combattre ces raifonnemens par des réponses affez spécieuses. Ils auroient pu dire en Whigs fideles à leurs principes, que la grande streté pour l'obéissance étant l'opinion, le système d'établissement qui devoit être adopté, étoit celui dans

le qi 10 fo in

fu di pa du

ve pri ace fùr po de

que tra l'uf **fes** fan

en leu ref fi

fa :

3

DE LA MAISON DE STUART. 339 lequel il étoit le plus probable que le Jacques II.
Peuple seroit constamment tranquille; 1689. que, quoiqu'après la mort naturelle d'un Monarque, dont l'administration a toujours été conforme aux Loix, on doive fouffrir un grand nombre de facheux inconvéniens, plutôt que d'exclure la succession héréditaire, le cas est fort différent quand le Peuple a détrône, par sa révolte, un Prince dont la conduite illégale violoit la Constitution dans toutes ses circonstances; que, dans ces révolutions extraordinaires, le Gouvernement retournoit à ses premiers principes, & le Corps de la Nation acquéroit un droit de pourvoir à la sûrete publique par des expédiens qui pourroient être traités d'irréguliers ou de violens dans d'autres occasions; que l'emploi récent d'un remede extraordinaire familiarisoit le Peuple avec l'ulage d'un autre, & l'accoutumoit à ses licences; & que Jacques, en faifant porter son fils hors du Royaume, en se dérobant lui-même à ses Peuples, leur avoit donné un si juste sujet de ressentiment, les avoit jetés dans un si grand trouble, que les intérêts de sa Famille étoient justement sacrifiés à l'établissement du repos public.

t

S t

-

il

ir

r,

,

8

la

n

lu

ue

t,

0-

nt

oit

lui

lle

ce.

m-

ai-

oé-

igs

nde

pi-

qui

ans

Jacques II. 1689.

Quoique ces réponses n'eussent pas été sans vraisemblance, deux raisons les firent supprimer aux Avocats des Whigs; l'une, qu'elles renfermoient un aveu de la légitimité du jeune Prince, qu'on étoit convenu de tenir dans toute l'obscurité possible; l'autre, gu'elles contenoient une condamnation trop expresse des principes Torys. Ils se réduisirent à soutenir la Déclaration des Communes par des évasions & des ruses, & les deux Partis se séparerent enfin sans avoir pu s'accorder.

> Mais il étoit impossible que la situation du Public se soutint long-temps, L'obstination de la Chambre-Basse obligea les Pairs de céder; & par la désertion de quelques-uns au Parti des Whigs, la Déclaration des Communes passa sans corrections, quoiqu'avec peu de supériorité dans le nombre des fuffrages, Ce fameux Acte reçut donc le sceau de toutes les parties de la Législature, telle qu'elle étoit alors.

Il arrive heureusement pour ceux qui supposent un Contrat original entre le Roi & le Peuple, que les grandes révolutions de Gouvernement & les nouveaux établissemens de Constitutions

civ av de gu de da qui ope cer tio fair ber les

mu blie mei trig bre que

Ele

avo

dan form de l les pour

con de 1 · lui Ang

DE LA MAISON DE STUART. 341 civiles, font ordinairement conduits avec tant de violence, de tumulte & de désordre, que la voix publique n'est guere entendue, & que les opinions des Citoyens sont moins écoutées que dans le cours d'une administration tranquille. Cependant on affure que les opérations de ce temps forment une exception fort singuliere à cette observation. Les nouvelles élections s'étoient faites avec beaucoup de calme & de liberté. Le Prince avoit ordonné à toutes les Troupes de quitter les Villes où les Electeurs tenoient leurs assemblées; il avoit fait supprimer une Pétition tumultuaire que ses Auteurs avoient publiée après l'avoir présentée au Parlement; il n'étoit entré dans aucune intrigue avec les Electeurs ou les Membres. Il avoit gardé le même filence que s'il n'eût pas eu le moindre intérêt dans toutes ces transactions; & loin de former quelques cabales avec les Chefs de Parti, il dédaignoit même de faire les moindres caresses à ceux dont il pouvoit espérer de l'assistance. Cette conduite qui sembloit marquer autant de modération que de grandeur d'ame, lui fit un mérite extrême aux yeux des malheureusement Anglois; quoique

as

ns

es

nt

ne

ir

e,

a-

0-

)é-

a-

tis

ac-

na-

ips.

bli-

dé-

des

nes

vec

des

onc

Lé-

qui

e le

vo-

OU-

iens

Jacques II. 1689.

Pin

Jacques II. 1689. dans tout le cours de sa vie & dans toute forte d'occasions, ce Prince sût si froid, si sec & si réservé, que, pour son intérêt même, il lui étoit fort difficile de prendre un air doux & samilier. qu

un

Vii

VO

ni

ma

fol

qu

VH

CO

l'a

ab

da

ne

po lu

V

ni

à

fo

p.

A la fin il daigna rompre ce long filence, & s'expliquer, quoique sans éclat, sur la situation des affaires. Il sit appeler Hallifax, Shrewsbury, Danby & quelques autres. Il leur dit qu'ayant été invité à servir la Nation, il s'étoit engagé dans cette entreprise, & que le succès avoit répondu à son dessein; qu'il appartenoit au Parlement, qui se trouvoit librement élu & librement afsemblé, de concerter d'heureuses mesures pour l'établissement public, & qu'il ne prétendoit pas entrer dans leurs délibérations; qu'il avoit entendu parler de divers systèmes, les uns demandant une Régence, & d'autres paroissant desirer que la Couronne sût offerte à la Princesse; mais qu'ils étoient seuls intéressés à préférer le plan d'administration qui leur sembleroit le plus agréable ou le plus avantageux; que s'ils se déterminoient pour une Régence, il n'avoit aucune objection à faire; qu'il se croyoit seulement obligé de les avertir qu'il ne vouloit pas être le Régent

Jacques II. 1689.

DE LA MAISON DE STUART. 342 qu'ils choisiroient, ni s'engager dans un système dont il connoissoit les invincibles difficultés; que personne n'avoit une plus parfaite & plus juste opinion que lui du mérite de la Princesse; mais qu'il les avertissoit aussi que sa résolution étoit de préférer la condition privée à la possession d'une Couronne qui dépendroit de la volonté ou de la vie d'autrui : en un mot, qu'ils devoient compter que s'ils choisissoient l'un ou l'autre de ces deux plans, il lui seroit absolument impossible de les assister dans l'exécution; qu'il étoit appelé par d'autres affaires que leur importance ne lui permettoit pas d'abandonner pour une dignité si précaire, & qui ne lui laisseroient pas même le temps convenable pour introduire l'ordre & l'union dans leur Gouvernement divisé.

e

s t x é

e

i.ec

S

ta

Ces vues du Prince étoient secondées par la Princesse même, qui joignoit à quantité d'autres vertus une parfaite soumission pour un mari dans lequel la plupart des autres semmes n'auroient pas trouvé des qualités sort aimables. Toutes les considérations étoient négligées, lorsqu'elles tomboient en concurrence avec ce qu'elle regardoit comme son devoir pour le Prince. Danby

P iv

Intques II. fars.

& ses partisans lui avoient écrit leurs vues; elle en avoit marqué beaucoup de chagrin, jusqu'à remettre leurs Lettres au Prince, comme un sacrifice à la fidelité conjugale. La Princesse Anne approuvoit auffi le même plan d'établiffement public. On lui promettoit un ample revenu, dont elle fe contentoit avec le second rang de la succesfion; & comme le droit du jeune Prince son frere étoit entiérement négligé, elle pouvoit croire au fond que, du côté de l'intérêt, elle gagnoit beaucoup à la révolution.

Co

ro

av

qu

G

for

ju

gr

ce

d'a

ni

pl

fel

êt

da

ne

po

D

go

m

da

fe

fe

le

ni

ép

Etibl flement

Ainsi l'accord paroissant régner ende la Couron tre toutes les Parties, la Convention porta un Bill qui donnoit la Couronne au Prince & à la Princesse d'Orange, & l'administration au Prince seul. La Princesse Anne devoit succéder après leur mort; sa postérité après celle de la Princesse d'Orange, mais avant celle du Prince par une autre femme. La Convention joignit à ce Réglement une Déclaration des droits de la Nation Angloise, où tous les points contestés entre le Roi & le Peuple étoient enfin décidés, la prérogative royale réduite à de justes bornes, & plus exactement définie que jamais (p).

(p) Voyez l'Appendix.

Jacques II. 1689.

On a vu pendant le cours de quatre regnes une dispute continuelle entre la Couronne & la Nation, entre la pré-ARTS ET rogative & le privilége; & les deux Partis, outre le sujet actuel du différent, avoient quantité de prétentions cachées qu'ils produisoient dans l'occasion. Les Gouvernemens, trop fermes & trop uniformes étant rarement libres, sont, au jugement de quelques-uns, accompagnés d'un autre inconvénient sensible; celui d'affoiblir l'activité des esprits, d'abattre le courage, de refroidir le génie & l'invention, & de jeter le Peuple dans une espèce de léthargie univerfelle. Quoique cette observation puisse être juste, on doit confesser que, pendant ces regnes, l'agitation du Gouvernement Anglois étoit trop violente, pour le repos & la sûreté de la Nation. Dans cet intervalle, les affaires étrangeres furent entiérement négligées ou ménagées avec de pernicieuses vues; & dans l'administration domestique, on fentit comme une fievre continuelle ou secrete ou maniseste, quelquesois avec les plus furieuses convulsions. La detniere révolution forme une nouvelle époque dans la Constitution Angloise;

Jacques II.

& les avantages que le Peuple en recueillit, ne se bornerent pas à le délivrer d'une mauvaise administration. En décidant plusieurs questions importantes en faveur de la liberté, & plus encore par le grand exemple de la déposition d'un Roi & de l'établissement d'une nouvelle Maison Royale, elle fit prendre aux principes populaires un afcendant qui n'a rien laissé d'incertain ni d'obscur dans la nature de la Constitution. Aussi les Anglois croyoient-ils pouvoir assurer sans exagération, que, depuis ce temps, ils ont joui dans leur Isle, sinon du meilleur système de gouvernement, du moins du système de liberté le plus étendu dont on ait jamais eu d'exemple.

fit

êti

pr

da

bo

ca

lib

Pa

av

te

de

qu

de

n

a

ét

0

Décrier avec une violence affectée toute la ligne des Stuarts, comme on peut le reprocher à quelques Historiens; soutenir que leur administration ne sut qu'une usurpation continuelle des droits incontestables du Peuple, ce n'est pas faire assez d'honneur à ce grand événement, qui non-seulement termina leur succession héréditaire, mais qui sit prendre une nouvelle sace à la Constitution. Les inconvéniens que le Peuple eut à soussir sous les deux premiers regnes de cette Maison (car, en général, ils surent

Jacques IL

DE LA MAISON DE STUART. 347 heureux), vinrent presque tous de la situation inévitable des affaires: & peutêtre n'y avoit-il qu'un moyen de les prévenir; c'étoit une vigueur de génie dans le Souverain, accompagnée d'une bonne fortune, qui l'eussent rendu capable de détruire entiérement les libertés du Peuple. Pendant que les Parlemens, sous ces regnes, prenoient avantage des nécessités du Prince, & tentoient à chaque Session d'abolir & de limiter quelque prérogative de la Couronne, ne devoit-on pas s'attendre que le Prince défendroit une autorité qui depuis plus d'un fiecle, c'est-à-dire, pendant toute la durée réguliere de l'administration précédente, s'étoit exercée fans contestation? Si Charles II, en 1672, avoit pu passer pour l'aggresseur, & s'il étoit impossible de justifier sa conduite, on devoit supposer néanmoins qu'un Prince si doux, si indolent, mais en même-tems si judicieux, avoit eu quelque motif pour former de si périlleuses entreprises. Il sentoit que la situation du Gouvernement étoit trop orageuse pour durer long-temps sans quelque innovation. Les fréquentes assemblées du Parlement étoient devenues absolument nécessaires pour la conduite des affaires

n

-

-

t

1-

S

n

S

.

n

t

S

148 HISTOIRE

Jacques II.

publiques; & ces affemblées, au jugement du Parti Royal, étoient néanmoins d'une dignité fort inférieure à celle du Souverain, qui les croyoit moins établies pour le censurer, que pour l'affister de leurs conseils. La Couronne étoit encore en possession de quantité d'avantages considérables, pour s'opposer à leurs résolutions, & ne s'y étoit pas encore ouvert d'autres voies d'influence. De-là cette continuelle jaloufie entre les deux parties de la Conftitution; de-là cette mutuelle inclination à prendre avantage des nécessités l'une de l'autre; de-la l'impossibilité pour le Roi de trouver des Ministres capables tout-à-la-fois de lui être utiles & fideles. S'il suivoit son goût dans leur choix, fans égard à l'intérêt Parlementaire, il devoit compter immédiatement sur une Session réfractaire. S'il les choisissoit entre les Chefs populaires des Assemblées, ils ne manquoient pas, ou de perdre leur crédit en s'attachant trop à la Couronne, ou de trahir la Courenne pour conserver leur crédit auprès du Peuple. Ni Hambden, que Charles I avoit voulu s'attacher à toute sorte de prix, ni Shaftsbury, que Charles II après le complot Papiste, s'étoit efforcé

d

ti

p

m

Ы

de faire entrer dans ses vues, n'avoient voulu renoncer à leur popularité pour la précaire, & dans leurs idées la trompeuse faveur du Prince: ils avoient toujours eu la racine de leur autorité dans le Parlement; & comme le pouvoir de cette Assemblée n'étoit pas encore sans contradiction, ils étoient

résolus de l'augmenter aux dépens des prérogatives royales.

t

On n'est pas surpris que tous ces événemens, représentés sous différentes couleurs par l'esprit de Faction, aient été long-temps comme obscurcis par d'épais nuages. Il ne s'est encore trouvé personne qui ait eu la force de ne respecter que la vérité, & la hardiesse de l'exposer sans déguisement aux yeux d'une Nation prévenue. Le Parti même d'entre les Anglois, qui se glorifie du plus grand respect pour la liberté, n'a pas été affez libre dans la maniere de penser, ni capable de décider impartialement de son propre mérite, comparé à celui de ses Adversaires. Si l'on ne peut contester à la gloire des premiers, que leurs fins ont été plus nobles, & leurs vues plus avantageuses à la race humaine, il faut avouer aussi que leurs moyens sont plus difficiles à

Jacques II.

TO HISTOIRE

Jacques II.

justifier; & que, dans un fort grand nombre de leurs entreprises, ils ont moins consulté la morale que la politique. Dans la nécessité de faire leur cour à la populace, ils se voyoient obligés d'applaudir à sa folie, ou de suivre les mouvemens de sa rage; &, dans une infinité d'occasions, ils servoient en autorisant des fictions, en favorisant la violence à l'infatuation, autant qu'à la corruption du Peuple, auquel ils offroient les deux précieux avantages de la Liberté & de la Juftice. Charles I étoit un Tyran, un Papiste, l'odieux Auteur du massacre d'Irlande. La haute-Eglise d'Angleterre étoit prête à retomber dans l'Idolatrie; le Puritanisme étoit la seule vraie Religion, & le Covenant l'objet favori des complaisances du Ciel. Le Parti fit des progrès aux travers de ces illufions; & ce qui paroît plus étonnant, avec beaucoup d'avantage pour la Loi & la Liberté, jusqu'à la fameuse imposture du complot Papiste; fiction qui excédoit les bornes communes de la crédulité vulgaire. Mais tout singuliers que ces événemens peuvent paroître, il n'y a rien de réellement neuf dans aucun temps de l'Histoire moderne, &

Ti uti fur la to

prové fai vu mé

ne êtr pro pas rui

foi

to

fet qu' d'a aff

en

ble bli cél

qu' les nous pouvons observer que les ruses Tribunitiennes, quoiqu'assez souvent utiles dans une Constitution libre, furent souvent telles que l'honneur & la probité bien entendues, ne permettoient ni de les exercer ni de les approuver. L'autre Faction qui s'est trouvé obligée, depuis la révolution, de faire aussi sa cour à la Populace, s'est

vue dans la nécessité d'employer les

Jacques II, 1689.

mêmes artifices. Le Parti des Whigs, pendant près de soixante-dix ans, a joui de toute l'autorité du Gouvernement; & les honneurs, comme les offices, ne pouvoient être obtenus que par son canal ou sa. protection. Mais si cet événement n'a pas été désavantageux pour l'Etat, il a ruiné totalement la vérité historique, en établissant un grand non bre de faufsetés groffieres, qu'on ne comprend pas qu'une Nation civilisée ait été capable, d'adopter, dans ce qui concerne ses affaires domestiques. Les plus méprisables compositions ont été vantées, publiées & lues, comme égales aux plus. célebres restes de l'antiquité; & parce, que le Parti dominant a remporté quelqu'avantage sur ses Adversaires dans les disputes philosophiques qui regar352 HISTOIRE

Jacques II.

dent quelques - uns de leurs principes généraux, il en a pris droit de régler l'opinion du Public sur leurs transactions particulieres, & d'attribuer à l'autre Parti les plus basses & les plus vulgaires préventions. Mais les extrêmes doivent être évités dans tous les genres; & quoiqu'entre deux factions opposées, on ne puisse se promettre de plaire à l'une ou à l'autre par des opinions modérées, c'est-là que l'exacte vérité se trouve avec la plus grande vraisemblance.

Joignons à cette idée générale du Gouvernement Anglois, quelques obfervations sur l'état des Finances, des Armes, du Commerce, des Mœurs, des Arts & des Sciences, entre le rétablissement de la Famille Royale & la Révolution.

Finances.

Le revenu de Charles II, tel qu'il fut réglé par le long Parlement, avoit été mal conçu. Il étoit trop foible, si l'on s'étoit proposé de rendre ce Prince indépendant dans le cours ordinaire de l'administration. Au contraire, il étoit excessif & d'une trop longue durée, si l'on étoit résolu de tenir Charles dans une entiere dépendance. Les grandes dettes de la Nation, dont il se trouva

gai épi fes let ble tio lib étr poi àf att zel le i tra que ces de

de fait per alo vin

dei

mo

cin

me

9 00

Jacques IP.

DE LA MAISON DE STUART. 353 chargé; la nécessité de remplir les magasins de terre & de mer, entierement épuifés (q); celle de réparer ou de finir ses Palais, toutes ces raisons ensemble le jeterent dans un embarras insurmontable, immédiatement après la restauration; & le Parlement ne fut point affez libéral à le secourir. Peut-être avoit-il aussi contracté des dettes dans les Pays étrangers; & quoique sa générosité pour les Cavaliers qui s'étoient ruinés à son service, ne répondit point à leur attente, ni réellement au mérite de leur zele, elle ne pouvoit manquer d'alterer le fonds de son trésor. Les sommes extraordinaires qu'on lui accorda pendant quelques années, ne suffisoient pas pour ces charges extraordinaires. L'addition de l'impôt sur les foyers, en 1662, & de deux autres taxes en 1669 & 1670, fit monter le revenu à un million trois cent cinquante-huit mille liv. fterling, comme on peut s'en affurer par les comptes de Danby, grand Trésorier; mais on sait par le même témoignage, que la dépense annuelle du Gouvernement étoit alors d'un million trois cent quatrevingt-sept mille sept cent soixante-dix

⁽⁴⁾ Discours du Lord Clarendon au Parlement,

54 HISTOIRE

nai

cer

fon

fus

Par

apr

COI

and

der

fep

foi

les

mo

qua

liv

vir

des

qua

hui

il d

COI

16

tre

gra de

du

UI

gr

Jacques II

livres sterling (r), sans y comprendre les dépenses accidentelles, qui, sous l'administration même la plus prudente, sont toujours considérables. Les taxes accordées en 1669 & 1670, expirerent en 1680, & ne furent pas renouvelées par le Parlement; elles montoient annuellement à plus de deux cent mille livres sterling. Le témoignage de tous les Auteurs contemporains des deux Partis, & l'aveu même de Charles, obligent de convenir qu'il y avoit un peu de profusion & de négligence à lui reprocher; mais il est certain aussi qu'il falloit une extrême économie pour soutenir le Gouvernement dans de si grands embarras. C'est une regle connue dans toute sorte d'affaires, que chacun doit être payé ou récompensé à proportion des soins dont il est chargé, ou du pouvoir qu'il possede; & les dangereuses liaisons de Charles avec la France exposerent bientôt la Nation à se repentir d'avoir violé cette maxime de prudence.

En faisant monter le revenu ordi-

⁽r) Histoire de Ralph, Tom. I, pag. 288. On apprend par les Mémoires de Danby (pag. 12.) que la recette de l'Echiquier pendant six ans, depuis 1673 jusqu'en 1679, sut d'environ huit millions deux cens mille livres sterling; c'est-à dire, aunuellement d'un million trois cens soixante six mille livres. Voyez aussi pag. 169.

Jacques 11. 1689.

DE LA MAISON DE STUART. 355 naire de Charles II. à un million deux cent mille livres annuelles pendant tout fon regne, ce calcul sera plutôt au-dessus qu'au-dessous de la vraie valeur. Le Parlement, qu'on nomme Convention, après toutes les fommes qu'il avoit accordées au Roi pour le paiement des anciennes dettes, le chargea, dans fa derniere séance, d'une dette d'un million sept cent quarante-trois mille deux cent foixante-trois liv. sterling (s). Toutes les fommes extraordinaires qui lui furent ensuite décernées par le Parlement, monterent à onze millions quatre cent quarante-trois mille quatre cent sept livres sterling, lesquelles, divisées par vingt-quatre, c'est-à-dire, par le nombre des années du regne de Charles, font quatre cent soixante-seize mille huit cent huit livres annuelles. Dans cet intervalle il eut deux violentes guerres à foutenir contre la Hollande; & pendant l'année 1678, les préparatifs d'une guerre contre la France l'engagerent à de trèsgrands frais. Dans la premiere guerre de Hollande, l'alliance de la France & du Dannemarck avec les Provinces-Unies obligea l'Angleterre à de fort grands armemens. Il paroît donc im-(6) Journaux du Parlement, 29 Décembre 1660.

356 HISTOTRE

Jacques II.

possible que Charles ait pu détournes quelque partie, ou du moins une partie considérable des sommes qui lui furent alors décernées par le Parlement.

n

li

R

n

P

le

9

C

C

I

u

n

fe

n

a

n

On doit ajouter à toutes ces sommes près d'un million deux cent mille livres sterling, qui furent enlevées aux Banquiers en 1672, par la clôture de l'Echiquier. Charles en paya fix pour cent, pendant tout le reste de son regne (t). Il est remarquable que, malgré cette infigne violation de la foi publique, il trouva deux ans après de l'argent à huit pour cent; c'est-à-dire, au même intérêt qu'il avoit payé avant cette violence (u); preuve affez sensible que la nature du crédit public, loin d'être aussi délicate qu'on se l'imagine, est réellement si forte, qu'il est très-difficile à détruire.

Le revenu annuel de Jacques fix porté par le Parlement à la somme d'un million huit cent cinquante mille livres sterling (x), auxquelles joignant son apanage en qualité de Duc d'York, il touchoit annuellement deux millions; somme assez proportionnée aux besoins

⁽e) Mémoires de Danby , pag. 7.

⁽w) Ibid. pag. 65. (x) Journal du 1 Mars 1689-

publics, mais dont il jouissoit avec trop d'indépendance. La dette nationale, à la révolution, étoit d'un million cinquante-quatre mille neuf cent

vingt-cinq livres sterling (y).

La Milice Angloise tomba dans une Armes. grande décadence pendant ces deux regnes, autant par la politique des deux Rois, qui vécurent dans une continuelle défiance de leurs Sujets, que par cette loi mal conçue qui limitoit le pouvoir royal pour la revue & l'équipement des Troupes. Cependant, au commencement du regne de Charles, cette Milice étoit encore formidable. De Wit ayant proposé au Roi de France une invalion en Angleterre pendant la premiere guerre Hollandoise, ce Monarque répondit qu'il n'y avoit rien à se promettre d'une entreprise de cette nature, & qu'elle ne pouvoit servir qu'à réunir les Anglois. Nous ne serons pas plutôt débarqués, ajouta-t-il, que nous aurons cinquante mille hommes sur les bras (7).

Charles, en commençant à régnér, avoit à sa solde près de cinq mille hommes, gardes ou garnisons; & vers la

(y) Journal du 20 Mars 1689. (4) Mémoires du Comre d'Errade, 22 Octob. 1666.

Jacques II.

Jaoques II.

fin de son regne, ce nombre sut augmenté de trois mille. Jacques, pendant la révolte de Monmouth, eut sur pied environ quinze mille hommes; & lorsque le Prince d'Orange tenta son invasion, l'Angleterre n'avoit pas moins de trente mille hommes de Troupes lu

de

Ja

te fû

lit

to

Ro

&

rie

la

de

fi de

tic

bl

gl

pa

les

to

1111

ter

aff

pag

réglées.

La Marine Angloise, pendant la plus grande partie du regne de Charles, fit une figure également distinguée par le nombre des Vaisseaux, par la valeur des Troupes, & par la conduite des Commandans. Des l'année 1678, la Flote étoit composée de quatre-vingttrois Vaisseaux (a). A l'accession du Roi, on en comptoit seulement cinquante-fix (b). Pendant la derniere partie du même regne, la modicité des revenus du Roi fit tomber considérablement la Marine. Mais Jacques, bientôt après son accession, la rétablit dans sa premiere splendeur, & l'avoit pousfée beaucoup plus loin lorsqu'il abandonna le Gouvernement. L'administration de l'Amirauté sous Pepy passe encore pour un modele d'ordre & d'économie. La Flote, au temps de la révo-

⁽a) Mémoires de Pepy, pag. 4. (b) Mémoires des Affaires Angloifes;

DE LA MAISON DE STUART. 359 lution, consistoit en cent soixante-trois Vaisseaux, qui demandoient quarantedeux mille hommes d'équipage (c). Jacques avoit été le premier Inventeur des signaux de Mer, avant qu'il fût monté sur le Trône. Le génie militaire, pendant ces deux regnes, n'étoit pas entiérement tombé parmi la jeune Noblesse. Dorset, Mulgrave, Rochester, Osfory, servirent sur mer, & se virent engagés dans les plus furieuses rencontres avec la Flote Hollandoife.

S

S

e

r

a

-

u

-

e

es

1-

1-

15

f-

1-

1-

1-

)-

0-

Jamais les progrès du Commerce & Commerce. des richesses de l'Angleterre ne furent si prompts que depuis le rétablissement de la Famille Royale jusqu'à la révolution. Les deux guerres de Hollande, en troublant le Commerce de cette République, favoriserent la navigation Angloise; & lorsque Charles eut fait une paix séparée avec les Etats-Généraux, les Sujets jouirent sans interruption de tout le Commerce de l'Europe. Leur unique trouble vint de quelques Armateurs François qui infesterent le Canal, & que Charles ne réprima point avec affez de vigueur. Le recouvrement ou

⁽e) Vies des Amiraux d'Angleterre, Tome II, page 476.

360 HISTOIRE

Jacques II.

la conquête de la nouvelle York & des Jerseys, devint un surcroît considérable de force & de sûreté pour les Colonies Angloises; & ces deux Provinces, avec l'établissement de la Pensylvanie & de la Caroline, qui s'exécuta pendant ce regne, aggrandirent prodigieusement le Domaine Anglois en Amérique. La persécution qu'on fit effuyer aux non-Conformistes, ou plus proprement, la contrainte qu'on leur imposa, ne contribua pas peu à l'augmentation & à la prospérité de ces Colonies. D'Avenant affure (d) que le nombre des Vaisseaux Marchands doubla dans le cours de ces vingt-huit années. On vit naître quantité de nouvelles Manufactures, en fer, en cuivre, en soie, en laine, en verre, &c. Un Négociant, nommé Brewer, quittant les Pays-Bas lorsqu'ils furent menacés des armes Françoises, apporta dans les Isles Britanniques l'art de teindre les draps de laine; & cet accroissement de lumieres épargna de grandes sommes d'argent à la Nation. L'augmentation du coin, pendant ces deux regnes, fut de dix millions deux cent soixante-un

mille.

n

16

fi

C

ch

de

fit fai

cet

per

dés

foil

den

ils

nou

de

Par

terr

on loni

met leur

d'un

cipe

I

Ι

⁽d) Discours sur les revenus publies, deuxieme partie, pag. 29, 33 & 36.

DE LA MAISON DE STUART. 361 mille livres sterling. On établit en 1670 une Chambre de Commerce, dont Jacques II. le Comte de Sandwich fut fait Préfident.

La Cour de France avoit imposé vers le commencement du regne de Charles, quelques droits fur les marchandises Angloises; & les Anglois, soit par le chagrin qu'ils ressentirent de cette innovation, soit par animosité contre la France, userent de repréfailles en mettant au commerce avec cet Etat, des restrictions qui différoient peu d'une défense. Ils avoient fait des calculs, par lesquels ils s'étoient persuadés que le commerce François leur faifoit perdre annuellement un million & demi, ou près de deux millions. Mais ils tirerent si peu d'avantage de ces nouvelles restrictions, que sous le regne de Jacques elles furent levées par le Parlement.

Dans le temps que les Villes d'Angleterre furent privées de leurs priviléges, on tenta la même entreprise sur les Colonies. Jacques révoqua les Chartes qui mettoient leurs libertés à couvert, & leur envoya des Gouverneurs revêtus d'une autorité fans bornes. Les principes arbitraires de ce Monarque écla-

Tome VI.

n

25

25

25

os

11-

es

n

ut

in

me

lle.

362 , .. HISTOIRE

Jacques II. 1589. Mœurs. terent dans chaque partie de son administration.

Le peuple sous ces deux regnes étoit presqu'entiérement revenu de cet extravagant Fanatisme qui lui avoit causé de si fâcheuses agitations. Quelques nouveaux vices qu'il pût acquérir, on peut mettre en doute s'il perdoit beaucoup au change dans tout ce qui concerne les mœurs. L'exemple du Roi & des Courtisans avoit répandu la licence & la débauche dans toute la Nation; les plaisirs de la table étoient avidement recherchés; l'amour étoit moins traité comme une passion noble que comme un simple appétit : un sexe commençoit à perdre le caractere national de chasteté, sans être capable d'inspirer à l'autre ce qu'on nomme sentiment ou délicatesse.

Les abus de l'âge précédent dont on peut rapporter la source aux affectations outrées de piété, avoient ouvert la carrière à l'esprit d'irréligion; & la plupart des plus beaux esprits de ce temps sont accusés de Déisme. Outre les gens de Lettres & les Savans de profession, Shaftsbury, Hallifax, Buckingham, Mulgrave, Sunderland, Essex, Sidney, Temple, passent pour avoir adopté ces principes.

leu de Wi qui &

n

p.

fu

de

Ph

da

éto

po

que de DE LA MAISON DE STUART. 363

On vit renaître les mêmes Factions qui avoient fait si long-temps le malheur du Royaume, & s'exercer l'une contre l'autre avec aussi peu de générosité que de bienséance, Charles néanmoins, qui dans toutes ses manieres étoit un modele de bonne grace & d'éducation noble, introduisit dans la Nation autant de politesse que l'esprit de saction, sa plus mortelle ennemie, pouvoit le permetre. Les Courtisans de ce Prince furent long-temps distingués en Angleterre par la douceur & par l'agrément de leurs manieres.

S

e

1-

al

er

ou

on

ns

la

lu-

nps

ens

on,

m,

rey,

ces

bigoterie & d'ignorance qui couvroit la Nation pendant le Protectorat, il existoit un petit nombre de paisibles Philosophes qui cultivoient leur raison dans la retraite d'Oxford, & qui s'y étoient même établi des Conférences pour la communication mutuelle de leurs découvertes dans les prosondeurs de la Physique & de la Géométrie. Wilkins, Ministre de la Haute-Eglife, qui avoit épousé la sœur de Cromwel, & qui su fut ensuite Evêque de Chester,

animoit ces conversations philosophi-

ques. Immédiatement après le retour

Jacques II. 1689.

Au milieu de cette épaisse nuée de Sciences &

de Charles, ces Savans obtineent des Q ij HISTOTRE

Lagues II.

Lettres-Patentes pour un établissement régulier, & leur nombre étant augmenté, ils prirent le nom de So-CIÉTÉ ROYALE. Mais ces Lettres furent tout ce qu'ils obtinrent de la Cour. Charles, quoique plein d'amour pour les Sciences, fur-tout pour la Chymie & les Méchaniques, ne les animoit que par fon exemple, & leur fit peu sentir sa bonté. Ses avides Courrisans & ses Mairresses dont il étoit continuellement environne, trouvoient l'art de faire tourner fur eux toute sa dépense, & ne lui laissoient pas plus d'argent que d'attention pour le mérite littéraire. Louis, fon contemporain, qui n'avoit ni fon génie sur ce point , ni ses connoissances, fut beaucoup plus libéral. Outre les penfions qu'il accordoit aux Savans dans toutes les parties de l'Europe, ses Académies furent dirigées par des Loix, & soutenues par des appointemens fixes; généreuse inclination qui fait un honneur extrême à sa mémoire, & qui doit paffer aux yeux de la partie éclairée du genre humain, pour une expiation deserreurs de fon regne. On peut s'étonner que cet exemple n'ait pas plus d'imitateurs parmi les Princes, lorsqu'il est

do

de

ne

de

&

Me

Bo

ma

féqu

rou

phi

mat

& 1

I

certain qu'une bonté si générale dans son étendue, si précieuse par ses effets, & justement célébrée par tant d'éloges, ne coûta jamais à ce Monarque une somme aussi considérable qu'on en voit souvent répandre sur un Favori trop exalté ou sur un frivole Courtisan.

Jacques II. 1689.

Mais quoique l'Académie Françoile des Sciences fût encouragée, soutenue & dirigée par le Souverain, il s'éleva dans le sein de l'Angleterre quelques personnages d'un génie supérieur & capables au moins d'entrer en balance. dont le mérite attira sur eux & sur leur Patrie, le respect & l'attention de toute l'Europe. Outre Wilkins Wren, Wallis, Mathématiciens éminens, Hook renommé par l'exactitude de ses Observations Microscopiques & Sydenham restaurateur de la vrais Médecine ; dans ce temps fleurirent un Boyle, un Newton, deux hommes qui marcherent bride en main, & par consequent d'un pas plus sur dans la seule route qui conduit à la vraie Philosophie.

e

n

5,

-

ns es

X,

:51

n-

oit du

er-

ler

ii-

eft

Boyle perfectionna la machine pneumatique inventée par Otton Guerik, & la fit servir à quantité de nouvelles & curieuses expériences sur l'air & sur

Q iij

Jacques II.

d'autres corps. Sa Chymie est admirée de ceux qui sont versés dans cet Art. Son Hydrostatique contient un plus grand mélange de raisonnemens & d'inventions confirmées par l'expérience, qu'aucun autre de ses Ouvrages : mais dans fes raisonnemens il est toujours éloigné de cette hardiesse & de cette témérité qui ont égaré tant de Philosophes. Boyle fut grand partisan de la Philosophie méchanique; théorie flatteuse pour la vanité & la curiofité des hommes; parce qu'en nous découvrant quelques-uns des secrets de la nature, elle nous met comme en droit d'imaginer le reste.

1

m

to

lo

pr

de

T

ca

N im

ni

fee

eff

qu

ra

qu

qu

qu fai

fer

tic

te

fai

ca

Dans Newton l'Angleterre peut se glorisser d'avoir produit le plus grand & le plus rare génie qui ait jamais existé pour l'ornement & l'instruction de l'espece humaine. Attentis à n'admettre aucun principe qui n'eût l'expérience pour sondement, mais résolu d'admettre tous ceux qui portoient ce caractere, tout nouveaux, tout extraordinaires qu'ils étoient; si modeste, qu'ingnorant sa supériorité sur le reste des hommes, il en étoit moins soigneux de proportionner ses raisonnemens à la portée commune; cherchant plus

mériter un grand nom qu'à l'acquérir; toutes ces raisons le sirent demeurer long-temps inconnu; mais sa réputation à la fin se répandit avec un éclat que presqu'aucun Ecrivain pendant le cours de sa propre vie n'avoit encore obtenu. Tandis qu'il sembloit lever le voile qui cachoit quelques-uns des mysteres de la Nature, il montroit en même temps les impersections de la Philosophie méchanique dont il sit ainsi rentrer les derniers secrets dans l'obseurité d'où l'on s'étoit efforcé de les saire sortir & dans laquelle ils demeureront toujours.

ŧ

ed

e

e

e

e

a

Ce temps fut beaucoup moins favorable aux progrès de la Littérature polie qu'à ceux des Sciences. Charles, quoique passionné pour l'esprit, quoique lui-même il en eût beaucoup, quoique son goût de langage & de conversation semble avoir été juste & sain, servit plutôt à corrompre qu'à perfectionner l'Eloquence & la Poésie de son temps. Lorsque les Théâtres furent ouverts après son retour, & que la plaisanterie ingénue sût rétablie dans ses droits, le public Anglois, après une si longue abstinence, se nourrit de ces délicatesses avec moins de goût que d'avidité, & la plus grossiere, la plus irrégu-

Jacques II.

Jacques II.

liere espece d'esprit sut également reçue de la Cour & du Peuple. Les compositions théâtrales de ce temps sont des monstres d'extravagance & de folie si dépourvus de raison & même de sens commun, qu'ils déshonoreroient la Littérature Angloise, si la Nation n'avoit comme expié son admiration pour tant d'informes ouvrages, par l'oubli total auquel ils sont condamnés. Le Rehearsal (e) du Duc de Buckingham, qui ouvrit les yeux au Public fur ces fauvages productions, paroît porter le ridicule à l'excès, mais reellement la copie égale à peine une partie des absurdités dont les originaux sont remplis.

be

fu

lu

la

té

Fi

le

te

té

fu

n

d

P

d

Cette Satyre, joint au bon sens de la Nation, corrigea bientôt les extravagances de l'esprit du temps; mais les productions littéraires manquoient encore de cette délicatesse & de cette correction qui se sont tant admirer dans les Anciens & dans les François, leurs judicieux imitateurs. C'est particulièrement alors qu'on ne peut contester à cette Nation d'avoir laissé les Anglois bien loin derrière elle dans tous ses

⁽e) Célebre Comédie sous ce sure qui signifie Ré-

DE LA MAISON DE STUART. 269 Onvrages de Poélie, d'Eloquence, d'Histoire, & d'autres parties de la belle Littérature, & qu'elle acquit une supériorité que les Ecrivains Anglois lui disputerent plus heureusement dans la suite. Les Arts & les Sciences apportés d'Italie dans cette Isle aufli-tôt qu'en France, y firent d'abord des progrès plus surprenans. Spencer, Shakespear, Bacon, Johnson, étoient fort supérieurs aux François contemporains. Milton, Waller , Denham , Cowley , Haarey , leurfurent au moins égaux. Le regne de Charles II, que quelques-uns représentent comme le beau siecle de l'Angleterre, y retarda les progrès de la Littérature, & la licence démesurée qui fut soufferte ou même applaudie à la

l'enthousiasme de l'âge précédent.

Quoiqu'on puisse regarder la plupart des Ecrivains de ce regne comme des monumens du génie corrompu par l'indécence & le manvais goût, il n'y en a pas d'exemple plus sensible que Dryden, sur-tout pour ceux qui comparent la grandeur de ses talens à l'abus grossier qu'il en a fait. Ses Comédies, à l'exception de quelques scenes, sont entié-

Cour, fut plus nuisible aux Beaux-Arrs que le jargon affecté, l'extravagance &

Jacques III

Jacques II. 1689. rement défigurées par le vice ou la folie, ou par les deux à-la-fois. Ses traductions paroissent trop les fruits hâtifs de la faim. Ses fables mêmes sont des contes mal choisis dont la versification est incorrecte, quoiqu'elle ne manque pas de chaleur. Cependant parmi ce grand nombre de productions lâches, rebut de la Langue Angloise, il se trouve quelques petites pieces, telle que l'Ode à sainte Cecile, la plus grande partie d'Absalon & d'Achitophel, & quelques autres où l'on découvre tant de genie, tant de richesse d'expression, tant d'harmonie & de variété, qu'en confidérant ensuite l'infériorité ou plutôt l'extrême absurdité de ses autres compositions, on ne peut se désendre d'autant d'indignation que de regret.

Le seul nom de Rochester blesse une oreille modeste; cependant son style poétique a tant d'énergie, & le tour de sa saryre est si vis, qu'on s'imagine aisément ce qu'on pouvoit attendre d'un si beau génie s'il étoit tombé dans un âge plus heureux, & s'il eût pris de meilleurs modeles. Les anciens Satyriques étoient quelquesois sort libres dans leurs expressions; mais leur liberté ne ressenble pas plus à la licence de Ro-

chester, que la nudité d'un Indien à celle

Jacques I

1689.

d'une femme sans pudeur.

Whicherley aspiroit à la réputation d'esprit & de libertinage, il y est parvenu; un usage plus réglé de ses talens l'auroit fait atteindre à la plaisanterie instructive, c'est à-dire, à la vraie Comedie. Orway eut un génie fort heureulement tourné au pathétique; mais il n'a connu ni l'art du Drame ni les regles encore plus essentielles de la propriété & de la décence. Par une seule piece le Duc de Buckingham rendit an grand service a son siecle & se fit beaucoup d'honne ir à lui-même. Les Comtes de Mulgrave, de Dorset & de Rofcommon furent des Ecrivains de bon gour; mais en Poésie comme en Prose leurs prod ctions font foibles ou négligees. Le Marquis d'Hallifax laisse voir un génie raffiné; il semble que pour se faire un nom distingue dans la Littérature il ne lui manquoit que du loisir & d'avoir vécu dans un rang inferieur.

De tous les Ecrivains mémorables de ce temps, le Chevalier Temple (f) est presque le seul qui ait su se garantir de l'inondation de vice & de licence où la Nation sut comme abimée. Son style,

(f) Guillaume,

Qvj

quoiqu'extrêmement négligé & mêlé Jacques II. même de locutions étrangeres, a le mérite de plaire & d'intéresser. Cette teinture de vanité qui se fait remarquer dans ses Ouvrages seur sert comme de lustre; elle fait connoître un caractere plein d'honneur & d'humanité, & souvent on se croit moins engagé dans la lecture d'un Livre que dans la conversa-

tion d'un homme aimable.

Quoique Hudibras ait été publié, & vraisemblablement composé pendant le regne de Charles, on peut supposer justement que Butler comme Milton, appartient à l'âge précédent. Les Anglois n'ont pas d'Ouvrage où l'esprit brille par un si grand nombre de traits justes & peut-être inimitables; cependant ils en ont plusieurs qui donnent autant ou plus de plaisir dans une lecture entiere. Les allusions sont souvent obscures, éloignées; & quoiqu'on eût peine à nommer quelqu'un qui ait jamais eu l'art d'exprimer ses pensées en si peu de mots, l'Auteur est souvent trop prodigue de pensées sur un même fujet, & se jette ainsi dans un genre extraordinaire de prolixité. On admire combien d'érudition Butler introduit de si bonne grace dans un Ouvrage

Jacques II.

DE LA MAISON DE STUART. 372 de plaisanterie & de caprice, Hudibras est peut être une des plus savantes compolitions qu'on puisse vanter dans aucune Langue. L'avantage que la Cause Royale tira de ce Poëme par l'exposition du l'anatisme & des faux prétextes du premier Parti Parlementaire, fut prodigieux. Charles eut le goût affez bon pour être sensiblement frappé du mérite de l'Ouvrage, il en savoit même une grande partie par cœur; cependant, foit négligence, foit défaut de libéralité, ou plus proprement de gratitude, il laissa vivre dans l'obscurité & mourir dans le besoin l'Auteur d'Hudibras. homme vertueux d'ailleurs & d'un caractere sans reproche. Dryden est un autre exemple de la même négligence. Son Absalon contribua manifestement à la victoire que les Torys obtinrent fur les Whigs après l'exclusion du Parlement, & cet important service soutenu de son génie ne fut pas capable de lui procurer un établissement qui pût le mettre à couvert de la nécessité d'écrire pour gagner du pain. Otway, quoique Royaliste ouvert, ne parvint pas même à s'en procurer par ses Ecrits, & se vit réduit par un sort fingulier à mourir littéralement de faim. Tous ces

H STOIRE, &c. 374

Jacques II. memoire de Charles II, à qui l'on connoissoit du discernement, qui chérissoit le génie, qui ne ménag oit pas son argent, mais qui ne s'éleva point à l'honneur de la vraie générosité.



APPENDIX

DE CHARLES II, ET DE JACQUES II.

L'Charles II semblent demander ici quelques-uns de ces détails qui ne peuvent trouver place dans une Histoire générale. On se
gardera bien de s'en rapporter à Burnet seul,
dont la partialité maligne, en qualité d'Ecossois & de Presbytérien, est reconnue en
Angleterre même; mais personne n'a fait
le même reproche au Docteur Welwood,
dont tout ce qui suit est emprunté, & servira comme de slambeau pour faire observer
les exagérations de Burnet.

Il faut avouer, dit Welwood, que peu de Princes meurent d'une mort soudaine, sans que le Public y soupçonne quelque noirceur, sur-tout lorsqu'elle est accompagnée de circonstances extraordinaires dons la maniere ou le temps. Charles II étoit d'une constitution faine, & prenoit grand foin de la conferver par l'exercice & par la diete, ce qui pouvoit naturellement lui promettre une longue vie. S'il est vrai qu'il mourut d'une mort naturelle, tout le monde convient que ce ne peut avoir été que d'apoplexie. Cependant il ne parut aucune cause visible, ni prochaine, ni éloignée, à laquelle on puisse, avec quelque fondement, attribuer cette maladie. Les symptômes qui la devancerent étoient plutôt dans l'estomac & dans les boyaux, que dans la tête. Charles s'étant mis au lit, on l'entendit se plaindre pendant la plus grande partie de la nuit. Le lendemain au matin, avant que de tomber dans l'accès, il se plaignit d'une grande oppression d'estomac & de cœur, ensuite d'une violente douleur dans ces parties; symptômes qui n'ont que peu de rapport à Papoplexie. Tous ceux qui se trouvoient autour de lui s'apperçurent ce même matin d'une pâleur extraordinaire sur son visage & d'un égarement dans ses yeux. Il s'assit pour se faire raser, un peu avant que l'accès le prît. On remarqua qu'il avoit de la peine à se tenir droit, & qu'il se tint toujours courbé, avec la main sur son estomac, jusqu'à ce que l'accès le prit. Lorsqu'une saignée l'eu
d'u
ma
tou
roi
ren
cor
fi i

do ma na

de

éci ét:

fe:

lac aj

8

fu le m

m

l'eut tiré de cette syncope, il se plaignir d'une douleur très-violente à l'estomac, sans marquer qu'il en est aucune ailleurs. l'endant toute sa maladie, & lors même qu'il paroissoit le plus insensible, il tenoit ordinairement sa main à la même partie; ce qui continua jusqu'à sa mort. Sa douleur étoit si insupportable, que lorsqu'on eut désespéré de sa vie, on pria les Médecins d'employer tout leur art pour lui procurer une mort douce. Telles surent les circonstances de la maladie en elle-même. Considérons maintenant ce qui précéda & ce qui suivit sa mort.

Peu de jours avant qu'il tombât malade, se trouvant avec quelques personnes qui l'entretenoient de l'état des affaires, il lui échappa des expressions vives sur le fâcheux état où on l'avoit plongé; sur les mauvaises mesures dans lesquelles on l'avoit engagé. & particulièrement sur certaine affaire dans laquelle il regrettoit d'avoir été abusé; ajoutant avec quelque véhémence que s'il vivoit seulement un mois, il trouveroit le moyen de se mettre à son aise. Ces paroles furent divulgées dès le jour suivant; on se les répétoit à l'oreille, & ce sut dans la même temps que le bruit courut qu'il avoit dessein de rappeler le Duc de Monmouth,

do

un

8

pl

1e

m

Pe

fi

fo

C

re

bi

3

fu

u

V

11

f:

b

& d'envoyer le Duc d'York hors du Royaume. En effet tout étoit déja prêt pour l'exécution du dernier de ses desseins, & vraisemblablement il avoit déja fair connoître ses intentions au Duc d'York, car les plus riches meubles du Duc étoient déja emballés, & ses principaux Domestiques avoient ordre de se tenir prêts à partir une heure après qu'ils en seroient avertis. D'ailleurs les Yachts étoient préparés pour transporter audelà de la mer une personne de qualité, fans qu'on fat où, ni qui. On remarqua que les Catholiques qui avoient accès à la Cour alloient & venoient plus souvent de Saint-James à Whitehall & de Whitehall à Saint-James, avec un air d'embarras & de consternation. Trois jours avant la maladie, un Ministre étranger donna ordre à son Maîtred'Hôtel d'acheter une quantité considérable de drap noir qui lui servit ensuite au deuil pour la mort du Roi. Dom Pedro Ronquillo, Ambassadeur d'Espagne, disoit fort ouvertement que la semaine avant que le Roi mourut il avoit reçu une lettre de Flandre, qui lui apprenoit que dans ce pays-là on avoit répandu la nouvelle de la mort du Roi.

Deux choses méritent encore d'être considérées. Lorsque le corps sur ouvert, on ne donna pas aux Médecins & aux Chirurgiens un temps suffisant pour examiner l'estomac & les boyaux. Un Médecin ayant marqué plus de curiosité que les autres, quelqu'un le tira à part, & le blâma d'un empressement dont il devoit reconnoître l'inutilité. Peu d'heures après la mort, le corps sentoit si mauvais, qu'on ne pouvoit presque demeurer dans la chambre.

On se rappele un accident arrivé à Windsor, quelques années avant la mort du Roi.
Ce Prince ayant lu plus que de coutume au
retour de la chasse, se retira dans une chambre voisine, s'enveloppa d'un manteau, &
s'endormit sur un lit de repos. Lorsqu'il se
sur réveillé & qu'il eut joint sa compagnie,
un Domestique de quelqu'un qui étoit avec
s'endormit sur le même lit de repos, enveloppé du même manteau, & dans cet état
il su trouvé mort d'un coup de poignard,
sans qu'on ait jamais su comment cela étoit
arrivé, & sans qu'on en sit d'enquêtes : cette
horrible aventure sut étoussée.

Shart, Médecin habile, d'une grande probité & Catholique Romain, ne fit pas difficulté de dire à plusieurs de ses amis, qu'il croyoit qu'il y avoit de la noirceur dans la mort du Roi; & lorsqu'il mourut lui-même,

380 APPENDIX.

il témoigna quelque soupçon d'avoir essuyé le même traitement pour s'être expliqué trop librement sur ce point.

à

Pr

sel

ch

bir

de

per

qu

da

Sa

d'i

YU

fui

m

po

te

pa

92

tu

24

YE

Oi

Toutes ces circonstances peuvent donner lieu de croire que le poison eut part à la mors du Roi: mais d'autres semblent détruire ce soupçon. 1°. Charles avoit vécu d'une manière qui pouvoit avoir énervé la vigueur de sa constitution, & fort épuisé ses esprits animaux; ce qui pouvoit le rendre sujet à l'apoplexie, maladie qui affoiblit les esprits, les resserre & leur ôte leurs fonctions. Quoique dans ses dernières années il sût plus livré au vin qu'aux semmes, ce pouvoit être un esserte de l'âge plus que de son propre choix.

a. On sair qu'il avoit été attaqué deux fois auparavant des yncopes qui ressembleient à celles dont il mourus; & cependant, sur le récit qu'on en fait, il semble que c'étoit plutôr des mouvemens convulsifs qu'une apoplexie, puisqu'ils étoient accompagnés de contorsions violentes du visage, & de convulsions dans tous les membres. Cette opinion est confirmée par ce qui arriva dans la chaleur de la dernière conspiration. Charles ayant quelque chose à ménager avec un Prêtre Romain qui étoir alors au-delà de la mer, le sit venir en secret auprès de lui. Une personne de qui je tiens

٢

C

3

2

-

cette rélation eut ordre de faire venir le Prêtre à Whitehall en habit déguisé. Le Roi & le Prêtre furent affez long-temps feuls dans le cabinet, pendant que le troisieme, c'est-à-dire. selui dont je tiens l'histoire, demeura dans la chambre voifme, Enfin le Prêtre fortit du cabinet du Roi avec des marques extraordinaires de frayeur & d'étonnement. Après s'être un peu remis, il dit à celui qui l'avoit amené, qu'il venoir de se trouver dans un extrême danger ; que pendant qu'il étoit avec le Roi . Sa Majesté avoit été tout-d'un-coup surprise d'un accident accompagné de violentes convulfions dans tout fon corps, & de contorfions fur fon visage qui avoient duré quelques momens. Le Prêtre ajouta qu'ayant voulu fortir pour appeler du secours, le Roi l'avoit retenu par force jusqu'à ce que l'accès sAt paffé, & lui avoit dit ensuite qu'il ne devoit pas avoir pent, & que la même chose lui étoie arrivée d'autres fois.

Mais on peut donner une autre cause naturelle de l'accident dont le Roi mourut. Il avoit eu pendant quelque temps un cautere à la jambe, qui couloit beaucoup, & par conséquent soulageoit beaucoup sa têre; c'étoit vraisemblablement pour cela qu'il avoit été ordonné. Quelques semaines avant sa mort il laissa fermer le cautere contre l'avis de ses Médecins, Il vint une tumeur très-douloureuse à l'endroit où le cautere avoit été, & qui n'étoit pas entiérement guérie lorsqu'il mourut. Enfin tout le monde convient que le Roi pendant tout le temps qu'il fut malade ne marqua jamais qu'il se crût empoisonné. Les syncopes étoient néanmoins si violentes, que pendant qu'elles duroient il lui étoit impossible de parler, & que dans ses intervalles de repos, il ne pouvoit qu'avec beaucoup de peine se résoudre à dire quelques paroles. Au reste, lorsqu'on ouvrit son corps, on n'y observa rien qu'on pût avec fondement attribuer à la force du poison.

Un récit de cette ingénuité dans lequel il paroît que l'Auteur même attaché à la Cour par un emploi domestique, penche à croire que le poison n'eut aucune part à la mort de Charles, purge d'autant plus la mémoire du Duc d'York, que de l'aveu de tout le monde, personne n'eut la hardiesse d'accuser ce Prince dans le temps même de la mort du Roi.

Circonstances Charles II, par Burnet. Ibid.

FAISONS succéder les satyriques peintures de la mort de de Burnet. Pendant tout l'hiver, dit-il, le Roi avoit paru se porter mieux qu'il n'avoit fait depuis plusieurs années. Une humeur qui couloit de sa jambe sembloit être un commenceme fan tro ce cic éto

pro ter ch Fé

> da all ma tro

> > qu ďi M l'o

> > en rie fa

> > ur bo la

te

le de no 1

e

e

,

1-

1-

P s.

n

nt

il

ur

re

du

le,

ce

es

loi

ait

u-

10

ment de goutte. Il passa quelques semaines fans pouvoir se promener suivant son usage. trois ou quatre heures par jour dans le Parc; ce qu'il faisoit si vîte, que si c'étoit un exercice pour lui, c'étoit une peine pour ceux qui étoient obligés de le suivre. Ne pouvant se promener il employoit une grande partie du temps dans son laboratoire, occupé à chercher le moyen de fixer le mercure. Le premier Février, jour de Dimanche, il mangea peu dans le cours de la journée; & le foir étant allé chez la Duchesse de Portsmouth, il demanda un bouillon; mais le bouillon s'étant trouvé trop fort pour son estomac, il n'en prit que peu, & il passa la nuit avec beaucoup d'inquiétude. Le matin, King, un de fes Médecins, vint le trouver après en avoir reçu l'ordre. Charles ne lui tint que des discours entrecoupés, auxquels le Médecin ne put rien comprendre. Sa surprise le fit sortir de sa chambre; & rencontrant le Comte de Petersborough, il lui dit que le Roi étoit dans un étrange état & ne disoit pas un mot de bon sens. Le Comte le pria de retourner dans la chambre, où il ne fut pas plutôt entré que le Roi tomba tout-d'un-coup dans un accident qui ressembloit à l'apoplexie; il devint noir, & les yeux lui tournoient dans la tête.

384 APPENDIX.

Le Médecin, qui avoit été autrefois fameux Chirurgien, dit qu'il étoit impossible de sauver le Roi fi l'on perdoit une seule minute, & qu'il aimoit mieux s'exposer à la rigueur des Loix, que de le laisser périr; sans perdre de temps il le saigna. Le Roi revint à luimême; & les Médecins ayant approuvé ce que King avoit fait, le Conseil privé ordonna pour lui une somme de mille livres sterling, mais qui ne lui fut jamais payée. Quoique Charles fût revenu de cet accès, il ne laissoit pas d'en ressentir les suites, & d'être fort oppresse. Les Médecins appréhendoient beaucoup qu'un nouvel accès ne l'emportat, & le regardoient déja comme mort. L'Evêque de Londres lui dit quelque chose pour le préparer à ce qui pouvoit arriver, & le Roi ne répondit pas un mot. Mais cette indifférence fut attribuée en partie à la maniere froide dont l'Evêque parloit, & en partie à ce qu'il n'éroit pas regardé de bon œil à la Cour. Sancroft fit au Roi une grave exhortation, dans laquelle il se donna beaucoup de liberté, en disant qu'elle étoit nécessaire puisque Sa Majesté alloit comparoître en jugement devant celui qui n'avoit point d'égards aux rangs humains. Le Roi ne lui répondit rien non plus qu'à Kenn, quoique, de

tous

to

Q

fil

ui

Po

fo

Q

Vé

m

ma

qu

 H_{μ}

det

Pré

bu

de

jou

les

des

tro

n'a

rec

dor

ded

alla

fair

cep

tous les Evêques celui-ci fût le plus en faveur. Quelques-uns jugerent que c'étoit par infenfibilité, & le Roi en donnoit actuellement une grande marque, car la Ducheffe de Portsmouth étoit assife sur son lit, prenant soin de lui comme une semme de son mari. Quelques-uns soupçonnoient avec plus de vérité, qu'il étoit d'une autre Religion. Le mardi il eut une seconde attaque du même mal, & les Médecins dirent au Duc d'York, que le Roi n'avoit pas plus d'un jour à vivre.

Aussitôt le Duc ordonna qu'on sit venir Huldeston dans l'appartement qui étoit au dessous de la chambre du Roi. C'étoit un Prêtre Romain qui avoit beaucoup contribué à faire sauver le Roi après la bataille de Worcester, & que ce service avoit toujours fait excepter dans les Actes contre les Prêtres Catholiques. Lorsqu'il fut informé des raisons qui le faisoient appeler, il se trouva dans un grand embarras, parce qu'il n'avoit pas apporté d'Hostie. Il fut obligé de recourir à un autre Prêtre de la Cour qui lui donna un ciboire avec une Hostie consacrée dedans. Huldeston ayant tout préparé, le Duc alla parler à l'oreille au Roi, qui ordonna de faire fortir tout le monde de sa chambre, à l'exception du Comte de Bath & de Milord Fever &

e

.

.

a

e

it

)-

1-

le

le

a-

é

ut

nt

é-

n-

ns

en

Sa

ent

ds

n-

de

us

ham; & la chambre fut fermée à clef à double tour. Seulement le Comte de Feversham ouyrit une fois la porte pour ordonner qu'on apportat un verre d'eau. Le Cardinal Howard m'a dit à Rome, que Huldeston, suivant la relation qu'il avoit envoyée, fit faire au Roi quelques Actes de Contrition, & qu'après une Confession telle que ce Prince étoit en état de la faire, il lui donna l'absolution & les autres Sacremens. L'Hostie s'arrêta au gosier, ce qui fut cause qu'on demanda de l'eau. Toute l'action ne dura pas plus d'une demiheure, & le Roi en parut plus tranquille. On raconta qu'il avoit dir à Huldeston, qu'il l'avoit sauvé deux fois; son corps la premiere, & fon ame celle-ci; & qu'il lui demanda s'il jugeoit à propos qu'il se déclarat Catholique : mais que Huldeston préparé vraisemblablement à cette question, le détourna de cette pensée, & lui dit qu'il se chargeoit d'en instruire le Public. Ensuite on permit à la compagnie de rentrer dans la chambre; & le Roi passa par toutes les agonies de la mort avec une tranquillité qui furprit tous ceux qui étoient autour de lui. Quelques-uns en inférerent qu'il avoit fait un Testament, & que c'étoit ce qui le rendoit tranquille. L'Evêque Kenn fit tous les efforts pour réveiller la

conf mên prie exce mais rece préti dans prêt quel Ken fouh nion répos toit d chés. que d pouv fur lu fut bi moig aucus cenfu fente la Du fa béi

étoies

étoit !

conscience du Roi; il reprit plusieurs fois la même matiere, & prononça plusieurs courtes prieres capables de toucher tous les assistans. excepté le principal Acteur qui ne lui dit jamais rien. Il presta le Roi six ou sept fois de recevoir la Communion; mais il le refusa sous prétexte qu'il étoit fort foible. On fit porter dans la chambre une table avec les élémens prêts à être consacrés; ce qui a fait croire à quelques-uns, qu'il avoit reçu le Sacrement. Kenn le pressa de déclarer du moins qu'il le fouhaitoit, & qu'il mouroit dans la Communion de l'Eglise Anglicane. A cela Charles ne répondit rien. Kenn lui demanda s'il souhaitoit qu'on lui donnât l'absolution de ses péchés. Il sembla que s'il pensoit alors à quelque chose, il crut que cette cérémonie ne pouvoit lui nuire. Sur cela Kenn prononça fur lui les paroles de l'absolution : mais il en fut blâmé, parce que le Roi ne lui avoit témoigné aucun repentir de sa vie passée, ni aucune résolution de changer. Kenn fut aussi censuré pour une autre action qui fut de présenter au Roi le Duc de Richemond, fils de la Duchesse de Portsmouth, pour lui denner sa bénédiction. A ce discours tous ceux qui étoient dans la chambre dirent que le Roi Stoit leur Pere commun, & se mirent à ge-

n

-

il

e:

e-

tte

nf-

m-

Roi

vec

qui

ifé.

que

que

r la

noux pour recevoir sa bénédiction qu'il seur donna. Il souffroit beaucoup; il disoit qu'il étoit brûlé intérieurement, & répéta souvent cette plainte, quoiqu'avec beaucoup de décence. Il dit seulement une sois qu'il espéroit grimper jusqu'aux portes du Ciel. Ce sut la seule expression religieuse qu'on entendit sortir de sa bouche.

Il parut rassembler toutes ses forces pour faire ses derniers adieux au Duc d'Yorck, & tout le monde y fut extrêmement attentif. Il lui témoigna beaucoup de tendresse, & lui dit qu'il laissoit tout avec joie entre ses mains. Il lui recommanda plusieurs fois la Duchesse de Portsmouth, en lui disant qu'il l'avoit toujours aimée, qu'il l'aimoit jusqu'à la fin, & priant le Duc dans des termes fort affectueux de bien traiter cette Dame & fon Fils. Il lui recommanda aussi ses autres enfans, & finit par cette priere : « Ne laissez pas mourir de » faim la pauvre Eléonor ». C'étoit Mademoifelle Gwin, une de ses maitresses, dont il avoit eu le Duc de Saint-Alban. Mais il ne parla ni de la Reine, ni de son Peuple, ni de ses Domestiques. Il ne dit pas non plus un feul mot, ni de la Religion, ni du paiement de ses dettes, quoiqu'il laissat 90000 guinées qu'il avoit amassées, ou de sa cassette, ou de

b. & n'

da âg joi

Pe

dr

jou fie qu

par éto les

pre

que par Low

m'o deu

l'ou

Low lui: D'argent de la France, ou par d'autres moyens, & qu'il gardoit si secrétement, que personne n'en avoit connoissance.

ITT

'il

nt

é-

oit

12

die

ur

&

. II

dit

.II

de

ou-

8

eux

lui

init

de

noi-

it il

ne

i de

un

ent

nées

ı de

Il continua dans fon agonie jusqu'au vendredi 6 de Février à onze heures, & mourut dans la cinquante-quatrieme année de son âge, après avoir régné trente-six ans &-huit jours, en comptant depuis la mort de son Pere, ou vingt-quatre ans huit mois & neuf jours depuis son rétablissement. Il y eut plusieurs raisons très - fortes pour soupçonner qu'il étoit mort de poison; car quoique son premier accès semblat être une apoplexie, il parut évidemment dans la fuite, que ce n'en étoit pas une. Lorsque le corps fut ouvert, les Médecins chargés de l'examiner, furent comme dirigés par ceux qui pouvoient avoir quelques foupçons, pour n'observer que les parties qu'on jugeoit devoir être saines. Mais Lower & Needham, deux célebres Médecins, m'ont dit qu'ils avoient pleinement remarqué deux ou trois taches bleues au dehors de 1' oftomac. Needham demanda deux fois qu'on l'ouvrît; mais les Chirurgiens feignirent de ne pas l'entendre. Après sa seconde demande, il entendit, comme il me l'a protesté, que Lower disoit à quelqu'un qui étoit proche de lui : Needham yeut donc nous perdre en

R iij

rail

voi

dos

fut

gne

avo

Fr

Pu

qu

dit

for

pe

m

aff

to

po

m

fu

pr

8

m

CE

ti

fi

d

I

s'obstinant à vouloir que l'estomac soit ouvert, car il peut bien comprendre qu'on ne le veut pas. Cependant ils furent détournés à quelqu'autre chose; & lorsqu'on voulut enfin procéder à l'ouverture de l'estomac, il se trouva qu'on avoit emporté le corps; de sorte que cette ouverture ne se fit point. Le Fevre, Médecin François, m'a dit qu'il découvrit une noirceur à l'épaule; & qu'y ayant fait une incision, il y trouva que la chair étoit toute mortifiée, Short, autre Médecin qui étoit Catholique, foupçonna beaucoup que la mort du Roi n'étoit pas naturelle, & s'en expliqua plus librement qu'aucun Protestant n'ent osé le faire alors. Peu de temps après il tomba malade après avoir bu un verre de vin d'abfynthe chez un Catholique malade qui l'avoit fait appeler, & qui demeuroit près de la Tour. Il en mourut; & dans ses derniers momens il dit à Lower, à Millington & d'autres Médecins, qu'il se croyoit empoisonné pour avoir parlé trop librement de la mort du Roi.

Le corps de Charles fut extrêmement négligé. Une partie des entrailles, & quelques morceaux de graisse furent laissés dans l'eau où on les avoit lavés avec si peu de soin, qu'on les vit assez long-temps arrêtés à la grille d'un égout où l'on avoit jeté cette eau. Les sunéu-

ne

à

in

ſe

te

e,

rit

ne

ite

a-

ort

ua

fé

ba

b-

oit

ur.

il

e-

oir

é-

es

au

on

ın

é-

railles furent très-médiocres : on ne fit pas voir le corps dans un lit de parade; on ne donna point d'habits de deuil, & la dépense fut au-dessous de celle qui se fait pour un Seigneur ordinaire. Plusieurs dirent que Charles avoit mérité un meilleur traitement de son Frere, sur-tout par rapport à des cérémonies publiques, & l'on tira beaucoup de conféquences de ces omissions. Mais après avoir dit qu'on soupçonnoit qu'il étoit mort de poison, je dois ajouter que je n'ai jamais entendu personne en accuser son Frere. Comme sa mort arriva dans un point critique,lorsque les affaires sembloient pouvoir prendre un autre tour, on crut que les Papistes l'avoient empoisonné, ou par le ministere de quelque domestique de la Duchesse de Portsmouth, ou. fuivant l'opinion de quelques - uns, par une prise de tabac en poudre; car plusieurs petites veines de son cerveau étoient crevées. & cette partie étoit dans un grand désordre : mais on ne pouvoit porter aucun jugement certain fur ces apparences.

J'ajouterai une Histoire surprenante que je tiens de M. Henley de Hampshire, qui m'en fit le récit en 1709. Il me dit que la Duchesse de Portsmouth étant venue en Angleterre en 1699, il apprit qu'elle y avoit fait entendre que Charles II avoit été empoisonné, & qu'ayant voulu favoir ce qu'il en étoit de la bouche même de la Duchesse, elle lui dit « qu'elle pressoit continuellement le Roi de » fe mettre à son aise aussi-bien que son Peu-» ple, & de vivre en parfaite intelligence » avec fon Parlement; qu'il avoit enfin pris » la résolution d'envoyer son Frere hors du » Royaume, & de convoquer un Parlement, » ce qui devoit être exécuté le jour d'après » celui où il fut attaqué de son premier accès; » que sur toutes choses le Roi lui avoit reso commandé le secret, & qu'elle n'en avoit » parlé qu'à son Confesseur; mais qu'elle » croyoit que son Confesseur avoit confié ce » secret à des gens qui employerent ce mau-» vais moyen pour prévenir le coup ». Comme je tiens ce détail d'une personne d'honneur, je l'ai cru trop important pour ne le pas communiquer au Public.

Charles II Pag. 162.

Caractere de Quoique le caractere de Charles II, tel par le Duc de qu'il est tracé en peu de lignes par M. Hume, Buckingham. luffise dans une Histoire générale pour faire prendre une juste idée de ce Prince, on ne sera pas fâché de trouver ici deux autres peintures comme annoncées par l'Historien; l'une de la main du Comte de Mulgrave, enfuite Marquis de Normanby & Duc de Bucking ren cou pou qu fait rier qui tou ord ligr faif par bili la l n'e OCL de

> 1 gh ma cit qu

gér

mi te

de

a

t

e

-

e

3

u

3

;

t

e

e

-

1

,

e

e

S

;

kingham; Tory, à la vérité, peut-être indifférent pour la Religion comme la plupare des courtisans, mais universellement reconnu pour homme d'honneur : l'autre de Burnet qu'on n'ose soupconner d'imposture dans les faits, mais que ses préventions Presbytériennes révoltent toujours contre un regne qui ne leur étoit pas favorable, & qu'un tour d'esprit naturellement satyrique porte ordinairement à les revêtir de couleurs malignes. On laissera le parallele au Lecteur, en faisant observer seulement que Rapin, quoique partial pour Burnet, convient que l'insensibilité qu'il attribue à Charles après la perte de la bataille de Vorcester est outrée, & qu'il n'en pouvoit être informé par les témoins oculaires; & que ce qu'il dit de ses vices & de ses vertus, sur-tout de son humeur vindicative, fent la passion & ne peut être qu'exa-

La Religion de Charles, suivant Buckingham, étoit plutôt le Déisme que la Foi Romaine; & ce choix il le devoit plus à la vivacité de son esprit & à sa négligence naturelle, qu'à la lecture ou à l'examen; car la vivacité de sa conception lui faisoit discerner à la premiere vue les tromperies fondées sur des prétextes de piété, & sa jeunesse le consirmoit

CZ

q

C

le

61

Ь

P

la

iı

r

1

t

dans une égale défiance à l'égard de toutes les Religions, pour ne pas se donner la peine d'examiner quelle étoit la meilleure. Si dans ses voyages, & dans ses derniers projets il parut se tourner du côté d'une sorte de Religion, on doit l'attribuer, avant son retour en Angleterre, à l'a facilité naturelle qui le rendoit complaisant pour ceux avec lesquels il vivoit; & dans la fuite son choix n'eut pas d'autre cause que la fatigue des difficultés & des oppositions du Parlement. Ce fut ce qui lui fit embraffer le parti Catholique, qui dans les derniers troubles s'étoit distingué par sa fidélité. Ce parti le reçut agréablement, & l'endormit par les charmes de la souveraineté & de la prérogative, auxquels les meilleurs & les plus sages Princes ont beaucoup de peine à résister. S'il adopta cette Religion d'une maniere plus déterminée dans un temps où il est trop tard & inutile de dissimuler, nous devons moins nous en étonner, que considérer qu'avec le temps nos jugemens deviennent aussi partiaux que nos affections.

Il aimoit la vie aifée & tranquille. Ses guerres même en sont une preuve, quoique entreprises sans nécessité; car il ne s'y déterminoit que par complaisance pour des personnes dont le mécontentement aurois e

1

n

3

e

it

28

é-

1-&

Se

le

il

13

é

1-

25

le

5-

is.

caufé plus de trouble à un Prince de son caractere, que le bruit éloigné du canon qu'il entendoit néanmoins souvent avec beaucoup de tranquillité. D'ailleurs l'unique plaifir d'esprit pour lequel il avoit de l'inclination, étoit la construction des vaisseaux, & les affaires de la Marine, qui étoient si conformes à son goût, qu'une guerre de mer étoit plus capable de l'amuser que de troubler son repos. S'il ne monta pas lui-même fur sa magnifique flote, on ne doit l'attribuer qu'au Duc son frere, qui, plein d'ardeur pour la gloire, se rendit maître de tout l'honneur, fous prétexte de ménagement pour la personne du Roi. Il est certain qu'aucun Prince n'étoit plus propre que Charles à pousser les intérêts de la Nation par son inclination maritime, s'il eut pris autant de foin d'arrêter les progrès de la France, que d'encourager les nôtres.

Mais il semble que dans toutes ses inclinations l'aiguillon de la jalousie lui manquoit; ce qui nous conduit à parler de ses plaisirs, auxquels il étoit plus abandonné qu'il n'étoit réellement luxurieux. Il ressembloit à nos semmes libertines, c'est-à-dire, qu'il se portoit plutôt à la débauche pour la satisfaction d'autrui, qu'il ne cherchoit avec choix ce qui pouvoit le satisfaire lui-même. Je suis persuadé aussi que vers la fin de sa vie il y avoit autant de paresse que d'amour dans le temps qu'il donnoit à ses Maitresses, qui après tout ne servoient qu'à remplir son Sérail; pendant qu'un autre plaisir enchanteur pour Charles, consistant à vivre & parler sans contrainte, étoit la vraie Sultane favorite qui stattoit uniquement son goût.

On ne peut douter qu'il n'ent de l'inclination pour la justice; sans quoi il n'auroit pas travaillé avec tant d'ardeur à conserver la fuccession à son frere contre un fils bâtard qui lui étoit si cher, & contre les desirs d'un Parti qu'il craignoit beaucoup: J'attribue aussi à sa justice ce que d'autres jugent contraire à la clémence; je veux dire le consentement qu'il donnoit à l'exécution des Sen. tences, non-seulement contre les voleurs de grands chemins, mais encore contre divers autres, à l'égard desquels les Juges avoient poussé fort loin la sévérité. Son jugement étoit prompt dans les petites choses, & s'élevoit quelquefois dans les grandes, mais il étoit incapable d'attention & d'application. Il marquoit beaucoup d'espit dans toutes fortes de conversations, & racontoit si agréablement une histoire, que sans flaterie,

P

d

d

ď

le &

ga

gr

·fu

par le seul plaisir de l'entendre, nous feignions d'ignorer ce qu'il nous avoit die plusieurs sois auparavant, comme on prend plaisir à se trouver souvent à la représentation d'une bonne Comédie.

On découvroit dans son caractere un merveilleux mélange de qualités. Il perdoit tous fon temps avec le beau fexe; il s'y attachoit uniquement, mais il ne marquoit aucun chagrin contre ses rivaux, & se soucioit peu que ses Maitreffes euffent d'autres Amans. Pendant qu'il leur sacrifioit tout, il souffroit impatiemment qu'elles perdissent quelque chose au jeu. Il ne pouvoit se résoudre à perdre luimême cinq guinées à la paume avec gens qui pouvoient en obtenir de lui cinq mille dans tout autre temps que le jeu. Il étoit plein de dissimulation, il la pratiquoit avec beaucoup de finesse; & cependant il n'y avoit personne de plus facile à tromper. Son adresse consistoit à se tromper lui-même en gagnant peu d'un côté, tandis que de l'autre il perdoit dix fois autant, & à careffer ceux qui l'avoient le plus souvent trompé : il étoit commode à & d'une humeur complaisante dans les bagatelles, mais sévere & inflexible dans les grandes affaires. Une absence d'une semaine suffisait pour lui faire oublier des serviteurs

398 APPENDIX.

auxquels il ne pouvoit rien refuser. Cependant au milieu de sa nonchalance il étoit dans quelques occasions d'une si laborieuse industrie, que personne ne travailloit plus longtemps, & ne ménageoit mieux le temps que lui.

Charles étoit généreux jusqu'à ruiner toutes ses affaires par sa libéralité. Non-seulement cette qualité le mit dans la dépendance de son Peuple, mais elle le rendit esclave de son grand voisin de France, qui sut tirer avantage du négoce qu'il faisoit avec lui dans les temps fâcheux. Au reste sa prodigalité venoit moins d'estime pour ceux qu'il combloit de biens, que du peu de cas qu'il faisoit des plus grosses sommes lorsqu'il ne les avoit pas devant les yeux. Sur ce point il reconnut trop tard son erreur.

Il étoit si naturellement ennemi des formalités, qu'avec autant d'esprit que personne & l'air fort majestueux, il ne pouvoit, soit au Parlement, soit au Conseil, jouer un moment le rôle de Roi, ni par son langage, ni par ses gestes, pas même après s'y être exercé d'avance. Cet embarras le faisoit tomber dans une autre extrêmité, qui étoit de négliger absolument toute espece de distinction & de cérémonie. Son tempérament d'esprit comme

n

ti

ti

fe

3

de corps étoit admirable, & le rendoit amant généreux & complaisant, mari civil, frere tendre, pere indulgent & bon maître. S'il eût apporté le même soin à se cultiver l'esprit, qu'à conserver sa santé, il auroit acquis sans doute un rang distingué entre les Rois. On peut dire qu'il étoit une illustre exception aux regles communes de la physionomie; car avec une contenance rude & sévere, il étoit d'une humeur gaie, & disposée à la clémence. Les trente dernieres années de sa vie furent aussi fortunées que celles de son Pere avoient été terribles & tumultuenses.

S'il y eut quelqu'apparence que ses jours furent abrégés, on ne doit l'attribuer qu'à sa constitution saine & robuste, qui sit paroître étonnant de le voir mourir avant l'âge de soixante ans : comme si l'on est cru que sa mort ne pouvoit arriver sans quelque accident extraordinaire. Je ne dirois rien sur ce triste sujet si je ne craignois que mon silence même ne signissat trop. En qualité d'Ecrivain impartial, je dois remarquer que Short, le plus savant & le plus habile de ses Médecins, nonseulement jugea qu'il étoit mort de poison, mais se crut lui-même empoisonné pour en avoir expliqué trop sibrement son opinion.
Mais je ne dois pas oublier un acte de justice

dont tout le monde convient ; c'est que personne ne soupçonna son successeur de la moindre connivence pour ce crime : exemple fort remarquable du pouvoir de la vérité & de l'innocence : car c'est une espece de miracle que ce Prince infortuné, dans la malheureuse situation où il se trouva, ait été justifié d'un tel soupçon par ses plus grands ennemis, malgré toutes les circonstances qui étoient capables de le faire naître, & malgré l'extrême malignité avec laquelle on s'est efforcé de noircir toutes ses autres actions.

to

ta

fo

pe

eu

du

de

lit

pe

OL

de

tic

fa

Pe

10

d'

pe

ce

m

pr

il

C

de

fo

fa

Caractere de

CHARLES II fut un grand exemple des révo-Charles II , lutions auxquelles la vie des hommes est exposée. Jusqu'à l'âge de douze ans il fut élevé dans la grandeur, pour laquelle un Prince, héritier d'une si grande Couronne, sembloit être né. Ensuite il passa dix-huit ans dans une condition bien différente. Il fut malheureux dans la guerre, dans la mort de son Pere, & dans la perte de sa Couronne. Non-seulement l'Ecosse le reçut, quoiqu'à des conditions trèsdures, mais elle fit encore une tentative en sa faveur sur l'Angleterre. Il perdit la bataille de Worcester avec trop d'indifférence. Pendant fix semaines après cette bataille il fut errant & caché, tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre. Mais quoique le danger for

toujours très-grand pour lui, on remarquoit beaucoup de négligence dans sa conduite, & tant de penchant à la bagatelle, qu'il se faifoit un amusement de divers petits jeux ; austi peu touché en apparence que s'il n'eût rien perdu, ou qu'il n'ent rien à redouter. Enfin il . eut le bonheur de sortir de l'Angleterre chargé du devoir de la reconnoissance pour quantité de personnes qui lui avoient marqué leur fidélité par le foin qu'ils avoient pris de lui : mais dans la difficulté de leur faire à tous la récompense qu'ils méritoient, il prit le parti de les oublier tous: défaut trop commun à la plupart des Princes, & qu'on peut lui reprocher particuliérement; car jamais il ne parut charger sa mémoire des services qu'on lui avoit rendus. Pendant tout le temps qu'il fut à Paris, à Cologne, à Bruxelles, on ne lui remarqua point d'autre passion que pour les plaisirs. Après la perte d'une Couronne, sa tranquillité parut celle d'un grand Philosophe. Il n'écoutoit pas même avec plaisir les ouvertures qu'on lui proposoit pour son rétablissement; & souvent il traitoit de persécutions les projets de son Chancelier. Son principal foin étoit à trouver de l'argent pour fournir à sa dépense. On disoit alors, qu'en composant avec lui, & lui faifant une groffe pension, Cromwell l'aurois

aisément porté à lui résigner ses droits. En un mot, pendant tout le cours de son exil il s'abandonna tellement au plaisir, qu'il se rendit incapable de la moindre application. L'étude & la lecuré avoient peu de part à l'usage qu'il faisoit du temps. Dans la fâcheuse situation de fes affaires, il prit l'habitude de ne dire que des choses agréables à tous ceux qui lui parloient. Les paroles & les promesses lui coutoient peu. La mauvaise opinion qu'il avoit du genre humain lui faifoit penfer que le grand art de la vie & du Gouvernement consistoit à ménager les choses avec une profonde dissimulation, & peu de gens étoient plus capables de prendre toutes les apparences de la bonne-foi; mais il cachoit tant d'artifice sous ce voile, que tout le monde apprenant enfin à se défier de lui, il parvint à ne pouvoir plus tromper personne.

Avec de grands vices il n'avoit presqu'aucune vertu pour les contre-balancer. Seulement ses vices les moins nuisibles servoient à corriger ceux qui l'étoient plus. Sa paresse & ses débauches allerent si loin pendant la partie la plus active de sa vie, qu'elles lui faisoient hair les affaires jusqu'à ne pouvoir entrer dans aucun projet qu'il crut capable de troubler ses plaisirs, ou de lui causer la moindre contrainte.

ch: jan les Qu no que de dor jan gar leq bue tio des la c n'é aux

> tem que n'y mei d'al

fuff

nair

Quoiqu'il souhaitat de devenir absolu, & de changer la Religion & les Loix, il ne voulut jamais ni s'exposer aux dangers, ni prendre les soins que cette entreprise demandoit. Quoique d'abord ses manieres parussent annoncer un bon naturel, il n'étoit rien moins que sensible à la pitié; & vers la fin de sa vie il devint cruel. Il avoit de la disposition à pardonner tous les crimes, jusqu'au meurtre; mais jamais il ne pardonnoit les injures qui le regardoient lui-même, & l'A&e d'indemnité par lequel il commença son regne, doit être attribué plutôt aux raisons d'Etat qu'à son inclination pour la clémence. Dans l'énorme cours des vices auxquels il se livra sans contrainte, la considération de ce qui le touchoit le plus n'étoit pas capable de l'arrêter : il se plaisoit aux crimes extravagans, jusqu'à ce qu'ils fusient confommés.

Il étoit l'homme le plus poli de son siecle, & la douceur de sa conversation sut longtemps capable de lui attacher ceux qui le fréquentoient: mais lorsqu'on eut observé qu'il n'y avoit point de sond à faire sur ses promesses, on perdit cette affection qu'il avoit d'abord fait naître.

n

8

-

à

ie

it

18

25

e.

Lorsqu'il remarquoit des talens extraordinaires dans quelques jeunes gens de qualité,

404 APPENDIX.

il les attiroit par ses caresses, & s'attachoit à corrompre leur Religion & leur Morale. Aussi laissa-t-il l'Angleterre dans un état fort dissérent pour les mœurs, de celui où il l'avoit trouvée à son rétablissement.

Il parloit presque sans cesse du séjour qu'il avoit fait en Ecosse, & de l'emploi qu'il avoit eu dans la guerre de Paris, de porter des mesfages d'un parti à l'autre. Ses récits étoient fort agréables, mais si longs & si souvent répétés, que ceux qui les avoient entendus plufieurs fois, fortoient ordinairement lorsqu'il les recommençoit; & souvent la compagnie, qui étoit d'abord nombreuse, se trouvoit réduite à quatre ou cinq personnes lorsqu'il cessoit de parler. De là vint une raillerie affer forte de Wilmot, Comte de Rochester. « Il » s'étonnoit, disoit-il, qu'un homme eut la » mémoire assez bonne pour répéter la même » histoire sans en omettre aucune circonstan-, ce, & ne se souvint pas néanmoins que le jour D d'auparavant il avoit fait le même récit aux » mêmes personnes». Aussi Charles aimoit-il beaucoup la compagnie des étrangers qui l'écontoient avec beaucoup d'attention, & qui paroissoient charmés, en le quittant, d'une si rare condescendance dans un Roi.

On lui trouvoit de la ressemblance aves

rac mê j'y

fair l'er ref

app

gh

du con ten

aut n°a

lui

gu

éto fai

Cla

l'Empereur Tibere, non-seulement par les caracteres & les inclinations, mais par les traits même du visage. Il est vrai qu'étant à Rome j'y vis une des dernieres statues de Tibere, faite depuis qu'il eut perdu les dents; & qu'à l'exception de cette seule partie, elle étoit si ressemblante à Charles II, que le Prince Borghese, & le Signor Dominico, à qui elle appartenoit, convinrent avec moi qu'elle sembloit avoir été saite pour lui.

Il prenoit peu de chose à cœur. La mort du Duc de Glocester sembla le toucher beaucoup: mais ceux qui le connoissoient parfaitement étoient persuadés que son chagrin venoit de l'espérance qu'il avoit eue de contrebalancer par ce Prince le pouvoir de son autre frere qu'il haissoit, quoiqu'ensuire il n'ait pas laissé de troubler les affaires pour lui conserver la succession.

Sa mauvaise conduite dans la premiere guerre de Hollande, le siéau de la peste, l'incendie de Londres, l'affront & la perte qu'il souffrit dans l'assaire de Chatam, sirent conclure auxdévots que la malédiction de Dieu étoit sur son Gouvernement. Son artisse pour faire tomber la haine publique sur le Comte de Clarendon, sut odieux & plein d'ingratitude. Lorsque les Communes l'eurent tiré d'embara

ras par la confiance qu'elles prirent en lui après la triple alliance, la vente qu'il fit de cette ligue à la France, la seconde guerre contre la Hollande, qu'il entreprit avec aussi peu de couleur que la premiere, l'attaque de la Flote de Smyrne, l'action violente de fermer l'Echiquier, la déclaration indulgente, furent une chaîne de mauvaifes actions & de noirs deffeins. La complaifance pour la France, en contribuant à l'élévation de son pouvoir sur mer, étoit une erreur qui ne pouvoit partir d'un défaut de jugement & de pénétration. Ruvigny m'a dit que Charles souhaita d'être informé de toutes les méthodes que la France employoit pour l'augmentation & pour la conduite de ses forces navales. Lorsqu'il en fut instruit, il fit connoître aux François les fautes qu'ils avoient commises, & comment elles pouvoient être réparées; comme s'il avoit été un Viceroi de France, & non pas un Prince intéressé à prévenir les progrès de cette Couronne, comme le plus grand mal qu'il ent à craindre pour lui-même & pour son Peuple. Ceux qui jugeoient favorablement de cette conduite ne lui croyoient pas d'autre intention que de se venger des Hollandois, & de se mettre en état de détruire cette République avec le secours de la Flote que la France devoit joindre à la

fienne odieu comp fer fe le jou d'aug acque étoit le Lo déper grand

Il dans fait protes zele & qu'il Roma même ne tén dreffe Dominen av

auroi

Sujet

sienne. Mais d'autres y donnoient une plus odieuse explication. Ils jugeoient que Charles comprenant qu'il ne pourroit jamais, ou amufer ses Sujets par l'artifice, ou les mettre sous le joug par ses propres forces, avoit entrepris d'augmenter celles de la France sur mer, pour acquérir plus facilement avec son secours le pouvoir de réduire son Peuple. Ce dessein étoit entiérement conforme à ce qu'avoit dit le Lord Clifsort, que si le Roi devoit être dépendant, il valoit mieux qu'il le sût d'un grand & généreux Prince, que de cinq cens Sujets insolens.

Il n'y a rien de si méchant & de si bas dans le caractere de ce Prince, que d'avoir sait publiquement profession de la Religion Protestante, & d'avoir si souvent témoigné du zele & de l'affection pour ce Parti, pendant qu'il étoit secrétement réconcilié à l'Eglise Romaine. Il n'eut jamais l'honnêteré ni le courage d'avouer hautement sa Religion, pas même dans les derniers momens de sa vie. Il ne témoigna ni remords de ses sautes, ni tendresse pour la Reine, pour ses Sujets ou ses Domestiques; & son unique soin sut de recommander ses Maitresses, & les enfans qu'il en avoit eus à son successeur. Mais ce qu'on auroit regardé comme une étrange conclusion

dans la vie de tout autre Prince, s'accordoit fort bien avec toutes les autres parties de la sienne.

Deux Ecrits touchant la Religion, qui furent trouvés dans sa caffette, & publiés par son Successeur, semblent marquer de l'étude & quelque raisonnement. Tennisson m'a dit qu'il les avoit vus en original entre les mains de Depy, à qui le Roi Jacques les avoit confiés. Il y avoit quelques corrections interlinéaires qui sembloient écrites d'une autre main. Mais ne connoissant pas bien l'écriture de Charles, il n'avoit pas pu juger si ces petits ouvrages étoient de sa main. Ceux qui le connoissoient particuliérement, & qui virent ces Ecrits, jugerent, sans doute, qu'il ne les avoit pas composés lui-même; car il ne lisoit jamais l'Ecriture-Sainte, & s'il pensoit quelquesois à la Religion, ce n'étoit que pour la tourner en ridicule par quelque plaisanterie. Ces Ecrits avoient été probablement composés, ou par le Comte de Bristol, ou par le Lord Aubigny, qui savoient le secret de sa Religion. Peut-être les lui avoient-ils donnés comme un extrait des conférences qu'ils avoient eues avec lui fur cette matiere, pour les fixer mieux dans sa mémoire. Il est très-probable que ces deux Seigneurs craignant quelque danger pour euxleur crir natu

m'ay ce quan quan vins

qu'il les er n'ont plus g

de le i nel on C'es

miner i de Cha comme confifte moins a

a fait u Duc de en beau

It eft

To me

mêmes

409 mêmes si ces papiers se trouvoient écrits de leur main, il eut la complaisance de les transcrire de la sienne; quoiqu'avec sa paresse naturelle il soit affez difficile de comprendre comment il voulut prendre cette peine. Il m'avoit dit à moi-même une grande partie de ce qui étoit contenu dans les deux Ecrits; & quand je le vis, non-seulement je me ressouvins de ses expressions, mais je remarquai qu'il étoit entré dans ces matieres aussi loin qu'elles avoient pu le mener. Mais ceux qui les ent publiés manquoient de jugement, & n'ont pas peu fait de tort à sa mémoire, Le plus grand service qu'on pat lui rendre étoit de le laiffer, lui & ses papiers, dans un éter-

,

8

ıt

,

as

is

à

en

ts

ar

y,

tre

ait

lui

ans

ux

ux-

nes

net oubli.

C'est au Lecteur qu'on laisse le soin d'examiner jusqu'à quel point ces deux portraits de Charles le reffemblent, & s'il est vrai, comme Rapin l'a pensé, que la différence ne confiste qu'en ce que les traits sont plus ou moins adoucis. L'Evêque de Salisbury, dit-il> a fait un portrait ressemblant en laid; & le Duc de Buckingham, un portrait ressemblant

accordation. v. Lange obation qu'il usad na It est extrêmement difficile, comme dans justifié de Charles I. outes les accusations de parti, de purger mauvaise foi. Tome III . Charles I du reproche de mauvaise foi. Quel- pag. 427. Tome VI.

4ro APPENDIX.

ques remarques qui naiffent de la comparaifor qu'on fait de lui dans cette page avec fon fils, Jeteront du jour fur ce point. On peut d'abord observer que le reproche femble posterieur fon temps, & que les ennemis mêmes qui le noircirent de tant de catomites, n'infifterent pas fur cette imputation. Ladlow est prefque le feul Parlementaire qui l'en ait charge; & personne n'ignore combien cet Ecrivain eff pallionne. Clarendon & les autres Royalilles, n'ont pas pris la peine de justifier lour Mattre de ce vice , parce qu'ils n'ont pas suppose qu'on put jamais l'en accufer, En lecond lieu. fon caractere & fa conduite dans la vie ordinaire en étoient fort exempts. Il étoit refervé, retiré, impofant, d'un abord froid, fimple dans les discours, inflexible dans les principes, fort éloigné des manières careffances & linfinuaire de fon fils, ou de l'abondance en protestation & en paroles de lon pere. Le reproche d'avoi manque de fincerite doit donc être fonde fu quelqu'une de les actions publiques qu'il fat examiner, En troiffeme fieu, on he cite qu Jes exemples havans , pour confirmer cen accufation. 1°. L'approbation qu'il donna fecif de Buckingham concernant l'Espagne majsileft évident qu'il y fire trompé lui anom autrement pourquoi fe feroit-il brouille av

I enined

du au

n fi

y a

s de

n co

n 06

o fo

no da

- 11

» fiq

n leu n déi

/ ---

n less

» van

bo. L

Maife

ane L

laquel

au Pa

ratifie

Pjour

- 700

APPENDIX.

d

e

39

18

82

ft

ap,

tre

He

eu -

rdi-

vé,

affs

fort

nite

tion

avoi

le fu

F fat

e qu

cett

ina i

agne

mêm

le av

cette Cour? On lit ce qui fuir dans une Lettre du Lord Kenfington, Ambaffadeur en France, au Duc de Buckingham. (Cabale, pag. 31). a Mais fon Alteffe (le Prince) les avoit accun les de foibleffe & de folie, (les Espagnols) n en ce qu'après l'avoir traité si mal ils l'a-» voient laiffé partir : ce fut une des premières schofes qu'il prononça lorsqu'il fut entré o dans le Vaisseau. Tint-il réellement ce dis-» cours, dit la Reine de France? Oui, Mada-»me ; je vous le garantis, repliquai-je, sur le » rémoignage de mes propres oreilles. Elle b fourit. On m'avoir dit en effer , reprit-elle , » qu'il fut maltraité. Il le fut, répondis-je, » non dans fon entretien qui fut aussi magnis fique que ce pays le permet, mais dans m leurs frivoles délais, & dans les conditions n déraisonnables qu'ils lui proposerem, & fur a lesquelles ils le presserent, abusant de l'awantage qu'ils avoient fur fa personne ». L'Eveque Burnet, dans fon histoire de la Maifon d'Hamilton, pag. 154, a confervé ane Lettre du Roi aux Evêques d'Ecoffe, dans laquelle ce Prince les prie de ne pas se trouver au Parlement où ils pouvoient être forcés de ranfier l'abolition de leur Ordre : « Carrie wwooscaffate, ajouta to Roi pque co fera toupriours une de nos principales attentions de

S ii

412 APPENDIX.

» rectifier & d'établir sur un bon pied le Gou. » vernement de cette Eglise, & de réparer » vos pertes. C'est sur quoi nous vous prions » de compter ». Dans un autre endroit; Vous pouvez vous affurer que si nous nous » prêtons peut-être pour le présent à bien des » choses qui paroissent préjudiciables à l'E-» glife & à notre Gouvernement, nous ne » laisserons pas dans le temps de prendre » foin d'y remédier ». Dit-il qu'il veut révoquer arbitrairement fee concessions? La bonne-foi n'oblige-t-elle pas plutôt de supposer qu'il espéroit de voir son autorité affer rétablie pour être en état d'obtenir le consentement national au rétablissement de l'Episcopat qu'il regardoit comme une partie si essentielle de la Religion & du Gouvernement? On n'imagineroit pas aisément d'autre voie par laquelle il pat espérer de parvenir à ce but, que celle qui avoit été pratiquée par son pere, c'est-à-dire, le consentement réel du Parlement. 3°. On lit dans l'histoire de Clarendon, « que ce qui fit consentir le » Roi plus volontiers au bill qui excluoit les » Evêques de la Chambre des Pairs, fut la » penfée que cette loi ne pouvoit être valide; parce qu'elle était exigée par la force of Cette conclusion étoit juste, Les trois quarts

de I dans ques la T parti par I que l donn doit Le fe des I forcé avoie tels f née . Comt Il pai auroit point : ment ceptée grand cette que le dant i

les tr

de Ch

du Roi

de la Chambre des Pairs avoient été bannis dans ce temps par la populace. Douze Evêques avoient été enfermés injustement dans la Tour par les Communes. Une grande partie des Communes mêmes étoit éloignée par la crainte ou par la violence. Ajoutons que le Roi lui-même avoit été forcé d'abandonner Londres. Si ce n'est pas ce qu'on doit nommer force, il n'y en eut jamais Le scrupule du Roi ne regarde que le bill des Evêques, & celui contre les enrôlemens forcés. Les autres loix constitutionales avoient paffé sans la moindre violence; & tels furent tous les bills de la premiere année, à la réserve de la condamnation du Comte de Stafford, qui ne put être révoquée, Il paroît donc que le Parlement, quand il auroit connu les sentimens du Roi sur ce point, ne pouvoit avoir aucun juste fondement de défiance. 4º. Les Lettres interceptées à Naseby avoient fait naître de grandes clameurs; on en a déja parlé dans cette histoire. Peut-être auroit-il été mieux que le Roi eût évité ce rafinement : cependant rien n'est plus ordinaire dans toutes les transactions publiques. Après la more de Charles II d'Espagne, les Ambassadeurs du Roi Guillaume donnerent au Duc d'Anjou

î

e

3

II.

el

e

10

28

la

24

2

ts

414 APPENDIX

le titre de Roi d'Espagne; & dans le même semps néanmoins le Roi Guillaume formoit secrétement des alliances pour le détrôner. Bientot après il lui refusa ce titre, en infife tant, somme fi la vérité est été pour lui far ce qu'il n'avoit eu aucune connoissance de son droit. Le Roi Guillaume ne laisse pas d'être regardé comme un Prince très. sincere, & cette affaire ne paffe point pour une objection contre son caractere. On peus ajouter que Charles, lorsqu'il inféra sa protestation dans le Registre du Conseil, crut certainement que sa conduite pouvoit être justifiée. Il y avoit trop de gens d'honneur au Conseil pour s'imaginer que cette Compagnie fût capable d'avouer une tromperie groffiere. 5 . Le défaveu de la Commission de Glamorgan est un autre exemple qu'on fait valoir contre ce Monarque; mais il paroft affer qu'il n'avoit pas donné cette Commission. Dans le volume entier du docteur Bish, on ne trouve point d'argument opposé, à la réferve de quelques passages des Mémoires de Rinuccini. Mais le Nonce ne savoit de cette affaire que ce qu'il en avoit appris de Glamorgan même. D'ailleurs son caractere est si mal établi pour le jugement & les mœurs, qu'on ne peut faire beau-

enne qu'c fave nair dù I qui Gro cett mer con apre vois fian 86 G mai le c aull dan

> pou ditpée 19.

A

ni re

D: 3

7.1

coup de fond fur fes paroles; & fon étrange conduite demandoit comme une apologie, qu'on crût la conviction du Roi réelle en favent des Catholiques. 6º. On allegue ordinairement une autre des Lettres interceptées du Roi; c'étoit à la Reine, on l'on prétend qu'il parloit d'élever & de détruire ensuite Gromwel. Mais on a déja fait observer que cette histoire est dépourvue de tout fondement. En un mot les Communes, après avoir commencé leurs violences, & plus encore. après l'ouverture de la guerre civile , pou+ voient fonder leurs inquiétudes & leurs défiances sur la nature même de leur situation. & fur le penchant général de l'esprit humain, mais non fur aucun sujet de reproche contre le caractere du Roi, qui étoit aussi droit suffi fincere que celui d'aucun Prince connu dans l'histoire, a rounobner a's moo mile in

ib

15

G

.

e

-

10

12

1

it

e

B

4

0

n

n

0

2

8

b

t

L

M. Hume prend occasion de ces remarques pour corriger une négligence, ou, si l'on veut, dit-il, une expression téméraire qui est échappée dans le second Tome, page 36, ligne 19. Au lieu de cos mots : «Il lui arrivoit trop of souvent, à l'imitation de son Pere, de regarder ses promesses comme des expéndiens passagers auxquels il ne devoit avoir a aucun égard après la dissolution du Par-

APPENDIX 416

» lement » : lifez , il lui arrivoit fouvent , l'imitation de son Pere, de s'imaginer que le Parlement, en refusant de fournir à ses besoins, l'avoit dispensé de l'obligation d'accomplir exactement ses promesses.

Sentiment de Rapin fur la Conspiration Papiste. Pag. 424.

M. HUME se déclarant encore plus à la fin de son récit contre la réalité de la conspiration, rien n'est plus capable d'éloigner Tome V, de lui tout soupçon de faveur pour les Catholiques, que l'aveu de Rapin même dans la relation des mêmes faits : Rapin, c'està-dire, comme personne ne l'ignore, l'Ecrivain le plus déclaré pour la cause Protestante & les Parlemens, ou, ce qui revient au même, contre l'Eglise Romaine & l'autorité royale. La déclaration qui lui fert d'exorde est d'autant plus frappante dans un Historien fi partial, que lui-même il paroît ensuite l'oublier pour s'abandonner à ses préventions; car, malgré ce qu'on va lire, il laisse connoître à chaque ligne, que la conspiration ne lui paroît rien moins qu'une chimere; & toutes fes réflexions sont en faveur des preuves & des témoins. Voici fon début : « Nous fom-» mes arrivés à la découverte de la fameuse » conspiration, appelée en Angleterre la » conspiration Papiste, qui a donné lieu à » plusieurs beaux esprits d'exercer leurs

s tales p les a

o qui

» imp » être

o don

n opp

» les p

p inté

s cett

n rien

ne l

» je n

" Je » poff

n forr

" mê

» tée

» fou

p tisf

n ce terre,

claire

cun fe

neutr

a cru

peut fang ! I talens, les uns pour en soutenir la réalité. p les autres pour en prouver la fausseté; ce » qui suffit pour faire comprendre qu'il est » impossible à un Historien, quel qu'il puisse » être, de contenter deux fortes de gens » dont les sentimens sont diamétralement » opposés, qui ont déja pris parti, & que » les préjugés, la Religion, les passions, les » intérêts des Factions ont disposé à croire » cette conspiration vraie ou fausse. L'Histo-" rien a beau être impartial, si les Lecleurs ne le font pas. On peut bien juger que » je n'espere pas de contenter tout le monde. » Je regarde cela comme une chose im-» possible. Je ne me propose donc que d'in-» former les Lecteurs de la conspiration elle-" même, foit qu'elle ait été vraie ou inven-» tée, des raisons & des preuves pour en » soutenir la vérité ou la fausseté, & la sa-» tisfaction intérieure de n'avoir écrit que " ce que j'aurai cru vrai ». Hift. d'Angleterre, Tom. IX, pag. 401 & 402. Il paroît clairement que jusqu'ici Rapin n'adopte aucun fentiment, & qu'il demeure exactement neutre. C'est dans cet état d'indécision qu'on a cru devoir le représenter, parce qu'on ne peut douter qu'un exorde qu'il commence de fang froid, après avoir étudié le fond de l'évé-

i

Ç-

418 APPENDIX

nement, ne contienne les vrais lumieres de fa

Din

nofe

2; 9

x 8

n d

n la

» et

D CC

DE CE

m, d'

90_ Ét

ma

n, de

o ol

D ni

D CO

D Vi

D CO

» ve

» Ro

m qu

» il

. 10.

Bientôt néanmoins il semble se démentir, en donnant adroitement moins de force à certaines objections qu'aux réponses. Cet endroit mérite encore d'être rapporté pour mettre le Lecteur en état de comparer les idées d'un Historien si grave avec celles de M. Hume,

«La conspiration vraie ou fausse, dit Rapin, so comprenoit trois articles ou trois projets. » 1°. De tuer le Roi; 2º. de renverser le D Gouvernement; 30. d'exterminer la Re-» ligion Protestante pour établir la Catho-» lique à sa place. La plupart des Auteurs, » au lieu de regarder ces trois articles v comme ne faisant qu'une seule & même » conspiration, ent affecté de les séparer. Les uns ont particuliérement insisté sur le a deffein de tuer le Roi, & ont passé fort » légérement sur les deux autres. Ils ont cru p pouvoir prouver la fausseté de ce dessein. » & ils ont conclu qu'il n'y avoit point eu a de véritable conspiration. Les autres ayant » trouvé quelques improbabilités dans les » dépolitions des témoins, par rapport au » dessein de tuer le Roi, se sont principa-» lement attachés à prouver les deux der-

3

r,

à

t.

It

25

e

.

S.

le

e-

0-

9

es

ne

er.

le

ort

ru

n,

eu

int

les

au

12-

er-

priniers articles; d'où ils ont inféré qu'il y a avoit réellement une conspiration. Il faut » prendre garde de ne laisser pas entrainer n fon jugement par ces fortes d'artifices qui n: changent entiérement l'état de la question, a & d'avoir toujours présent que la conspin ration ne consistoit pas dans le seul dessein a de tuer le Roi, ou dans celui de changer n la Religion, mais dans ces trois desseins » ensemble qui ne faisoient qu'un même o corps de conspiration.

» Cenx qui foutiennent la réalité de la o conspiration, prétendent que le Roi, le Duc », d'Yorck, & quelques-uns des Ministres en o étoient les chefs & les auteurs, & en or dennent beaucoup de preuves, dont on » a vu quelques - unes dans ce qui s'étoit », déja pasté sous ce regne. Le parti opposé » objece que c'est une contradiction manifeste que de faire le Roi auteur d'une o conspiration où il s'agissoit de sul ôter la » vie; que d'ailleurs on a vu souvent des » conspirations de Sujets contre leur Sou-» verain, mais qu'il est inour d'accuser un » Roi de conspiration contre ses Sujets.

2 On répond à ces objections, qu'encore » que la conspiration contint trois articles »

» il n'y avoit pourtant que les deux derniers

» qui lui fussent effentiels, & que c'étoit de » ces deux-là que le Roi étoit l'auteur & le » chef; que celui de tuer le Roi, quoique » placé le premier, n'étoit qu'une suite & " une dépendance des deux autres; que celui-» ci n'étoit qu'un attentat de quelques-uns - des Conspirateurs qui croyoient qu'il n'y » avoit pas de moyen plus prompt pour faire » réuffir la conspiration, que de mettre le » Duc d'Yorck fur le Trône, parce qu'il » étoit moins timide, plus actif & plus en-" treprenant que son frere; qu'il n'y a donc » point de contradiction à supposer que le Roi » étoit le chef & l'auteur des deux desfeins » de renverser le Gouvernement & de chan-» ger la Religion, & que l'autre se tramat à » fon infu par quelques particuliers, pour » avancer les progrès de la conspiration : » qu'ainsi la difficulté de cette objection ne » vient que de ce qu'on joint mal-à-propos » ces trois articles lorsqu'il faudroit les sépa-» rer, comme en d'autres occasions on les » fépare lorsqu'il faudroit les unir. Quant à la » feconde objection qu'il est impossible qu'un » Roi conspire contre ses Sujets, elle n'est » tirée que du terme de conspirer qu'on ne » peut appliquer que rarement à un Souve-» rain : mais il n'est nullement impossible

p do

n bli

» tiq

» Qu

» le i

» por

» feir

Proprey en fauffer vraie circon abfolu excite d'Yord vraie pabfolu la croituer le & le ciugeme ceffaire

observ » vent

» Hifte

b qu'un Roi d'Angleterre, dont le pouvoir est

» borné par les Loix, forme le dessein d'éta-

» blir un Gouvernement arbitraire & despo-

» tique, comme on le voit par les exemples

» d'Edouard II, de Jacques I, & de Charles I.

» Qu'on ne veuille pas donner à un tel dessein

» le nom de conspiration; à la bonne heure,

» pourvu qu'on convienne de la réalité du des-

o fein ».

.

23

包

Rapin, après avoir fait connoître ainsi ses propres sentimens, ne laisse pas d'ajouter qu'il y en a trois divers sur la réalité ou sur la fausseté; le premier, de ceux qui la croiene vraie dans tous ses points & dans toutes ses circonstances; le second, de ceux qui la croient absolument fausse, & in ventée exprès pour exciter le Peuple contre le Roi & le Duc d'Yorck; le troisieme, de ceux qui la croient vraie par rapport au dessein de rendre le Roi absolu, & de changer la Religion, mais qui la croient douteuse par rapport au dessein de tuer le Roi, & qui, après avoir balancé le pour & le contre, croient devoir suspendre leur jugement sur cet article; & qu'il a cru nécessaire de munir les Lecteurs par quelques observations « contre les préjugés qu'ils peu-» vent avoir pris dans la lecture des antres Historiens done les Auteurs ne font aucun

» scrupule de déguiser les faits, de les cron-» quer, de passer sous silence ceux qui seur » font desavantageux, d'insister sur les autres » & de les faire valoir, d'insérer dans leurs n récits beaucoup d'historiettes reçues dans " le parti qu'ils ont embrassé, & dont ils ne n donnent aucuns garants, d'y inférer une n infinité d'infinuations qui n'ont d'autre » fondement que leurs préjugés; en un mot m de supposer continuellement ce qu'ils ont », entrepris de prouver, &c ». Mais ne peuton pas dire au contraire que ces observations de Rapin contre les préjugés d'autrui ne servent qu'à faire connoître les siens, sur-tout lorsqu'elles sont rapprochées des réflexions dispersées dans son récit même? Un Lecteur intelligent trouvera moins d'ambiguités dans celui de M. Hume, en qui l'on doit supposer d'ailleurs toutes les lumieres de Rapin jointes avec les siennes. ablala . Re de characte la

C

20 f

3 S

n fi

22 a

30 d

90, Q

m li

n f

D. I

m, 1

20 9

20 6

30 II

23 5

>> €

D 1

2 9

nt

» 1

2 0

Lettres de Coleman. ag. 456.

Quorqu'on life dans le texte quelques Tome V, passages des Lettres de Coleman au Pere de la Chaife, & au Nonce de Bruxelles, ces monumens qui passerent pour la principale confirmation du complot & qui conferent la vie au malheureux Coleman, méritent d'erre rapportés ici tels qu'ils furent produits au procès. On jugera quelle étoit la force de cette preuve.

M. Coleman au Pere de la Chaife, 29 Juin 1674.

. r

S

S 13:

e

e.

e,

3

rt

20

S

-

IE.

19

I

15

36

S.

3

8

)-

e

18

U e.

" M. R. P. J'ai ordre de vous dire que » S. A. R. mon Maître est extrêmement sen-» fible à l'amitié de S. M. T. C. laquelle il » s'efforcera de cultiver avec rout le soin pos-» fible, & qu'elle lui en donnera toutes les » affurances qui feront en son pouvoir, afin » de détruire tous les soupçons contraires », que les ennemis de S. A. R. s'efforcent de » lui inspirer : que S. A. R. n'a jamais rien » fait contre les intérêts de S. M. T. C., » mais au contraire qu'elle lui a rendu tous », les bons offices dont elle a été capable; y que pour ce qui regarde Milord Arlington. » & le projet de faire rassembler le Parlep ment, S. A. est entiérement de l'avis de S. M. que ni l'un ni l'autre ne peuvent » êtte avantageux, & qu'au contraire ils 22 font très-dangereux pour la France & pour » l'Angleterre; que S. M. court grand rifn que de perdre la neutralité de l'Anglen terre à la premiere fession, si le Parlement n s'affemble, comme elle a perdu son al-» liance par la paix avec la Hollande; car le Deffein de la Chambre-Basse & de ses Par-

» tisans, comme aussi des furieux Protes » tans, & des ennemis du Roi dans la » Chambre des Seigneurs, est d'abaisser » S. A. R., & d'exterminer la Religion » Catholique, à quoi ils croient ne pouvoir » mieux parvenir qu'en augmentant le pou-» voir des Hollandois, & en suscitant des » affaires à S. M. T. C. : que S. A. ne doute » point qu'il ne soit absolument nécessaire, » tant pour ses propres intérêts que pour » ceux de S. M. T. C., de faire tous les » efforts possibles pour empêcher que le » Parlement ne se rassemble, en persuadant » à S. M. B. que sa grandeur, son honneur » & sa tranquillité n'y sont pas moins inté-, » restes que ceux de S. M. T. C., & de S. A. » C'est pourquoi il seroit fort à propos que » S. M. T. C. écrivit librement sa pensée à S. » M. B., pour l'avertir d'avance de ce qu'elle » appréhende de l'Affemblée du Parlement; » & qu'en même-temps elle lui fit offre de fa » bourfe, pour lui persuader de dissoudre le » Parlement comme elle l'a offerte à S. M. » pour procurer les élections d'un autre. » Peut-être réuffiroit-il par ce moyen. Avec » l'affistance que nous lui donnerions, il se-» roit aifé d'avoir un nouveau Parlement tel » que nous le fouhaitons; car la constitu5 tion

» on n

» que

» les

» à to

S. A.

» vos a

» garde » Ruvi

» qu'il

o ra ne

» ques

» fur c

» n'ent

» cond

n avez

» confi

» S. M.

» inter

» ment

» état

o dont

nouveau, parce qu'il faut nécessairement peu celui-ci assisses qu'il a à S. M. T. C., & à tout le monde.

Au même Septembre 1674.

"Sur le premier point de votre Lettre, » S. A. R. m'a mandé qu'il se gouvernera selon » vos avis, & qu'il ne traitera de rien qui re-» garde la Religion Catholique, ni avec M. de » Ruvigny, ni avec aucun autre que vous, & » qu'il vous communiquera tout ce qu'il croi-» ra nécessaire pour l'avantage des Catholi-» ques, étant bien aise de recevoir vos avis » fur ce sujet. S. A. R. s'étonne beaucoup de » n'entendre rien de M. de Ruvigny sur le fe-» cond point de votre Lettre, puisque vous » avez écrit si positivement qu'il a ordre de » confirmer & de mettre en exécution ce que » S. M. T. C. lui proposa le 2 Juin par votre » intervention. S. M. T. C. lui fit généreufe-» ment offre de sa bourse pour le mettre en » état de les défendre tous deux des maux o dont ils étoient menacés; & par bonheur

S. A. R. a travaillé avec tant de diligence & " de fuccès, que les maux qu'on avoit craints so sont un peu différés. Mais il y a une autre a chose nécessaire, sans quoi tout ce qu'il a sa fait sera inutile pour achever de mettre leurs. naffaires en sareté; car l'assistance de S. M. » T. C. n'est pas moins nécessaire qu'elle l'a » été ci-devant pour soumettre ceux qui, n'é-» tant pas moins irrités contre S. M. T. C. que so contre S. A. R., parce qu'il est constamment attaché aux intérêts de S. M. T. C., agiront avec plus de malice, de rage & de, » brutalité que jamais, s'ils en trouvent l'ocso casion dans la suite. Si donc vous pouvez, » par votre crédit, obtenir l'accomplissement n de l'offre qu'a fait S. M. T. C. de sa bour-» fe, pour le mettre en réputation auprès du 37 Roi son frere, & pour le mertre en état de n rélister aux adversaires de S. M. T. C. & aux siens propres, je veux dire, la possibilité a de tirer de l'argent du Parlement, & l'impossibilité d'en tirer d'ailleurs, avec lesquela les ils tiennent souvent l'esprit de S. M. B. s en suspens; & c'est de-là qu'ils tirent leurs es espérances de la vaincre enfin. Après cela mil n'y aura plus rien à craindre, ni pout S. M. T. C., ni pour S. A. R., qui fera air n fément disfoudre le Parlement; après quoi,

n il e

» T.

» poir

A

» l'ini » ce n

m. I

e tou

o les

o troi

» mai

» croî » laifl

⇒ fem

» faire

a dne

» amis

4

2

e,

4.

3.

Í.

3

e

,

le.

C:

.

nt

14

lu

de

&

té

17

1-

B.

ITS

ala

ut

in

i,

» en récompense du secours qu'il aura reçu, » il exécutera de sa part tout ce que S. M. » T. C. demandera de lui, & procédera sur » la parole d'un Prince auquel on n'en peut » point reprocher la violation très-sincére-» ment pour les intérêts de S. M. T. C.

A l'Internonce du Pape, à Bruxelles; 4 Novembre 1674.

. Le dessein du Duc est de faire usage de "l'intervention du Pape, & de l'établir par n ce moyen, & avec les secours de la France » & de l'Espagne, après quoi ils tourneront m tous ensemble tous leurs soins à soulages » les amis du Pape, particuliérement les Ga-» tholiques de l'Eglise, & de les protéger ocontre leurs plus grands ennemis. Vous m trouverez sans doute que le Pape n'a ja-» mais eu d'occasion si favorable qu' 1 l'a pré-» sentement d'enrichir sa famille, & d'ac-» croître le nombre de ses amis; & s'il la » laisse échapper, il n'en trouvera jamais de n semblables. Ainfi, si jamais il y a eu lieu de » faire usage des trésors de l'Eglise, c'est pré-" fentement; car on ne pourra rien demander, p que le Duc ne soit en état de faire pour les » amis du Pape. Mais, d'un autre côté, sans

» secours il ne peut courir risque que de se » perdre lui-même avec tous ses Associés.

Au même Odobre 1774.

« Vous êtes d'accord avec moi que l'argent » est le seul moyen qui puisse engager le Roi » dans les intérêts du Duc, & le dégaget de » la nécessité de s'adresser au Parlement ; & so il faut aussi que vous demeuriez d'accord so que rien n'est plus capable d'avancer les so intérêts du parti Catholique qui fait le prin-» cipal objet des soins & de l'affection du ... Duc & de la haine du Parlement; & qu'il » faut nécessairement que les Catholiques » craignent ou esperent, selon que l'an des » deux augmentera en pouvoir. . . . Il est trèsso certain que le Roi a beaucoup de penchant so pour le Duc & pour les Catholiques, & » qu'il se joindroit volontiers & inséparablement à eux, s'il ne craignoit pas quelque » danger de cette union. Mais il n'auroit au-» cun lieu de craindre, s'il trouvoit que leur » intérêt & par conséquent seur pouvoir fit » fi fort au-deffus de celui de leurs adversai-» res, qu'ils n'eussent plus ni le pouvoir, ni la » hardiesse de leur résister. C'est ce que le Roi pourroit voir en peu de temps, fi nous pou-

vions l

» nemai

» même

» ce qu

Extra

» No

» qu'ell

» No » ouvra » conve

» par c

» le No » espér

n mort

» Le

» Il no

y vions lui persuader de faire deux ou trois » choses: & je suis très-certain que l'argent » ne manqueroit pas de le persuader; car il n'y » a rien que l'argent ne lui fasse faire, quand » même ce seroit autant à son préjudice, que » ce que nous tâchons de lui persuader est à » son ayantage.

Extrait d'une Lettre au Pere de la Chaife.

2

ł

S

ż

1

Ś

S

5.

t

Ł

-

le

ו-

it

i-

la

oi u» Nos succès dans ces choses porteront à la » Religion Protestante le plus terrible coup » qu'elle ait jamais reçu depuis sa naissance.

Extrait d'une autre Lettre.

» Nous avons entre les mains un grand » ouvrage. Il ne s'agit pas moins que de la » conversion de trois Royaumes, & peut-être » par ce moyen de l'entiere ruine de l'hérésie » pestilentielle qui a dominé long-temps dans » le Nord, Il n'y a jamais eu de plus grandes » espérances d'un heureux succès depuis la » mort de la Reine Marie,

Dans la même Lettre,

» Les oppositions que nous devons trouver » seront grandes, selon toutes les apparences. » Il nous importe donc beaucoup d'être assis-

» tés; car la moisson oft grande, mais il y a

Décret A'Oxford. Tom. VI, pag. 153. Cette fameule Piece, qui ne souffrit pas alors d'objections, mérite d'être rapprochée des événemens qu'elle précéda, pour faire connoître de quel point la Nation Angloise est partie.

Décret de l'Université d'Oxford, porté dans l'Assemblée du 21 Juillet 1683.

« Quoique le projet récent d'affassiner la » personne sacrée du Roi & le Duc d'Yorck » fon frere, nous inspire de triftes réfle-» xions, & nous fasse détester avec horreur » une action si infame, si odieuse aux yeux » de Dieu & des hommes, & nous oblige de » rendre nos actions de graces à la divine Pro-» vidence, qui par des voies extraordinaires » a fu empecher que l'Oint du Seigneur, » celui par qui nous respirons, ne soit tombé " dans la fosse qu'on avoit creusée pour lui, » nous fait continuer de vivre sous son om-» bre, & jouir de la félicité de son Gouver-» nement; nous regardons néanmoins comme wun'devoir indiffenfable de rechercher dans » cette conjondure, & de découvrir les so Doctrines impies, qui répandues avec foin

n da

on les

Ai vifibl Cath la pe ouve tre le & Sc Doct voca 21 J fition publ trair des foi k roya la P aux

fuiv:

DÉCI

DET

exp

3

as

ée

re

ſe

ns

12

ck

e-

ur

ux

de

ro-

res

r,

bé

ui,

m.

er-

me

âns

les

oin

» dans ces derniers temps ont donné naif-» fance à ces criminelles entreprises, & de » les condamner par une censure publique.

Ainsi, à l'honneur de la très-fainte & indivifible Trinité, pour la conservation de la foi Catholique dans l'Eglife, & pour la fureté de la personne du Roi, cant contre les arrentats puverts de ses sanguinaires ennemis, que contre les machinations fecreres des Hérétiques & Schismatiques : Nous le Vice-Chancelier, Docteurs, Maîtres, &c., affembles par convocation de la maniere établie, le Samedi 21 Juillet 1683, touchant certaines propofitions contenues en divers Livres & Ecrits . publiées en Anglois & en Lann, & contraires aux faintes Ecritures; aux Décrets des Conciles , aux Ecrits des Peres , à la foi de l'Eglife primirive, au Gouvernement royal , à la fureté de la perfonne du Roi , à la Paix publique, aux Loix de la Nature, aux liens de la Société humaine : Avons DECRETE d'un consentement unanime, & DETERMINE de condamner les propositions fuivantes :

rement du Feuple.

20. Il y a un Contrat mirtuel, tacite on exprès entre le Roi & ses Sujets; & sile Roi

ne fait pas son devoir, les Sujets sont déchar-

2°. Si les Gouverneurs deviennent Tyrans, ou gouvernent autrement qu'ils ne le doivent suivant les Loix de Dieu & des hommes, ils perdent leur droit au Gouvernement (a).

4°. La Souveraineté en Angleterre réside dans les trois Etats; le Roi, les Seigneurs & les Communes. Le pouvoir du Roi est d'un degré égal à celui des deux Chambres. Elles peuvent le contredire, & s'opposer à lui (b).

50. La naissance & la proximité du sang ne donnent point de droit au Gouvernement. Il est permis d'exclure de son droit & de la succession à la Couronne l'héritier le plus prochain (c). traires and fairees Eccimes

60. Il est permis aux Sujets, sans le consentement, contre le commandement du suprême Magistrat, d'entrer dans des Ligues des Covenans, des Affociations, pour leur propre défense & pour la défense de leur Religion (d). dun confenera

(a) Lex Rex. Buchanam de jure Regni, Vindicia contra Tyrannos, Bellarmin , de Concilies , de Pontifice. Milton , Goodwin , Baxter , &c.

(h) Lex Rex. Honton, de la Monarchie limitée

& mixte. Baxter, Catéchisme politique.

(c) Lex Rex. Posterir de Hunton. Doleman, Histoire de la Succession. Julien l'Apostar, par Mane Tekel.

(d) Ligue solemnelle & Covenant. Derniere Asso-

7°. La

Sonda gatio lui fo

7º.

80. de for contra Puiffa **lécuti**

9°.

l'obéi mande du Pa mieux que la par les

droit d ou d'u & légi Dieu on fe

100.

(e) H (f)L tique.

dence

(g) J (h) H gr, Jany bre 16;1

Tom

8°. La Doctrine de l'Evangile qui ordonne de souffrir patiemment les injures, n'est pas contraire à la résistance par les armes aux Puissances supérieures, dans le cas de persécution pour la Religion (f).

9°. Les Chrétiens ne font pas obligés 3 l'obéissance passive lorsque le Prince commande quelque chose de contraire aux Loix du Pays. Si les premiers Chrétiens aimoient mieux mourir que de résister, c'étoit parce que la Religion Chrétienne n'étoit pas établie par les Loix de l'Empire (g).

10°. La possession & la force donnent le droit de gouverner, & le succès d'une cause ou d'une entreprise fait voir qu'elle est juste & légitime. C'est concourir à la volonté de Dieu que de la soutenir, parce qu'en cela on se soumet à la conduite de la Provie. dence (h),

2

S

H

ır

æ

ée

re

ò

La

⁽e) Hobbes de Cive, & dans son Leviathan.
(f) Lex Rex. Julien l'Apostat. Relation Apologie (g) Julien l'Apostat.

⁽h) Hobbes, Sermon d'Owen devant les Régirides. 31, Janv. 1649. Baxter. Requête de Jenkins, en Octon bre 16;1.

cune différence entre le bien & le mal, le droit ou le tort. L'état de nature est un état de guerre dans lequel chacun a droit sur tout.

sifte dans ce droit naturel qui n'a pas été donné, mais laissé au souverain Magistrat, sorsque les hommes sont entrés en société. Non-seulement un usurpateur étranger, mais même un rebelle domestique rentre dans l'état de nature; & si l'on procéde contre sui, ce n'est pas comme sujet, mais comme ennemi; par conséquent il acquiert sur la vie du Prince par sa rebellion le même droit que le Prince a sur ses Sujets pour les crimes les plus odieux (i).

13°. Chaque homme en entrant dans la société revient le droit de se désendre contre la sorce, & ne peut transsérer ce droit à la Communauté sorsqu'il consent à l'union qui sorme la Communauté. Supposé qu'un grand nombre de Membres aient déja résisté à la Communauté, & que pour cela chacun en particulier s'attende à souffrir la mort, ils ont alors la liberté de se joindre ensemble, & de s'assister mutuellement. En prenant les

(i) Hobbes de Cive, Leviathan,

mie teni met fi c'

a pa

tion tant s'y c qu'il fidéli de le & lei

par fe pouille avec l' accord par le 16°.

timen

150

traire

de celu prête.

(k) Ba

armes, quoique ce soit une suite de la premiere violation de leur devoir pour maintenir ce qu'ils ont déja fait, ils ne commettent point un nouvel acte d'injustice; & si c'est uniquement pour se désendre, il n'y a pas du-tout d'injustice (k).

14°. Le ferment n'ajoute aucune obligation au devoir, & le devoir n'oblige qu'autant que celui envers qui l'on est obligé s'y confie. Ainsi lorsqu'un Prince témoigne qu'il n'a aucune confiance aux promesses de fidélité que font ses Sujets, ils font dégagés de leur sujétion; & malgré leurs devoirs & leurs sermens ils peuvent se révolter légitimement, & détruire leur Souverain.

15°. Lorsqu'un Peuple obligé par devoir & par serment envers son Souverain, le dépouille injustement & contre l'accord fait avec lui; s'il trouve à propos de faire un accord avec un autre, il peut être obligé par le dernier accord malgré le premier.

16°. Tout serment est illégitime & contraire à la parole de Dieu.

17°. Un serment ne lie pas suivant le sens de celui qui le reçoit, mais de celui qui le prête.

é

e

16

25

12

TE

12

jui

ind

12

en

ils

ole,

les

⁽ k) Baxter ff. C.

18°. La domination est fondée sur la grase (1):

que des usurpations de celle de J. C. Le Peuple de Dieu est obligé de les détruire pour établir J. C. sur son Trône (m).

20°. Le Gouvernement Presbytérien est le sceptre du Royaume de J. C. auquel les Rois, ainsi que les autres hommes, sont obligés de se soumettre. La suprématie du Roi dans les affaires ecclésiast ques, soutenue par l'E-glise Anglicane, est injurieuse à J. C. seul Chef & seul Roi de l'Eglise (n).

21°. Il n'est pas permis aux Supérieurs d'imposer dans le service de Dieu rien qui ne soit antécédemment nécessaire (0).

22°. Le devoir de pe pas offenser un frere foible ne peut subsister avec l'autorité humaine de faire des Loix sur des choses indifférentes (p).

23°. Les Rois méchans & tyrans doivent être mis à mort. Si les Juges & les Magiftrats inférieurs refusent de faire leur devoir, le pouvoir de l'épée se trouve dévolu au

(1) Doctrine des Quakers,

(m) Cas des Sherifs.

(o) Altare Damascenum. Relation Apologétique, Histoire des Indulgences. Cartwrigh Travels.

(p) Réconciliateur l'roiestant,

Peu refu de l aprè le tu

l'Ecclifications

& J

dem man oblig

infpi

instru les g

26

ment réfift

ques :
(r)
Good

(s) (t)

(u)

Peuple. Si la plus grande partie du Peuple refuse d'exercer ce pouvoir, les Ministres de l'Eglise peuvent excommunier un tel Roi, après quoi il est permis à un particulier de le tuer, comme le Peuple tua Athalie, Jehu & Jesabel (q).

24°. Depuis l'établissement du Canon de l'Ecriture, les Peuples de Dieu dans tous les siecles doivent attendre de nouvelles révélations pour servir de règle à leurs actions. Il est permis à un Particulier qui sent des inspirations intérieures de tuer un Tyran (r).

dement pour nous : car ce que Dieu a commandé ou approuvé dans un temps, nous oblige dans tous les temps (s).

mort, & fes meurtriers ont été les bénis instrumens de la gloire de Dieu dans toutes les générations (t).

ment; & dans ce cas, non-seulement on peut résister au Roi, mais il cesse d'être Roi (u).

⁽q) Buchanam, Knox, Goodman, Gilby. Quelques Jesuices.

⁽r) Doctrine des Quakers & d'autres Enthousiastes.

⁽s) Goodman , Knox , Nephtali.

⁽t) Milton, Goodwin, Owen.

⁽u) Baxter.

Nous décrétons, jugeons & déclarons que toutes & chacune de ces Propositions & Doctrines sont impies, sont propres à corrompre les mœurs & les esprits des gens inquiets; à faire naître des féditions & des troubles; à renverser les Etats & les Royaumes; à conduire à la rébellion, au meurtre des Princes, & même à l'Athasme. C'est pourquoi nous interdisons à tous les Membres de cette Université la lecture desdits Livres, fous les peines portées par nos Statuts; & nous ordonnons qu'ils soient brûlés par les mains de notre Maréchal dans la Cour des Ecoles. Nous ordonnons aufli que pour en conserver la mémoire, ce Décret Soit enregistré dans le Journal de notre Assemblée; & que les copies qui en foront communiquées aux divers Colléges, soient affichées dans les Bibliotheques, les Réfectoires & autres lieux où elles puissent être vues & lues de tout le monde. Enfin nous commandons & enjoignons fort étroitement à tous Leceurs, Précepteurs, Catéchistes qui ont la charge d'instruire la jeunesse, d'élever soigneusement leurs Ecoliers dans la Doctrine, qui est comme la marque & le caractere de l'Eglise Anglicane; savoir, qu'on doit se soumettre à toute Ordonnance humaine comm Gouy lui po la lo gnani abfol ni de PApa prier grace & po que & tr c'eft d'une ter 1 grac rain tent des | la F Très julq

> imm Il ques

maine pour l'amour de Dieu, soit au Roi, comme au Magistrat suprême, foit aux Gouverneurs, comme ayant commission de lui pour la punition des malfaiteurs, & pour la louange de ceux qui font bien; enseignant que cette obéissance doit être nette, absolue, sans aucune exception de condition ni de rang; exhortant, selon le précepte de l'Apôtre, à présenter des supplications, des prieres, des intercessions, des actions de graces pour tous les hommes, pour le Roi & pour tous ceux qui sont en autorité, afin que nous puissions mener une vie paisible & tranquille en toute piété & honnêteté, car c'est une chose agréable à Dieu; obligeant d'une maniere spéciale les Ecoliers à présenter leurs très-humbles prieres au Trane de grace pour la conservation de notre Souverain Seigneur le Roi Charles, contre les attentats ouverts, & les fecretes machinations des perfides freres, afin que le défenseur de la Foi étant en fareté sous la protection du Très-Haut, continue son regne sur la terre, jusqu'à ce qu'il l'échange pour une heureuse immortalité.

Il paroît nécessaire pour l'honneur de Jac- Resigion de ques II, qu'on a vu souvent représenté Jacques II, somme esclaye d'une prévention fort aveugle.

de donner quelqu'éclaircissement sur sa conversion à la Foi Romaine; ce qu'on en veut rapporter ne paroît pas fusped, puisqu'on le tire de Burnet. « La Princesse d'Orange » ayant demandé un jour à l'Ambassadeur » d'Angleterre quels motifs le Roi fon pere » avoit eu pour changer de Religion, ce » Ministre, qui vint faire un tour en Anglen terre, ne manqua point de faire confidence » au Roi de la question de sa fille. Jacques p y répondit par une longue lettre, datée b du 4 Novembre 1687, que l'Ambaffadeur, après son retour en Hollande, rendit le » 24 Décembre à la Princesse. J'ai lu cette » lettre dans l'original. Le Prince d'Orange me fit l'honneur de me la faire communiquer, à condition néanmoins que je ne » tirerois copie de l'une ni de l'autre, mais avec permission de les lire & relire aurant D de fois qu'il me plairoit. Je profitai fi bien » de la permission, que je les savois presque » par cœur; & qu'après les avoir rendus, D j'en écrivis des extraits, à l'exactitude o desquels la Princesse même trouva qu'il » ne manquoit rien, quand je les lui mon-» trai dans la suite. Voici le précis de celle o du Roi ». Elevé dans la Foi Anglicane par le Théologie que : Mer il s'y avoit de l' réser chan peu e des raffo Relig gens dem l'ébr marc gu'il Egli plus milie qui la p voie l'éta trou les'

vem

Bip

logien Stewart, il y fut d'abord si attaché, que s'appercevant des efforts que faisoit sa Mere pour convertir le Duc de Glocester. il s'y étoit opposé autant que le respect le lui avoit pu permettre. Pendant tout le temps de l'exil il n'y eut aucun Catholique, à la réserve d'une Religieuse, qui le follicitat au changement; & ces follicitations avoient en peu d'effet; car outre qu'il étoit tout rempli des préjugés de l'éducation, il ne s'embarrassoit encore que très-peu de dissérents de Religion; & de même que tous les jeunes gens, il se faisoit un point d'honneur de demenrer ferme. La premiere chose qui l'ébranla fut la grande dévotion qu'il remarqua parmi les Catholiques. Il lui parue qu'ils y avoient de grandes aides. Leurs Eglises sont mieux ornées, & l'on y fait plus d'aumônes que parmi les Protestans. Au milieu même du monde, on y voit des gens qui se retirent du vice, & qui aspirent à la perfection chrétienne. Cela le mit sur les voies d'examiner les deux Religions. Dans l'établissement de la Réformation, il ne trouva rien qui lui donnât lieu de penser que les trois Princes qui y travaillerent successivement eussent été poussés par le Saint-Esprit, Il avoit lu leur Histoire dans la Chro-

8

ť

e

2

nique publiée sous le nom de Hollingshead. A cette lecture if avoit joint celle de l'Hifsoire de Heglin, & de la Préface que Hooker a placée à la tête de son Traité du Gouvernement Ecclésiastique; tout cela le confirmadans sa pensée, au préjudice des Réformateurs. Il lui paroissoit indubitable que Jesus-Christ a laissé l'infaillibilité en partage à son Eglise, puisqu'il a dit que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Ce privilége fut clairement restreint à saint Pierre, (Matth. 18, 18:) c'est de-là que dépend toute la certitude que nous avons. de l'Ecriture - Sainte & du Christianisme même. Le Collège des Apôtres reconnut ces droits de faint Pierre, lorsqu'il dit (A&. 15.) Il a semblé bon au Saint-Esprit & à nous. La canonicité des Livres facrés est toute fondée sur l'autorité de l'Eglise. Cette Eglise qui les déclare canoniques, est donc la feule qui ait droit de les interpréter, & cette infaillibilité doit être nécessairement attachée à la fuccession. Si l'on accorde que l'Eglise est infaillible, tous les autres points: controversés se réduisent à rien, parce que l'Eglise de Rome est la seule qui jouisse du droit d'infaillibilité, ou qui y prétende. En Secouant ce joug, on ouvre la porte à l'in-

crédi par 1 merc rend glica culté Chré veur la fa tance niere Calv Gran dern zele dre, auto fubfi miffi d'int mult glica lité, en ét cuté tion:

prit

qu'or

crédulité & à l'Athéisme, on sappe la piété par les fondemens, on laisse l'Evangile à la merci des Déistes, ou des Sociniens qui rendent tout douteux. Les Théologiens Anglicans auxquels il avoit propole ces difficultés n'avoient pu y répondre. La Religion Chrétienne ne s'établit autrefois qu'à la faveur des miracles que firent les Apôtres, à la faveur des grands exemples & de la conftance des Martyrs dont le sang fut la pépiniere de l'Eglise : mais qu'ont fait Luther & Calvin, ou les Princes qui réformerent la Grande-Breta ne? Ne parut-il pas dans ces derniers plus d'intérêt mondain que de vrais sele de Religion ? Et que dira-t-on du défordre, de la licence effrénée que leur exemple autorisa dans toute l'Europe? La paix ne peut? Subfifter dans l'Eglise que par l'humble soumission des Fideles. Dès que chacun se mêle d'interpréter l'Ecriture à sa tête, les Sedes se multiplient à l'infini. Quoique l'Eglise Anglicane renonce au privilége de l'infaillibilité, elle ne laisse pas d'agir comme si elle en étoit revêtue; car elle a toujours persécuté ceux qui se séparent d'elle sans distinction de Protestans on de Papistes; & son efprit de perfécution avoit été porté plus loin qu'on ne le favoie dans le monde. Les non-

ŀ

3

5:

2

t

0

8:

6

U

A

-

Conformistes n'avoient-ils pas autant de droit de se détacher de sa Communion, qu'elle en avoit eu de faire schisme avec l'Eglise Romaine? Disons mieux: l'Eglise Anglicane avoit-elle plus de droit elle-même de se séparer de l'Eglise Catholique, qu'une Province du Royaume n'en auroit de se cantonner? Jacques sinissoit en disant, que c'étoit-là tout ce que son peu de loisir lui avoit permis de coucher par écrit; qu'il lui sembloit néanmoins que cela, joint aux Pieces laissées par son frere & par sa premiere semme, suffisoit, sinon pour ramener à l'Eglise des personnes non prévenues, au moins pour leur en donner bonne opinion.

Burnet ajoute que la lettre du Roi étoit Ecrite avec autant de gravité que de modération, & qu'elle lui parut venir de lui-même; parce qu'il y reconnut les mêmes expressions qu'il avoit entendues de sa bouche, & le même tour que ce Prince donnoit aux choses lorsqu'il l'en avoit entretenu familiérement. Mémoires de Burnet, Tome III, Liv. III, pages 229 & suivantes.

Il donne après cette Lettre un extrait de la réponse; mais cette réponse, quoiqu'il avone que la Princesse lui en est communiqué ce que son Traducteur nomme le brouilles vil ai

LE

U

nne civi par inft quoi que gnei a fai fes : ayoi qu'il àiun dre d midi voispour trait

fait

ton, est si foible, qu'on est étonné que dans les vues qui lui font rapporter ces deux pieces, il ait pu la publier. Il ne laisse pas de la louer beaucoup, page 238.

LETTRE que Jacques II laissa sur sa table en partant de Rochester, écrite de sa propre main.

On ne doit pas être surpris que je me retire Leure laissée nne seconde fois. l'aurois pu espérer plus de par- le Roi civilité, après avoir écrit au Prince d'Orange en l'Angleterre. par Milord Feversham, & fur tout après les Tome VI. instructions dont je l'avois chargé. Mais à Pag. 325. quoi pouvois-je m'attendre depuis l'affront que m'a fait ce Prince en arrêtant ce Seigneur, contre le droit des gens; depuis qu'il a fait prendre possession de Whitehall par ses Gardes au milieu de la nuit, fans m'en avoir donné le moindre avertiffement; depuis qu'il m'a fait apporter par trois Seigneurs à une heure après minuit, une espece d'ordre de sortir de Whitehall le lendemain avant. midi? Après cette conduite comment pouvois-je me croire en sureté me voyant au pouvoir d'un homme, qui non-seulement m'a traité avec cette violence, mais qui n'a pas

fait difficulté d'envahir mes Royaumes, sans

qu'il puisse m'accuser de lui en avoir donné le moindre sujet, & qui par son Manifeste a répandu contre moi la plus noire calomnie que la malignité même puisse inventer dans Particle qui regarde mon Fils > J'en appelle à tous ceux qui me connoissent, à lui-même, a dans leur conscience ils me croient capable d'une méchanceté si peu naturelle, ou d'affez peu de sens pour m'en être laissé imposer dans une affaire de cette nature. Que pouvois-je attendre d'un homme qui a mistant d'artifices en usage pour me rendre aussi noir que l'enfer, soit à mon Peuple, soit au reste de l'Univers? On a vu l'effet de ces calomnies dans la défertion générale de mon-Armée & de tous les Ordres de la Nation.

Je suis né libre, & je veux continuer de vivre libre. J'ai souvent exposé ma vie pour l'honneur & pour l'avantage de ma Patrie, & je suis prêt à le faire encore. J'espere que tout vieux que je suis, je le ferai pour la délivrer de l'esclavage où je vois qu'elle va tomber. Mais je ne juge pas à propos de m'exposer au danger d'être rensermé, & de me priver par conséquent du pouvoir d'agir. C'est cette raison qui m'oblige de me retirer, mais de sorte que je serai toujours prêt à venir au secours de la Nation, lors-

bie de de] jets de i mo I'A Loi à te aufl pou puif lité de l les ! lorf

trie.

fées

plus

fant

ce q

le p

pour

viro

pas

qu'ouvrant les yeux elle reconnoîtra combien elle est abusée par le spécieux prétexte de Religion & de liberté. J'espere de la bonté de Dieu, qu'il touchera les cœurs de mes Sujets; qu'il leur fera comprendre le malheur de leur fituation, & qu'il leur inspirera la modération nécessaire pour contribuer à l'Assemblée d'un Parlement conforme aux Loix, dans lequel entr'autres choses on convienne d'accorder la liberté de conscience à tous les non-Conformistes. Je me flatte aussi que dans ce même Parlement on aura pour ceux de ma Religion des égards qui puissent leur affurer une vie paisible en qualité de Chrétiens & d'Anglois, & les garantir de la nécessité de se transplanter ailleurs avec les facheux inconvéniens qui sont inévitables lorsqu'on est accoutumé à vivre dans sa patrie. Je demande à toutes les personnes sensées & de quelque expérience, si rien est plus capable de rendre cette Nation florisfante, que la liberté de conscience ? C'est ce que quelques-uns de nos voifins redoutent. le plus. A toutes ces confidérations j'en pourrois ajouter beaucoup d'autres qui serviroient à les confirmer; mais le temps n'est pas propre à ces détails.

v

1

e'

.

-

3

Jacques écrivit trois autres Lettres agrès

APPBNDIX. 448

fon départ : l'une qui fut imprimée & publiée à Londres, dans laquelle il ordonnoit à ses Conseillers de lui donner leurs avis sur les voies qu'il pouvoit prendre pour retourner en Angleterre avec fareté; ils n'oferent lui répondre, parce que la Convention renoit déja ses séances : les deux autres aux deux Chambres de la Convention, contenant la promesse d'un pardon général pour ceux même qui l'avoient trahi, à l'exception d'un petit nombre. Mais chacune des deux Chambres refusa d'ouvrir la Lettre qui étoit pour TABLE TROUBLESS MATE

Déclaration des Droits. Bag. 344.

COMME le Roi Jacques, avec l'affistance de ses pernicieux Conseillers, & des Juges Tome VI, & Ministres qu'il employoit, s'est efforcé d'extirper la Religion Protestante, les Loix & les Libertés de ce Royaume, en s'attribuant un pouvoir excessif de dispenser des Loix , & d'en suspendre l'exécution sans Paven du Parlement ; en faisant mettre en prison & poursuivre en Justice divers dignes Prélats pour l'avoir supplié par une humble Pétition de les dispenser de concourir à l'ufurpation d'un tel pouvoir ; en levant de l'argent pour l'usage de la Couronne, sous prétexte de sa prérogative, en d'autres temps & pour d'autres usages que ceux pour les-

que Cou nani du l man leur tand & q fitio éled faifa verf tenc d'au com emp! parti qu'o de 1 perfo tionn béné des ! à de on a aux]

fiscat

tion;

9

3

r.

i

t

X

2

X

n

.

.

8

é

X

-

5

3

n

S

e

+

6.

15

5

quels il avoit été accordé; en érigeant une Cour Ecclésiastique; en levant & entretenant une armée dans le Royaume, sans l'aven. du Parlement; en logeant les troupes d'une maniere contraire aux Loix; en faisant ôter leurs armes à divers bons sujets Protestans, tandis que les Papistes demeuroient armés ; & qu'ils étoient employés contre la disposition des Loix; en violant la liberté des élections des Membres du Parlement, en faisant porter à la Cour du Banc du Roi diverses causes dont la connoissance n'appartenoit qu'au Parlement, & par quantité d'autres entreprises arbitraires & illégales : comme aussi depuis quelques années on a employé, en qualité de Jurés, des personnes partiales, corrompues, non qualifiées, & qu'on en a même employé dans des procès de haute-trahison; qu'on a demandé des personnes emprisonnées pour crime, un cautionnement excessif dans la vue d'éluder le bénéfice accordé par les Loix pour la liberté des Sujets; qu'on a condamné des accusés à des amendes exorbitantes; qu'à d'autres on a infligé des peines excessives & contraires aux Loix; qu'on a même permis des confiscations de leurs biens avant leur conviction; tous abus contraires aux Loix, aux

Statuts & aux Libertés de ce Royaume

Et comme ledit Roi Jacques ayant abdiqué le Gouvernement, & le Trône étant ainsi devenu vacant, son Altesse le Prince d'Orange dont il a plu à Dieu de faire son glorieux instrument pour délivrer ce royaume du Papilme & du pouvoir arbitraire, par Pavis des Seigneurs & des principaux Membres des Communes, renvoyé des Lettres aux Seigneurs spirituels & temporels Proseftans, aux Comtés, aux Villes, aux Universités, aux Bourgs & aux cinq Ports pour leur faire élire des Députés capables de les représenter légitimement, & pour les affembler à Westminster le 22 de Janvier de cette année, dans la vue de procurer un établiffement qui préserve la Religion, ses Loix & les Libertés, de retomber dans le même danger; fur lesquelles Lettres les élections ayant été faites, & les Seigneurs & les Communes actuellement affemblés en en Corps qui représente la Nation, prenant en considération les meilleures voies pour arriver aux fins qu'on s'est proposées : Dt-CLARENT en premier lieu, à l'exemple de leurs ancêtres, pour soutenir leurs anciens droits & libertés :

L. Que le prétendu pouvoir de suspendre

les Lo rité r ment de di Loix ulurp illéga fiaftic & pe pour ! de la Jemer plus ! n'est droit au R toute 6. Qu le Ro confe aux I vent a vant eft pe des N

fibres.

Parler

exami

les Loix, ou l'exécution des Loix par l'autorité royale, sans le confentement du Parlement, est illégal. 2. Que le prétendu pouvoir de difpenser des Loix ou de l'exécution des Loix par l'autorité royale, comme il a été usurpé & exercé dans ces derniers temps, est illégal. 3. Que l'érection d'une Cour Eccléfiastique & de toute autre Cour est illégale & pernicieuse. 4. Que toute levée d'argent pour l'usage de la Couronne sous prétexte de la prérogative royale, sans que le Parlement l'ait accordée, ou pour un temps plus long, ou d'une autre maniere qu'elle n'est accordée, est illégale. 5. Que c'est un droit des Sujets de présenter des Pétitions au Roi, & que tout emprisonnement ou toute pourfuite pour co fujet est illégaic. 6. Que lever ou entretenir une Armée dans le Royaume en temps de paix, fans le consentement du Parlement, est contraire aux Loix. 7. Que les Sujets Protestans peuvent avoir des armes pour leur défense, suivant leur condition, & de la maniere qu'il est permis par les Loix. 8. Que les élections des Membres du Parlement doivent être libres. 9. Que les discours & les débats du Parlement ne doivent être recherchés ou examinés dans aucune Cour, ni dans aucun

î.

8

3

n

r

•

15

.

ASE APPENDIX.

doit point exiger des cautionnemens exceffifs, ni imposer des amendes exorbitantes, ni infliger des peines trop rudes. 11. Que les Jurés doivent être choisis sans partialité, & que ceux qui sont choisis pour Jurés dans les Procès de haute-trahison, doivent être Membres des Communautés. 12. Que toutes les concessions ou promesses de donner la consiscation des biens des accusés avant leur tonviction, sont contraires aux Loix, & nulles. 13. Que pour trouver du remede à tous ces abus, pour corriger, pour sortisser les Loix & pour les maintenir, it est nécessaire de tenir souvent les Parlemens.

Les Seigneurs & Communes réclament & demandent tout ce qui est ci-dessus spécifié, comme seurs droits & seurs libertés inconcestables, & prétendent qu'à l'avenir aucune déclaration, aucun jugement, aucune procédure an préjudice desdits droits & libertés ne puissent être tirés à conséquence, ou produits en exemple. Les dits Seigneurs & Communes se trouvent particuliérement encouragés à faire ces demandes par la Déclaration de S. A. le Prince d'Orange, parce que c'est l'unique moyen d'obtenir une entiere éparation des dits abus.

Ai d'Or a dé le P defdi conti Seign mun que ! d'Or Rein & d favo le te qui ! entie feule defd conj Cour mes ritie rang Prin marc fans

hérit

L

16

f-

,

ue

é,

ns

tre

tes

la

eur

8

e 1

fier

né.

t &

fié,

on-

une

ro-

rtés

oro-

om-

ou-

ara-

que

iere

Ainsi dans l'espérance que S. A le Prince d'Orange perfectionnera la délivrance qu'is a déja si fort avancée, & qu'il maintiendra le Peuple dans la possession & la jouissance desdits droits, & de toute autre entreprise contre leur Religion & leurs libertés, les Seigneurs spirituels & temporels, & les Communes assemblés à Westminster, décretent que Guillaume & Marie, Prince & Princesse d'Orange, soient & soient déclarés Roi & Reine d'Angleterre, de France & d'Irlande, & de tous les Domaines qui en dépendent favoir ledit Prince & ladite Princesse pour le terme de leurs vies, & de celui d'entr'eux qui survivra à l'autre; & que le seul &. entier exercice du pouvoir royal soit exécuté seulement par le Prince d'Orange aux noms desdits Prince & Princesse pendant leurs vies conjointement; & qu'après leur mort la Couronne & la dignité royale desdits Royaumes & Domaines feront dévolues aux héritiers qui naîtront de ladite Princesse d'Orange; & au défaut d'enfans nés de ladice. Princesse, à la Princesse Anne de Danemarck & à ses héritiers; & au défaut d'enfans de ladite Princesse de Danemarck, aux héritiers dudit Prince d'Orange, and and antique

Les Seigneurs spirituels & temporels &

les Communes, prient les dits Prince & Prince le d'Orange d'accepter la Couronne, conformément à ce décret, & demandent que le serment suivant soit prêté par toutes personnes, qui, suivant les Loix, doivent prêter les sermens d'Allégeance & de Suprématie, à la place desdits sermens, & que les dits sermens d'Allégeance & de Suprématie soient abrogés.

« Je promets fincérement & jure que je

rerai fidele à Leurs Majestés le Roi Guil-» laume & la Reine Marie. Ainsi Dieu me s foit en aide. Je jure que du fond du cœur, n j'abhorre, je déteste & j'abjure, comme » impie & hérétique, cette damnable Doctrine > & proposition que les Princes excommuniés ou déposés par le Pape, ou par quelque » autorité du Siège de Rome, peuvent être » dépofés ou tués par leurs Sujets, ou par » d'autres quels qu'ils soient; & je déclare o qu'aucun Prince, Personne, Prélat, Etat ou Potentat étranger, n'a & ne doit avoir aucune jurisdiction, pouvoir, supériorité, » prééminence, ou autorité ecclésiastique ou » spirituelle dans ce Royaume. Ainsi Dien me foit en aide ».

Les principaux Seigneurs Anglois qui

frayerent les voies par l'invasion, ayant été

Caractere des principaux

instrument de

moin

étoit

roître

fidér:

on le

Princ

cile

néan

la H

neur

la vi

PAm Milo PAmiral Herbert, le Comte de Shrewsbury, la révolution: Milord Mordaunt, M. Russel & M. Sidney, Tome VI. on croit devoir joindre, au jugement de M. Pag. 280. Hume, leurs caracteres d'après un Historien qui les connoissoit mieux que personne, & qui fail oit gloire d'avoir été lui-même un des premiers instrumens de la révolution.

L'Amiral Herbert, qui eut le commandement de la Flote Hollandoise dans Pexpédition, arriva dans les Provinces - Unies au mois de Juillet. Ce Gentilhomme d'une fierté prodigieule, & livré entiérement à ses plaisirs, ne manquoit pas de jugement; mais il ne falloit ni le choquer ni le contredire, & la moindre chose le mettoit de si mauvaise humeur, qu'il n'y avoit presque pas moyen de vivre avec lui. Si l'on témoignoit l'estimer moins qu'il ne s'estimoit lui - même, tout étoit perdu. La fermeté qu'il avoit fait paroître en Angleterre l'avoit rendu fort considérable dans le Parti mécontent; & comme on le connoissoit, on eut soin d'avertir le Prince d'Orange, que c'étoit un homme difficile à ménager, mais qu'il étoit important néanmoins de ne pas dégotter. La Cour de la Haye lui fit donc les plus grands honneurs; & le Prince en particulier se fit toute la violence nécessaire pour gagner cet espris

è

8

e

e

11

re

at

ir

é .

Du

en

rui.

été

Heriert

altier & bizarre. Personne ne put savoir mieux que moi la peine qu'il en contoit; car j'eus la principale direction de ce que Pon concertoit avec cet Amiral, & l'on ne fauroit croire la souplesse qu'il falloit avoir avec lui. Les services qu'il rendit à la cause mont souvent fait admirer la providence de Dieu, qui conduit à leur fin de grandes révolutions par le ministere de certaines gens qui n'y ont ni disposition ni penchant; car Herbert n'agissoit en ceci que par ressentiment ou par jalousie. Il se plaignoit luimême qu'en réglant ses comptes en Angleterre, la Cour lui avoit fait injustice; & le chagrin qu'il avoit d'ailleurs de voir Darmouth plus avant que lui dans les bonnes graces du Roi, le piquoit si fort, qu'on crut avec affer d'apparence que ce fut le vrai motif du parti qu'il prit avec tant de chaleur contre le Monarque.

Mordaunt.

Comme il y avoit en Angleterre un Parti mécontent avec lequel l'Amiral avoit concerté fon voyage, il ne sera pas hors de propos de développer ici le nœud de l'intrigue. En 1686 Milord Mordaunt étoit venu à la Haye, non sans le consentement du Roi. Ce Seigneur, d'une humeur bouillante, d'un esprit singulier, grand parleur, brave & g
la h
prem
d'Or
faifa
lui de
Le P
ment
"l'or
", qu
" for

» doi
» cor
» par

L'a Seign celuiqui n un m Quelq gemen

à che il fem grand: fayoir

Ton

&

& généreux, jugeoit à gauche, pensoit à la hâte & ne savoit rien taire. Il fut le premier Pair du Royaume, qui fit au Prince d'Orange l'ouverture de l'invalion, en la faifant si facile, que cette facilité même lui donnoit tout l'air d'un projet romanesque. Le Prince qui n'en jugeoit pas alors autrement, répondit en général : « Qu'il auroit " l'œil fur ce qui se passeroit en Angleterre » qu'il disposeroit tout en Hollande , de » forte qu'il pourroit agir lorsqu'il feroit » nécessaire; & qu'il feroit son possible, en » cas que le Roi voulat abolir la Religion » dominante, ou faire tort à fes Filles, ou » controuver des crimes pour faire perir les » partifans de ces deux Princesses ».

2

r

1-

i.

e-

le

r-

es

on

le

de

arti

on-

de

tri-

enu

du

nte.

rave

&

L'année suivante il nous vint un autre Seigneur d'un caractere bien différent de celui-là. C'étoit le Comre de Shrewsbury, Shrewsbury. qui né Catholique, se fit Protestant après un mir examen des points controversés. Quelques personnes ont cru que son changement n'empêchoit pas qu'il ne fat toujours à chercher une autre Religion. A cela près il sembloit avoir beaucoup de probité & de grands fentimens d'honneur. Il joignoit à un fayoir peu commun & à un jugement folide. une douceur qui charmoit tout le monde. Tome VI.

Lorsqu'il fut venu à la Haye, je trouvai qu'il pensoit avec beaucoup de justesse sur le Gouvernement Monarchique; & pendant le temps qu'il fut après cela dans les omplois du Ministere, il se posséda si bien, que je n'ai jamais entendu personne se plaindre de lui, si ce n'étoit de fon silence ou de ses réponses réservées a dont ses amis n'étoient pas toujours contens. Ce Seigneur fe comportant fi prudemment en Hollande, que le Prince sembloit en faire plus de cas que de ses propres Ministres, se contenta de lui représenter en général l'état présent du Royaume, & ce qu'on attendoit de fui dans cette conjondure; mais fans rien conclure, ou plutôt fans expliquer plus clairement sa pensée. Ce fut M. Ruffel qui fit les premieres propositions dans les formes, & qui obligea le Prince à rendre une réponse précife.

Ruffel.

Russel, qui parut à la Haye au mois de Mai 1688, étoit cousin germain du Seigneur de même nom que Charles II avoit fait décapiter. Elevé à la Marine, & autresois Gentilhomme du Duc d'Yorck, il avoit quitté la Cour après le supplice de son parent. Comme il avoit de l'honneur, du courage, de la religion & de la fermeté,

le Pr s'ouy fait : & 1a ment de la la fu ni d romp une fi in ligion il ne Natio Ruffe de co cette bre noitr

> Lo terre perfo Shree nouv

> > hazai

le pa

t

ù

8

r

.

5

2

it

ıi

1

-

it

5,

é-

de

ur

nt

ris

it

n

du

é,

le Prince d'Orange ne fit pas difficulté de s'ouvrir avec lui plus qu'il n'avoit encore fait avec personne. Il lui dit que l'honneur & la conscience l'obligeoir de peser murement l'entreprise; que peut-être la ruine de la Hollande ou de l'Angleterre en l'éroit la suite; qu'il n'y avoit point d'ambition ni de ressentiment qui pat l'engager à rompre avec fon bean-pere, ni à commencer une guerre dont les conséquences étoient si intéressantes pour l'Europe & pour la religion Protestante; & que par conséquent il ne pouvoit rien promettre avant que la Nation Angloile Pout Invité dans les formes. Ruffel ayant répondu qu'il étoit dangereux de confier à tant de monde un fecret de cette nature, le Prince répliqua qu'un nombre affez considérable pour être censé connottre & pouvoir rapporter fidélement le fentiment général, lui fuffiroit.

Lorsque Russel sut de retour en Angieterre, j'ai su de lui-même que les premieres personnes auxquelles il parla, surent Milord Shrewsbury & Milord Lumley, l'un & l'autre nouveaux convertis à la Religion Protestante, & dont le dernier étoit d'un caractere à tout hazarder, soit pour son propre intérêt, soit pour le parti qu'il avoit embrassé. Personne ne seSidney.

conda mieux M. Ruffel, que M. Henri Sidney. à qui le Prince d'Orange avoit ordonné qu'on laiffat le foin principal de lier la partie. Ce Gentilhomme, frere du Comte de Leicester & d'Algernoon Sidney décapité fous Charles II, étoit bien fait de sa personne & connoissoit bien la Cour, où il avoit eu des aventures qui éclaterent avant la mort de la premiere femme du Duc d'Yorck. Il étoit doux, careffant, fans malice, & trop efclave de ses plaisirs. Envoyé de Charles II en Hollande dès l'année 1679, il y avoit lié une amitié si étroite avec le Prince d'Orange, qu'il n'y eut jamais d'Anglois à qui ce Prince eut plus de confiance, ou pour lequel il eut plus d'estime. On ne l'ignoroit pas en Angleterre; & tous ceux qui fouhaitoient quelqu'accès auprès du Prince, ne manquoient pas de se munir de la recommandation de Sidney. Il comprit que cela l'exposoit; & pour dépayser le Public, il fit le voyage d'Italie, où il passa une année. A son retour en Angleterre, il se trouva chargé de l'intrigue, & tout paffoit par fes mains. Mais comme il étoit paresseux, & que la nature de l'affaire demandoit un homme actif qui put se résoudre à écrire & courir perpétuellement, je parvins à lui faire emp que dilig fait

delivitenti ne ti a ca a d'a qui

qui que l'ou ghai

ce S

qui

rique à con Com

pou

employer un de mes parens nommé Johnton que j'avois formé, & dont je connoissois la diligence & la fidélité, & qui étoit tout-à-fait propre à cette commillion.

.

0

I

é

.

i

ır

ib

1-

10

n-

la

il

ée.

V2

es

8

un

8

ire

Ce que Sidney avoit à faire, étoit d'obtenir l'aveu des personnes de distinction (a). qui prioient le Prince d'Orange de venir délivrer l'Angleterre. Le Marquis d'Hallifax fentit de loin ce qu'on vouloit lui dire, & ne trouva pas ces explications de son goût : « L'entreprise, à son avis, étoit imprati-» cable : le succès sembloit dépendre de tant » d'accidens, qu'on ne pouvoit le regarder » que comme un coup de défespoir, & n c'étoit trop risquer que de mettre tout » à la merci des vents & des mers ». Après ce Seigneur, on s'ouvrit au Comte de Danby, qui consentit joyeusement à l'invitation & qui fit entrer dans le projet Compton, Evêque de Londres. De l'avis de ces derniers, l'ouverture fut faite au Comte de Nottingham, fort considéré dans le Parti Anglican pour les principes rigides & pour la régula-

⁽a) Un Anglois fort versé dans les Anecdotes Historiques de la Nation, m'a dit que pour mettre le secret à couvert, leurs noms surent pottés au Prince par la Comtesse de Pembroke, en papillotes dans la chevelure de cette Dame.

rité de ses mœurs. Ce Comte qui connoissoit quelque chose de nos Loix & de nos Parlemens, grand Harangueur dans la Chambre, s'y faisoit fort admirer par son éloquence, quoique ses discours fussent chargés de trop d'ornemens & qu'il ne fût presque pas finir. Il avoit été loin des affaires pendant tout ce regne; & quoique son nom Sublistat toujours dans la liste des Conseillers privés, il ne paroiffoit jamais dans les Affemblées. La premiere conférence qu'on eut avec lui au sujet de l'invitation, fit croire qu'il l'approuvoit; mais ce ne fut plus la même chose dans la feconde : il dit à ceux qui lui en avoient parlé, " qu'il y avoit fait » de sérieuses réflexions; que sa conscience ne lui permettoit pas de concourir au p projet; que plusieurs Théologiens qu'il » avoit consultés, particuliérement Tillotson » & Stillingfleet, avoient confirmé ses scru-» pules; qu'il confessoit avoir eu tort de » s'être prêté si facilement à ce qu'on lui pro-» posoit ; que malgré cette faute il ne pou-» voit se résoudre à les flatter de son affis-» tance ; qu'il fentoit bien qu'après cet aveu » le stylet seroit à craindre s'il avoit à faire » à des Italiens; mais que sa conscience » s'opposant à ce qu'ils lui demandoient;

» il » for Tillo deux fur c qui toute génér Chur plaifi

> grand du Co de foi

plan

463

» il pouvoit au moins leur promettre ses » souhaits & son silence ». Observez que Tillotson & Stillingsleet m'ont assuré tous deux (b) qu'il ne les avoit jamais consultés sur ce point. Le Comte de Devonshire à qui l'on s'adressa, reçut l'ouverture avec toute la joie imaginable; & trois Officiers généraux, MM. Trelawny, Kirk & Milord Churchill, ne s'en firent pas moins de plaisir. Prelawny sit même entrer dans le plan son frere, qui étoit Evêque de Bristol.

(b) Ces deux personnages étant Théologiens d'une grande réputation, la difficulté est de savoir lequel du Comte de Nottingham & de Burnet est plus digue de soi.

t

e

2

X

it

e

il on ude oeu

ice

FIN.

J. CH. DESAINT, IMPRIMEUR, RUE SAINT-JACQUES.

APPENDIK 46

n Il convolt au moine leur promettes fes a fonfaite & fon filones a. Obfeivez que Thereis & Sailfingdesean ont affart tous ante (') qu'il no les avoit jamais confuités force a fonction de Comment Devenglance à

MVS EVM BRITAN NICVM

(b) Cardona gerfonca gravesin Thiologicus'd'une a de régurance : la difficulté est de sevolt lequel du arice de biquiogham de de Burnte el plus digne

KIN.

EGH. DESAINT, IMPRIMEUR,

THUR SAINT-JACQUES.